N° 381 — Tome CIII 1er Mai 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

No 381. — 1er MAI 1913

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'AÉROPLANE DANS LE VENT

—

> Pour donner la vraie Science du Vol des oiseaux, il est nécessaire de connaître la Science des Vents que nous prouverons par le moyen de l'eau. Cette Science est elle-même à notre portée et elle fera de soi un escalier pour parvenir à la connaissance des volatiles dans l'air et le vent.
>
> LÉONARD DE VINCI.

Les bienveillants lecteurs qui ont pris connaissance de ma dernière étude sur le Voyage Aérien se souviennent sans doute de la façon sommaire par laquelle je les avais mis en relation avec l'atmosphère. Je trouvais, en effet, que ç'aurait été charger imprudemment mon enquête que de leur faire voir tout à la fois, et je réservais pour la suite l'exposition détaillée et raisonnée du système du Vent, avec l'examen des différentes perturbations qu'il engendre. La moindre réflexion dira combien un tel enseignement peut être capital pour la carrière nouvelle ; et plus d'un s'étonnerait sans doute, si l'on savait que cette étude primordiale, indispensable, est la dernière à laquelle on songe. Si j'ai pu m'étonner bien des fois que des écoles d'aviation réputées sérieuses ne prennent aucun soin de donner à leurs disciples les notions géographiques nécessaires au milieu inconnu dans lequel ils se lancent, que faudra-t-il donc dire en constatant que, pour presque tous les cas, les connaissances météorologiques sont omises des programmes? Il est aussi fou, — il est plus fou ! — de laisser s'engager sur un appareil un pilote ainsi désarmé, que de tolérer qu'un capitaine conduise un navire sans avoir ces connaissances fon-

damentales. Ah ! nous pouvons pleurer la mort de nos pilotes ! nous pouvons condamner l'Aviation sans discuter, quand nous tolérons de telles sottises ! Ne serait-il pas du devoir de ceux qui prétendent avoir tous les droits de réglementer un tel sport, d'imposer un peu plus d'unité aux programmes et de glisser dans ceux-ci les enseignements de première importance qu'on néglige par incapacité ou par veulerie? Mais on préfère se vouer tout entier à des querelles de clocher !

Pour ma part, je ne comprends plus ! Il paraît qu'il suffit, pour obtenir un diplôme qui consacre l'aviateur, de pouvoir tourner sur une piste et de décrire des « huit » en nombre déterminé : n'en demande-t-on pas davantage — si l'examen est sérieux — au chauffeur de taxi-auto? La meilleure preuve de l'indigence de semblables enseignements est que l'autorité militaire a cru devoir agir d'autre sorte et que, sous une impulsion énergique et éclairée, on a fixé les matières fondamentales du brevet d'aviateur militaire ; cartographie et météorologie y voisinent en bonne place, et c'est justice !

Je vais tenter ici, sans la moindre prétention scientifique, de donner une idée de ce qu'est le Vent, et de son action sur la marche d'un appareil. Après la théorie, je m'appliquerai à montrer ce que la pratique m'a révélé, appuyant ainsi le principe de la démonstration. Cela me permettra de réduire certaines erreurs trop souvent ancrées dans nos esprits, de ramener à leur juste proportion certaines données faussement émises, et de faire pénétrer le lecteur, qui est un peu mon passager maintenant, dans l'intimité de la Science Aéronautique.

I

« Le vent est tantôt un ami, écrivait-on voici quelques mois, tantôt un adversaire, surtout un inconnu ; se fier à lui c'est faire entrer l'irréel dans ses calculs. » L'expression est forte ; elle semble exagérée, mais elle peut toutefois assez bien donner l'idée de la situation de l'Aéronautique actuelle en face de la Météorologie. Nous ne nous laisserons pas aller à donner aux lecteurs les principes savants de la prévision du temps ; nous trouverons un intérêt plus grand à l'analyser quand il est là, et que son action doit entrer en ligne de compte dans la manœuvre de l'appareil.

Les spectateurs ordinaires des aérodromes ont remarqué sans doute qu'un appareil tournant sur la piste à la manière des manèges de chevaux de bois semble, à certains moments, doué de vitesses différentes : ou bien il accélère ou bien il ralentit sa marche. L'impression qui s'en dégage, si l'on ne connaît pas l'aventure, est que le moteur modifie sa puissance, mais ce n'est qu'une impression ; pour le prouver, nous pourrions dire, par exemple, que si l'on tient compte de ce principe que la sustentation de l'ensemble est fonction de la vitesse, au moment même où celle-ci diminue l'aéroplane doit entamer la descente : c'est d'expérience absolument courante d'ailleurs et je connais le cas d'un pilote dont l'équilibreur de profondeur s'était bloqué pendant le vol, qui put regagner la terre sans incident par le seul ralentissement de son moteur. Il y a donc une autre raison.

Ici la Mécanique doit intervenir. On y voit fixer un principe immuable, rapport du relatif à l'absolu, qui est vrai de toutes choses et qu'on nomme communément *principe de relativité*. Il nous est inutile de le préciser autrement que par l'exemple de notre appareil : supposons qu'il soit en l'air, sur la piste et qu'un vent régulier horizontal souffle, parallèlement à sa direction, à 9 m. par seconde, ce qui donne 32 km. 400 à l'heure. Cet avion, lui, a une vitesse propre de 27 m. par seconde, soit 97 km. à l'heure. Bien que, dans le lit du vent, il reste indiscutable que sa vitesse absolue soit égale par seconde à la somme de sa vitesse propre 27 m. et de celle du vent 9 m., bien que, pour le public placé dans les tribunes, l'aéroplane à ce moment ait une allure de 36 m. par seconde ou de 129 km. à l'heure, la simple présentation de ce calcul enfantin nous démontre que sa vitesse propre n'a pas varié, qu'il fait toujours par les moyens de son moteur, dans la masse atmosphérique en mouvement, une vitesse égale à son allure initiale personnelle. Ce qui augmente la rapidité, c'est le déplacement de l'air inappréciable pour le pilote comme pour le spectateur, et, pour le déceler, il nous suffira ici, par une simple soustraction, de rétablir les termes originels. Si, de 129 km. à l'heure, vitesse absolue de l'appareil dans le lit d'un vent régulier horizontal, nous retranchons 32 km., vitesse de ce vent, nous retrouvons nécessairement 97 km. à l'heure, vitesse propre, invariable de l'avion. Imaginons — ce qui, grâce à Dieu,

ne se produit que par la plus rare des exceptions — que ce
même vent vienne à s'arrêter brusquement : l'appareil passera
sensiblement de sa vitesse absolue à sa vitesse propre de 129
à 97, abandonnant ainsi ce qu'il ne tenait que du déplacement
atmosphérique.

Ici donc, le vent n'a aucune action sur la marche de l'appareil en soi, et la modification momentanée apportée à son allure est une erreur d'interprétation provenant de ce que, pour l'explication, il manque au spectateur un terme. Le pilote, s'il ne peut arriver à déterminer l'intensité de ce déplacement atmosphérique, en décèle cependant aisément la présence : c'est encore ici par des procédés empiriques, d'autant plus sensibles qu'ils sont instinctifs, qu'on peut arriver à sentir l'action du vent sur la vitesse absolue, ou par rapport au sol, de l'appareil. J'ai eu l'occasion de dire la dernière fois que le ronflement d'un moteur était une chanson dont la monotonie même avait une répercussion considérable sur l'esprit du pilote : je disais notamment qu'une faiblesse ne passait jamais inaperçue, qu'un *raté* se pouvait distinguer sans erreur. Il y a plus ; si le moteur donne son plein travail, s'il doit, pour entraîner l'hélice, mettre tous ses efforts, son allure n'a rien de pressé, et sa régularité reste pleine de calme. Dans le cas contraire, s'il vient à se sentir aidé par toute autre influence de quelque nature qu'elle soit, une descente par exemple, ou tout simplement dès l'instant où l'avion se glisse dans le lit du vent : son rythme s'accélère, ce n'est plus la cadence calme de tout à l'heure, mais un battement plus désordonné, le moteur « *s'emballe* ». Pour les fervents de l'automobile, je ne puis mieux comparer ce qui se passe alors qu'à la minute précise où le chauffeur doit passer de seconde en troisième vitesse.

Nous venons de supposer l'appareil dans le lit du vent ; retournons la proposition, et trouvons-nous en face de lui : pour employer le terme propre : prenons vent debout. Si les termes restent les mêmes, les opérations tout au moins changent. Certes notre avion fera toujours 97 km. à l'heure ; mais sa vitesse pour l'observateur resté sur le sol sera modifiée du tout au tout. Pour la connaître, il faudra maintenant retrancher de la vitesse de l'avion la vitesse propre du vent, soustraire de 97 l'autre terme 32, et nous trouverons alors que l'aéroplane ne fait plus, par rapport au sol, que 65 km. :

l'heure. Mais voilà donc subitement son allure bien modérée ! Comment peut-il se soutenir en vertu du principe fondamental qui établit le rapport de la sustentation à la vitesse s'il va tout à coup à ce train de tortue ? Précisément parce que ce n'est qu'une erreur, une erreur nécessaire presque, puisque nous ne pouvons en établir positivement la cause du sol dans le dénuement où nous sommes d'un terme appréciable.

Non, l'appareil ne modifie pas son allure propre, il fait toujours ses 97 km. à l'heure, mais il doit lutter contre un vent qui le repousse. C'est le nageur qui croit avancer et que la vague repousse sans cesse, et d'ailleurs un autre exemple nous fixera bien plus sûrement. Chacun se souvient à l'Exposition du fameux *trottoir roulant*. Refaisons sur lui la vérification de notre calcul : un piéton marche d'un pas ordinaire sur la plateforme de seconde vitesse et il a fait le tour de la piste en moins de dix minutes peut-être. Imaginons que le même homme se détermine à faire la route à contre-sens, et, sur cette même plateforme qui roule à 4 km. à l'heure, veuille remonter le courant, savez-vous ce qui se produira : c'est qu'il mettra toute une journée à parcourir ce qu'il a fait avant en dix minutes. Mais ce sont là des fantaisies de clown ! Nous devons en retenir seulement que, si le piéton figure l'appareil, la plate-forme serait le vent, et que l'action de l'un sur l'autre est identique dans les deux cas.

Revenons à nos observations d'aérodrome. Notre spectateur se souvient bien encore qu'au moment où l'on doit tourner tel pylone le virage semble long et l'avion se refuser à reprendre la direction ; tandis que, tout au contraire, près du pylone opposé, l'appareil paraît vouloir exécuter spontanément le demi-cercle qu'il lui faut faire. Qui y a-t-il donc ? Pourquoi cette nouvelle monture regimbe-t-elle devant un obstacle pour franchir l'autre comme à plaisir ? La chanson connue de nous tous répondrait encore : « *C'est le vent !* » Nous venons, en effet, de faire sur le papier des calculs qui ne nous ont donné que la peine de les poser. Les additions et les soustractions sont plus arides à faire dans le ciel, et notamment sont pleines d'embûches.

Voyons ce qui se passe. D'abord, nous sommes dans le lit du vent, comme notre proposition première le supposait. La

vitesse absolue, par rapport au sol, était, si mes souvenirs sont précis, de 129 km. à l'heure.Dans un moment, par l'opération d'un demi-cercle décrit,nous nous trouverons en butte à la force qui nous venait en aide à l'instant, et alors notre vitesse propre est réduite à 65 km. à l'heure. Pour passer du lit du vent au vent debout nous perdons par conséquent 64 km. de vitesse absolue, ou par rapport au sol, ce qui est énorme et tend encore à fausser l'observation des spectateurs. Mais cette transition même doit être encore sensible pour l'avion dont la vitesse propre ne varie pas, souvenons-nous-en sans cesse, mais qui vient à heurter un obstacle nouveau. Pendant le virage, le vent ne modifie point l'axe de sa course et tandis que nous décrivons pour revenir bout pour bout une circonférence, ou ce qui voudrait l'être (1), nous sommes encore entraînés au delà du point que nous nous étions fixé. La soustraction ne s'opère que lentement, et pour reprendre vent debout nous devons traverser une passe épineuse.

Il n'en est plus de même si nous voulons passer de la situation de combat à la position plus douce d'alliés. Dès que nous quittons le vent debout pour nous incorporer à sa masse, nous récuperons cette vitesse que nous avions perdue tout à l'heure; aux 65 km. à l'heure de vitesse absolue par rapport au sol, viennent s'ajouter les 64 autres km. que le virage dernier nous forçait à retrancher; autrement dit la vitesse propre de 97 km. est accrue pour les yeux, et, dans le virage, est accrue pour un instant en fait, de la vitesse propre du vent, et la circonférence — qui n'en est au reste pas une, — est décrite avec un rayon beaucoup moindre.

Je ne sais si je me suis fait bien comprendre. Cette évidence est telle à mes yeux que je dois craindre toujours d'être ébloui de sa clarté et de ne pas me rendre compte des ténèbres où je reste. Prenons donc un exemple que je dédie à ceux qui ont des yeux et qui observent.

Le bateau-mouche qui a ses terminus au Carrousel et à Suresnes doit nécessairement faire demi-tour à ces deux endroits. Le Carrousel est en amont, Suresnes se trouve en aval, chacun le sait. Or, a-t-on remarqué que, tandis qu'il suffit au Carrousel d'amarrer le bateau à l'arrière pour que la

(1) M. Banet-Rivet fait assez justement constater les particularités de ce cycloïde.

conversion se fasse spontanément sous l'influence du courant,il faut à Suresnes toute la largeur de la Seine pour effectuer le tête-à-queue indispensable? C'est que précisément à Suresnes le pilote doit lutter contre la force d'un courant qui tient son rôle à Paris. De même pour l'avion.

Tous ces raisonnements doivent s'appliquer encore à deux questions importantes du vol : le départ et l'atterrissage. Quand on est en l'air, voler devient un plaisir; la question délicate est de partir et de regagner le sol honnêtement; nous allons voir les conclusions auxquelles nous conduit notre présente enquête.

Nous écarterons tout d'abord comme absurde l'idée de partir ou d'atterrir en ayant à supporter l'assaut d'un vent latéral. Il est évident qu'il faut, dans la mesure du possible, partir parallèlement à l'axe du vent et cela pour ne pas être chassé sur le côté au moment où l'on n'est qu'à une hauteur bien minime au grand dam du châssis d'atterrissage. Notons en passant que je ne viens pas prétendre qu'une telle manœuvre soit impossible, mais je soutiens qu'elle nécessite une précision telle qu'elle se rencontre rarement.

Mais deux cas se présentent alors que nous envisagerons d'abord pour le départ, puis après pour l'atterrissage. On a prétendu souvent que les avis étaient partagés sur la question de préférer pour l'essor le vent arrière ; il ne me paraît pas qu'il en soit ainsi. Je l'ai dit, je le répète : la sécurité en aéroplane est, non pas sur le sol, mais en l'air, et à une hauteur respectable qui nous éloigne de toutes les embûches du terrain. Nos lecteurs vont juger alors par eux-mêmes et décideront de ce que répond la plus simple logique.

Par les démonstrations précédentes, nous avons fixé et admis qu'avec un vent debout de 9 m. par seconde, l'appareil en l'air faisait une vitesse absolue par rapport au sol de $27 - 9 = 18$ m. par seconde ou de 64 km. 800 à l'heure. Il nous faut donc en roulant pour s'élever dans les conditions précises sus-indiquées, non plus notre vitesse propre, 97 km., mais seulement 64 km. Voyons maintenant ce qui se passerait en ayant le vent arrière; le calcul déjà fait, et qu'il est inutile de reprendre ici, nous montre qu'il faut atteindre une allure de 129 km. : on doit conclure au rapprochement de ces deux résultats.

L'expérience, d'ailleurs, est urement concluante. La première cantinière d'aérodrome venue vous dira tout aussitôt qu'un pilote aura du mal à décoller qui s'entête à partir avec le vent dans le dos ; et tout porte à croire que son investigation se borne aux données empiriques. Et si l'on monte l'échelle sociale de quelques degrés, instinctivement les mécaniciens vont placer l'appareil *nez au vent* sans qu'il ait été besoin au pilote de leur commander. Sourions alors de ces aérodromes modèles dans lesquels on a pris soin de tracer une ligne de départ, comme sur les pistes d'hippodrome ; cela prouve une fois de plus : d'abord que les organisateurs n'y entendaient rien ; puis que les coutumes, qui font loi chez nous, sacrifient trop aisément les données de la Science : le départ en effet peut varier de tout au tout selon les directions diverses du vent : alors ?

Il faudrait en second lieu reprendre pour l'atterrissage les calculs déjà faits pour prouver que le pilote doit trouver son intérêt à venir se poser sur le sol vent debout plutôt que vent arrière. Prenons seulement les résultats ; avec le vent arrière il prend contact à l'allure vertigineuse de 129 km. à l'heure : c'est dire qu'il roule pendant un temps fort long ; avec le vent debout son allure est bien modérée et ce n'est plus qu'à 65 km. qu'il vient se poser sur le sol.

Le lecteur qui a déjà fixé sa religion sera édifié plus précisément par les deux anecdotes personnelles suivantes. Tandis que je faisais mon apprentissage sur le monoplan Cornet du système de Pischof — qui est un planeur merveilleux à ce que chacun sait, — il m'arriva, un jour de printemps 1910, la terrible aventure suivante. L'aérodrome était une piste artificielle sur laquelle la main de l'homme avait su ménager des obstacles où la nature n'en avait point mis. Je n'avais pas toute l'expérience du monde et, si je volais honorablement, il me restait toujours une certaine appréhension de l'atterrissage. Ce jour-là j'étais en passe de regagner le sol et je m'y employais de mon mieux quand j'eus la sensation très nette que je ne pourrais y parvenir avant de pénétrer en coup de vent dans les tribunes. Surpris, je résolus de reprendre un tour de piste, et pour la seconde fois le même incident se produisit.

Je ne sais si le lecteur me suit bien. Mais je dois convenir que ce qui la première fois avait été imputé par moi à une

erreur dans l'appréciation des distances, me jeta la seconde fois dans la plus cruelle des perplexités. Le calcul raisonné, la démonstration péremptoire sont plus aisés, je m'en rends compte maintenant, quand on est commodément assis à son bureau que lorsqu'on doit mener un appareil à des vitesses considérables. Je tentai l'expérience une troisième, puis une quatrième fois ; mais la Providence voulut bien venir à mon aide, et me décrocher de ma situation élevée, mais embarrassante : *un papier sur le sol volait dans le même sens que moi.* C'était la lueur ! Je compris aussitôt et, pour atterrir, je m'en tins à rester dans le vent qui venait sur moi, et ce fut le plus bel atterrissage du monde... mais quel moment !

Le même phénomène se reproduisit une autre fois, mais d'une façon plus troublante : j'étais déjà accoutumé à ces sortes de ruses de l'air, quand je m'aperçus qu'il me réservait encore des surprises de sa façon. J'avais *chargé* un passager qui n'était autre que le délicat artiste qu'est Vuibert. Nous étions voisins de campagne, il avait manifesté le désir de voir le soleil se lever sur la terre du haut d'un avion et c'est de bon matin que nous étions partis. Au moment de regagner le sol, je sentis encore que l'appareil planait et ne pourrait s'arrêter avant l'obstacle ; nous repartîmes donc pour un tour de piste et je repris le vent selon l'indication de l'axe que j'avais remarqué : misère ! pendant notre manœuvre il avait changé diamétralement et le même phénomène se reproduisait à nouveau. Il fallut encore retenter maintes fois l'aventure pour arriver à saisir le moment qui devait nous permettre un atterrissage impeccable.

Il n'est pas inutile, je le crois, d'indiquer en passant la plus curieuse impression du monde, qui est cet atterrissage vent arrière. On croit être au point de toucher le sol, mais non : l'avion glisse ; il passe à 1 m., à 50 cm., peut-être, de la terre comme le fantôme de la légende ; sa vitesse considérable, l'absence de moteur, ce vol incompréhensible dans le silence après le ronflement de la traversée, tout cela lui donne un peu de cet irréel du rêve, et si l'on n'avait devant soi la triste réalité bornée par des tribunes ou des haies, je crois qu'on se laisserait aller assez volontiers. Au pilote insensible à toutes les beautés d'un essor trop souvent effectué, cette sensation rare, toujours nouvelle et souvent inattendue, devient ce

qu'est l'ivresse raffinée pour l'amateur des bontés de Bacchus.

Mais revenons à notre Vent. Nous n'avons point encore envisagé tous ses effets. C'est du vent debout que nous devons encore parler avec quelques détails. Le lieutenant Gouin est venu à Vincennes de Villacoublay en ne mettant que huit minutes, tandis que, pour refaire le même itinéraire au retour, il lui fallut près d'une heure et demie : ce sont là de ces surprises que nous réserve le vent.

Nous avons choisi tout à l'heure, pour exposer la Théorie, le cas d'une brise déjà forte, mais dont il ne faut cependant pas s'exagérer l'importance. Nous avons remarqué quels écarts elle pouvait entraîner dans l'allure de l'appareil. Force nous est maintenant d'arriver à la conclusion suivante : il peut se produire pendant le cours d'une ascension telle perturbation atmosphérique qui fera naître un vent de force égale, ou presque égale à la force du moteur entraînant l'appareil. Imaginons, je suppose, — et le cas se rencontre, — un vent soufflant à 20 m. à la seconde, ce qui fait 72 km. à l'heure : c'est la vitesse normale de ces coups de vent qui précèdent les grains ou qui devancent toujours l'orage de quelques heures. Si notre avion pour sa part a une vitesse propre de 80 km., pour l'observateur placé sur la piste il ne fera plus que 8 km., l'allure d'un cheval au trot ! Et si, poussant notre raisonnement, nous admettions pour un moment l'idée d'un vent de 40 m., vent de tempête, ouragan qui déracine les arbres, abat les toits, dévaste tout sur son passage, si nous voulons admettre encore — ? — ce fait que l'appareil ne soit pas bousculé par lui, la même opération nous montrera que le pauvre oiseau de bois et de toile, qui a eu la témérité de se fourvoyer si terriblement, recule pour l'observateur du sol de 13 m. à la seconde. Toutefois sa vitesse propre est encore et reste constamment la même !

Le fait s'est produit pour moi le jour d'une réception d'appareils. Il s'agissait de faire subir à deux avions qu'on devait livrer à l'armée russe les épreuves imposées pour l'admission. Le vent qui régnait sur le sol ne pouvait beaucoup nous gêner, surtout si l'on songe à l'extraordinaire stabilité de nos appareils. Devant la commission, me voici donc parti et tout allait à plaisir, quand, après un virage, je constatai péremptoirement que, malgré un fonctionnement parfait du moteur, un calme relatif de l'atmosphère, l'aéroplane n'avançait plus. Je suis

resté plus de dix minutes à observer si une diminution du vent ne viendrait pas qui me permettrait de continuer ma route : il n'en fut rien, et force me fut, pour avancer, de descendre jusque sur la piste.

Ce n'est ici qu'une théorie, ramenée à ses principes, de l'action d'un vent régulier horizontal et parallèle à l'axe de la marche de l'avion. Il nous faut maintenant considérer une seconde face du problème et parler des *vents latéraux*.

Les lecteurs se souviennent sans doute encore de ce que j'ai eu l'occasion de noter sur la marche *en crabe*, c'est-à-dire : suivant une certaine dérive. Pour l'étude de ce phénomène, nous sommes contraints de changer nos méthodes et ce n'est plus par la somme ou la différence mathématique que nous parviendrons à définir le mouvement, mais seulement par la *somme géométrique* de la vitesse propre de l'appareil et de la vitesse propre du courant atmosphérique : « ce qui veut dire qu'elle sera représentée en grandeur, en direction et en sens par la diagonale d'un parallélogramme construit en prenant pour côtés la vitesse propre de l'appareil d'une part, celle du courant d'autre part (1). » L'appareil aura beau maintenir son cap dans la bonne direction, il ne suivra plus la route qu'il s'est fixée au départ ; la dérive qu'il subira sera d'autant plus considérable que la vitesse du vent sera plus forte et que la sienne propre le sera moins.

Cette dérive est la surprise la plus déconcertante qui puisse atteindre le pilote dans une traversée aérienne, car ici rien qui puisse l'aider à reconnaître son erreur. Le vent que crée la vitesse propre de l'appareil lui frappe le visage toujours au même point ; s'il a eu l'enfantillage de munir les montants de banderoles légères, ces dernières flotteront dans le lit du propre vent de l'avion ; s'il vient à regarder le sol avec plus d'attention, la remarque s'en fera, peut-être, mais sans s'imposer s'il est un peu haut et qu'il ne se soit pas muni d'un appareil spécial pour lui permettre de faire des constatations précises.

Pour l'observateur qui, du sol, regarde passer l'avion, l'impression est que l'appareil se dérobe comme le cheval devant un obstacle ; le vol ressemble assez exactement à l'itinéraire que suit sur une rivière la barque qui cherche à franchir le cou-

(1) P. Banet-Rivet : *Le Vent*, Revue des Deux Mondes, 1er mai 1912, p. 213.

rant. Le principe de relativité émis plus haut subsiste cependant toujours au même degré, et la vitesse propre de l'appareil est constante.

N'y a-t-il pas à la disposition des pilotes des moyens qui leur permettent de contrôler cette dérive ? Si fait. Ils sont de deux sortes : soit mathématiques, soit empiriques, et jusqu'à maintenant ce sont ces derniers qui semblent préférés. On a construit en effet de merveilleuses boussoles dont l'aiguille aimantée est mobile entre deux plaques de verre ; la plaque inférieure porte gravées un certain nombre de lignes parallèles, et peut être disposée sur l'axe que doit suivre l'appareil. C'est à travers ce viseur que le pilote verra filer le sol sous lui. Tant que les points fixés à l'avance passent normalement dans les guides que constituent les lignes parallèles de la boussole, tout permet de croire que la route est bonne et que l'avion n'est sujet à aucune déviation. Mais si l'on relève par ce moyen un mouvement quelconque de côté, le pilote est averti et le cap doit varier.

Quant aux procédés empiriques, nous avons déjà défini leur nature dans de précédentes études. Ils consistent plus spécialement à noter, de manière précise, sur la carte les points de repère à droite et à gauche de la route à vol d'oiseau, points que l'on ne doit dépasser sous aucun prétexte, qui constituent en quelque sorte les murs entre lesquels on doit marcher sans chercher à les traverser, et c'est encore, selon moi, la méthode la plus pratique.

Mais de tout ceci nous devons tirer une conclusion, et il en est une qui s'impose. Si l'aéroplane dans le vent conserve toujours, quelle que soit la vitesse du fluide, une allure propre invariable, il faut admettre qu'il n'y a pour l'appareil aucun risque à se lancer dans l'air par n'importe quel vent. Puisque l'un et l'autre maintiennent leurs qualités originelles sans modifications, il doit être convenu que les actions réciproques sont nulles, et que la marche de l'aéroplane est sinon la même pour l'œil, au moins la même pour la sécurité, qu'il y ait un calme plat ou un vent de 20 mètres.

On saisit l'absurdité de cette conclusion. Et pour rétablir les termes il convient alors de passer de la théorie à la pratique, du laboratoire à l'aérodrome, et de montrer que ce qui existe pour la nécessité de calculs au tableau doit nécessaire-

ment disparaître devant les exigences de la réalité. Les spéculations que nous venons de faire, et qui ont été parfois menées de main de maître par d'habiles physiciens ne sont que des spéculations, et le problème doit avoir une solution fausse, qui part de données inexactes. Quoi qu'il en soit, il a pu assez bien démontrer un principe duquel tout le reste doit extraire la vérité pour la placer en plein jour.

Car nous avons admis la proposition d'un vent supposé régulier, horizontal et parallèle à l'axe de route de l'avion ! L'âme de tous les pilotes se réjouirait à l'annonce d'un semblable miracle. Cela ne s'est, autant dire, jamais vu, et le concours de ces trois vertus est si rare que jamais on ne l'a pu déceler, même dans ce qu'on est convenu d'appeler « *le calme* ». Il était nécessaire, pour l'exposé de la théorie, que nous partions de la proposition simple pour n'aborder la complexe que dûment munis et informés. La pratique va nous apprendre que le vent régulier n'est trop souvent qu'un joli rêve et que le vent horizontal n'existe qu'à des hauteurs où l'on ne peut toujours l'aller chercher.

II

J'ai déjà dit, dans une précédente étude, les surprises que e vent réserve aux pilotes. Pour faire concorder cette assertion réalable avec la démonstration que je viens de m'essayer à aire, il faut maintenant que j'indique mes restrictions.

Qu'est-ce que le vent? Si je pouvais me servir d'une compaaison audacieuse, je rappellerais à nos lecteurs qu'on définit arfois la circonférence une ligne polyédrique à côtés infiniment etits : c'est cela même. Le vent est un composé de petites vaues d'air d'amplitudes excessivement variables (1) : moins s vagues sont espacées et violentes, plus la perception en evient monotone et régulière : nous avons alors le pseudoent régulier. Les *rafales*, qui constituent d'ordinaire le vent à ıractère nocif, sont composées de vagues plus espacées et lus violentes, la régularité est rompue, la cadence plus tran-

(1) Mouillard l'a fort bien senti quand il disait : « Cette périodicité de coups de ut est indéniable : tout vent se meurt par à-coups et n'a pas une marche régure, depuis la modeste brise presque insensible jusqu'au khamsine rouge du désert au tourbillon du cyclone. »

Plus loin : « Une étude attentive du vol des oiseaux fait voir qu'il y a des bous irrégulières non seulement à la surface, mais même aux confins de l'atmosère visible. » (*Empire de l'Air*, pp. 45 et 221.)

chée, l'intensité plus grande. On doit pouvoir bien saisir le différences que je note, au souvenir de la chanson du ven dans la cheminée ou sur les fils télégraphiques qui couvrent le champs. Ce murmure, ce hurlement comportent toujours u *crescendo* suivi d'un *diminuendo*, indiquant par leur duré l'amplitude de la vague. Ce sont des procédés enregistreurs la portée de tous, mais qui peuvent très bien montrer le éléments constitutifs du vent ordinaire. Il est rare que le ven soit étale comme le cours d'un fleuve, et cette circonstance peu être notée non pas seulement pour une année, mais pour tou un siècle, quelques rares fois. Parler en conséquence comm nous avons dû le faire tout à l'heure de la vitesse du ven régulier, c'est parler d'une belle image de la légende et nou devons nous arrêter à conclure une fois encore qu'il est c ces matières dont la pratique parle mieux que la théorie.

Pouvons-nous alors, je vous le demande, sur des bases inconstantes, établir des règles nouvelles? Non pas. Ce q pouvait être tiré comme conclusions sur un tableau no devient risible si l'on songe à l'appliquer dans l'action. Je n me vois pas prenant un coup de vent et résolvant la ma nœuvre par un raisonnement aussi complexe. C'est autant l'instinct, mais à un instinct façonné par une certaine exp rience, que je dois laisser le soin de réagir dans l'occurrenc c'est le triomphe de l'automatisme sur la réflexion, peut-êtı mais c'est surtout le triomphe de la raison toute simple.

Il résulte alors de ces données nouvelles que si nous in quons une vitesse du vent, 10 mètres, 20 mètres, par exe ple, nous devons voir là non point un nombre fixe, posit mais plutôt une moyenne. Un vent de 10 mètres devient alc la moyenne de « coups de vents » dont l'allure peut varier 6 mètres à 14 mètres (1); nous restons d'ailleurs parfaitem dans notre droit puisque nous indiquons que, sur une distai donnée, parcourue en un temps donné, une auto a fait, je su pose, 110 km. à l'heure, et que nous savons parfaitement q les contingences de la route la contraignant à ralentir très s vent, elle a dû parfois atteindre des vitesses supérieure 115 km.; ce sont des termes.

(1) Le Dr Cousin dit (*Vol à voile*, Paris, 1910, p. 73) : « Le vent varie c tamment ; ses variations sont rapides et beaucoup plus importantes qu'on soupçonnerait. Parfois la vitesse s'annule pendant une ou deux secondes, pui monte à 12 ou 15 mètres. »

S'il n'existe pas de vent régulier, il ne peut pas non plus y avoir de vent parfaitement horizontal, à moins qu'on l'aille chercher à des hauteurs considérables (1). Léonard de Vinci nous le démontre de façon péremptoire dans ses manuscrits aux passages où il traite de l'aéronautique. Mais il ne peut entrer dans le cadre de cette étude de faire un exposé rétrospectif et je me contenterai de me servir de ses moyens, pour arriver au même but.

Il compare le vent à l'eau. Quand elle glisse sur le sol, force lui est de contourner les obstacles infranchissables, d'escalader les bosses, de se briser sur les rochers, de pénétrer dans les creux pour gravir la pente opposée, bref de suivre dans le détail les moindres accidents du sol qu'elle lèche. Il en est exactement de même pour le vent. S'il souffle sur la plaine, il contourne les bâtiments, les arbres, escalade les collines, se précipite au fond de la vallée, vient se briser sur les arbres de la forêt, les franchit d'un bond et reprend après eux sa course folle sur le plateau. S'il est léger, les mouvements ne sont point trop accentués, les vagues sont douces comme celles du fleuve que vient rider la brise ; s'il est violent, ses chocs sont brusques, son allure impétueuse et brutale. Faut-il admettre que ces perturbations sont sensibles sur toute la profondeur de sa couche ? Non pas, et nous devons ici reprendre la comparaison. Le fleuve, qui épouse les sinuosités de son lit, ne les manifeste pas toutes jusqu'à la nappe supérieure : les moins importantes sont bientôt effacées ; les plus violentes, par contre, sont ressenties beaucoup plus haut. Il existe des perturbations qui troublent la nappe supérieure quand d'autres ne sont saisissables qu'à quelques mètres du fond. C'est tout identique pour le vent. Les dénivellations qu'engendre le sol sont proportionnelles à l'importance de la cause nécessairement. Mais il arrive un moment où le cours est presque horizontal et où les faibles mouvements qui restent perceptibles sont d'une intensité minime. Est-ce à 1.000, à ...000 m. ? Tout dépend alors du caractère et de la violence

(1) A. Bazin (dans la *Revue Scientifique*, 1905) dit ceci : « Le vent n'est pas une ...sse d'air se déplaçant régulièrement et tout d'une pièce, avec une vitesse et une ...ection constante, mais bien une suite, une série très complexe de courants d'air ...s ou moins étendus, de vitesse et de direction sensiblement variées animés ...u mouvement général de translation par rapport au sol ».

du vent. Ce peut être à 200 m. par faible brise, c'est à 40 m. par temps « calme ».

Pour parer aux éventualités d'un tel genre, la prudence commande au pilote de se tenir, quand il le peut, à une certaine hauteur. Outre que les contre-coups toujours funestes pour la solidité de l'appareil, et qui proviennent de mouvements trop brusques nécessités par la réaction contre le vent, fatiguent autant le pilote que les ailes et les fuselages, il faut considérer aussi que le vent a, pour exécuter ses tours, une souplesse que nous n'avons pas. Avec la meilleure manœuvre du monde, on peut ne pas être à même de réagir assez énergiquement. Je vais fixer par un exemple mon opinion à ce sujet.

C'est pendant le Circuit Européen. Un des concurrents, pilotant un appareil assez docile, se tenait à une hauteur de 200 à 250 m. Le vent soufflait avec quelque force; le pays survolé était tout coupé de vallées et de collines boisées. Tout à coup, l'avion, incorporé à la masse fluide, se joint à elle pour suivre les sinuosités du terrain et sur une vallée l'appareil entame une descente assez brusque. Le pilote, dont ce n'était point le goût, par une manœuvre énergique veut faire reprendre à l'ensemble sa ligne de vol. C'est alors qu'on vit cette scène effroyable, profondément gravée dans l'esprit de tous les témoins, d'une chute vertigineuse! Que s'était-il passé? Rien d'autre qu'une brisure du fuselage à qui l'on avait demandé un service si considérable qu'il n'avait pu résister. Les appareils, quand ils sont honnêtement faits, doivent soutenir certains chocs, mais l'expérience vient de prouver qu'il ne faut pas leur demander l'impossible. S'ils sont assurés contre certaines éventualités, est-ce à dire qu'il faut les éprouver encore à faire ce dont ils ne sont point chargés? Qu'on me croie, leur tâche déjà n'est pas mince!

J'ai songé qu'il pourrait être intéressant pour mes lecteurs d'avoir quelques points de repère qui puissent leur indiquer, dans le dénuement où ils sont d'un anémomètre, les différentes vitesses du vent. Au moment où ils se disposeront à partir pour se rendre sur un aérodrome dans l'espoir de voir voler, qu'ils se reportent à ces données: ils en pourront tirer des conclusions qui déterminent soit à poursuivre les projets, soit à attendre un jour plus clément. J'ai composé ce petit tableau

TABLEAU

permettant d'évaluer la vitesse du vent à la seconde, à l'heure, et la pression qu'il exerce par l'observation des phénomènes naturels ambiants (A).

DÉSIGNATION DU VENT	Vitesse en mètres à la seconde	Vitesse en kilomètres à l'heure	Pressions exercées sur une surface d'un mètre carré
			kg.
Presque calme. — Le papier de soie tombe à terre sans dévier de la verticale...........................	1	3,600	0,125
Vent insensible. — Aux arbres, les feuilles s'agitent faiblement. La fumée des habitations s'incline légèrement (1)...	2	7,200	0,500
Brise légère. — Les feuilles frissonnent. Le papier de soie tombe obliquement. Les anémomètres commencent à tourner......................................	3	10,800	1,125
Petite brise. — Les feuilles frissonnent et bruissent. Le papier de soie s'envole du sol. Le doigt mouillé sent le souffle et indique la direction...............	4	14,400	2 »
Jolie brise. — La cime des arbres se balance. L'anémomètre accentue sensiblement son allure. Vent ordinaire d'une journée d'été. Les fumées des habitations sont rabattues, les fumées d'usines s'inclinent ; les voiles marines se tendent, les moulins commencent à tourner, sur les étangs l'eau se ride.	5 6 7	18,000 21,600 25,200	3,125 4,870 6,640
Bonne brise. — La cime des arbres se ploie; les drapeaux flottent; les anémomètres tournent sans qu'on puisse apprécier le nombre de tours à l'œil. Le gazon frissonne. Sur les étangs de petites vagues. Les fumées d'usines sont rabattues à 45°.	8 9	28,200 32,400	8,670 10,970
Forte Brise. — Propice à la marche en mer. Les tourbillons de poussière courent sur le sol. Les fumées d'usines sont tout à fait rabattues (2)................	10	36,000	12,500
Vent grand frais. — Les arbres se ploient, le vent siffle dans leurs feuilles. Les papiers s'élèvent du sol et s'envolent. La poussière fait de gros tourbillons; le vent hurle dans les fils télégraphiques.............	12	43,300	19,500
Coup-de-Vent.	15	54,000	30,470
Fort coup-de-vent (3).	20	72,000	50 »
Vent de tempête violente..................................	30	108,180	122,280
Ouragan	36	130,140	176,060
Grand ouragan....................................	40	163,800	277,870

(1) Il y a lieu pour l'observation de distinguer entre les cheminées d'habitations et les cheminées d'usine. Plus le tirage d'un foyer est fort, plus le vent doit avoir de puissance pour le coucher ; pour les drapeaux il faut observer les dimensions ordinaires (1.20 × 1.20). Le drapeau de la Tour Eiffel notamment est horizontal à 10 m. de vent, tandis qu'il s'agite à peine pour 4 ou 5 m.

(2) En général, à moins de cas spéciaux qui s'imposent, les sorties sur l'aérodrome sont plus rares à partir de cette force de vent.

(3) Jusqu'à présent on n'a jamais fait de sorties dans ces sortes de rafales.

(A) Nous tenons à compléter ce tableau par quelques données curieuses sur les fantaisies auxquelles se livrent les courants aériens dans l'Histoire Aéronautique :

— Le Ballon du Sacre de Napoléon qui, parti de Paris, s'en fut s'échouer sur

en m'inspirant des valeurs généralement admises par la marine, de l'échelle de Beaufort qui a été établie pour elle, et j'ai cru devoir mettre pour conclusion les pressions par mètres carrés exercées par le vent d'après de récentes expériences. J'y ai joint quelques observations faciles à faire, de nature à déterminer l'appréciation de la vitesse du vent : c'est une base, car je n'ai point la prétention d'avoir donné des indications absolues. Au reste, je crois que les expériences personnelles sont toujours les meilleures et qu'on peut arriver à des données assez exactes, pourvu que l'on parte de bases généralement vérifiées par la pratique : c'est cela que j'ai voulu mettre entre les mains de mes lecteurs.

Cette étude serait incomplète encore si je ne rappelais à mes lecteurs un fait d'observation courante. Par un temps couvert, ils ont pu remarquer dans les éclaircies que les masses portées par l'air peuvent être animées de vitesses différentes et parfois de directions contraires : c'est ainsi que les grosses nuées qui rasent le sol peuvent aller dans un sens, tandis que, trois cents mètres plus haut, d'autres nuages vont en sens inverse ; les premières brûlent le terrain, les autres vont plus lentement (1). Les courants aériens en effet ne sont pas toujours dirigés vers le même but, la vitesse de leur masse n'est pas la même immuablement, aux différents étages d'une même verticale, et cela en vertu du principe théorique de la formation du vent. Les aéronautes ont souvent fait observer qu'un ballon libre, qui voyage avec le fluide, étant incorporé à sa masse et solidaire de ses mouvements, suivant les différentes altitudes occupées par lui, peut arriver à boucler un certain circuit ; un ballon militaire, parti de la Ménagerie

le fronton du temple de Tibère, à Rome, mit 7 heures pour franchir 1.008 km. à la vitesse fantastique de 40 m. à la seconde.

— Le Ballon « la Ville-d'Orléans », parti pendant le siège de Paris, à 11 h. 45 du soir, s'en fut atterrir en Norvège, dans le Liljefeld, à 3 h. 40 de l'après-midi, le lendemain, soit 300 lieues en 15 h., ou 22 m. à la seconde.

— Certains oiseaux peuvent arriver à franchir en un jour 1.000 km. dans un vent de tempête.

— Le 7 février 1869, G. Tissandier et W. de Fontvielle partent à 11 h. 45, en ballon, de l'Usine de la Villette et parcourent 80 km. en 35 minutes, soit 30 m. à la seconde.

— Par contre, le 11 avril 1869, les mêmes aéronautes, partis du même point à 3 h. après-midi, atterrissent à 5 h. 30 après avoir parcouru seulement 900 m. !

(1) Il faut tenir compte en outre de l'illusion d'optique qui peut faire croire que les groupements nuageux aperçus entre les éclaircies vont en sens inverse, alors qu'il n'en est rien dans la réalité : c'est une vérification simplement du principe qui fait courir les poteaux télégraphiques vus de la portière d'un train.

(parc aérostatique de la route de Saint-Cyr, à Versailles) il y a quelques années, après un itinéraire de deux heures, était revenu aux environs de Versailles. Il convenait donc de mentionner ces données avant de terminer l'étude des différentes originalités des courants aériens.

Car nous en aurions fini avec le vent, s'il ne fallait pas envisager, maintenant que nous le connaissons personnellement, quelle est la nature de ces manifestations atmosphériques secondaires qui ont parfois une importance primordiale, sont engendrées par lui, et le suivent en un cortège souvent impressionnant.

III

Dans ma dernière étude je m'étais seulement donné la tâche de décrire le vol, et l'explication scientifique qui s'impose à moi maintenant n'aurait pas été du goût du passager que j'avais pris à mon côté. Revenons donc à la théorie, qui cette fois sera l'expression de ce que la pratique connaît.

Il est de la nature des vents d'être créés de toute part : nous savons en effet qu'un courant aérien est engendré par la raréfaction produite à la suite d'un échauffement localisé du sol, en d'autres termes, que le soleil ayant, sur un point donné, réchauffé l'air par ses rayons, ce dernier tend à s'élever — sur le principe de la montgolfière. — Il se produit donc un vide qui détermine tout un courant, et nous nommons cela : le Vent. L'origine de ces vents est diverse, et ce que les anciens avaient désigné de noms spéciaux Eurus, Norus, etc., ne doit pas être confondu avec ces courants « terriens » dont je parle.

Ces courants aux origines diverses, s'ils viennent à se rencontrer, produisent dans l'atmosphère ce que leurs semblables produisent dans les fleuves, qu'on appelle ici : « mascarets », et que nous désignerons par *remous*. Ce sont les plus généraux, ceux qui existent à toutes les saisons de l'année, ceux qui sont les ennemis ou, tout au moins, les adversaires résolus de l'Aviation. On conçoit que de tels remous soient nomades, ce qui veut dire — si l'on se souvient de ma dernière étude — qu'ils voyagent avec les courants qui les ont engendrés et qu'ils sont perceptibles aussi longtemps que ces courants sont en conflit. Leur action est proportionnelle à la puissance des deux vents,

et se manifestent en général par une ascension sensible, et un déséquilibre nécessaire qui en résulte.

Il y a lieu encore de ne pas oublier ces remous qui tiennent aux mouvements atmosphériques de convection et sont dus précisément au réchauffement de l'air sur un point donné, à ce que nous avons appelé avec l'expression populaire *la respiration du sol*. Ces mouvements de convection peuvent être comparés à ceux qui existent dans une bassine au moment où l'eau commence à s'échauffer : chacun connaît cette expérience enfantine, et sait que le liquide tiède monte à la surface tandis que le liquide froid descend prendre des calories. Le dégagement perceptible en été sur un champ ou sur une piste tient à l'échauffement de l'air au contact du sol où dardent les rayons solaires ; et ce mouvement,tout naturel en soi, vient, nous l'avons déjà vu, jeter le trouble dans les manœuvres, parfois briser les ailes de notre pauvre oiseau humain.

Somme toute, ces remous seraient de nature peu redoutable en général, s'ils pouvaient être prévus : leur nocivité tient à ce fait qu'ils sont invisibles, inappréciables tant qu'on ne s'est pas exposé à leur trait. Le vieil adage des pilotes : « Va voir en l'air si tu veux savoir le temps qu'il fait », pourrait se rendre par : « Tu diras après l'ondée s'il convient de prendre un parapluie. »

Bien que l'Aviation soit toute récente, elle a déjà de vieilles légendes. Jamais on n'a vu dans une feuille la mort d'un pilote causée par autre chose que par des remous. Une aile se casse : c'est un remous. Le « trac » du pilote : c'est un remous. La panne de moteur : c'est un remous. Comme trop souvent, hélas ! le cavalier ne revient pas pour accuser sa monture d'une façon formelle, péremptoire, indiscutable, ce n'est pas la monture qui a tort, mais l'obstacle invisible qu'on peut toujours soupçonner. Mon avis est que si les remous n'avaient point eu d'existence réelle, il aurait fallu les trouver !

Il y a des gens qui ne laissent jamais passer un tel mouvement de l'air sans réagir. D'autres, au contraire, passent au travers et se laissent mener en prétendant, ce qui parfois est juste d'ailleurs, que les temps de la perception et de l'exécution sont plus longs que le remous qui vous bouscule. Cette opinion a beaucoup de points qui semblent justes, mais elle pourrait aussi causer bien des erreurs. Si l'appareil est prompt,

que son moteur soit fort, il passera dans la petite tourmente sans enregistrer autre chose qu'un mouvement. S'il est lent, au contraire, si la réaction s'impose et qu'il la passe, je ne dis pas qu'il en souffrira nécessairement, mais je vois là une grosse imprudence qui peut se payer trop cher pour tenter l'expérience.

Ces remous, qu'on appelle « remous de chaleur », peuvent constituer des courants ascendants ou descendants, selon que la nature du sol se prête ou non à la convection dont nous parlions. Je ne reviendrai par sur ces *trous d'air* dont nous avons aussi aperçu les effets et je m'en tiendrai à ces explications qui peuvent suffire pour faire comprendre quelle est la suite ordinaire du vent.

IV

J'ai dit en commençant avec un écrivain de l'aéronautique que le vent pouvait être : « parfois un ami, tantôt un adversaire, souvent un inconnu ; et que se fier à lui c'est faire entrer l'irréel dans ses calculs. » Je viens de montrer comment il peut devenir un adversaire dont il convient de se méfier ; je l'ai indiqué comme l'inconnu redoutable. N'est-il pas équitable maintenant de révéler comment il manifeste son amitié ?

En entamant cette question, nous abordons un problème que je n'ai certes pas la prétention de résoudre. Des compétences plus désignées que la mienne discutent avec des chiffres et des « épures » et je ne sais trop comment il pourrait m'advenir l'idée de les suivre sur un terrain si épineux. Cependant, mes lecteurs qui lisent les journaux ont souvent vu traiter du *Vol à voile ;* on leur a démontré que c'était là question primordiale pour la science nouvelle, que l'aviation mécanique ne pouvait rien faire sans s'adjoindre une telle méthode ; ils sont maintenant imbus de cette idée qu'il y a là une des propositions trop longtemps négligées par la science moderne ; ils parlent enfin du vol à voile... mais sans se douter de ce que c'est !

Ma foi ! Je dois convenir que je le sais moi-même depuis fort peu de temps. Sans être aussi absolu que le Dr Cousin dans ses conclusions, j'avoue que cette question a pris pour moi toute son importance et qu'il me semble qu'après avoir dépeint le vent sous ses aspects les plus noirs, je lui dois bien quel-

ques réparations et je le fais en annonçant que, pour la navigation aérienne rationnelle, c'est-à-dire dérivée du vol des oiseaux, on doit arriver à la constatation que le vent peut être un auxiliaire de toute utilité. A ces mots, je vois mes aimables lecteurs s'arrêter, relire quelques lignes plus haut, rechercher les passages où je montrais les ruses diverses de la brise, les risques qu'elle fait courir, et son rôle diabolique ! Mais oui ! au risque de me démentir, le vent peut avoir une utilité incontestable, un rôle de premier ordre. Comment ?

Le Docteur Cousin dit quelque part : « Je veux créer le voilier artificiel, avec lequel le cerveau intelligent qui remplacera et surpassera l'instinct de l'oiseau exécutera des manœuvres pour utiliser à son tour la force des vents : *cette source inépuisable de potentiel, cet immense fleuve d'énergie, cette houille invisible et mobile que les voiliers utilisent pour leur locomotion, dont l'homme sait tirer parti pour la navigation à voile, mais qu'il n'a point encore songé à employer pour la navigation aérienne.* » Mais alors ? Voici l'ennemi de tout à l'heure mué en auxiliaire inappréciable, l'obstacle qui se fait secours, et, métamorphose subite, la réaction qui devient active ? C'est tout cela.

Le *Vol à voile* doit permettre à l'homme de se tenir en l'air, de voyager, ou de planer seulement sur place par la seule force d'un vent qui soutiendra l'oiseau artificiel. Mes lecteurs ont certainement remarqué le curieux planement stationnaire de ces oiseaux qui, soit qu'ils guettent leur proie, soit qu'ils survolent leur nid, restent de longues heures et parfois des journées entières comme cloués à la même place ; ce sont ces mouettes sur l'eau, ces busards dans la campagne dont la manœuvre frappe l'observateur et sert souvent d'indication aux chasseurs. Bazin nous dit à ce sujet : « Du haut de la grande mosquée, nous vîmes avec Mouillard au-dessous de nous un grand vautour les ailes étendues, immobiles, rigides, traverser tout un quartier de la ville, rasant d'un vol égal et lent les terrasses des maisons. Son ombre portée permettait d'apprécier sa hauteur. Donc pas d'erreur possible, son vol était bien horizontal. Toutes ces terrasses étaient sensiblement de niveau. » C'est ce vol que nous ambitionnons maintenant. Nous possédons des appareils qui nous permettent d'imiter l'oiseau quand il rame ; nous voulons arriver à l'imiter encore quand il glisse.

Nous avons déduit de savants calculs des machines merveilleuses dont nous nous servons presque sans risques; il nous faut pénétrer les secrets de l'oiseau et lui faire dire comment il parvient à évoluer dans l'air sans fatigue et sans mouvements.

Faut-il annoncer ici que, pour parvenir à l'explication du mystère, on a donné du vol à voile des théories aussi nombreuses que fantaisistes? Non, n'est-ce pas ! Nous ne les énumérerons même pas pour nous réserver à l'examen de la plus sérieuse. Nous avons sur le vent des données assez précises pour pouvoir suivre ce raisonnement enfantin; au reste, pour saisir de façon définitive, nous pourrons aller, soit au Luxembourg, soit aux Tuileries, devant un bassin, et rester en contemplation quelques instants devant les évolutions des minuscules bateaux à voile.

Là, par un balancement insensible de sa voilure, nous verrons la petite barque faire sa route, par tous les vents. Ce n'est peut-être pas par la ligne droite qu'elle y arrive, mais c'est par une moyenne qui s'en rapproche beaucoup. Cela tient à ce que la voile que frappe le vent est perpendiculaire à la réaction de l'air; or, si nous figurons, pour la démonstration, cette réaction par une ligne idéale, nous la trouvons résultante de deux forces : l'une, *motrice*, pousse la barque en avant, l'autre, bientôt anéantie par la résistance de l'eau, au dérapage latéral de la coque. La petite barque opère cette manœuvre d'elle-même sans le secours d'aucun marin lilliputien, par la seule variation du vent qui agit sur elle. L'oiseau atteindra le même but, mais par cet instinct mêlé d'automatisme qui lui fait accomplir des choses si curieuses dans d'autres domaines. Les observateurs qui se sont voués à l'étude de son vol sont restés impuissants dans la définition des moyens qui permettent à l'oiseau le planement stationnaire. Tous jusqu'à présent se sont plu à reconnaître chez lui un certain *balancement latéral* qu'aucun ne cite comme primordial, mais qu'on indique pour donner une description bien complète; or, ce balancement devient capital si l'on admet la théorie que nous venons de démontrer pour le canot : cette manœuvre est identique au mouvement fait par la voile sous le vent, l'oiseau peut être considéré comme un système de deux voilures, qui nécessite, on le conçoit, des déplacements latéraux infiniment moins forts que dans le cas de la voilure unique d'une barque.

Dans une feuille technique belge, en 1908, J. Martin note cette observation curieuse : « J'ai observé minutieusement, au moyen d'une longue vue, le vol degrues qui luttaient à 30 m. seulement de hauteur contre un vent très violent du sud-ouest; or, pendant plus d'un quart d'heure que je les ai ainsi observées de près, — ce qui était très facile, car elles ne progressaient que très lentement, — je n'ai constaté aucun battement d'ailes; je n'ai pas non plus constaté de ces montées ou de ces descentes au moyen desquelles on explique la progression des oiseaux planeurs contre le vent, j'ai seulement remarqué des variations assez prononcées dans l'orientation de la marche : elles *louvoyaient* véritablement ; j'ai aussi observé un certain *balancement* de l'oiseau entier. » Déjà Langley disait à ce sujet : « Un très léger balancement le faisait progresser contre le vent aussi bien que latéralement : il semblait s'adonner nonchalamment au bercement de vagues invisibles. » Ces observations faites par des spécialistes sont, je crois, assez claires pour indiquer le principe.

Revenons alors à nos démonstrations et souvenons-nous sans cesse de l'exemple de la barque. Il nous suffira de faire remarquer que le vent, agissant de même manière de part et d'autre de l'axe de la marche, constituera un système de deux forces symétriques l'une à l'autre par rapport à cet axe, et qu'en conséquence ce qui est évident d'un côté doit encore l'être de l'autre. M. A. Sée, dans une étude très précise sur la théorie du vent louvoyant, nous dit ceci : « L'oiseau reçoit un vent relatif oblique. Il est dans la situation d'un navire qui marche au plus près du vent. De même que ce navire peut avancer contre le vent en louvoyant, de même on conçoit que l'oiseau peut avancer contre le vent relatif moyen, avec cette différence qu'il n'aura même pas besoin de louvoyer puisque c'est le vent lui-même qui louvoie et arrive tantôt par la droite, tantôt par la gauche. Si même on savait faire des navires aussi habiles que l'oiseau à profiter de ce louvoiement du vent on pourrait espérer les faire avancer contre le vent sans louvoyer. »

Mais, alors, ces remarques faites nécessitent, de la part du lecteur, l'objection que je prévois et que le Dr Cousin posait déjà comme une étrangeté : « Je songe, disait-il, parfois à ce fait bien curieux que l'homme, qui a su trouver dès la première heure la navigation à voile dont il n'avait pourtant

aucun modèle à imiter, n'a pu reproduire le vol à voile, dont les oiseaux lui offraient de si beaux exemples. »

Et s'il nous faut conclure nous dirons que le vol à voile est une méthode nouvelle de navigation aérienne, dont on n'est point arrivé encore à définir toutes les lois. Nous y voyons remplacer le moteur individuel par une force générale, ramener la navigation perfectionnée à la flottaison de la barque sous le vent, compter sur un élément presque inconnu encore puisque ses grands traits seuls ont pu être fixés. Les nécessités qui s'imposent actuellement à la navigation aérienne, recherche de la stabilité, de la sécurité, perfectionnement à apporter au moteur, modifications de formes, etc., ne permettent pas d'ajouter impunément un chapitre nouveau au budget déjà bien écrasant des travaux de tous genres. Avant de poursuivre ces investigations très spéciales, il convient de mener à bout le problème que nous tenons. Les isolés qui s'adonnent à ces problèmes auraient un champ d'action meilleur, selon nous, s'ils s'occupaient d'immuniser ceux qui se servent aujourd'hui des oiseaux artificiels. On a dit : « On a donc appris à monter en motocyclette, avant de savoir se tenir en bicyclette, mais ici la motocyclette s'appelle aéroplane et le tour de force, c'est-à-dire le vol mécanique, n'a pu être réalisé que parce que l'on était dans l'espace ! » Tant mieux, s'il peut être donné ainsi de brûler les étapes et d'acquérir immédiatement ce qui est une difficulté. Mais ne peut-on pas dire plutôt que l'insurmontable obstacle se trouve si l'on veut rendre mécanique une chose purement intuitive, si l'on veut faire exécuter par des commandes ce qui doit être apprécié par l'instinct ?

Les expériences faites à ce sujet sont assez rares. Mouillard, dans son *Vol sans battement*, nous en a rapporté quelques-unes ; il appartenait à Wilbur Wright de rester dans l'air pendant trent-cinq secondes sur un appareil sans moteur que maintenait la seule force du vent. Pour stimuler les courages défaillants, M. René Quinton, président de la Ligue Nationale Aérienne, a créé un prix de 10.000 fr. pour le premier pilote dont « l'appareil moteur arrêté planerait pendant cinq minutes en l'air sans descendre de plus de cinquante mètres ». Ce prix, qui a été établi en juin 1908, n'a point encore été gagné et je ne sais s'il faut y voir l'impossibilité matérielle à laquelle

on se heurte, ou simplement ce fait que l'attention générale s'attache à des questions plus directement importantes. Je crois savoir pourtant que M. Quinton, toujours à l'affut des nouveautés qui offrent un intérêt pour la Science, se dispose à diriger les travaux d'un de nos plus populaires pilotes sur le sujet du Vol à voile : et ce serait sans doute une prochaine révélation triomphale !

§

Et nous voilà bien loin du vent, dira-t-on! Mais ne convenait-il pas de le montrer sous toutes ses faces? Sur le même sujet, Léonard de Vinci a laissé plus de vingt dessins, dont l'importance est unique; il a toujours sur ces données étudié le vol des oiseaux en réservant de longs commentaires au vol dans le vent, au vol des voiliers et de rameurs, etc., que sais-je encore? Je me suis borné ici à donner de cet élément qui compte pour l'Aéronautique une idée aussi nette que possible; je crois que maintenant les bienveillants lecteurs auront saisi la nécessité qu'il y a à enseigner aux futurs pilotes les surprises de l'élément auquel ils se confient, mais aussi sa nature. Et pour conclure je ne puis mieux faire que de citer une phrase de Vinci qui dira le mieux du monde mon opinion : « Pour donner la vraie Science du Vol des oiseaux, il est nécessaire de connaître la Science des vents, que nous prouverons par le moyen de l'eau. Cette Science est elle-même à notre portée; elle fera de soi un escalier pour parvenir à la connaissance des volatiles dans l'Air et le Vent (1). »

C'est ce qu'on a tenté de faire ici.

JEAN BOUCHOT.

(1) Ch. Ravaisson, *les Manuscrits de Léonard de Vinci, conservés à l'Institut* : Manuscrit E. fo. 54, recto.

LE BOVARYSME DE SALAMMBO

Lorsqu'au cours de quelques études antérieures j'ai analysé la plupart des personnages de l'œuvre de Flaubert sous le jour du bovarysme, c'est-à-dire sous le jour du mécanisme intime qui les induit tous à prendre le change sur eux-mêmes, j'ai toujours négligé de soumettre à la même épreuve ceux qui ont été mis en scène dans *Salammbô*.

Il m'avait semblé, en effet, que *Salammbô* constituât dans cette œuvre une étude à part de toutes les autres, dont tout souci psychologique eût été exclu et où il ne fallût considérer que la splendeur du décor et la magie du verbe. Ce n'était pas que des figures historiques ou fictives, celles de Spendius, de Mâtho, d'Hamilcar, du Suffète Hannon, de Narr'Havas ou de Schahabarim s'y montrassent dépourvues de toute signification, mais il apparaissait que les mobiles prêtés à ces protagonistes du drame ne différaient pas sensiblement de ceux que tout auteur trouve inventoriés dans le répertoire de la comédie et de la tragédie humaines. Flaubert, il est vrai, avait disposé ces mobiles avec la sûreté d'un maître, il avait relevé également la banalité de ce canevas psychologique par une mise en scène singulièrement saisissante de toutes les conceptions caractéristiques, de tous les traits de mœurs par lesquels l'âme ancienne diffère de la nôtre, par lesquels les races diverses, réunies sous les murs de Carthage avec l'armée des Mercenaires, se distinguaient les unes des autres et se distinguaient aussi de cette nation punique qui les utilisait à ses fins.

Certes, toute cette part d'observation humaine ne doit pas être négligée. Elle commande notre admiration par la façon dont elle se confond avec le décor lui-même et avec la représentation plastique où elle s'incruste à la façon d'émaux précieux dans la dureté et dans l'éclat du métal. Certes, il faut relever par exemple, pour sa valeur documentaire, pour l'initiation qu'elle renferme à l'âme d'une époque, cette description du trésor d'Hamilcar au cours du recensement qu'en

opère le Suffète après le festin des Mercenaires, et M. Louis Bertrand, dans son *Gustave Flaubert*, a insisté à juste titre sur la portée de ces pages prestigieuses où l'on pourrait être tenté de ne considérer tout d'abord qu'un éblouissement de couleurs, un étincellement de pierreries et de métaux, un miroitement d'étoffes, une évocation de richesses comblant l'imagination, comme dans les contes de fées, de tous les objets de la convoitise. Mais ces aperçus sur les nuances dont se diversifie l'âme humaine à travers les masques de l'histoire ne constituent toutefois que de grandes fresques psychologiques et que l'on ne saurait mettre en ligne de compte avec cette vue profonde par laquelle Flaubert a pénétré si avant dans le jeu le plus intime et le plus essentiel de l'acte volontaire et des mobiles qui le déterminent.

Sans doute, il serait possible, si l'on avait une thèse à défendre, de présenter sous le jour du bovarysme ces manifestations de psychologie historique. On transposerait du plan individuel sur le plan collectif, pour l'y considérer, le jeu de ce mécanisme essentiel. Le culte atroce de Baal, les superstitions des Barbares, toute la végétation de croyances absurdes et sacrées qui prolifère dans ces cerveaux depuis ceux des plus humbles jusqu'à ceux des plus raffinés, tout cet ensemble de conceptions singulières pourrait être présenté comme un cas de ce bovarysme éternel selon lequel l'homme se conçoit avec la destinée dans un rapport imaginaire et, inventant des dieux et des démiurges, se leurre d'exercer lui-même par leur intercession une influence sur la Fortune. Mais de telles considérations, légitimes à l'occasion d'une œuvre comme *la Tentation*, où sont évoquées, sur le transparent d'une unique hallucination, toutes les formes du délire religieux et mystique, seraient ici hors de propos. Les faits mis en scène par Flaubert dans *Salammbô* ne témoignent chez lui que du souci de situer dans son cadre historique la civilisation parmi laquelle se déroule son drame et qui est, à vrai dire, elle-même l'objet de son étude.

Parmi les divers acteurs du drame, Salammbô apparaît, tout d'abord, pourvue, comme ceux-ci, d'une valeur surtout décorative, rehaussée seulement de mystère, et d'un mystère qui ne doit pas être dissipé. Avec cet inconnu et cet impénétrable qui lui viennent de son exotisme, de son recul dans le temps

et dans l'espace, des fatalités inéluctables de son éducation, de sa civilisation et de son rang, gouvernant hiératiquement ses actes, avec, d'autre part, l'appel de sa beauté, avec cet arome de jeunesse dans l'exubérance de son premier épanouissement que Flaubert a répandu si fortement autour d'elle, elle semble tout d'abord ne devoir inspirer, unie à une sensation d'étrangeté, que l'admiration du désir. Mais dès que, revenu du premier émoi de son apparition, on rapproche pourtant, afin de les confronter, les deux éléments, exempts de complication apparente, que l'on a distingués en elle, on s'aperçoit que ces deux éléments, dont l'un est un impératif social, l'impératif de la civilisation et du rang, dont l'autre est un impératif physiologique, celui de l'amour sous sa forme la plus instinctive, vont, par suite des circonstances du drame, s'opposer l'un à l'autre dans l'âme de la jeune fille, et y déterminer un conflit. Ce conflit ressemblerait à tous ceux que le drame cornélien nous a accoutumés à considérer sur la scène, conflit dans l'individu entre l'instinct naturel et la notion sociale identifiée avec l'honneur ou le devoir, si le mode de vision, qui est chez Flaubert caractéristique, ne compliquait ce drame accoutumé d'un nouvel élément qui le transfigure : l'ignorance de l'individu à l'égard des mobiles les plus violents qui le mènent et la fausse interprétation qu'il s'en donne, en termes de motifs sous le jour de la conscience.

Il apparaît alors que le bovarysme qui éclate dans *Salammbô* est un des plus essentiels qui soient. Et c'est le même qui s'exprime, avec un relief singulier, dans un émouvant poème du *Zarathoustra, les Contempteurs du corps* (1), dont on rappellera ici, brièvement le thème.

Nietzsche y oppose le *soi*, expression de la physiologie tout entière, au *moi*, où il ne voit qu'une partie et une dépendance du *soi*. « Le *soi*, c'est le corps, « c'est ton corps », dit Nietzsche : c'est le grand système de raison, une multiplicité avec un seul sens. » Le *moi* n'est que la petite raison qui s'exprime dans les spéculations et les discours de l'esprit, mais où l'homme, le plus souvent, croit voir sa véritable personnalité. « Tu dis « *moi* », et tu es fier de ce mot. Mais ce qui est plus grand, c'est ce à quoi tu ne veux pas croire, — ton corps et son grand système de raison : il ne dit pas *moi*, mais

(1) Société du Mercure de France, p. 45.

il est *moi.* » Le moi, c'est donc, au sens de Nietzsche, ce quelque chose de superficiel et de vain, l'intelligence, qui, subornée par le jeu illusoire des motifs, croit à son autonomie et ne fait cependant que traduire les volontés du corps et son état organique. C'est aussi la part la plus fragile du *soi*, c'est ce sur quoi la dialectique a prise, introduisant la notion venue du dehors. C'est la partie de nous-mêmes par laquelle l'étranger, le social, le collectif a prise sur nous et nous persuade parfois que nous sommes autres que nous ne sommes, que nous pensons, que nous sentons, que nous voulons ce que nous ne pensons, ni ne sentons, ni ne voulons. Selon la conception de Nietzsche, le *soi* cependant demeure toujours le maître. « Ton *soi* rit de ton *moi* et de ses cabrioles. Que sont ces bonds et ces cabrioles de la pensée? dit-il. Un détour vers mon but. Je suis la lisière du moi et le souffleur de ses idées. » Et lorsque le *moi* semble ne plus obéir aux suggestions de la grande raison, lorsqu'il paraît s'être libéré de son esclavage, il n'exprime pas, par ce désaccord et cette révolte, un état autonome, il n'est encore, il n'est toujours qu'un reflet, il traduit et manifeste un état physiologique, un état profond de l'unique, de la seule réalité, le *soi*, qui, par ce désaccord avec lui-même, signifie sa lassitude, exprime une volonté de suicide. D'une façon générale, le triomphe apparent de la petite raison sur la grande raison, du dialectique sur l'organique, c'est, dans la pensée de Nietzsche, une attitude pour mourir.

Salammbô va illustrer cette belle analyse lyrique de Nietzsche, où s'exprime une des manifestations les plus profondes du bovarysme par des gestes d'une appropriation et d'un relief extraordinaires. Le grand *soi*, chez elle, c'est, a-t-on dit, l'instinct physiologique au temps de sa plus grande force et de son ardeur la plus impérieuse, au temps où le corps avide de s'épandre et de se multiplier se dilate dans la passion amoureuse. Le petit *moi*, c'est l'éducation qu'elle a reçue dans le palais d'Hamilcar, c'est tout l'ensemble des fictions religieuses et sociales qui lui ont été imposées, en raison de son rang, avec une force tyrannique et qui ont envahi tout le champ de sa conscience. Dans la lutte qui va s'engager entre ces deux parts de son énergie ainsi dissociée, l'une est ignorée d'elle, demeure pour elle, sous le jour de la conscience, une incon-

nue. Salammbô ignore ce que signifient les métamorphoses de son corps, ses soupirs et son angoisse de vierge s'éveillant à l'amour. Aussi va-t-elle, par une confusion inévitable, interpréter en fonction du *moi*, en fonction des motifs et des aspirations dont son éducation mystique a peuplé sa conscience, tout l'émoi, tout le désir passionné et violent qui se déclare en elle à l'approche de Mâtho.

Cette péripétie psychologique avait été aperçue par Zola qui, d'une vue sommaire, mais fort juste, avait comparé Salammbô à sainte Thérèse. Elle se manifeste d'ailleurs dans l'œuvre de Flaubert en une suite d'indications précises qui ne laissent aucun doute sur le caractère intentionnel chez l'auteur du drame intérieur qu'il institue. Dès que l'on s'avise d'appliquer à Salammbô la psychologie du bovarysme, il apparaît que la fille d'Hamilcar illustre avec une force dramatique sans égale, par l'écart qui existe entre les deux termes du malentendu, cette erreur du soi sur le soi dont on a montré ailleurs qu'elle était à la fois le grand ressort des actes humains et qu'elle était le motif essentiel de l'œuvre de Flaubert. Se référant à l'opposition établie par Nietzsche entre le petit *moi* et le grand *soi*, on dira que Salammbô consacre de la façon la plus éclatante l'erreur du *moi* sur le *soi*.

Cette erreur s'exprime donc chez Salammbô en une fausse interprétation des causes physiologiques qui l'émeuvent. Elle a sa source dans la mythologie des motifs. Les *causes* déterminent l'essentiel de ses actes, gouvernent sa réalité physiologique et profonde. Mais les motifs surviennent qui déguisent cette causalité physiologique et projettent dans le miroir indifférent de la conscience de faux reflets, une fausse image de sa volonté qui commandera quelques-unes de ses décisions. Ce que Salammbô nous montre ainsi, sous le bénéfice du recul historique et sous le jour, favorable à l'analyse, d'une civilisation différente, c'est la confusion d'une sensualité qui s'ignore avec l'amour divin, c'est ce mysticisme qui s'alimente aux sources les plus vives de la physiologie et emprunte à la causalité la plus naturelle les éléments dont il compose la fiction.

Cette confusion manifeste, avec le cas de Salammbô, à quel point certaines circonstances la rendent fatale. La jeune fille a grandi solitaire dans le palais d'Hamilcar, elle a été tenue avec un soin jaloux dans l'ignorance des réalités physiques

de l'amour, tandis que l'enseignement de Schahabarim, l'initiant au culte de Tanit, attisait dans son âme des ferveurs mystiques et l'accoutumait à expliquer par l'action de la déesse tous les événements de sa vie, tous les mouvements de son cœur. Comment, dans cette ignorance des fins naturelles du désir et l'esprit imbu de prétextes mythologiques, n'attribuerait-elle pas à l'influence secrète de Tanit les impulsions, les élans, le trouble que provoquent en elle des causes naturelles aussi fortes que la floraison de sa jeunesse et l'appel voluptueux d'une sensualité qui s'éveille ? Comment pourrait-elle interpréter autrement que par des motifs religieux, les seuls dont elle dispose, tout ce qui a trait à la passion, ignorante de son objet, que l'approche de Mâtho a développée en elle ?

Tout le drame psychologique est construit dans *Salammbô* sur cette confusion entre les causes véritables des états intérieurs de la jeune fille, avec les fins qu'elles impliquent, et les causes aussi bien que les fins imaginaires qu'elle leur attribue. Cette confusion engendre un conflit qui comporte des phases dramatiques et diverses : car, si, méconnaissant le plus souvent l'appel de ses instincts, Salammbô n'entend pas les ordres qu'elle en reçoit et prend des décisions qui leur semblent contraires, ces instincts sont si forts que, dans les circonstances décisives, ils lui font accomplir, sous l'ironie de motivations différentes, ce qu'en réalité ils commandent. Ce sont eux d'ailleurs qui ont le dernier mot : Salammbô paie de sa vie, comme Mme Bovary, la faute de s'être ignorée et méconnue. Comme le veut Nietzsche, le grand *soi* l'emporte, la causalité naturelle, qui brise les calculs de la petite raison et annule le consentement donné par le *moi* à la réalisation de ses desseins.

§

Dès la première apparition de la jeune fille dans le récit, le duel éclate entre les deux termes qui vont être aux prises au cours de tout le drame. C'est au festin des mercenaires : confiante dans le pouvoir magique des textes saints inscrits dans sa mémoire, Salammbô s'avance parmi l'ivresse des soldats qui saccagent les jardins d'Hamilcar. S'accompagnant de sa lyre, elle prononce des incantations, récite les genèses divines. Les soldats l'écoutent, mais il est manifeste que l'empire exercé par sa présence a sa source dans un tout autre

prestige que celui qu'elle invoque. Elle-même s'exalte d'un délire qui n'est point seulement mystique. Flaubert la montre s'enflammant à la lueur des épées nues, criant les bras ouverts. Sa lyre tombe, elle se tait, « et, pressant son cœur à deux mains, elle resta, dit-il, quelques minutes les paupières closes à savourer l'agitation de tous ces hommes ». C'est en cet instant que Mâtho lui apparaît, cristallisant en son image tout l'émoi de la vierge. Et quand ensuite elle le revoit, c'est dans son palais, penché sur son sommeil, enveloppé du voile de Tanit qu'il vient de ravir, guidé par Spendius. Et tout d'abord fascinée, elle le laisse approcher d'elle, elle entend ses paroles brûlantes, souffre ses gestes passionnés jusqu'à ce que tous les motifs tirés de la notion religieuse réapparaissent soudain au premier plan de sa conscience et reprennent le gouvernement de ses actes. Aussitôt elle a conscience du sacrilège, appelle au secours et chasse Mâtho en le couvrant de malédictions.

Et le conflit continue désormais et s'aggrave entre les motifs auxquels elle soumet sa conduite et les causes profondes qui la sollicitent. La voici dans son palais épuisée de langueur, et si l'illusion des prétextes religieux — douleur du zaïmph dérobé, épouvante de l'avoir contemplé — farde suffisamment à ses yeux les causes de son mal, il se manifeste, dans la description qui en est donnée, avec tous les caractères d'une passion d'autant plus forte qu'elle s'ignore, que l'imagination y a moins de part et qu'elle est plus profondément organique. Flaubert nous la montre accroupie au fond de son appartement, la bouche entr'ouverte, le menton baissé, l'œil fixe ou, lasse de ses pensées, se promenant au hasard dans la grande chambre silencieuse, et, soudain, éclatant en sanglots, demeurant étendue « sur le grand lit fait de courroies de bœuf, sans remuer, en répétant un mot toujours le même, les yeux ouverts, pâle comme une morte, insensible, froide... Quelquefois, pendant plusieurs jours, dit-il, elle refusait de manger... Elle appelait Schahabarim et, quand il était venu, n'avait plus rien à lui dire ». De tels symptômes ne sont-ils pas révélateurs de la nature du trouble qui la possède et n'est-ce pas par des notations analogues que Racine nous dépeint le mal de Phèdre?

Mais Schahabarim la persuade d'aller trouver Mâtho dans son camp pour reprendre le voile de Tanit, et le conflit psychologique, né de l'opposition des motifs et des causes, noue ici

sa péripétie la plus subtile. Il semble qu'il s'atténue, car motifs et causes, s'ils servent des intérêts différents, se concilient pour commander un même acte et Salammbô cesse en effet d'être déchirée au dedans d'elle-même ; elle se sent comme délivrée. La conscience occupée tout entière par la seule hallucination des motifs, elle ne songe plus qu'au bonheur de revoir le zaïmph, mais un instinct plus secret la mène et après que Mâtho, courbé sur sa poitrine, l'a possédée dans sa tente, une tranquillité singulière succède à ses angoisses. Faut-il donc attribuer ce calme au bonheur du zaïmph reconquis ? Non, et le texte du récit ne permet sur ce point aucun doute, car toute humeur mystique l'a aussitôt abandonnée, elle se désintéresse des soins religieux qui naguère l'occupaient toute, et, quand le Python sacré est trouvé mort par Taanach derrière le lit de peau de bœuf, elle n'en éprouve aucune émotion. « Elle le retourna quelque temps, relate Flaubert, avec le bout de sa sandale et l'esclave fut ébahie de son insensibilité. »

Ainsi, au contact de la réalité précise que réclamait l'instinct physiologique parmi l'inconscience de la vierge, l'aspiration mystique dont cet instinct avait emprunté le masque s'est dissipée, mais non l'erreur sur soi, non l'erreur sur les causes de l'action et sur la nature des sentiments éprouvés. Salammbô prend maintenant pour de la haine le trouble où la jette le souvenir de Mâtho ; elle invoque Tanit pour demander qu'il meure et quand Narr'Havas, son fiancé, lui promet de le tuer lui-même, elle s'écrie : « Oui ! tue-le, il le faut. »

Cependant, ici encore, les termes du récit ne permettent pas que nous soyons dupes de cette attitude de Salammbô. On nous apprend qu'elle « n'avait pas de tendresse pour Narr'Havas ». Avec sa voix douce et sa taille féminine, « il lui semblait être comme une sœur aînée que les Baals envoyaient pour la protéger ». Elle ne comprenait pas « comment ce jeune homme pourrait jamais devenir son maître » et, songeant à Mâtho auprès de Narr'Havas, elle eût voulu voir en ce fiancé que son père lui avait donné « comme un reflet de cette violence qui la tenait encore éblouie ». Mais l'erreur persiste entretenue par tous ses motifs de haïr Mâtho, motifs tirés de la notion religieuse, — Mâtho n'a-t-il pas été sacrilège en s'emparant du zaïmph ? — motifs tirés de l'amour de la cité et du culte familial — Mâtho n'est-il pas l'ennemi de Carthage, qu'il menace de ruiner et

d'Hamilcar qu'il combat? — Tous ces motifs disciplinés se dressent au premier plan de sa conscience, y déploient un rideau qui cache le vœu secret des instincts. Vœu secret mais impérieux, car c'est l'instinct, c'est la physiologie qui montre, pour finir, sa toute-puissance.

Quand, après la défaite des Barbares, Mâtho, supplicié, déchiqueté par les ongles de la populace, troué par les piques, brûlé par le fer rouge, les chairs arrachées, s'avance, « longue forme complètement rouge », vers le trône où siège Salammbô, le miracle s'accomplit, l'erreur se dissipe. Dès le premier pas qu'il fait vers elle, elle se lève et, involontairement, à mesure qu'il se rapproche, elle s'avance au bord de la terrasse, ne voit plus que lui seul. « Un silence, note Flaubert, s'était fait dans son âme, un de ces abîmes où le monde entier disparaît sous la pression d'une pensée unique, d'un souvenir, d'un regard. Bien qu'il agonisât, elle le revoyait, dans sa tente, à genoux, lui entourant la taille de ses bras, balbutiant des paroles douces; elle avait soif de les sentir encore, de les entendre ; elle ne voulait pas qu'il mourût. » Et quand Schahabarim, fendant la poitrine de Mâtho, en arrache le cœur pour l'offrir au soleil, après la dernière palpitation de ce cœur qui coïncide avec la disparition de l'astre dans les flots, Salammbô se lève à côté de Narr'Havas, une coupe à la main, pour boire comme son époux au génie de Carthage, mais aussitôt elle retombe, « la tête en arrière par-dessus le dossier du trône, blême, raidie, les lèvres ouvertes — et ses cheveux dénoués pendant jusqu'à terre ». Et devant ce dénouement où s'affirme dans la mort la vérité physiologique profonde d'un être, respectueux de l'Erreur qui institua tout le drame, le conteur prononce : « Ainsi mourut la fille d'Hamilcar pour avoir touché au manteau de Tanit. »

Ainsi dirai-je, en analyste irrespectueux de l'Illusion, se déroule dans *Salammbô* le drame de l'Erreur du soi sur le soi avec cette vengeance finale qu'il implique de la réalité méconnue. Mais j'ajouterai qu'en attribuant à cette aventure psychologique, par le fait que je l'ai isolée et mise à part, cette importance et ce relief, je n'entends pas réclamer en sa faveur la première place dans le roman. Non, je n'entends pas déplacer le centre d'intérêt de cette œuvre étincelante qui est avant tout, qui est par-dessus tout une œuvre plastique, une œuvre pour

des artistes que réjouit l'évocation prestigieuse, par les seuls moyens, par la seule magie du verbe, du décor extérieur. C'est là le plaisir immédiat que j'y goûte moi-même; mais, soucieux de faire voir le caractère despotique chez Flaubert de la vision psychologique, il m'a paru particulièrement propre à mettre ce caractère en évidence, de signaler que, dans cette œuvre composée pour les yeux et pour l'oreille, le jeu de la psyché humaine, si peu qu'il trouve à se manifester, se produit encore parmi les péripéties du bovarysme, de cette erreur du soi sur le soi, dont c'est la marque du génie de Flaubert de déceler partout la présence et la valeur souveraine, comme instigatrice de l'intrigue du monde.

JULES DE GAULTIER.

LA MÉRIDIENNE DE FEU

POÈME SYMPHONIQUE

—

A mon généreux ami le poète Henri Strentz.

PRELUDE

Du fond de la forêt comme du fond des âges
Un vieil air, que chevrote une vieillotte voix,
Vole à nous, de ramure en ramure, sous bois,
Chant d'oiseau bleu qui vient du pays des images
Porteur d'enchantements ou d'amoureux messages.
Sous ce charme imprévu qui double nos émois
Et nous unit les mains de gestes plus étroits,
Nos cœurs battent, bercés par la voix d'autrefois :

MOTIF

« *Filons, Filons sans regret et sans trêve*
Les minutes d'amour,
De détresse ou de rêv
Dont le hasard nous tresse chaque jour.
Filons la minute si brève
Que sonne le Temps sourd,
Car de l'extrême atome à l'étoile suprême,
Tout file aveuglement la toile où, de soi-même,
Se doit ensevelir tout destin, sans retour ;
Filons, Filons la vie au jour le jour. »

DÉCOR

Les tremblantes douceurs de la voix se sont tues...
Un soleil à facettes, qui ressemble aux yeux
Merveilleux
Des mygales, fouille de ses faisceaux de feux
Les frondaisons massivement drues
De chênes séculaires aux cimes chenues.
Les milliers de mailles et nœuds
Du vaste chalut qu'étreignent leurs bras ombreux
N'emprisonnent de la mer immense des cieux
Que de rares écailles à lueurs menues
Et ne laissent que nuit et mort filtrer sous eux.

Le soleil ainsi qu'un gigantesque faucheux
S'y barbèle de pattes velues
Dont l'empennement clair s'effile en javelots
Et frôle les branches de caresses aiguës.
L'hallucinante araignée, au centre des flots
Subtils qu'élargissent ses réseaux,
Tisse une toile à vive trame si flaide
Que ses fils, dans le noir, jusqu'aux bornes du vide,
Ourlent de clartés, un par un, les rameaux.
« Filons, Filons l'instant si cher et trop rapide
Qui mêle un franc sourire au courant de nos maux. »

Navette à noyau de fournaise et qui dévide
Son éblouissement, l'astre perçant les hauts
Chênes de flamboyants sillons de glaives
Fait saigner, comme une sueur de sèves,
Des ruissellements d'or sur leurs fronts colossaux.
« Filons, Filons les heures de rêve si brèves. »

D'obscurs rayons que tamisent les lourds manteaux
Des feuilles s'effilochent et leur mince étoupe
Vient s'enrouler autour d'un grêle groupe

De bouleaux, à frêles fûts en fuseaux.
Leur crinière, déjà blonde, mire et découpe
Son éplorement doré dans les eaux
D'un étang, par-dessus les remparts de roseaux
Hérissant sombrement des lames nues.
« Filons, Filons l'instant des amours éperdues. »

Enlacés par un commun émoi les bouleaux
Emmêlent leurs mille ramilles chevelues
Et, comme sur un livre, aux marges de l'étang
Dont la clarté sous bois s'étale en s'attristant,
Penchent leurs longs frissons de têtes confondues ;
Et, souples, ces torsades finement feuillues,
Que l'eau prolonge, semblent, en s'y reflétant,
Sous les rais d'une pluie aux résilles ténues,
Quelque trombe en quenouille involutant ses nues.
Discrète image du tourbillonnant
Tumulte
D'amour dont l'occulte
Et douce lutte, à travers l'azur poudroyant
De baisers, se déroule et plane
Entre ce soleil dardé qui mûrit ou fane
Et cette terre en feu qui s'offre à toute glane.
« Filons la minute d'amour, filons l'instant. »

ORCHESTRE

C'est par un midi de moisson tout palpitant
D'aiguillonnants désirs lancés à tire-d'ailes ;
Tout, de partout, rêve, chante, crie ou se tend
Vers l'espoir d'aimer qui rend les choses si belles,
La chair plus fière et les âmes moins sûres d'elles.
« Filons l'heure exquise qui se mire en l'étang. »

Du viandis où vers de rares pousses nouvelles
Le cerf brame en sentant croître ses andouillers
Aux bauges de fange où, terrés sous les halliers,

« Filons, filons l'heure d'auguste fête
Que, rare, nous tend l'Eternité surtout faite
De jours mauvais ; filons, filons l'heure d'oubli. »

INTERLUDE

Penchés, elle et moi, tête contre tête,
Vers la page de feu du marais miroitant
Comme vers la fin d'un livre passionnant
Qu'on relit, d'un seul cœur, à deux, bouche muette
Et dont le charme capiteux à chaque instant
Ressemble aux rêves de vos âmes qu'il répète,
Nous nous étions étreints d'un réciproque élan
De nos sens ; puis, d'accord, et rythmant
L'impérieuse prière de notre sang,
Nos cœurs se marièrent subissant
L'emprise invincible et secrète
Du ciel fou qui se baignait si lascivement
Dans le miroir incandescent
De l'étang
Que nos chairs s'y grisaient rien qu'en s'y reflétant.
« Filons, filons les baisers dont les mailles
Tressent le pur lien des libres épousailles. »

Flamme à flamme, bientôt humant et consumant
Sur nos bouches les rouges haleines
Du violent flamboi qu'il versait dans nos veines,
Le soleil brûla nos ardeurs, et, mollement,
Nos bras désenlacèrent leurs caresses vaines.

Lasse, elle abaissa sur la langueur de ses yeux
Les veilleuses lueurs de ses grands cils soyeux,
Puis les paupières s'assoupirent et mi-closes
Ses lèvres sous leurs archettes roses
Laissèrent perler la rampe de feux
Qu'allumait un frais sourire sur les dents saines.

Son visage moucheté de roux et les pleines
Rondeurs de ses seins plus blancs que les fûts laiteux
Des bouleaux s'enguirlandaient comme eux
Du chanvre lumineux
Que déroulaient opulemment ses lourds cheveux.
Flots qui semblaient inonder d'un sable onduleux
La berge en fleurs, jusqu'au fond de ses eaux sereines,
Parmi le parfum des menthes et des verveines.
Or, je devins songeur, devant ce radieux
Sommeil, de sentir soudain nos chairs si lointaines
Et nos cœurs plus distants que les hommes des cieux.
« Filons, filons l'instant délicieux
Qu'engouffrent les abîmes voraces
Du Temps, ce ravageur des espaces. »

COULEURS ET NUANCES

Sur le lit des mousses, d'innombrables limaces
D'un bronze rougeoyant et rugueux
S'accouplaient corne à corne et brodaient dans leurs traces
Des canevas d'amour vermiculés d'argent ;
Au ciel tourbillonnaient de minuscules masses
D'éphémères et parmi leur sourd bruissement
Les libellules courbaient leurs longues cuirasses,
S'appariaient à la volée, entrecroisant
Leurs ailes de tulle que nacre un ton changeant ;
Essaim de doubles corps arquant leur divergent
Essor pour superposer les gros masques
De leurs têtes à forme et luisance de casques.
Et, ces fins boulets ramés cinglant l'air sifflant
De rayures couleur turquoise et chrysoprase
Striaient l'azur d'un treillis d'or phosphorescent.
Entre les iris et tamaris de l'étang
Des bulles montaient çà et là sur l'eau rase
Et crevaient en éclats diaprés attestant
Les frayages obscurs de ses bas-fonds de vase...

« Filons, filons l'heure d'auguste fête
Que, rare, nous tend l'Eternité surtout faite
De jours mauvais ; filons, filons l'heure d'oubli. »

INTERLUDE

Penchés, elle et moi, tête contre tête,
Vers la page de feu du marais miroitant
Comme vers la fin d'un livre passionnant
Qu'on relit, d'un seul cœur, à deux, bouche muette
Et dont le charme capiteux à chaque instant
Ressemble aux rêves de vos âmes qu'il répète,
Nous nous étions étreints d'un réciproque élan
De nos sens ; puis, d'accord, et rythmant
L'impérieuse prière de notre sang,
Nos cœurs se marièrent subissant
L'emprise invincible et secrète
Du ciel fou qui se baignait si lascivement
Dans le miroir incandescent
De l'étang
Que nos chairs s'y grisaient rien qu'en s'y reflétant.
« Filons, filons les baisers dont les mailles
Tressent le pur lien des libres épousailles. »

Flamme à flamme, bientôt humant et consumant
Sur nos bouches les rouges haleines
Du violent flamboi qu'il versait dans nos veines,
Le soleil brûla nos ardeurs, et, mollement,
Nos bras désenlacèrent leurs caresses vaines.

Lasse, elle abaissa sur la langueur de ses yeux
Les veilleuses lueurs de ses grands cils soyeux,
Puis les paupières s'assoupirent et mi-closes
Ses lèvres sous leurs archettes roses
Laissèrent perler la rampe de feux
Qu'allumait un frais sourire sur les dents saines.

Son visage moucheté de roux et les pleines
Rondeurs de ses seins plus blancs que les fûts laiteux
Des bouleaux s'enguirlandaient comme eux
Du chanvre lumineux
Que déroulaient opulemment ses lourds cheveux.
Flots qui semblaient inonder d'un sable onduleux
La berge en fleurs, jusqu'au fond de ses eaux sereines,
Parmi le parfum des menthes et des verveines.
Or, je devins songeur, devant ce radieux
Sommeil, de sentir soudain nos chairs si lointaines
Et nos cœurs plus distants que les hommes des cieux.
« Filons, filons l'instant délicieux
Qu'engouffrent les abîmes voraces
Du Temps, ce ravageur des espaces. »

COULEURS ET NUANCES

Sur le lit des mousses, d'innombrables limaces
D'un bronze rougeoyant et rugueux
S'accouplaient corne à corne et brodaient dans leurs traces
Des canevas d'amour vermiculés d'argent ;
Au ciel tourbillonnaient de minuscules masses
D'éphémères et parmi leur sourd bruissement
Les libellules courbaient leurs longues cuirasses,
S'appariaient à la volée, entrecroisant
Leurs ailes de tulle que nacre un ton changeant ;
Essaim de doubles corps arquant leur divergent
Essor pour superposer les gros masques
De leurs têtes à forme et luisance de casques.
Et, ces fins boulets ramés cinglant l'air sifflant
De rayures couleur turquoise et chrysoprase
Striaient l'azur d'un treillis d'or phosphorescent.
Entre les iris et tamaris de l'étang
Des bulles montaient çà et là sur l'eau rase
Et crevaient en éclats diaprés attestant
Les frayages obscurs de ses bas-fonds de vase...

RÊVE

Oh ! le mystérieux moment d'intime nuit
Que suggère l'étreinte en sa finale phase !...
Tout triomphant désir traîne derrière lui
Un vertigineux sillage qu'allume et dore
Quelque songe furtif, brusquement aboli,
Sorte de lampyre ou de feu follet qui luit,
Brasille et file en infime météore
Que l'étroit espace d'un geste dévore !...
Et toujours, dans tous lieux, même au ciel c'est ainsi.
Sous l'Océan d'éther que leur ardeur embrase
En croisant leurs rayons aux ailes de topaze
Les globes des soleils s'entre-nimbent d'extase
Et leurs fusants baisers fécondent l'infini !...
Alors, par mon propre rêve ébloui,
Malgré moi, je laissais chanter en mon esprit
L'insidieux écho de l'unanime cri ;
« Filons ! Filons ! de longs sillons pour les semailles ! »

IDÉE

Non ! Non ! sous les leurres fugitifs d'un répit
N'oublions pas l'angoisse des deuils et batailles
Qu'enfante un malheur partout planant, jour et nuit.
Le crime de créer soi-même se punit,
Toute naissance est fille ou fleur de funérailles
Et les sillons, qu'un soc en boutoir fend sous lui,
Ne sont que des fosses pour la semence
Puisque rien ne germe qu'en putrescence.
Jamais l'œuvre d'engendrement ne produisit
Quelque bonheur ou rare fruit
Qu'impressenti !
Que pèse son aveugle et fatale impuissance
Parmi les absurdes ballottements d'un sort
Qui sans cesse en l'immense

Désordre de sa démence
Refait avec la mort de la souffrance,
Puis avec la souffrance de la mort ?
Pourquoi le grain semé ? pour pousser ? pour grandir ?
Pour mûrir ?.. mais mûrir c'est mourir
Et repourrir !...
Voilà vers quel néant le hasard ensemence !
« Filons, filons avec une experte prudence
Le délice imprévu que l'instant nous dispense ! »

FINALE

Le jour suivant, seul et mu par le cher attrait
De revivre en fervente souvenance
Ce midi de splendeur, je revins en secret
Vers son décor de lumière et de joie ardente.
Tout d'un coup, sous la brume enveloppante
Et le vent brusque d'une tourmente,
Le ciel devint triste comme un retour
D'amour,
Comme un retour d'amour qui pleure et se lamente.
Rien ne surexistait de l'heure aimante.
Plus de vols, plus de chants, rien que le reflet,
Que le regret
De l'Absente.
Par-dessus les roseaux et la margelle en pente
De l'étang, le groupe des bouleaux s'éplorait,
Ridant la nappe blême ainsi que plisserait
Un drap, sous les longs doigts d'une forme mourante,
Et dans le brouillard lugubrement violet
Qui de son deuil voilait
Le front de la forêt,
Une bête perdue au lointain miaulait
Jusqu'en moi, d'une voix déchirante.

P.-N. ROINARD.

IMPRESSIONS DE MADAGASCAR

—

COMMENT ON MEURT LA-BAS

—

Dressée sur les hautes montagnes aux croupes abruptes, la ville rouge s'éveillait dans l'air matinal, couronnée du palais de la reine et du Vorondoul, l'aigle malgache aux ailes éployées. La grande Tananarive recèle, en ses maisons de briques et de terre, soixante et dix mille Hovas et quatre mille Européens. Une vie silencieuse l'anime.

La foule se pressait, ce jour-là, sur la place toute moderne qu'encadrent, de l'un et l'autre côté, la poste et les magasins du Louvre, des jardins formant la perspective. On venait voir arriver l'automobile amenant les voyageurs d'Europe ou de la colonie. Les officiers en uniformes blancs, les administrateurs galonnés d'argent, les dames en toilettes claires coiffées du casque colonial rond et blanc doublé de vert, tout le monde attendait, caquetant avec animation.

Des Hovas enveloppés du lamba (manteau), le visage au ton bis protégé par le chapeau de paille fine, se tenaient à l'écart avec déférence, venus pour saluer l'un d'eux, médecin d'une faculté française, qui rentrait après un court séjour à Paris. Sous les arcades de la trésorerie, des enfants demi-nus, l'œil brillant d'une joie sans pensée, jouaient avec de petits cailloux le sou que chacun voulait gagner. Le soleil ne gênait pas encore; sa chaleur, tempérée par l'air frais du matin, sur ces hautes altitudes, ne répandait que le bien-être. L'attente d'un imprévu animait tous les visages, et un sentiment point exprimé sommeillait au fond des cœurs : l'image du pays natal dont chaque voyageur semble apporter quelque chose avec soi. Le souvenir et le regret se mêlent sur la terre lointaine, ils évoquent les êtres et les choses aimés, et font se lever, dans un mirage, les apparences qui furent chères.

L'automobile attendu, un long break, fit halte enfin : il en descendit un gouverneur indigène à 12 honneurs, le médecin

hova, un officier imberbe, puis une bande étrangère, une dizaine d'hommes aux yeux fiers, aux visages muets, de taille élevée, simplement vêtus, servant d'escorte respectueuse à une jeune femme aux cheveux noirs, très frêle avec un grave regard sans sourire.

Les officiers entourèrent leur camarade, les dames se dispersèrent en jasant, tandis que les Hovas saluaient leurs compatriotes. Nul n'attendait les étrangers. La foule indifférente s'écoula peu à peu.

Dans l'hôtel le plus pauvre de la ville, où une mégère grecque et un bancal représentaient la gent hôtelière, la troupe étrangère s'accommoda de quelques chambres malpropres. Les fenêtres s'ouvraient à pic sur un précipice verdoyant, fleuri de daturas et de lilas de Perse : on apercevait au loin le lac rond comme une coupe renversée, les fraîches rizières d'un vert joyeux. Vers l'horizon infini, entrevu comme une mer dans l'échancrure des montagnes arides, le vent du matin chassait les nuages jusqu'aux flancs du noir Ankaratra ; le crépuscule laissait traîner sur les eaux dormantes le reflet de sa gloire pourprée.

Une créole et un cuisinier nègre composaient la domesticité du bouge. Dans la salle basse, des employés subalternes, des colons buvaient, jouaient aux cartes, fumaient ou prenaient leur repas dans une odeur d'ail et de friture. Les sous-officiers de la coloniale plaisantaient avec eux, tout en égrenant des histoires de ramatoas (femmes indigènes). Les étrangers restaient indifférents, isolés, au milieu de ces bruyantes conversations, des militaires contaient leurs succès, des fonctionnaires se plaignaient de passe-droits, des colons stigmatisaient la faiblesse de l'administration à l'égard des indigènes.

La jeune femme étrangère ne quittait pas sa chambre, et l'un des hommes, toujours le même, restait souvent auprès d'elle, attendant le résultat du marchandage engagé par leurs compagnons avec un concessionnaire de mines. Des spéculateurs concèdent un droit d'exploitation sur des terrains aurifères, ce qui, dans la langue usitée là-bas, s'appelle « vendre des piquets ». Quand les pourparlers furent clos, le même soir les voyageurs engagèrent soixante et dix porteurs et onze filanjanes. La jeune femme gravit les rues escarpées, pour aller,

dans les boutiques indiennes, se pourvoir de quelques objets de toilette.

Le lendemain, à l'aube, dans la douceur du réveil de la terre, ils partirent au pas cadencé des bourjanes joyeux qui marchent en mesure, jettent le brancard du filanjane sur l'épaule du coureur voisin sans que le voyageur ressente le mouvement et fournissent une traite quotidienne de cinquante kilomètres, en devisant avec une joyeuse insouciance. Ils sont de père en fils dressés, dès l'enfance, à ce métier enviable qui leur fait gagner un franc vingt-cinq par jour. Ils passent en héros aimés des belles femmes dans les villages lointains où ils content force histoires merveilleuses. Ils ne parviennent point à un âge avancé et meurent souvent sur le chemin, très vite, sans se plaindre, dans une syncope.

La route s'allongeait, uniforme, dans les landes grises. On franchissait des collines dénudées et le même paysage se déroulait au delà. Parfois, les taches lumineuses de petits villages en terre rouge, de rizières éclatantes de fraîcheur verte, quelques arbres. Le coucher du soleil magnifiait un instant ce désert demeuré morne sous la clarté de midi. Cette terre semblait sans espérance.

La fin de la deuxième journée marqua la dernière étape. Les bourjanes repartirent, laissant les voyageurs à l'abri de deux cases abandonnées, près d'un hameau, non loin de la rivière Ikopa. C'était à la limite de l'Imerina et du pays sakalave.

Les indigènes, auxquels les étrangers s'adressèrent pour la construction de quelques cases de bois encapuchonnées de zozoro (roseaux), étaient encore, en cet endroit, des Hovas au teint clair, aux faces malaises, adroits et souples. Ils bâtirent promptement pour les Vashas (blancs) les sommaires habitations exhaussées au-dessus du sol sur des pieux, coiffées de joncs, entourées d'une sorte de galerie contournant la forme carrée de la maison. Selon la mode hova, les cuisines, réduits en terre battue, étaient situées à quelques mètres de l'habitation. Nul arbre n'ombrageait ces demeures exposées au soleil et au vent, dans la plaine illimitée d'herbes sauvages qu'on appelle la « brousse ». L'œil attentif n'apercevait que les jeux des vents et des nuages qui laissent tomber une ombre exacte et brune sur la terre ensoleillée.

Le regard acquérait l'habitude qui fait discerner l'humble vie des plantes courtes et rousses, abri de longs criquets et qu'effleuraient, d'un vol capricieux, les ailes fleuries des papillons, comme une pitié de printemps pour cette steppe désolée. C'était la solitude parmi les choses, le silence empli des mille bruits confus de la vie secrète et puissante.

A une lieue de là grondait le fleuve. Il formait, à cet endroit, des rapides bondissant par-dessus les chaos de rochers ; ses eaux de couleur incertaine, plutôt grises et froides, n'offraient point ces mille sourires que la brise et le soleil font naître sur l'onde apaisée. Après les rapides, des cours d'eau se détachaient du fleuve impétueux pour aller se perdre dans les terres en y formant des marécages. Des crocodiles informes, semblables à des arbres abattus, à des écorces poussiéreuses, s'endormaient sur les rives. Quelques oiseaux des marais volaient çà et là, jetant un cri rauque. Rien ne célébrait la joie universelle absente de l'étendue indéfinie.

La nuit, trop claire, ne versait pas à la terre endormie ce philtre d'enchantement fait de doux rayons glissant au travers des feuillages obscurs, ce charme mystérieux des brumes argentées et des ombres dansantes, cette peur et cet émoi de nos ancêtres millénaires grelottant dans les forêts et adorant les astres. Elle ne créait point ce royaume de l'imaginaire qui nous transporte dans le passé, dans le temps et les puissances inconnues. Cette nuit n'était qu'une trêve du soleil.

Les chercheurs d'or racolèrent des indigènes prospecteurs, et, dans les creux pleins d'eau, dans la boue des marais, au lit même de la rivière, recueillirent des sables à l'or mêlés. Ils ne s'écartaient guère du rivage où les femmes lavaient leur linge entre deux pierres, debout dans le fleuve. Le bruit éloignait les monstres sauriens. Les lavandières, demi-nues, laissaient pendre leurs belles tresses de cheveux noirs et pressaient l'étoffe entre deux cailloux comme de la vendange. Un chant monotone s'élevait, interrompu soudain par une fusée de rires. — Les hommes, à mi-corps dans l'eau durant de longues heures, déposaient dans un plat rond appelé *battée* le sable pris à la pelle. Le plat de bois, agité en tout sens présentait à l'examen de petites parcelles ternes et souillées : l'or vierge ! En échange des pépites, ils recevaient quelque monnaie, une fortune, dans la brousse où l'écuellée de riz ne

se paie point. Mais les trouvailles étaient peu fructueuses; et les étrangers se joignirent aux indigènes pour chercher l'or. C'était un dur labeur sous les pluies qui commencèrent de tomber plus tôt que d'ordinaire, cette année-là. Malgré le surtout de rabane porté à la mode hova, les Européens rentraient, le soir, accablés de fatigue, mouillés et grelottants, les reins brisés par la recherche à terre du métal qui se dérobe aux regards. La fumée grise sortait par le toit des cuisines, mais, à l'intérieur des maisons, nulle flambée vermeille et bleue n'accueillait les exilés. La précaire case en bois ne pouvait recéler la flamme dansante, la braise rouge où naissent, brillent et disparaissent des contes de fées, l'étincelle qui est l'esprit du feu. Ils ne se blottissaient point auprès d'un foyer chaud et clair pour se rappeler, en mettant leur front dans leurs mains, les veillées d'autrefois. Enroulés en de longs plaids, ils s'asseyaient les uns près des autres. La jeune femme penchait sa tête sur son épaule et sa main pressait la main de son amant. Loin de l'âtre ancestral, ils se serraient frileusement avec la morne pensée qu'ils étaient, pour eux-mêmes, tout l'univers — et la patrie ! — Certains soirs plus mélancoliques de déceptions et de regrets, ils priaient la jeune femme de chanter, et une nostalgique plainte montagnarde s'échappait des lèvres sans sourire. Alors, dans le vent, le souvenir, tel un oiseau de passage, entrait dans la maison, et restait là, planant, les ailes frémissantes... Et les étrangers, dans une extase religieuse, se taisaient, tandis que l'image du passé s'élevait en leurs âmes.

Certains jours de fête, ils allaient au village, et, groupés à part, écoutaient les jours de valhyas, les m'pilalao accroupis à terre, réfugiés à l'ombre des murs du rova (terrasse plantée d'arbres), coiffés du chapeau de paille, le lamba blanc rejeté sur l'épaule. Ils chantaient en s'accompagnant sur la valhya, bambou creusé et sur lequel des fils métalliques tendus et sonores donnent une grêle mélodie, des sons pareils à ceux de la cithare. La mélopée monotone se traînait, s'élevait, retombait dans la même tonalité grave. Une femme dansait, frappant le sol du pied, d'un mouvement alternatif et prompt, étendant ses bras dans un rythme qui les faisait se déployer comme des ailes. D'autres fois, une danse à plusieurs couples, rappelant le quadrille, imitait les caprices, les replis, les mou-

vements, le vol du vorondoul, et se nommait ainsi que l'oiseau. Pour le mimer, les femmes aux tresses dénouées prenaient une mine hypocrite et un maintien pudique qui seyaient à leurs corps grêles, et à leurs visages malicieux, aux yeux légèrement obliques. La confiance et la gaieté émanaient de cette humble poignée d'une humanité enfantine et subtile. Rien de grotesque ne déparait l'assemblée indigène ; les Hovas, à l'exemple de tous les Orientaux, ont une réserve et une élégance naturelles, même dans le plaisir. — Les étrangers se libéraient un instant du souci qui crispait leurs visages.

§

Un grand orage, pendant la saison des pluies, fit s'écrouler l'une des cases européennes, et ses hôtes échappèrent à la mort par miracle. C'étaient des trombes d'eau et des abîmes de feu, le fracas de la foudre, un vent effroyable balayait l'espace : il semblait que, de ce cataclysme, la terre dût sortir nette de tous les anciens vestiges, neuve et morne, attendant la création qui lui donnerait une nouvelle parure de fleurs et de feuilles vertes, avec la lumière. Les exilés, rassemblés dans la demeure la plus solide, se tenaient prêts à mourir. La jeune femme, les yeux clos, appuyait son front sur la poitrine de son ami, afin de ne point voir l'heure suprême, mais de sentir, jusqu'à son dernier souffle, l'amour palpitant d'une vie qui meurt.

Le lendemain, le ciel lumineux brillait, translucide, rien ne demeurait des terreurs passées. Le fleuve débordé portait au loin ses eaux, les marécages d'argent luisaient parmi les touffes brunes. Et les hommes allèrent encore se courber sur les sables où gisait l'or. Epuisés de fièvre, ils se traînaient jusqu'aux cases, le soir, et les douces mains pâles donnaient les breuvages bienfaisants, la quinine ou la tisane de Vofotsy.

Un jour, tout soin fut inutile : le plus jeune des étrangers, devenu d'une teinte foncée, eut des vomissements incoërcibles ; une fièvre délirante accompagna son agonie. Après avoir parlé longtemps en sa langue natale, le moribond tomba dans le coma et s'éteignit, entouré de ses amis épouvantés.

Dans le champ prochain, une fosse fut creusée et, enveloppé du lambamena de soie, le cadavre reposa, rendu à toutes

les choses. Un faible exhaussement du sol indiqua la place de la tombe.

Les Hovas dirent entre eux que l'oiseau d'argent avait chanté pour l'inconnu le chant suprême qui annonce la dernière heure. Les exilés tinrent conseil : ils voulaient quitter la terre avare, les marais où dormait la fièvre, et aller au sud conquérir l'or libérateur sous un ciel plus clément. Une seconde fois les indigènes portèrent les étrangers à Tananarive. Plus tristes, plus inquiets qu'à l'arrivée, les chercheurs d'or habitèrent l'auberge malodorante, conclurent un nouveau marché avec un autre concessionnaire et résolurent de partir vers Ambobimanga du sud.

Les bourjanes, les filanjanes, les porteurs de bagage qui accrochent les malles à un long bambou se formèrent en colonne, un matin devant la porte de l'hôtellerie, et les étrangers quittèrent Tananarive pour n'y jamais revenir. Les lilas de Perse exhalaient leur frais parfum au bord de la route qui conduisait là-bas vers l'or fabuleux.....

§

La caravane franchit les étendues désertiques et les flancs escarpés des hauts plateaux.

L'herbe moutonnante, l'horizon fuyant s'étalaient devant elle. Parfois un village hova surgissait avec son rova planté d'arbres à l'endroit du plus beau point de vue ; on faisait halte pour le repas de riz et de poulet cuit à la hâte sur trois pierres par les soins d'un bourjane. Les Européens passaient la nuit au gîte d'étape ; les bourjanes s'endormaient, allongés dans leurs lambas auprès du feu, sous les regards dorés des étoiles. Au jour le village s'éveillait aux cris d'appel et d'adieu des Hovas, reprenant le chemin du Sud.

A présent c'était le Betsiléo aux maisons éparses qui s'étendait devant les voyageurs. Le sentier escaladait des monts tout en rochers, une steppe leur succédait, si triste que la chanson des porteurs expirait sur leurs lèvres. Le soir, tandis qu'on dressait la tente, les yeux se reposaient en la contemplation des cieux fleuris d'étoiles. Après ces régions désertiques commencèrent à paraître les petits bouquets de tapias, arbres verts de forme ronde, où s'abrite le lendibé, le ver à soie malgache. Parfois, une maison betsiléo, en bois, avec un

seuil fait d'un billot et la porte haute d'un mètre. La fumée emplissait la case malpropre et ses habitants, maigres, arriérés, de taille brève, ne cultivant même pas le riz sur ces terres maudites, offraient aux voyageurs quelques méchantes volailles. Les bois de tapias se multipliaient, d'autres arbres plus beaux mélangeaient leurs ombrages ; des villages entourés d'une haie d'églantiers apparaissaient au bord de la route. La caravane obliqua, évitant Ambositra les roses, jolie petite ville du sud, et entra dans la forêt du pays tanala. Déjà croissait la luxuriance des camphriers odorants, des lataniers, et ces arbres couverts de fleurs roses, le printemps de la forêt. Une profonde rivière encaissée entre deux berges submergées sous la verdure dut être passée dans une pirogue instable, creusée à peine. La caravane ne pouvait quitter l'étroit sentier : à droite, à gauche, des arbres gigantesques reliés par un enchevêtrement de lianes ; alentour le demi-jour et le silence, dans le feuillage sans oiseaux. On dressait la tente dans une clairière, on campait à la lisière des bois profonds. La pâle jeune femme, brisée par la fatigue de la chaise incommode et balancée, s'étendait sur le lit de camp. Les hommes, minés par la fièvre, restaient stoïques.

D'autres rivières furent franchies à gué par les bourjanes qui tiennent le filanjane à bras levés afin que le voyageur ne se mouille point. Il arriva que l'un des indigènes perdit pied et se noya. Les compagnons, sans une plainte, poursuivirent le chemin, abandonnant le cadavre à la voracité des crocodiles qui enfouissent leur proie avant de la dévorer. Rien n'égale la fidélité et le dévouement du bourjane pour son maître. Sur les bords dangereux des eaux qui recèlent les monstres, des troupes de chiens errants aboyaient, fort près de l'eau transparente, puis quand les crocodiles amorcés paraissaient au-dessus du courant, les chiens, d'un trot preste et silencieux, passaient la rivière quelques mètres plus loin.

On s'enfonçait avec peine dans l'impénétrable entrelacs des arbres descendant les croupes des montagnes. Au milieu de ces vagues de verdure déferlées sur la pente, quelque rocher abrupt surplombait et laissait apercevoir, de son sommet gravi l'immense fourrure sombre des forêts atteignant la plaine illimitée, coupée çà et là, de rivières scintillantes, couleuvres argentées s'étirant avec nonchalance jusqu'au bord de

l'horizon. Tout était démesuré, tout accablait l'homme ; l'amplitude de la nature débordait, se dressait devant sa volonté. Un soleil implacable brûlait dans le ciel blanc, et des vapeurs s'élevaient, haleine glacée de la forêt. On percevait mille bruits de branches, de feuilles, de caméléons se glissant sous la verdure ou la pierre grise, toute la vie des arbres qui ne chantent point, faute d'ailes et d'amour.

Les étrangers s'arrêtèrent sur la dernière ondulation des collines, dans un bois de bambous hauts de vingt pieds, et dont le feuillage tendre et léger bruissait au moindre souffle. On s'y trouvait à l'abri du soleil, mais l'ombre n'était point aussi épaisse que là-haut, sous les bananiers et les fougères arborescentes. Quelques huttes tanalas, semées çà et là, offraient le secours d'indigènes qui aidèrent les Européens à construire de vastes cases en bambous écrasés formant des lattes, reliées par des lianes. Les porteurs partirent. Les étrangers restèrent seuls devant la perspective des rivières brillantes dont les eaux renfermaient, peut-être, les trésors convoités. La fatalité émanait des choses. Le soleil sans merci condamnait à mort ; les vapeurs frissonnantes de la forêt le dérobaient aux regards, le matin et au crépuscule. Les êtres étaient noyés dans un brouillard irrespirable, bizarrement mélangé de chaud et de froid, si humide que l'on devait faire sécher au feu la literie et les vêtements. A l'aube, l'eau glissant des toits s'égouttait à terre avec un son monotone. Les cancrelats, les rats abondaient, leur répugnant contact arrachait à la jeune femme un cri vite réprimé. D'énormes chauves-souris volaient pesamment dans la nuit profonde, ouatée de brume, sous les arceaux des branches rejointes. Il n'était plus de rayons de lune, de regard de lumière infinie jeté à travers l'espace et le temps. Le feu brûlait un bois humecté qui fumait et nul palais enchanté ne surgissait de la braise sans cesse avivée. Là, comme au bord de l'Ikopa, il n'était point de foyer. La solitude semblable à l'obscurité peuplait les têtes brûlantes de rêves, d'obsessions, de craintes. Les sensations acquéraient une acuité douloureuse. Toute la fatigue du monde était en eux sans qu'elle pût être allégée. Durant ces heures accablantes, plus rien ne volait de ce qui fut ailé : les mots, le souvenir, l'espérance, la joie, la beauté effleurant le sol de ses pieds divins... Toutes les ailes

brisées gisaient, et seule la détresse régnait dans le silence.

§

Acharnés au dur labeur, les hommes partaient à l'aube avec l'espoir de vaincre le destin contraire. Ils allaient, dans la vapeur nuancée du matin, jusqu'aux rivières frissonnantes, et la pelle soulevait les sables, la battée en mouvement donnait ses parcelles d'or aux capricieux dessins. Quand le ciel versait une chaleur intolérable, ils revenaient s'étendre dans la maison, fermant leurs yeux brûlés de lumière crue, les tempes battantes, les oreilles pleines de bourdonnements, la nuque souffrante comme d'un coup reçu. L'accès de fièvre se déclarait; la quinine prise en breuvage n'étant pas assez active, on recourait aux piqûres. L'un d'eux, pour quelque négligence mortelle en ces climats, fut pris de tétanos : les mâchoires serrées ne s'ouvrirent plus, la bouche resta contractée en un rictus pénible, puis les spasmes, les contractures gagnèrent tous les muscles, et, dans d'horribles souffrances, en pleine lucidité, le malade expira. Une tombe encore bossua le sol fertile au pied d'un arbre en fleur qui la protégea de son ombre sacrée.

Dans la forêt, au détour d'un fourré, on apercevait les cadavres tanalas, enveloppés d'écorces, exposés sur une claie supportée par des piquets. Ces cimetières aériens laissaient dormir les morts dans leur chère forêt, les yeux ouverts sur les branches inclinées.

Condamnés à conquérir l'or-dieu, les compagnons retournaient aux sables. Une heureuse veine leur rendit quelque joie. Le soir, ils s'extasiaient devant les pépites de forme tourmentée qui pesaient plusieurs grammes et gisaient en abondance dans certaines alluvions. Cette découverte mettait aux yeux des hommes une sorte d'ivresse : l'idée fixe recevait un soulagement à cette rançon de la terre qui cueillait leurs vies.

Pâle et plus aérienne encore, la jeune femme s'alanguissait dans une tristesse qui faisait son visage morne et désespéré. Seul l'amour sans fin brillait en ses regards quand venait à elle, d'une allure qu'il s'efforçait de rendre ferme, l'amant qui était pour ce cœur de femme toute la beauté du monde et toute sa joie.

Péniblement, elle allait s'asseoir auprès du ruisseau qui

chante, au rouge incendie de la mort du soleil. Elle prenait de l'eau dans ses doigts entrelacés et la laissait filtrer goutte à goutte. Peut-être songeait-elle que la vie, les heures, tombaient ainsi qu'une larme sur le sable. Ah ! retenir la vie en ses deux mains, comme l'eau qui demeure en la coupe !... Hélas ! la source lui en avait été donnée, et elle se tarissait lentement... Belle et mortelle, la Forêt étendait son ombre vénéneuse. Les feuillages noirs et vernissés suaient le poison. Les fougères, hautes à l'égal des arbres, semblaient issues des temps antédiluviens. Les lianes tendaient des rideaux impénétrables entre les troncs géants. L'orchidée blanche ou mauve fleurissait, sans parfum, étrange fleur de chair. Les bambous se plaignaient au moindre souffle, et leur feuillage grêle et innombrable laissait tomber sur le sol des taches de lumière mouvante.

Dans l'ardeur du jour seulement, les yeux se délassaient à regarder la plaine sillonnée de calmes rivières. Le matin et le soir étaient obscurcis par l'haleine de la forêt.

Le spectre de la mort hantait les pauvres cases, et plus d'un étranger sentait la main sans pitié se poser sur son front. Ils *savaient* tous qu'ils allaient mourir, mais ils ne *pouvaient* le *croire !*... L'absurde volonté de s'insurger contre le Destin leur donnait un nouveau courage.

Les Tanalas naïfs, amants passionnés de la forêt natale, aidaient les exilés dans leurs recherches, sans rétribution, par bonté enfantine, parce qu'on ne leur faisait point de mal, qu'on ne leur demandait pas l'impôt. Ce peuple vivait de fruits, de riz, de miel. Les arbres lui donnaient les fibres que l'on tisse, les parois de la maison, les nattes de repos. Le Tanala est fier, actif, intelligent, mais jaloux de l'ombre ancestrale, qui doit demeurer inviolée. Les femmes, coiffées d'un bonnet carré, une frange de nattes dansant autour de leurs gais visages, apportaient à la dame européenne des bananes, des mangues ou de l'eau pure et fraîche dans un bambou creusé. Ces simples créatures respiraient la joie et l'ignorance sans désirs. Elles ne sollicitaient pas l'existence ingrate, le destin sans espoir, mais, sages sans le savoir, elles prêtaient à la vie toute la sérénité et le courage de leur âme. N'étant point civilisées, elles restaient bonnes. — Devant ce peuple heureux sans bassesse et sans dégradation, les chercheurs d'or songè-

rent peut-être à la vanité des agitations européennes, à l'inanité des ambitions, au cercle étroit où volent les désirs, où planent les espérances. La grande paix de la nature entrait-elle en leurs âmes torturées, comme un néant précédant l'autre néant?...

Le temps paraissait immobile...

§

Quelques mois plus tard, quatre hommes hâves et décharnés, une jeune femme mourante arrivaient à Tamatave par le bateau côtier qui dessert Mananjary, la dangereuse rade où la barre engloutit parfois barques et voyageurs. La forêt, la brousse avaient gardé les absents. Des tombes, éparses sous les arbres élevés, colonnes d'un temple sans dieu, ou dans la lande uniforme, marquaient les sommeils sans fin.

Dans la jolie ville blanche ceinturée de feuillage, les émigrés se réfugièrent à l'hôtel pour s'y reposer, en attendant le prochain paquebot. Un médecin fut appelé pour la jeune femme en proie à un accès pernicieux. L'affliction profonde, le mal qui les minait rendirent-ils les étrangers plus loquaces ? La jeune femme en son délire laissa-t-elle échapper son secret ? Un bruit se glissa dans les rues, pénétra dans les maisons, effleura toutes les lèvres...

Cependant les spectres de tant de morts se levaient dans les cauchemars épouvantés de la malade : elle mêlait dans son souvenir égaré les amis rendus à la terre et les morts Tanalas exposés sur la claie dans la forêt millénaire et qui apparaissent au détour d'un fourré. Puis elle sanglotait, demandait à boire et ne reprenait ses sens que pour tomber dans un abattement extrême.

Des soins énergiques enrayèrent le mal et l'étrangère, à peine ranimée, put prendre le paquebot en partance pour l'Europe. Le couple s'installa dans une cabine de première classe, et les trois autres hommes voyagèrent en seconde classe, ainsi que l'exigeaient de modestes ressources. La plupart des cabines prenant jour sur le pont, par la porte entr'ouverte s'apercevaient la mer écumante, les flots si bleus de l'océan indien. La brise saline fouettait le visage ; le doux balancement du navire sur les vagues qui se jouent était une berceuse endormant la souffrance. Un grand repos, une presque inconscience pénétrait

les âmes. Les exilés oubliaient un instant, en une heureuse hébétude, la fièvre, la misère, les morts laissés là-bas, sous les arbres en fleurs. La jeune femme malade paraissait sommeiller dans un songe heureux, son beau visage se détendait pour reprendre sa sérénité. C'était la trêve, le calme de l'eau et du ciel entre deux terres inhospitalières, où, sur l'une, la fièvre tue et l'on se dérobe, tandis que dans l'autre la vigueur adversaire des êtres arrache à l'infortuné son morceau de pain, l'accable avec des axiomes et des préjugés, et lui refuse le sol, l'eau, l'air au nom du droit commun. Etendue sur sa couchette, la jeune femme regardait l'espace et tenait la main de son amant. Celui-ci se penchait sur les yeux aimés qui semblaient dire : « Je suis toi ; fais-moi vivre comme une parcelle de ton être, retiens-moi au bord du néant. » Ainsi étaient-ils l'un pour l'autre leur seul souci.

Le paquebot avait dépassé Diégo-Suarez aux maisons précaires recouvertes de tôle ondulée, dans un décor aride et sans beauté. Suivant l'itinéraire le plus court, le navire évitait Majunga, et après une courte escale devant Mahé des Seychelles, les îles verdoyantes, restées françaises de cœur et de langage, il avait poursuivi sa route, en pleine mer, loin des côtes désormais pendant huit jours. Les jeunes hommes étrangers ne s'intéressaient pas aux nouveautés de ce voyage. Deux ans auparavant, ils avaient pris tous l'autre voie, celle où l'on visite Monbassa, la ville indienne et portugaise de Vasco de Gama, Zanzibar assise sur un îlot parmi les jardins luxuriants. Ils avaient vu le palais du sultan, une aristocratique caserne, et les rues étroites bordées de bazars où l'on vendait l'ivoire sculpté, les pierres fines, les bijoux ciselés, les broderies du Japon, les cloisonnés de Chine. La foule des Chinois, des Indiens, des Abyssins, des Malgaches se pressait dans les rues. Les fraîches maisons arabes aux murs aveugles récelant à l'intérieur les orangers et la pleurante fontaine, les roses revenues, en cette terre ardente, à l'état d'églantines ; les maisons à terrasse, créées pour l'intimité, le rêve, l'inattendu, avaient été un sujet d'enthousiasme. Alors ils arrivaient tous les dix en hommes résolus. A présent, ils s'en allaient quatre, vers l'inconnu, emmenant une femme mourante.

On naviguait en plein océan, nulle ligne d'ombre n'indiquait les côtes, celle des Somalis, ou celle d'Arabie dont la

terre dorée brûle sous le soleil. Aucun navire n'était visible en ces parages déserts. La bande des requins suivait le paquebot. Le soir, la mer se parsemait d'étincelles et la croix du Sud brillait dans le ciel pur. La brise marine soulevait à peine un murmure des flots apaisés. Les poissons volants s'élevaient et retombaient dans l'eau avec un léger bruit mouillé.

Une nuit, la jeune femme agonisa, et au jour elle mourut.

Le médecin du bord et les femmes de service cousirent dans un drap blanc le corps frêle, le front las de rêves, le cœur qui avait suspendu son dernier battement dans le suprême amour, les yeux dont la mort avait tari les larmes comme la glace prend l'eau, les lèvres qui s'étaient fermées dans un baiser, sur un secret. Au pied du lit, l'amant prostré demeurait sans vie apparente. Les passagers, foule curieuse et vulgaire, chuchotaient, s'affairaient, venaient contempler avec une avidité perverse ce spectacle dont la douleur ne les touchait point. Ils se réjouissaient secrètement du contraste de leur existence, de leur appétit, de leurs projets et de cette misère couronnée par la mort. C'était aussi une preuve de bon goût que de s'apitoyer et de narrer des histoires funèbres.

Quand vint la nuit, les trois jeunes gens emmenèrent de force leur ami abîmé dans une stupeur innommable et le forcèrent à s'étendre dans leur cabine, en lui disant quelques tendres et profondes paroles. Le malheureux s'endormit enfin, soulagé un instant de la réalité, et ses amis se hâtèrent de retourner auprès de la couche où reposait la morte.

Deux matelots attachaient à ses pieds blancs et nus un boulet. Le capitaine et son second regardaient, le front découvert.

Les marins se saisirent de la forme dont la grâce avait fui, et, l'ayant portée au bord du bastingage, ils la laissèrent glisser doucement à la mer. La lumière sereine d'un beau clair de lune épandait sa nappe de clarté. L'eau referma ses ondes d'oubli avec un léger bruit de larmes.

§

On a dit plus tard à Tamatave que la jeune femme était la fille d'un magnat hongrois qui refusait de la marier à celui qu'elle aimait. Munis de quelques centaines de florins, les deux amants étaient partis, escortés d'amis pauvres et hasardeux, pour conquérir le droit de vivre. La nature, comme les hommes, le leur avait refusé.

MARGUERITE AUGAGNEUR.

L'ÉVANGILE
DE M. ROGER MARX

Nous avons à édifier trente-six mille maisons communes, autant d'écoles, des ateliers, des manufactures, des fabriques, nos gymnases, nos gares, nos entrepôts, nos magasins, nos halles... Nous avons à créer quarante mille bibliothèques, des observatoires, des cabinets de physique, des laboratoires de chimie, des amphithéâtres d'anatomie, des musées, des belvédères par milliers...

De ce programme un peu vaste, qu'on peut trouver dans le livre posthume de P.-J. Proudhon : *Du Principe de l'Art et de sa destination sociale* (1866), une grande partie, selon les apparences, a, peut-on dire, été exécutée. Nous avons vu s'édifier, depuis 1866, tant de gares, tant d'entrepôts, de magasins et de halles, tant de manufactures, de fabriques et d'ateliers, tant d'écoles, et, ah ! surtout, tant et tant de maisons communes, que nous nous en sentons las et surchargés, et que, de voir, chaque mois ou chaque semaine, solennellement inaugurer un superbe Hôtel de Ville dans l'Est de la France, exactement semblable au superbe Hôtel de Ville qu'on vient d'inaugurer dans le Midi, l'Ouest, le Nord, le Centre ou dans les alentours de Paris, et, après le superbe Hôtel de Ville, le superbe Hôtel des Postes, qui d'ailleurs lui ressemble étrangement, peu à peu nous nous effarons nous prenons peur, nous perdons toute révérence, et nous rêvons, devant tous ces superbes hôtels de ville apparus toujours identiques sur toutes les parties du territoire, devant ces superbes hôtels des postes, devant ces écoles toutes pareilles aussi, devant ces gares mornes, étroites et sales, à leur disparition définitive, à leur complète destruction, à leur anéantissement total, jusqu'au fond de notre souvenir.

Si l'on crée un jour les quarante mille bibliothèques, les observatoires, les cabinets de physique, les laboratoires de chimie, les amphithéâtres d'anatomie, les musées et les belvédères que réclamait en outre Proudhon, nous voilà exposés

à voir s'élever de place en place des spécimens d'autant plus nombreux de l'invariable architecture officielle, lourde, plate et monotone : d'un tel spectacle les dieux nous préservent ! Mieux vaut s'accommoder tant bien que mal des taudis obscurs et insalubres dont la plupart du temps l'Etat et les municipalités consentent à laisser la disposition à des savants pour qu'ils classent, qu'ils enseignent ou qu'ils cherchent.

Au surplus, n'existe-t-il pas des Commissions d'hygiène, dont la mission consiste à dénoncer les dangers que fait courir à la santé publique le maintien des foyers d'infection qui pullulent dans nos vieilles cités ? Elles dressent des dossiers copieux de preuves et de démonstrations, pour être répartis et conservés jalousement dans les archives. Il est rare, quand ces rapports documentés ne favorisent pas une puissante spéculation immobilière, qu'aucune autre suite y soit donnée ; et cela est fort heureux, puisque nous sommes, de la sorte, privés d'une série d'autant plus longue et banale d'établissements scientifiques d'un style prétentieux et sans âme, construits sans égard à leur destination particulière.

§

Le prestige des architectes en vogue auprès des Pouvoirs provient assurément de leur maîtrise étrange à concevoir une Orangerie qui serve de musée de peinture, un Palais des Beaux-Arts qui abrite le Concours agricole ou le Concours hippique. Ce qui aura lieu au dedans ne présente pas d'importance. On sera quitte de cette préoccupation,pourvu qu'on se prête, selon les circonstances, à ajouter ou à abattre des parois : un grand hall central, des salles plus petites tout autour, c'est un agencement qui se prête à toutes les nécessités; l'essentiel est de placer bien en vue un escalier aussi monumental que la façade même, dont la cage ample et fastueuse soit percée, à l'étage, de belles loggias à l'italienne, qui surplombent harmonieusement entre les piliers de la coupole. Quant à la façade, il est bon qu'elle soit ornée d'une colonnade, à l'instar du Louvre de Perrault, surmontée d'un dôme arrondi, agrémentée de bas-reliefs, de statues et au besoin d'une frise en mosaïque. Elle coûte extrêmement cher, et permet aux artistes les plus divers de tempérament, d'éducation et de tendances d'assurer à l'ensemble de l'édifice, par

leur collaboration qu'aucune unité de vue ne coordonne, une fantaisie suffisante pour en rompre l'équilibre et la monotonie, sans lui apporter toutefois une originalité trop haïssable.

Cette pratique date de loin, et engendre parfois des disproportions choquantes. A l'Arc de Triomphe de l'Etoile, le grand haut-relief de Rude est par son mouvement violent en un désaccord excessif avec les patients et immobiles hauts-reliefs d'Etex et de Cortot. A l'Opéra, le groupe de la Danse, par Carpeaux, anime une part de la façade, tandis que, appuyés sur les autres pilastres, les groupes et figures de Falguière, de Dubois, de Chapu, de Guillaume, de Jouffroy et de Perraud demeurent engourdis et plongent dans un sage sommeil. L'habile architecte Garnier se flattait d'être l'ami et le défenseur de Carpeaux ; se fût-il jamais avisé de lui confier tout entière la décoration de sa façade ? Peut-être, mieux encore qu'au Pavillon de Flore, il aurait abouti à une merveille insoutenable. — Quant à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, Rude avait dressé un projet de décoration totale ; on a toléré qu'il exécutât un des hauts-reliefs et un petit morceau de la frise.

Du plus grand des statuaires de notre époque, Rodin, il n'existe aucune participation à l'extérieur d'aucun des innombrables monuments construits par ses contemporains... Je me trompe : tout jeune et inconnu, il a travaillé comme praticien à la décoration de la Bourse, à Bruxelles, et, à Paris même, une des figures d'hommes illustres nichées aux façades de l'Hôtel de Ville est de lui ; des sculpteurs indifférents se sont avidement partagé les dépouilles de ce qui aurait dû, de plein droit, lui revenir.

§

L'unique souci des architectes se guinde à montrer qu'ils sont de dociles élèves appliquant, avec la prudence d'usage, les principes et les règles que l'Ecole leur inculqua. Leur invention est nulle ; ils ne recherchent que des combinaisons plus ou moins hardies et plus ou moins consciencieuses, plus ou moins satisfaisantes. Telle a été la méthode durant le XIXe siècle entier, qui, sous le règne de Napoléon III et aux débuts de la République, a abouti au style composite de l'église de

la Trinité et de l'Opéra. Plus récemment, en dépit des tentatives honorables de Vaudremer, en dépit de l'essai presque déjà oublié de Dutert, malgré les Palais de M. Formigé au Champ de Mars, rien de remarquable n'a été réalisé. Faut-il tenir compte de cette horreur, le Grand-Palais des Champs-Elysées, ou même du Petit-Palais, plus heureux, en vérité, bien qu'il rappelle tant de choses ? L'architecture publique accumule toujours ses blocs évidés et tourmentés, sans expression comme sans nécessité esthétique. L'architecture privée ne fait pas beaucoup mieux; cependant quelques vrais esprits d'artistes, comme M. Plumet, par exemple, s'efforcent de la vivifier et de rénover ses modalités. Leurs essais restent souvent incertains, hasardeux, et surtout ils manquent de cohésion. Un style n'en est pas issu jusqu'à ce jour ; on ne le pressent pas encore.

Les matériaux presque toujours ne sont pas choisis en vue de la durée; on se soucie médiocrement de la durée. Les propriétaires entendent dépenser le moins qu'il soit possible et assurer de forts revenus aux capitaux qu'ils ont engagés. « Bah! cela durera bien autant que nous! Bâtissons comme au hasard, ou selon la routine, avec les matériaux qui suffisent, sans plus; à quoi bon chercher davantage? Qu'y trouve-t-on à redire, pourvu que cela tienne? On en tirera un usage suffisamment commode pour ce qu'on en veut faire. Nous repasserons, si cela devient inutilisable ou insuffisant; nous pourrons toujours agrandir ou recommencer. » Et les plus redoutables sont ceux que certaines ambitions possèdent; ils répètent et combinent, au delà des limites de la satiété, les trouvailles, sous leurs doigts banalisées, des siècles antérieurs, étalent avec insolence leur virtuosité superflue, la vanité de leur suffisance archéologique, et édifient enfin les monuments inutiles de la plus grandiose platitude.

L'erreur de l'époque se retrouve partout égale à elle-même. Les arts en sont tous où en est l'architecture. Ce sont les serviteurs oiseux d'un goût avili. Qui s'inquiète de ce qui est leur raison d'être et leur vraie destination? De toutes parts, s'est fait un retour vers le passé, vers les formes du passé, qui sont devenues de machinales formules. Le producteur désintéressé, l'artiste dont l'œuvre peut jusqu'à un certain point se passer de l'assentiment du public et de son concours, ne subit pas au

même point l'influence obsédante. Le poète peut s'étourdir de ses chants, le peintre s'enivrer de son rêve; il mourra de faim peut-être, il n'atteindra pas la gloire, mais son travail n'aura pas été empêché tout entier : tout au plus, s'il n'a pas la veine, restera-t-il ignoré et inutile, en dépit du martyre constant auquel il se sera soumis.

§

Dès que l'Etat défend, encourage, protège et récompense une conception d'art, il y a chance à parier qu'elle est devenue surannée. Si longtemps il a été hostile, ouvertement ou sournoisement, à l'art qui ne se faisait pas son serf ou son héraut, que ce fut progrès énorme lorsqu'il se haussa au rôle de Mécène indifférent ou ennuyé; à présent, il en est sorti, toujours insoucieux et toujours ignorant. Il conserve l'idée, qui fut en des temps si pernicieuse, que l'art est un luxe, un luxe dispendieux, un délassement d'oisifs. Mais l'art est entré dans les usages presque courants de la vie, l'Etat ne pourrait sans déchoir s'en désintéresser. Et il pousse de son mieux à refaire ce qui a déjà été fait et dont on fut satisfait, à reproduire ce qui a plu. N'est-ce pas quelque chose que d'inciter à supprimer le risque, à obvier à l'incertitude des résultats, à éviter l'énorme dilapidation des efforts improductifs?

Les écoles enseignent la tradition dans l'agencement des formes, et, comme elles possèdent la vérité révélée, les manufactures nationales en pratiquent l'application obstinée. Comment leurs productions seraient-elles d'un ordre inférieur, quand, de tout temps, elles répètent et recommencent toujours la même chose, et que cette chose a jadis obtenu la faveur des rois, des grands et des connaisseurs?

Amènera-t-on un jour l'Etat à examiner avec sérieux la raison d'être, la fonction sociale, la nécessité humaine de l'art? Ce n'est pas pour charmer les riches qu'il existe, ni pour éblouir les autres par un éclat fastueusement étalé. Il n'est pas constitué seulement par cet ensemble d'œuvres d'une aspiration raffinée qu'un petit nombre, une élite particulièrement avertie et instruite, peut goûter et comprendre. L'Art n'est pas, ne doit pas être toujours à un si haut degré délicat et inaccessible. Il n'est pas sans racines dans le sol moyen et stable, il n'existe pas seulement par ce qui en forme le cou-

ronnement, la parure extrême et recherchée. Comme toutes les créations humaines, ses fins sont avant tout utilitaires, et c'est par là que principalement il doit intéresser l'Etat.

Tout uniment, à ses débuts, l'art des cavernes, l'art préhistorique, l'art simple aussi et traditionnel, s'est développé comme un pur moyen d'action sur les esprits des hommes ; ils tendent à exprimer sincèrement, profondément, les aspirations communes à tous ; il traduisait d'une manière sensible et durable l'état de la pensée et des mœurs. Il se faisait langue universelle, écriture figurée, et établissait par sa clarté ardente les relations qui confondent chaque être avec son milieu, il était social.

§

De cet office sacré de l'art, on le sait, M. Roger Marx est parmi nous l'annonciateur chaleureux, le héraut véridique. Il ne tombe pas toutefois dans la regrettable erreur ruskinienne, et, quand il compare ce qui pourrait avoir lieu aujourd'hui avec ce qui dans le passé a eu lieu, il se garde d'en conclure hâtivement, et sur de fausses apparences, que les nécessités de l'art soient incompatibles avec l'état actuel de la civilisation. Bien au contraire. Loin de s'opposer au développement du machinisme ou de prétendre rejeter les formes de travail adoptées par l'industrie actuelle, il ne songe qu'à les mieux adapter, à les cultiver avec intelligence ; il soutient — rien de plus — qu'on pourrait mieux faire, qu'il faut se méfier des routines qui stérilisent, qu'on peut étudier, développer, élargir le goût de tous et en tirer parti. A cela se borne la réforme qu'il préconise : c'est peu, semblera-t-il, et c'est un monde à métamorphoser, à vivifier.

Ruskin s'était posé en adversaire déterminé de la pensée moderne ; il s'est dévoué au culte des temps passés jusqu'à la folie. Il rêvait l'abolition des chemins de fer, la destruction des usines à vapeur ; il abominait la machine jusqu'à faire tisser selon des procédés incommodes et disparus. Voulant faire renaître l'importance du travail cérébral et de l'initiative humaine, il reprochait aux procédés mécaniques d'imposer à l'homme des gestes monotones, saccadés, sans signification, qu'il eût voulu supprimer. Comme si la sagacité de l'ouvrier n'était pas indispensable au bon fonctionnement, au règle-

ment, à la conduite des machines, comme si le métier qui réalise n'était autre chose qu'une phase du travail total, comme si cette réalisation mécanique avait usurpé la place de l'inspiration, de la réflexion, de l'invention!

Mais, nous répète, avec raison, M. Roger Marx, rien n'est plus évidemment nécessaire que la co-existence du travail à la main et du travail à la machine. Leur mission est différente, et souvent, opérant dans un dessein commun, leurs fonctions se surajoutent et se complètent. Est-ce que les plus fameux artistes dans ce qu'on appelle sottement les arts mineurs, ou, non moins sottement, les arts décoratifs, est-ce que Gallé, M. Chéret, M. Lalique, par exemple, est-ce que les médailleurs répugnent à l'emploi des procédés mécaniques? Est-ce que les découvertes du siècle dernier, est-ce que la photographie, la photogravure, la phototypie ont nui à l'existence de l'œuvre d'art pure ? Qu'elles aient atteint dans leurs intérêts les copistes, c'est possible, mais elles n'ont pas troublé les créateurs. Elles sont les agents actifs de la propagande esthétique ; elles divulguent et, en divulguant, elles contribuent à la formation de la culture générale et au développement du goût.

§

Ne nous laissons plus encombrer et entraver par la force morte des préjugés tenaces. La légitime admiration que nous inspire l'architecture ancienne nous a trop accoutumés à construire, à l'imitation des Grecs et des Romains, des édifices destinés à des usages qu'ils ignoraient. Les ingénieurs n'ont d'autre préoccupation que celle de l'utile, assure-t-on : cependant certains ponts métalliques ne sont-ils pas ce qui a été construit, en notre temps, de plus neuf et de plus harmonieux à la vue? Il appartient aux architectes de se pénétrer de leur exemple, de découvrir le vrai sens social des travaux qu'ils dirigent, en se dégageant de l'abstraction aussi bien que de la réminiscence, et d'innover enfin l'expression d'un idéal commun conforme aux besoins de la civilisation du jour.

Seulement, l'esprit de recherche manque. La routine administrative y fait obstacle, secondée par la vieille pédagogie des formules.

Il faut bien que l'on insiste sur la décadence de l'architecture puisque les effets s'en reportent forcément sur tous

les arts. C'est son rôle d'en déterminer l'orientation et de les envelopper dans sa masse. Mais qui songe, dans une construction, à subordonner les détails à l'ensemble, à en régler la distribution, à en assurer le jeu harmonieux ?

Encore une fois, le principal coupable c'est l'Etat. Quand il commande un tableau, un bas-relief, une statue, il ne s'informe même pas si l'œuvre réalisée fera corps avec le tout qu'il devrait compléter. Il s'adresse capricieusement à tel artiste pour un objet, à tel autre pour un second objet, qui sont destinés à être placés côte à côte, au hasard. Mais encore faut-il que ces objets appartiennent à un des arts majeurs, dont il reconnaît et subit l'existence ; il ne condescend pas à commander spécialement une cheminée, une pendule, un lustre comme si, dans l'ensemble projeté (si l'on se souciait de convenance et d'harmonie), une cheminée, une pendule avaient moins d'importance qu'une statue ou qu'un tableau ; comme si le galbe d'un vase ou les dessins d'un tapis ne devaient pas concourir aussi à l'effet général !

Les abominables besoins de la maison de rapport ne s'accommodent, presque partout, sous prétexte d'une intervention de l'Art, que des trouvailles les plus tapageuses d'un tape-à-l'œil odieux. Ne peut-on tendre cependant, au moins pour l'édification et l'agencement des hôtels particuliers, à plus de simplicité, à plus de véracité et de bon goût ? Qu'on se souvienne de l'unité si élégante qu'Edgar Poe introduit dans la description du *Cottage Landor*, et des principes salutaires qu'il énonce dans *la Philosophie de l'Ameublement*. Il accorde aux Français, à l'époque où il écrivait, « la très délicate intelligence, ou du moins le sens élémentaire et juste » de ce qui convient à l'agencement intime des appartements ; mais déjà il ajoutait narquoisement : *meliora probant, deteriora sequuntur*, et ces mots, un peu fâcheux, ne pourraient-ils pas encore servir d'enseigne à notre goût actuel ?

L'intimité, on ne la recherche pas dans le décor et dans l'ameublement. On prétend la rechercher, on s'en donne l'apparence, on a mis à la mode une atmosphère apparente d'intimité très spéciale, qui n'est encore qu'une sorte plus subtile et mal déguisée de faste et de parade. En vérité apporter une recherche nouvelle, aujourd'hui, accepter une recherche nouvelle dans une installation intérieure, cela consiste presque

toujours à faiblir devant l'attrait de choses « délicatement surannées », de choses étranges dont la singularité captive, ou de choses qu'on estime rares, parce qu'elles sont de modèle unique et de grand prix. Ces engouements sont plus ou moins aventureux et durables, c'est une manière de sport où on s'imagine exercer les ressources de son goût, des jeux honorables, mais sans répercussion.

Le véritable art utile — qu'on le veuille appeler, en raison de quelques-uns de ses aspects, industriel ou décoratif — l'art, si l'on veut, social puisque tout le monde est intéressé à son développement et participe à sa formation — ne s'attarde pas à des succès momentanés, propres à charmer, durant une saison, les loisirs d'un blasé. Dans le *Mercure*, en avril 1903, M. Tristan Leclère résumait à merveille tout ce qu'il pourrait être : « Il ne faut pas que le beau meuble, que la belle chaise, que le beau vase soient des exceptions ; il ne faut pas que leur côté d'art soit obtenu par une décoration ; il faut que la beauté se trouve dans leur forme même, dans le principe de leur architecture, ce qui aura le double avantage d'en faire des créations d'art vraiment plus pur en même temps que d'un établissement moins coûteux. Or, en même temps qu'on se rapproche de ce mode plus normal des arts mineurs, ce n'est plus à l'artiste seul qu'on s'adresse, mais aussi à l'artisan plus humble, à l'artisan modeste et anonyme des ateliers. L'imagination de l'artiste invente des types nouveaux, trouve des arrangements et des combinaisons encore inemployés ; l'artisan met en œuvre ces matériaux et les adapte à ces fins et solides ouvrages d'un usage plus courant, qui traduisent vraiment le caractère et le style d'une époque. » C'est le but auquel, avant tout autre, il faut tendre, cette collaboration étroite, constante de l'artiste et de l'ouvrier d'art. Les chefs d'industrie, les marchands se croient seuls en possession de préjuger les goûts et les aspirations du public, et ils l'estiment asservi à la routine la plus lamentable. Aussi se refusent-ils à rien tenter pour le stimuler ; à peine s'ils consentent à interrompre la lassante répétition des formes périmées et vulgaires en y introduisant des innovations faciles, lourdes et insignifiantes, des détails copiés ailleurs, repris à un autre moment de cet éternel passé auquel ils sont subjugués. Ont-ils, par exception, accepté l'œuvre de quelque artiste véritable, ils se gardent de l'éditer ou

bien ils en atténuent de leur mieux, ils en rognent l'audace et les belles trouvailles, ils la plient à la conformité quotidienne, ils en démentent le charme et la beauté. Mais les artisans, qui travaillent pour vivre, pour assurer le pain à leur famille, se trouvent forcément asservis par le besoin à leur entêtée et pusillanime incompréhension ; c'est pourquoi tant d'artistes s'efforcent de réaliser par eux-mêmes ; ils ne sont pas préparés à cette tâche, ils savent mal s'y prendre, ils perdent du temps, ils sont mal outillés ; n'importe, ils produisent !... Seulement leur production est onéreuse et médiocre, il est impossible qu'il en soit autrement.

§

Que l'exposition désirée par tous les artistes ait lieu, comme on le souhaite, dans deux ans ; le résultat double sera peut-être obtenu : nous apprécierons, comparé aux recherches faites dans les autres pays, le mérite de nos recherches ;— les artisans, les industriels, les commerçants entreverront que leur appui, leur concours assidu et dévoué leur sera à eux-mêmes, autant qu'aux artistes créateurs, indispensable s'ils ne veulent pas se laisser tuer par les initiatives et la concurrence de l'étranger, s'ils veulent lutter enfin pour que triomphe la cause même de l'industrie et de l'art français. Il est grandement temps d'y aviser, et l'heure presse. En Allemagne, au Danemark, en Hongrie, même en Belgique, en Hollande et en Suisse, certains corps de métiers ont compris et résolument accepté les exigences nouvelles.

Il ne manque pas d'indices heureux, sans doute ; le sentiment esthétique appliqué à la vie collective a pu s'altérer, il n'est pas aboli entièrement. M. Roger Marx a entrepris de démontrer, dans son intéressant ouvrage, *l'Art Social*, que « l'évolution des sociétés ne va pas à l'encontre de l'amour et du respect de la beauté ». Dans une société qui tend à devenir démocratique, il convient de plus en plus que l'art se répande partout et chez tous ; chacun a le droit de s'entourer d'objets utiles qui ne soient pas, en raison de ce qu'ils sont utiles, désagréables ou indifférents ou choquants à voir. Le beau, pour les objets usuels, est la courbe de l'utile ; il ne faut pas qu'on contrarie, qu'on charge, qu'on vulgarise à l'excès et gauchement cette courbe ; un tel objet peut se faire regarder amoureusement s'il est bien établi et ses parties équilibrées.

§

La tendance est excessive de ne regarder comme belle une chose quelconque que dans la proportion où elle est *décorée*. C'est pourquoi il est bon de s'insurger contre cette fâcheuse et dangereuse appellation, *les Arts décoratifs*. Le décor n'est pas un élément essentiel de la chose d'art, mais secondaire seulement. Il y faut, avant tout, ce qu'on néglige le plus de nos jours : d'harmonieuses proportions, une relation juste entre les parties, une construction bonne et exacte. Le reste n'est qu'enjolivements, enlaidissements le plus souvent.

Au fond, ce que veulent les partisans réfléchis et résolus d'un art nouveau qu'ils disent social, c'est un retour sincère à une tradition de simplicité. Il faut, disait M. Romain Rolland, demander « au peuple de ne rien admettre qu'il ne comprenne, de ne rien admirer qu'il ne sente ». L'éclosion définitive de l'art social dépend, en majeure partie, de la rénovation de l'enseignement, lorsque, au lieu d'abêtir les générations par l'ânonnement stérile de formules et de règles superflues, on les accoutumera à se rendre compte de la valeur, de l'importance, de la beauté de ce qu'elles voient, entendent, sentent ou désirent, à former leur jugement sur leurs sensations, à travailler, selon leurs besoins certes, mais aussi selon leurs goûts, désormais conscients et résolus.

Cette transformation fera corps probablement avec bien d'autres réformes dont elle est elle-même tributaire. Les modalités de l'enseignement ne se renouvelleront qu'autant qu'on aura de toutes parts pressenti que le seul enseignement qui convienne à tous est un enseignement pratique par lequel les enfants seront préparés aux travaux que dans la vie ils auront à accomplir, qui développe dans ce sens leurs facultés propres et qui les amène enfin à découvrir, dans les ressources et les tâches de chaque jour, le motif le plus sûr et le plus sain d'exaltation et de plaisir. Il ne faut plus que des êtres actifs se sentent las d'avance, dégoûtés, anéantis, impuissants à tout jeu de la réflexion. Réduisons le nombre des heures esclaves d'un labeur forcé. Tous les bienfaits que, dès aujourd'hui, l'on prône : la multiplication des salles d'expositions, des musées ouverts le soir, des bibliothèques d'art répondront, sous cette condition expresse tout au moins, aux désirs, aux besoins de tous. Il sera aisé alors d'adapter la projection, le phonographe,

le cinématographe ; on aura recours au moulage, à la phototypie ; on pourra organiser, de façon enfin sérieuse ces théâtres, dont Michelet vantait la valeur éducative, ces fêtes populaires universelles que la Convention avait essayé d'instituer. Elles seront belles, car tout le monde les voudra belles ; et tout, dans la vie de chaque jour, existera comme il convient, de telle façon que naîtra et sera à jamais entretenu dans l'âme libérée de la foule l'enthousiasme sain, l'enthousiasme heureux et qui crée.

ANDRÉ FONTAINAS.

DAMILAVILLE

OU LE GOBE-MOUCHE DE LA PHILOSOPHIE

DOCUMENTS INÉDITS

—

Dans le mouvement philosophique du XVIIIe siècle en France, un des détails les moins connus, et l'un des plus intéressants peut-être, est le procédé employé par les philosophes pour la diffusion de leurs œuvres, ou, comme nous dirions aujourd'hui, leur publicité. Pour la plupart d'entre eux, ces moyens semblent avoir été médiocres, et d'ailleurs négligés.

Un Grimm, un d'Alembert, un Montesquieu n'ont guère eu en vue que les gens du monde. Diderot, par son Dictionnaire encyclopédique, s'adresse en apparence à un public plus étendu, mais cette œuvre est lourde, coûteuse, rendue précaire par l'autorité, et, d'ailleurs, les facultés commerciales de Diderot ne semblent pas à la hauteur de la tâche. Rousseau est en dehors du mouvement philosophique; ses romans ont en France un débit considérable; encore affecte-t-il de mépriser ces sortes de succès. Seul, Voltaire est préoccupé d'assurer la portée de ses ouvrages. Son activité dans la propagande n'a d'égale que son ingéniosité dans l'invention des moyens. Il multiplie les ouvrages courts, peu coûteux, et y répète inlassablement les mêmes idées sous une forme différente, toujours incisive et claire. Pour augmenter les éditions de ses œuvres, il en provoque lui-même des contrefaçons, à Paris, en province, en Hollande, en Suisse, et, quoi qu'on ait cru, son but est moins de s'enrichir aux dépens des libraires que de pénétrer sans cesse dans des milieux différents. Il entretient une correspondance philosophique avec des souverains, des ministres; mais il ne néglige point les salons littéraires, et Mme du Deffant reçoit la primeur de ses ouvrages manuscrits pour en faire la lecture. Mais le plus curieux, et ce dont personne d'autre ne se soucie, c'est son attention pour les gens de petite bourgeoisie, qu'il gagne à ses idées, intéresse à ses succès, et ne dédaigne pas de retenir par un commerce suivi. Dans la correspondance de cet illustre millionnaire, une foule de lettres sont adressées à de petites gens, bohêmes de lettres, pasteurs de village, et commis d'administration. Il ne va pas jusqu'au peuple, qu'il ne croit pas digne d'être instruit; mais il sent que la conquête la plus nécessaire est celle de

la classe qui confine au peuple, parce que c'est sur elle seule que l'*infâme*, c'est-à-dire la superstition, ou plutôt l'Eglise, s'appuie encore.

Parmi ces correspondants, le plus significatif est Etienne-Noël Damilaville, premier commis du bureau des vingtièmes au Contrôle général. Né en 1723 de parents obscurs, et dont la pauvreté l'avait privé d'éducation première, il était entré dans la Maison du roi comme garde du corps, et, en cette qualité, avait fait toutes les campagnes de la guerre de succession d'Autriche. A la paix d'Aix-la-Chapelle, il quitta le service, et obtint une place au Contrôle général, devint par la suite premier commis des Vingtièmes. Les ministères, alors, n'étaient point peuplés de ces doux oisifs qui ont servi de modèle à Courteline. Comme les chefs de service avaient leurs bureaux en régie, et recevaient chaque année une somme pour assurer la marche des affaires, ils étaient intéressés au bon rendement de leurs employés. Les commis dont la mémoire nous est parvenue sont en général des hommes rudes, infatigables à la besogne, d'une autorité inflexible, et d'ailleurs endurcis sur la misère publique. Tel était Joseph Vasselier, autre correspondant de Voltaire, commis de la poste à Lyon et conteur assez original; tel nous est dépeint par Diderot Etienne Damilaville, « un homme inabordable, avec un sec, un froid, un renfermé qui déconcerte la première fois, à la centième comme à la première, quand cela lui convient. » On l'imagine assez derrière un grillage, le mufle triste et renfrogné dans une carrure militaire, et, en tout, digne symbole du fisc.

C'est par l'entremise de Thieriot, que Voltaire en 1760 fut mis en relation avec Damilaville. Ce Thieriot était un vieux camarade d'Arouet, ancien agent littéraire du roi de Prusse, et qui pour lors vivait d'une petite rente à lui léguée par Mme de la Popelinière : un peu bohème, un peu parasite, c'était un de ces hommes sans conséquence dont les personnes considérables aiment à s'entourer, toujours prêt à rendre service pour un bon dîner, et connaissant à fond la carte gastronomique de Paris. Je ne sais comment il rencontra Damilaville, mais je suis certain que ce fut à table. Car Damilaville, dans un autre genre, n'aimait pas moins la bonne chère ; et il y employait les appointements de sa place, qui était assez bonne. Le bon Diderot, autre glouton, nous a rapporté quelques-uns de ces dîners : « Nous dînâmes tous ensemble depuis deux heures et demie jusqu'à neuf heures du soir. A neuf heures sonnantes, nous prenions le plus délicieux café du monde. O la bonne chose pour la santé qu'une débauche de bon vin. » Il ne quittait jamais Damilaville sans indigestion.

Outre ses dîners, le commis brillait d'un autre prestige auprès des philosophes : il avait le cachet du contrôleur général, et de cette façon jouissait de la franchise postale. Thieriot, qui plusieurs fois par

mois faisait passer à Ferney de volumineux paquets, apprécia tout de suite cet avantage. Voltaire, à son tour, ressentit de l'estime pour le commis ; et en récompense de ses bons offices, il le recommanda à d'Alembert, lequel, bientôt, lui fit connaître la « coterie » Grimm, d'Holbach et Diderot. Damilaville n'en éprouva pas peu d'orgueil. De très bonne foi, il se crut l'un des « frères » philosophes ; avec le zèle et l'ignorance d'un néophyte, il adopta, exagéra leurs idées. Comme il était sans lettres, et dans le fond n'avait aucune idée à lui, d'Holbach l'appelait le gobe-mouche de la philosophie. Mais cet enthousiasme n'était point inutile à la cause : non seulement le commis rendait maints services à ses amis, mais par lui la philosophie pénétrait dans le personnel subalterne des bureaux, qu'il n'était pas moins nécessaire de gagner que les riches bourgeois du Conseil d'Etat. Toute la besogne de l'administration incombait en effet à ce personnel, qui n'était pas encore pénétré comme ses chefs de la théorie du *despotisme intelligent*.

Damilaville fut invité par Diderot à rédiger l'article *Vingtième* de l'*Encyclopédie*. Cette circonstance, joint à des liaisons avec tant d'hommes illustres, acheva d'enfler sa présomption, et il n'en devint ni plus ouvert, ni plus gai. Un moment il fut question de le nommer directeur des Vingtièmes. Alors sa maîtresse trembla de le perdre. « L'amour inspire de singulières idées, nous dit Diderot. Elle aimerait mille fois mieux le posséder petit commis à mille écus de gages par an. »

Il faut dire que Damilaville avait un dernier trait commun avec les philosophes, celui d'une vie peu régulière. Il avait été marié et en 1756 quitta sa femme sur la raison qu'elle le trompait, chose dont d'Alembert douta beaucoup dès qu'il eut vu la dame. A l'époque de sa rencontre avec Thieriot, Damilaville vivait avec une demoiselle Duclos, dont il eut, en six ans, six enfants, parmi lesquels une petite fille jolie, originale, et qui le consolait, selon Diderot, de l'existence des autres. Cette enfant était le seul lien qui l'attachât solidement à sa maîtresse : elle mourut en 1762, dans les bras de sa mère et du bon Diderot, tandis que le père courait Paris sans nécessité. Son chagrin, sur le moment, s'augmenta de la honte d'avoir encouru la désapprobation du philosophe. Mais, le temps et la vanité, aidant, il trouva des consolations, surtout lorsqu'il se fut élevé à une soi-disant femme de qualité, très certainement aventurière, Madame de Meaux. Peu à peu il s'éloigna de sa maîtresse, quoiqu'elle se résignât à tout, et que, devenu malade, elle le soignât avec un dévouement inlassable. En 1768, ayant loué un appartement nouveau rue Saint-Honoré, il en prit prétexte pour chasser la mère de ses enfants, après lui avoir promis d'abord une chambre au nouveau domicile, puis refusé cette chambre au dernier moment, en lui offrant de venir rem-

plir les fonctions de garde-malade sur un matelas au pied du lit. La pauvre femme s'y résolut pendant un jour, mais ne put soutenir au delà l'excès des procédés. « C'est une belle et bonne âme, dit Diderot. Madame de Meaux y était-elle, son malade la traitait précisément comme une garde. N'y était-elle pas, le ton honnête reprenait. Elle n'espère plus revoir son ami et elle s'en est séparée désolée. »

Ces façons ne conciliaient pas trop les philosophes à Damilaville, Diderot surtout; néanmoins l'habitude, le besoin qu'ils avaient toujours de son contreseing firent qu'il ne fut point abandonné d'eux durant toute sa maladie. Il avait d'ailleurs le plus gai des appartements, les bocages du président Hénault sous ses fenêtres, les massifs des Tuileries par delà, et dans Madame de Meaux une joyeuse gaillarde : tous les jours la coterie d'Holbach, Grimm, d'Alembert, Mme d'Epinay, venaient faire cercle autour de son lit, tenir des propos philosophiques et galants, c'est-à-dire obscènes. Malgré des douleurs continuelles, le commis, j'imagine, ne fut jamais plus heureux. Il mourut dans cette ivresse d'amour-propre le 13 décembre 1768, ne laissant de quoi payer ni fournisseurs ni domestique.

Povera e nuda vai filosofia.

Damilaville fut assez peu regretté des gens de lettres dont il avait été si longtemps l'amphitryon. Voltaire seul, à qui l'on cachait la vie intime de son correspondant, ressentit sa perte avec amertume. Il le considérait comme son meilleur disciple, comme « le plus intrépide soutien de cette raison persécutée. Il avait l'enthousiasme de saint Paul et n'en avait ni l'extravagance ni la fourberie. C'était une âme d'airain ».

Les lettres, où presque chaque semaine Damilaville mandait à Ferney les nouvelles de Paris paraissent avoir entièrement disparu. En voici neuf qui ont échappé au naufrage.

FERNAND CAUSSY.

I

Le 29 juin 1762 (1).

Rien n'est plus vrai que les réflexions de mon très-illustre maître sur Rousseau (2) ; mais cet homme est féroce et méchant, il semble que la haine soit la célébrité qu'il recherche

(1) Réponse à une lettre de Voltaire du 25 juin.

(2) « On a défendu à Genève les livres de Jean-Jacques. Je ne sais ce qu'on en fait à Paris. J'ai eu son *Education*. C'est un fatras d'une sotte nourrice en quatre tomes, avec une quarantaine de pages contre le christianisme, des plus hardies qu'on ait jamais écrites : et par une inconséquence digne de cette tête sans cervelle et de ce Diogène sans cœur, il dit autant d'injures aux philosophes qu'à Jésus-Christ. » (*Voltaire à Damilaville*, 14 juin).

et qu'il n'ait consacré ses talents qu'à se faire détester. L'âcreté de son caractère se montre partout, c'est toujours un homme chagrin dont l'esprit est noir et le cœur plein de fiel qui écrit ; on voit à travers ses sarcasmes qu'il est mécontent de lui-même et qu'il voudrait se justifier à ses propres yeux en disant des injures à tous les autres ; son *Contrat social*, ou insocial, comme dit très bien mon maître (1), fait ici plus de bruit que de besogne, il cause un trouble enragé sans produire aucun bien, et sans en devoir produire, suivant ce que paraît en penser mon très cher maître ; on ne le connaît toujours que de nom et il n'y a pas moyen d'en envoyer, il serait pincé comme le *Despotisme* (2) qui ne m'est jamais parvenu, nous sommes dans une bourrasque qu'il faut laisser passer.

Il y a bien longtemps que je pense ce que dit mon très sublime maître ; si les gens de lettres étaient unis, ils seraient inattaquables, ce sont leurs discussions qui enhardissent leurs ennemis et les sots à les persécuter ; ils seraient forts et utiles mais il semble que ce soit un malheur attaché aux Lettres. Je voudrais bien que l'exemple du plus grand et du maître de ceux qui les cultivent leur apprît à se mieux conduire ; il en faudrait bien peu en effet, qui pensassent et agissent comme lui pour opérer les révolutions dont l'humanité a tant de besoin, le bien se ferait et les hommes sentiraient l'obligation qu'ils auraient à leurs bienfaiteurs et les respecteraient.

Je n'ai point vu la veuve Calas, mais elle a été chez M. d'Argental avec M. Elie de Beaumont, son avocat, qui paraît prendre son affaire fort à cœur. Voici ce que M. d'Argental m'a dit du terme où elle en est : on attend une expédition de l'arrêt du Parlement de Toulouse que l'on a beaucoup de peine à obtenir, et plusieurs autres pièces ; on ne veut rien entamer que toutes les armes ne soient rassemblées : aussitôt que toutes les forces seront réunies, on agira avec vigueur, mais il a été convenu et arrêté d'attendre que tout fût arrivé. Cette malheureuse mère voudrait que ses filles, que l'on retient au couvent à Toulouse, fussent transférées à Paris : ce désir paraît juste et c'est la première chose que l'on demandera aussitôt qu'il sera convenable d'agir. Tous nos amis sont empressés de seconder

(1) Dans sa lettre du 25 juin.
(2) *Recherches sur l'origine du despotisme oriental, ouvrage posthume de* M. B. I. D. P. E. C. (M. Boulanger, ingénieur des ponts et chaussées), 1762, in-12.

les intentions de mon très digne et sublime maître en faveur de ces infortunés : il n'est point d'honnêtes gens pour qui ce ne soit une obligation. Pour moi, je suis bien peu de chose, mais j'y emploierai tout ce peu.

M. d'Argental m'a dit que la pauvre veuve avait l'air accablée de ses malheurs. Je le crois. Comment en arrive-t-il de semblables à des gens de bien ? Oh ! Providence, les choses de ce monde iraient bien aussi mal, quand tu ne t'en mêlerais pas.

La Mort de Socrate (1) a été arrêtée ; j'en ai marqué la raison à mon très illustre maître, on a craint les applications. Il y en avait donc à faire ? Et puisqu'il y en a et que l'on les craint, elles seraient donc justes ? Je ne sais plus ce que deviendra cette pièce, dont au surplus on ne paraissait pas avoir grande opinion.

Voilà la cinquième fois que je tente de finir cette lettre, elle est commencée depuis cinq jours, j'ai été si cruellement tourmenté et occupé qu'il ne m'a jamais été possible de trouver un autre moment que la nuit actuelle pour l'achever ; il n'en est point de si doux pour moi que ceux que j'emploie à renouveler à mon très sublime et tendrement aimé maître l'hommage respectueux que mon cœur lui offre sans cesse et que je le supplie de recevoir toujours avec bonté.

2

Le 12 juillet 1762.

J'ai envoyé hier à mon très illustre et très cher maître le second compte rendu par M. de la Chalotais au Parlement de Bretagne ; et un exemplaire de la nouvelle édition du premier. L'un et l'autre proviennent de M. de la Chalotais même qui les a fait parvenir ici pour être adressés à mon maître.

J'ai ponctuellement exécuté ses ordres sur ce qui concerne la malheureuse famille des Calas et pour la distribution des deux lettres imprimées. Elles m'ont fait pleurer et personne ne les a entendues sans en faire autant ; nous sommes après à les faire imprimer. J'espère que nous y parviendrons quoiqu'il y ait lieu d'appréhender des difficultés par la crainte que l'on a de rien faire ni rien dire qui puisse choquer

(1) Tragédie de Sauvigny, représentée le 7 mai 1763.

les Parlements ; mais j'ai appris que les ministres étaient assez bien intentionnés pour cette affaire, cela me donne lieu de croire que nous pourrons imprimer ; c'est ce que nous saurons aujourd'hui.

Nous avons eu dimanche, c'est-à-dire hier et aujourd'hui, deux conférences chez M. d'Argental avec la triste veuve, M. l'abbé Mignot, M. Elie de Beaumont et moi ; il a été arrêté dans l'une et dans l'autre que Mme Calas, que nous appellons ici Mme Dupuy, remettrait sans différer toutes les lettres de recommandation dont elle est chargée, qu'elle tâcherait d'émouvoir les cœurs par sa présence et par le récit de ses malheurs, tandis que M. Elie de Beaumont prépare un mémoire à consulter avec sa consultation, qu'il le communique aux plus habiles de ses confrères, par lesquels il veut faire signer cette consultation. Tout cela se prépare et se fera en attendant que nous ayons reçu les pièces de Toulouse ou du moins l'arrêt ou bien l'original de la signification qui aura été faite au greffier de le délivrer en cas de refus, ou enfin qu'il ait été constaté que les huissiers n'auront point voulu faire cette sommation (ce qui pourrait très bien arriver). Alors dans l'un ou l'autre cas, M. Elie de Beaumont n'aura qu'à rectifier son mémoire suivant ce qui aura lieu, et il sera publié aussitôt. M. Mariette tient aussi toute prête sa requête en cassation d'arrêt ou en révision de la procédure pour être présentée au Conseil aussitôt qu'on aura reçu des nouvelles de Toulouse. Dès aujourd'hui la veuve a dû adresser à M. le Chancelier un imprimé avec une lettre pathétique pour le prévenir en sa faveur et lui annoncer les autres démarches juridiques qui auront lieu aussitôt que l'on pourra les faire en règle. Il me paraît impossible d'accélérer davantage et de mieux faire : de cette manière, le délai auquel on est forcé pour attendre les pièces ou les réponses de Toulouse aura été utilement employé; il aura servi à prévenir les cœurs et les esprits; les réclamations authentiques en seront mieux reçues des juges et du public ; ceci est une affaire juridique dans laquelle on est indispensablement obligé d'observer les formes et de marcher en règle.

J'ai entièrement renoncé à la place qui m'était due ; avoir amené ceux qui en peuvent disposer au point de dire que je leur déplairais si j'insistais pour l'obtenir, c'est leur avoir fait avouer qu'elle m'appartenait; mais que par la raison invinci-

ble de leur pouvoir suprême il leur plaît de l'accorder à un autre et de me la refuser. A cela je n'ai rien à dire, cet aveu me suffit, et j'ai marqué à M. Tronchin que j'abandonnais absolument mes prétentions à cet égard et que je ne réclamais sa bienveillance que pour obtenir de M. le contrôleur général une autre place qu'il a bien voulu promettre de m'accorder à M. d'Alembert lorsqu'il lui a parlé de cette affaire; mais je lui ai observé qu'à l'égard de celle de Lyon, qu'il m'indiquait, que c'était me remettre au même état où j'étais il y a sept ans lorsqu'on m'a forcé à préférer l'emploi que j'occupe à une direction semblable à laquelle j'étais nommé alors, et que, dans ce cas, j'aurais passé en pure perte les sept plus belles années de ma vie dans un travail et un esclavage qui n'ont point d'exemple. Mais il faut tout oublier. Lyon sera mon réconfort et ma consolation; je ne crois pas qu'on puisse me refuser cette place, et je n'aurai alors qu'à me louer de mon sort : je serais près de mon sublime maître, à portée de passer avec lui une grande partie de mon temps, et de l'employer à lui prouver qu'au monde il n'est personne qui le chérit et le respecte autant que moi. C'est de tous les biens celui que je désire le plus, et alors l'injustice m'aura procuré le bonheur. Je n'aspire plus qu'après cet arrangement, dont j'attends toutes les douceurs de ma vie.

Mon maître a dû recevoir le volume de M. Racine le fils, qu'il m'a demandé; je le prie de me faire savoir s'il lui est parvenu, je lui présente toujours l'hommage le plus tendre et le plus respectueux avec celui de tous les frères, et je le supplie de nous continuer à tous ses bontés et son affection.

L'adresse de M. l'abbé Legout n'est bonne que pour les choses qui seraient susceptibles de difficultés. Il n'est pas nécessaire d'en changer pour tout le reste.

3

18 septembre 1762.

J'ai reçu la lettre de mon très illustre maître du 9 (1) et la copie de celle de Jean-Jacques au pasteur de Motiers-Travers qui y était jointe (2). Cette pièce, le comble de l'extravagance

(1) Cette lettre est par erreur à la date du 18 dans la correspondance.
(2) Lettre de Rousseau à Montmolin du 24 août 1762.

et de la bassesse, caractérise parfaitement le composé bizarre de cet insensé, et prouve qu'il n'a besoin que de lui-même pour se couvrir du ridicule le plus complet. On est bien persuadé que rien n'est plus inconséquent que cette tête, mais on ne se serait jamais permis de la soupçonner de l'être autant. L'avant-dernier chapitre de son *Contrat social* est un tissu de contradictions ; tout l'ouvrage l'est peut-être autant, mais dans ce chapitre il élève au plus haut degré et avilit au plus bas la même chose dans la même page; c'est une peinture exacte de son caractère ; voilà dans quels abîmes d'absurdités tomberont toujours les ennemis et les détracteurs de la philosophie. Bel exemple qui n'en diminue cependant pas le nombre.

Je regrette, comme mon maître, le peu de zèle que ses partisans montrent pour elle. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu que ce n'était point par amour que tous la suivaient; l'intérêt de la vérité n'est pas toujours celui qui conduit les hommes, tant d'autres les entraînent que le fil de celui-là est bientôt rompu. Je serais malheureux si j'écrivais, car je ne pourrais écouter ces considérations et j'en serais sûrement la victime. C'est cette réflexion qui tue le génie, et qui coupe les ailes à l'énergie ; malheureuse nécessité, qui fait triompher l'erreur et qui tient dans le silence ceux qui briseraient son idole et qui seraient faits pour affranchir les hommes de sa tyrannie.

Nous cherchons par mer et par terre l'auteur des impertinentes faussetés imprimées à Avignon (1). Ni lui, ni son livre ne sont pas plus connus ici qu'ils ne le seront dans le lieu même de sa naissance, avant quelques années : car tel est le sort de ces libelles; ils couvrent d'opprobre leurs auteurs dans l'origine et le temps les couvre les uns et les autres de mépris et d'oubli. Aussitôt que nous en aurons appris quelques nouvelles, nous en ferons part à mon sublime maître, mais à la manière dont il en parle et dont frère Thieriot m'en a parlé, il paraît qu'on ne se trompera guères en soupçonnant un Ignacien de cette œuvre si digne de cette honnête société. Nous n'épargnerons rien pour en être plus assuré, mais cela sera

(1) *Erreurs de Voltaire*, Avignon, 1762, 2 vol in-12. L'auteur en est, comme on sait, le jésuite Nonnotte.

difficile, tant que ce libelle restera aussi parfaitement inconnu qu'il l'est à Paris.

Le Testament (1) n'est pas trop mal répandu. L'incompréhensible Jean-Jacques nous a arrêtés par le tapage qu'il a occasionné, car il a donné lieu à des recherches, à des inquisitions qui nous ont forcés à la circonspection ; mais le saint œuvre s'achèvera lorsque le calme sera un peu rétabli.

Nous avons bien de l'obligation à M. Elie de Beaumont. Je crois que mon maître aura été content de son mémoire. Nous aurons ces jours-ci celui de M. Mariette. On espère aussi que nous aurons mardi un premier jugement, qui sera sans doute pour faire rapporter les pièces du procès et ordonner au Parlement de Toulouse de les envoyer. Mme Calas fait beaucoup d'éloges de M. de Crosne son rapporteur, et on assure qu'elle ne pouvait pas mieux tomber ; enfin nous parviendrons peut-être à faire triompher l'innocence dans ce siècle pervers, mais il ne fallait pas moins que mon maître pour y parvenir.

Nous avons ici le plénipotentiaire anglais et nous espérons qu'il va nous donner la paix. Tant mieux. Je voudrais qu'avec celle-là tous les hommes puissent jouir de celle que donne la vertu ; mais la race humaine ne semble pas faite pour s'en contenter. Jouissons-en, nous qui en connaissons le prix. Que mon maître soit heureux, et qu'il m'aime autant que je le respecte et le chéris.

4

Le 7 mars 1765 (2).

Mon très illustre maître, mon très illustre philosophe, je n'ai rien lu de plus beau que la lettre que vous avez bien voulu m'adresser sur les malheureux Calas et Sirven. Le défenseur de *Roscius*, qui malgré la frénésie de Jean-Jacques était autre chose qu'un rhéteur, eût admiré le vengeur bienfaisant de ces infortunés. Plus épouvanté que Sirven même du récit de sa fuite, il eût frémi de la naissance de cet enfant au milieu des horreurs de la mort, ne sortant de son sein que pour en être poursuivi avec celle qui venait de lui donner l'être. Quel tableau ! quel cœur n'en serait pas brisé ! L'histoire seule du

(1) Le Testament du curé Meslier.

(2) Réponse à la lettre de Voltaire du 1er mars 1765. Damilaville fit aussitôt imprimer cette lettre sous le titre de *Lettre de M. de Vol..... à M. Dam..........* in-8°.

christianisme en offre de semblables : il est le destructeur de l'humanité et l'outrage de la nature.

Jamais la philosophie ne m'a paru si belle qu'en la voyant, baignée de larmes, arracher par vos mains ces innocentes victimes aux fureurs de l'exécrable fanatisme. Je l'ai cru voir elle-même tracer ces traits sublimes et touchants dont vous la peignez. Oui, tel est le Philosophe, et vous en êtes le modèle. Malheureusement aussi tels sont ses atroces ennemis, portant partout ou la nuit de l'erreur, ou celle de la mort. Leurs forfaits ne tarissent point. Ce serait se rendre coupable de tous ceux qu'elle peut empêcher que de ne pas publier cette lettre, où brille l'humanité autant que la raison, la vérité que le génie. Elle apprendra à respecter la philosophie, à aimer la vertu, à détester la superstition, et fera abhorrer le fanatisme. Je vais la faire imprimer. Quelque welche qu'on soit encore, j'ai de la peine à croire qu'on s'y oppose. L'envie la plus acharnée n'y pourra critiquer que les éloges dont vous comblez votre disciple et votre ami. Je sens combien ils sont au-dessus de ce que je vaux. Mais en l'exagérant vous m'apprenez ce que je devrais valoir, et vous m'inspirez le zèle le plus ardent de mériter ces éloges.

Il m'est bien doux, mon très illustre maître, de recevoir ces témoignages flatteurs d'une amitié dont je fais ma gloire et mes délices; ils seront mon apologie contre l'envie et mon titre à l'indulgence de ceux qui auront de la justice. Je m'estime beaucoup puisque vous m'aimez.

Sirven sera défendu. Beaumont l'attend. Il n'y a qu'à nous l'envoyer. Tous les cœurs s'embrasent au feu bienfaisant du vôtre.

J'ai passé deux heures aujourd'hui en prison avec Mme Calas et ses infortunés compagnons. Je les ai été consoler plusieurs fois depuis qu'ils y sont. Je ne suis pas le seul. Beaucoup d'autres gens de bien en ont fait autant et j'ai vu avec une grande satisfaction qu'il y avait encore de la vertu et de l'honnêteté dans le monde. Ils sortiront après-demain ; du moins je l'espère; ils seront vengés. Il ne reste qu'une statue d'or à vous élever.

Votre lettre à M. Berger (1) m'a fait un plaisir inexprimable ; elle est charmante ; mais surtout elle est gaie. J'aime

(1) Du 25 février.

à vous voir rire, après avoir vengé l'humanité de ce monstre qui fait votre peine et la mienne. Si vous ne le désapprouvez pas, je ferai imprimer cette lettre après l'autre. Ce sera une jolie petite pièce après une tragédie sublime.

Je vous dois tant, présentement, mon très cher et très aimé maître, que je ne sais plus comment vous parler de ma reconnaissance. Le présent précieux de vos ouvrages que vous avez la bonté d'accorder à ma prière est pour un jeune écraseur (1) des plus intrépides. Il se nomme Naigeon, et ne manque ni de talents ni de bonne volonté. J'espère qu'il deviendra utile à la bonne cause. Recevez tous ses remerciements et les miens. J'aurais de la peine à vous dire combien il est heureux et sensible à ce bienfait.

On ne peut plus parler de la pièce de M. de Belloy (2) sans être ou mauvais citoyen ou vil adulateur ; le mieux est de se taire et d'attendre que le temps décide laquelle de ces deux qualifications on aura méritée.

La *Destruction* est en route, suivant une lettre de frère Cramer à frère Protagoras. J'en espère du bien. Mais ce n'est qu'une plume arrachée de l'aile du vautour. Si tous les coups se réunissaient, ils seraient plus sûrs et plus efficaces. Il s'en prépare quelques-uns qui pourront faire du bruit. Dieu bénisse nos travaux et les fasse fructifier.

Adieu, le plus grand des philosophes anciens et modernes. Adieu le maître que je chéris par-dessus tout. Oh ! que j'aurais de plaisir en effet à crier avec vous dans un souper : *Ecrasons l'infâme*, et plus encore à l'enterrer après. Je vous embrasse avec la vive et la plus respectueuse tendresse.

5

18 avril 1765 (3).

Mon très illustre maître, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre, et qui vous fera certainement un grand plaisir, car elle est aussi honorable qu'avantageuse pour la Philosophie et pour les Lettres.

Il y a longtemps que Diderot cherche à vendre sa bibliothèque pour assurer la dot de sa fille, qu'il n'aurait pas pu

(1) Ecraseur « d'infâme »...
(2) *Le Siège de Calais*, représenté le 13 février 1765.
(3) Réponse à une lettre de Voltaire du 10 avril.

prendre sur ce qu'il a sans se réduire à manquer pour ainsi dire du nécessaire. Grimm a écrit au général Betzki (1) pour proposer à l'impératrice de Russie cette bibliothèque, et sans spécifier rien de l'espèce des livres, il lui a marqué qu'elle pouvait faire entre des amis un objet de 13 à 15.000 livres. Ce général répond que l'Impératrice n'a pu voir sans beaucoup de peine ce sacrifice paternel, qu'elle prend la bibliothèque pour 16.000 livres, et qu'elle donne des ordres au prince Galitzin, son ambassadeur, pour le paiement de cette somme, mais à condition que Diderot gardera les livres pour son usage jusqu'à ce que l'Impératrice les fasse demander, et qu'il acceptera chaque année l'excédent du prix, c'est-à-dire cent pistoles pour les soins qu'il en prendra. Je ne crois pas que l'on puisse accorder un bienfait avec plus de noblesse et de délicatesse. La manière vaut mieux encore que la chose, quoi qu'elle soit fort importante pour Diderot, puisqu'enfin elle fait une différence de 1.800 livres de rente de plus dans sa fortune. Aussi en est-il d'une sensibilité qui l'a presque rendu stupide pendant vingt-quatre heures. Tous les honnêtes gens s'en réjouissent pour lui personnellement, qui ne paraîtra plus ne tenir à rien et abandonné aux méchants, et pour la cause commune à qui cela ne peut que faire beaucoup de bien. Frère d'Alembert doit en faire des remerciements à l'Impératrice. Si on a pour deux sols de pudeur dans ce pays, on doit rougir de voir les souverains du Nord venir de si loin secourir le mérite et la vertu qu'on laisse dans l'indigence, et honorer la Philosophie que l'on méprise.

Autre nouvelle. Il n'y a point eu de spectacle aux Français lundi dernier, jour de la rentrée. Dubois avait été chassé pour friponnerie par ordre de M. le maréchal de Richelieu et par le vœu de ses confrères. Il a plu à M. de Fronsac de trouver le père innocent dans les bras de la fille, en conséquence, lundi matin, M. le maréchal écrit aux comédiens que le roi s'est réservé *de décider si Dubois était un fripon ou non*, qu'en attendant ils eussent à jouer avec lui *le Siège de Calais*, qui devait être donné. Aussitôt le Kain et Molé décampent. Mlle Clairon, incommodée, va se mettre dans son lit. On veut représenter *le Joueur*, le public refuse, il y a un tapage du

(1) Ivan-Ivanovitch Betzky, 1704-1795, lieutenant-général, directeur des bâtiments impériaux, président de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg.

diable, tout le monde s'en va, on rend l'argent, et le lendemain Brizart, dont la femme accouche le même jour, est mis au Fort l'Evêque avec Dauberval; il faut avouer qu'il est bien extraordinaire qu'on emploie l'autorité pour empêcher les honnêtes gens de l'être et pour les en punir. On ne connaît rien à tout ce qui arrive; ce *Siège de Calais* produit des choses aussi monstrueuses que lui.

Vous a-t-on marqué qu'il se fait actuellement en Angleterre une souscription pour Mme Calas : cette nation ne cesse d'humilier la nôtre, et la nôtre ne cesse de se dégrader ; cela fait pitié. Mais consolons-nous puisqu'il est encore au monde des endroits où la raison et la vertu sont encore chéries et respectées. La patrie du sage est partout. Unissons-nous plus étroitement que jamais dans le saint amour de la vérité et dans l'horreur de l'infâme. Dalembert, Diderot et moi sommes tous les trois autour de votre col et vous baisons comme des pauvres.

6

22 avril 1765 (1).

Mon très illustre maître, nous sommes bien heureux si les étrangers sont contents de nos petites générosités (2). J'ai bien peur qu'on ne nous en bénisse qu'à Genève, où 36.000 livres peuvent paraître considérables; mais à Londres, où Frecport les aurait donnés tout seul, qu'en dira-t-on ? Que dira-t-on surtout quand on saura que cette restitution aussi modique que légitime ne sera payée qu'en trois ans à raison de 12.000 livres par année ? Peut-on être content avec cela ? Non, il faut rougir de honte pour ceux qui n'en ont point à déshonorer la nation. La situation malheureuse des affaires me faisait supporter la médiocrité de la somme, mais quand on est forcé de donner peu, au moins faut-il payer comptant. Que fera cette famille d'une petite somme, reçue par petites parties ? Il faudra la dépenser à mesure. Une malheureuse servante que les souffrances encore plus que l'âge ont conduite au bord de la fosse vivra-t-elle assez pour recevoir ses mille écus ? Il semble qu'on veuille hériter d'elle.

Ce n'est pas ainsi que font les Tartares. Catherine donne

(1) Réponse à la lettre de Voltaire du 17 avril.
(2) Le don de 36.000 livres accordé par le roi à la famile Calas.

16.000 livres et cent pistoles de pension à un homme de mérite que sa nation laisse dans une espèce d'indigence ; ses officiers n'ont ni fait rouer injustement son père, ni dévasté sa fortune : son bienfait est pourtant payé sur-le-champ. Vous l'avez dit, les grands exemples nous viennent du Nord, mais qu'il est triste d'en recevoir de semblables quand on devrait en donner, et d'en si mal profiter quand on en a reçu. Il faut bien que les particuliers secourent cette famille malheureuse : voilà encore des dépenses considérables à faire pour la signification du jugement des maîtres des requêtes aux prisons de Toulouse, de Paris et de Versailles. Ces dépenses devraient certainement être au compte du Roi, mais ce sera la veuve qui les paiera. Un de nos amis (1) la dessine actuellement avec Lavaysse et toute sa famille dans un même tableau, où ils seront dans une prison. Nous sommes six honnêtes gens qui ferons graver la planche de ce dessin à nos frais pour en faire présent à Mme Calas ; nous proposons les estampes par souscription en y fixant un prix modique, nous tâcherons d'exciter la bienfaisance des souscripteurs, et nous leur offrirons cette souscription comme un moyen de l'exercer. Elle sera envoyée dans tous les pays étrangers et nous espérons que notre veuve en tirera au moins cinq à six mille livres. Ce qu'il y aura de mieux, c'est que les figures ressembleront parfaitement. Elle et sa fille aînée sont déjà parlantes. Que voulez-vous ! Il faut bien faire ce que nous pourrons, puisque nous ne saurions faire ce que nous voudrions.

Aussitôt que le jugement va être signifié, on présentera la requête pour la prise à partie. Il est bien juste que les juges iniques qui ont causé le désastre de cette famille le réparent.

Nous n'avons point trouvé l'arrêt des Sirven à la suite de la sentence ; il n'y a que le procès-verbal d'exécution ; cet arrêt est indispensablement nécessaire à Elie de Beaumont, et je vous supplie, mon très cher maître, de nous le procurer. Je me flatte que nous viendrons à bout de faire encore grincer les dents des *tuteurs des rois* toulousains ; mais c'est au pied des Alpes qu'est le carquois dont les flèches les percent, c'est vous seul, mon maître, qui êtes le bienfaiteur et l'honneur de l'humanité.

(1) Carmontelle. Voltaire fit mettre cette estampe au chevet de son lit (lettre à Damilaville du 12 mai 1766).

Nous distribuons *la Destruction*, quoiqu'on ne l'ait pas permise : la Raison ne peut paraître ici que sous le manteau. J'attends des nouvelles de la petite réfutation. Est-ce qu'elle ne serait pas encore imprimée ? Frère Gabriel abandonnerait-il autant l'intérêt général?

Voulez-vous bien, mon très illustre maître, faire remettre à un autre Gabriel la lettre ci-jointe, et ajouter vos ordres à la demande que je lui fais d'un exemplaire de l'ouvrage de l'abbé Bazin. Je fais mille compliments à son neveu.

Nous perdons Mlle Clairon; du fond de la prison où elle a été traînée malade et ayant une perte, elle a déclaré qu'elle ne jouerait plus. Lekain, Brizard, Molé ont demandé leur congé. Voilà ce que vaut au Public le despotisme extravagant qui appesantit sa verge sur tous les Etats de sa société. MM. les gentilshommes de la Chambre chassent les honnêtes gens et les bons acteurs parce qu'ils n'avaient pas voulu jouer avec des fripons qu'ils avaient chassés eux-mêmes. En vérité, il y a un esprit de vertige et d'absurdité qui domine tout.

Nous avons beaucoup gagné si vous conservez la santé que le succès de l'affaire des Calas paraît vous avoir rendue : c'est le plus grand bien qui pouvait en résulter, et pour lequel je fais les vœux les plus ardents. Quatre honnêtes gens l'ont célébrée samedi dans mon coin, Diderot, Dalembert, Grimm, et le disciple qui vous aime bien plus que lui-même. Je vous présente de leur part et de la mienne l'hommage des sentiments les plus tendres, et je vous embrasse, mon très illustre maître, de toutes les forces de mon cœur.

7

24 avril 1765.

Vous serez bien plus étonné, mon très illustre maître, quand vous saurez qu'hier matin un commissaire et un exempt de police, qu'on a fait inspecteur de la librairie pour honorer les lettres, ont été chez Merlin pour l'arrêter et saisir le livre de *la Destruction* parce qu'il en a vendu quelques exemplaires sous les yeux et à la connaissance des magistrats. Dans un pays où pareille chose se passe, je ne sais plus ce que l'honneur, la raison et la vérité y font. Heureusement, Merlin n'était pas chez lui; on le fit avertir de ne pas rentrer. Il fut l'après-midi chez le vice-chancelier qui ignorait cette manœuvre indigne. Il

se trouve qu'elle ne se pratiquait que pour satisfaire quelques absurdes jansénistes, tuteurs des Rois, qui jettent les hauts cris. C'est leur iniquité qui est un secret, et les molinistes ont cet avantage sur eux, que, quoi qu'ils eussent autant à se plaindre qu'eux de l'ouvrage, ils n'ont pourtant cherché à persécuter personne, ni voulu ruiner un malheureux père de six enfants, comme l'eût été Merlin, si on l'eût arraché à ses affaires pour le mettre en prison. On a beau dire que la raison fait des progrès, on n'a rien vu de plus abominable dans les siècles les plus barbares. Si on est puni pour vendre un livre dans lequel la religion, le gouvernement, les lois, les mœurs, et les magistrats sont respectés, si le sort du citoyen dépend de cinq ou six forcenés dont on n'osera pas contredire les infâmes bêtises, que faut-il donc écrire? Que faut-il imprimer? N'est-il pas clair que, s'ils le pouvaient, ils jetteraient tous les livres au feu, et les auteurs avec eux? Et qu'ils ne veulent que replonger les hommes dans les affreuses ténèbres dont la philosophie et les lumières de la raison ont eu tant de peine à les tirer? Il faut bien de la force pour contenir son indignation. Comme le vice-chancelier a écrit très fortement au lieutenant de police, Merlin est rentré chez lui, et j'espère qu'il en sera quitte pour quelques exemplaires qu'on lui enlève.

J'ai la plus grande impatience d'avoir un Bazin de Hollande (1); j'ai lu cet excellent ouvrage, il est admirable, plein de philosophie, de vues justes, lumineuses et nouvelles; nous avons, je vous assure, grande obligation à défunt l'abbé Bazin. Mais mon très illustre maître, tâchez de m'en procurer promptement.

Le *Caloye* (2) est augmenté en effet de plusieurs pages qui sont sublimes : c'est une pioche excellente et qui démolit très fortement. J'en ai fait la distribution que vous m'avez ordonnée, je ne laisse point la lampe sous le boisseau, il ne m'en reste que huit exemplaires, dont je ferai huit heureux.

Je ne crois pas effectivement que *les Bazin* fassent autant de train que *la Destruction*. Les imbéciles jansénistes ne s'élèveront pas contre; ils n'y entendront rien. D'ailleurs, ce n'est pas la chose qui les intéresse, c'est leurs extravagances;

(1) *La Philosophie de l'histoire*, introduction de *l'Essai sur les mœurs*.
(2) *Le Catéchisme de l'honnête homme*.

ainsi, j'espère qu'en nous conduisant sagement nous pourrons faire le bien public, mais il faut que Gabriel Grasset se conforme bien exactement à ce que je lui ai marqué. On ne fera point ici d'édition de son livre. Qui est-ce qui l'oserait! Mais, en tout cas, je lui réponds que l'enchanteur (1) n'entreprendra rien contre ses intérêts. Qu'il se garantisse des provinces : c'est là qu'il doit craindre, et qu'il n'y envoie aucun que le ballot destiné pour Paris n'y soit arrivé.

Je n'ai rien vu de plus ressemblant que les portraits que fait un de nos amis de la famille Calas; ce tableau sera bien intéressant, et j'espère que l'estampe vaudra quelques secours à ces infortunées.

Mlle Clairon a été reconduite chez elle lundi au soir fort malade. On a fixé à sept personnes le nombre de celles qu'elle y pourra voir : c'est à qui fera plus de bêtises.

Adieu, mon très illustre maître. Vous êtes heureux de n'être pas témoin de toutes celles qui se font ici; on ne désire que d'en sortir et de n'en entendre jamais parler. Dorénavant, il faudra compter la France pour zéro dans tout ce que l'esprit humain produira de raisonnable. Gémissons, mais reserrons encore plus, s'il se peut, les nœuds sacrés qui nous unissent ; notre amitié est ma seule consolation. Conservez-le-moi, conservez des jours qui me sont précieux. Combattons pour la vérité, et terrassons ce monstre si funeste aux hommes. Je vous embrasse, mon très illustre maître, avec le respect le plus tendre.

8

Ce 29 avril 1765 (2).

Mon très illustre philosophe, mon maître chéri, la joie que vous cause le bonheur de Diderot m'a fait verser des larmes et lui en fera répandre. Il me tarde de lui porter vos embrassements, ils seront pour lui un second sujet d'attendrissement aussi cher à son cœur que le premier. Qu'il m'est doux d'avoir des amis si sensibles et si généreux ! Quelle âme que la vôtre ! Celle-là est immortelle, il le faut avouer, même en niant qu'aucune autre le soit.

Catherine est admirable, son règne sera illustre. J'ai vu dans

(1) Merlin.
(2) Réponse à la lettre de Voltaire du 24 avril.

les instructions adressées au prince Galitzin son ambassadeur pour le paiement de la bibliothèque : *prenez garde surtout, en remettant cette somme à M. Diderot, de ne point blesser sa délicatesse.* S'il est beau d'obliger, il est sublime de le faire de cette manière. Ah ! mon maître, nous devenons des Scythes, et les Russes deviennent des Grecs. Mettez à côté de cela ce qu'on fait pour les malheureux Calas et comment on le fait, et vous verrez que j'ai raison. Consolons-nous, pourtant, puisque la bonne cause gagne de tous côtés. Ce serait une belle conquête que celle de l'Espagne, si nous pouvions y détrôner l'Inquisition, la vérité n'aura jamais remporté de plus grande victoire, et les Espagnols y gagneraient bien plus qu'ils n'ont fait à la conquête du nouveau monde. J'envoie au marquis de Marros une petite grenade à jeter dans le fort de ces tigres (1).

Il vient de partir un ruban (2) pour Mme de Coaslin, je la crois digne de le porter. Il est charmant, ce ruban, et fort, d'une excellente qualité. Dieu nous en conserve la fabrique et maintienne en bonne santé le fabricant pour la gloire de son saint nom.

J'ai eu mille peines à avoir votre dernier paquet, où sont toutes les pièces des Sirven. Je devais le recevoir vendredi, il a fallu que j'aille moi-même le chercher et je ne l'ai obtenu que ce matin. Je remettrai ce soir à Elie tout ce qu'il contient avec le billet que vous y avez joint pour lui. Je compte qu'il sera satisfait des réponses à ses questions ; elles me paraissent aussi précises qu'il est possible à ce malheureux père de les donner. Le mémoire d'Elie est presque entièrement fini, je crois qu'il sera triomphant et que nous arracherons encore ces infortunés à l'oppression des barbares : il le faut pour l'honneur de la philosophie, pour la sûreté des citoyens, et pour le désespoir des monstres qui immolent sans pitié l'innocence à leur détestable fanatisme.

Ils ne seraient pas moins cruels ici, s'ils osaient. Vous croirez que je dis un mensonge ; mais il est vrai que, sans l'abbé Chauvelin et quelques autres, les jansénistes du Parlement auraient dénoncé *la Destruction* et que la chose est encore en débat. Pour le coup, c'est bien leurs implacables absurdi-

(1) Damilaville avait été chargé par Voltaire, le 22 avril, d'envoyer un *Catéchisme de l'honnête homme* à M. Deguia, marquis de Marros.
(2) Ce ruban, c'est *le Catéchisme de l'honnête homme*.

tés qu'ils défendent, car l'ouvrage n'attaque rien autre chose. Ces infâmes persécuteurs le sont plus cent fois que ceux qu'ils ont détruits.

Voulez-vous être de notre cadeau à la pauvre veuve Calas ? Je vous ai réservé un intérêt dans cette affaire où il n'est admis que des Philosophes et en fort petit nombre, et par faveur. Vous aurez pour associés Platon, Grimm, Mme Epinay, une autre femme charmante, votre disciple et vraisemblablement Protagoras, voilà tout ; vous n'avez qu'à parler. Nous ne pouvons pas jouir de même du bonheur de participer aux bienfaits dont vous avez comblé cette famille, mais il faut que vous ayez sur nous tous les avantages.

Enfin, frère Gabriel achève donc la condamnation du plat théologien dénonciateur (1). Je l'attends avec impatience; il faudrait qu'ils fussent tous condamnés à labourer la terre et à faire amende honorable au sens commun.

Ah ! mon très illustre maître, mon cœur n'a point de désir plus vif que celui de vous embrasser. Il est arrêté dans mon âme que je jouirai de ce bonheur au mois de septembre prochain, si rien ne vous empêche de me recevoir. Je n'aurai jamais goûté tant de félicité que lorsque je vous tiendrai contre ma poitrine. J'en tressaille de joie. J'en ai senti une bien vive en voyant deux lettres écrites de votre main. Ménagez des jours qui me sont si précieux et si nécessaires pour la destruction de l'infâme. Je vous baise comme un pauvre.

9

31 juillet 1766 (2).

Voici, mon très illustre maître, des nouveaux mémoires (3) pour l'histoire de nos fastes dans ce siècle. En vérité, l'horreur redouble à chaque instant. Hier, c'étaient des enfants de vingt ans (4) immolés au fanatisme, à la cupidité, à la jalousie ; aujourd'hui, c'est un vieillard de soixante-cinq ans, que la calomnie précipite chargé de fer dans des cachots. L'âge, les

(1) L'archevêque de Paris, dénonciateur de la *Gazette littéraire*, fondée par le duc de Praslin. D'Alembert se proposait de lui répondre. D'après Grimm (juin 1765) ce fut l'abbé Morellet qui rédigea les *Observations sur une dénonciation de la Gazette littéraire*.

(2) Réponse à la lettre de Voltaire du 25 juillet.

(3) Sur l'affaire La Chalotais.

(4) Le chevalier de la Barre et ses « complices ».

talents, les vertus, le mérite, les services rendus, l'estime publique, rien n'y fait ; au contraire, tout cela excite la rage des méchants et l'homme de bien est proscrit. On dit que le roi a lu ces mémoires qui m'ont fait verser des larmes de sang. Je ne le crois pas, puisque M. de la Chalotais a été arrêté sur la dénonciation de ses accusateurs ; sans doute ceux-ci le seraient actuellement sur son accusation contre eux, sauf à faire justice des coupables. Cette réciprocité est, à ce qu'il me semble, d'équité naturelle et civile. Quoi qu'il en soit, dites-moi, après avoir lu ces écrits, s'il est une seule action de la vie la plus innocente et la plus vertueuse qui puisse être pratiquée en sûreté. Qui est-ce qui ne tremblera pas dans sa chambre, pour le coup, étant seul ? qui osera écrire à son fils, à son père, à son ami ? O malheureux humains, à quel sort êtes-vous réduits ! C'est un bonheur inouï que le mémoire de M. de la Chalotais ait pu percer les murs de sa prison et parvenir jusqu'au public. Il fait une sensation terrible ; il n'est personne qui ne pleure sur son sort, et j'ose espérer que cet effet pourra le changer. O Calonne, où cacherez-vous l'infamie dont votre trahison doit vous couvrir ? Qui pourra jamais réparer les outrages et les maux que l'homme de bien a soufferts ? Quels monstres que les hommes ! Je leur conseille de vanter encore leur supériorité sur les autres animaux !

Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo quo nemore unquam
Expiravit aper majoris dentibus apri !

J'attends *Platon* qui va venir dîner et conférer avec moi plus particulièrement que nous n'avons pu le faire encore sur l'affaire en question (1). J'en ai beaucoup causé hier avec *Protagoras*. Personne ne dit non, mais cela vaut la peine d'y penser. *Platon* pense bien comme vous sur la révolution que cela pourrait produire, et il est sûr que rien ne serait plus capable d'accélérer les progrès du bien. Samedi, je vous ferai part du résultat de notre conversation d'aujourd'hui. J'attends moi-même celui des réflexions que je vous ai supplié de faire pour presser davantage les autres de prendre une résolution digne d'eux et qui puisse être utile à tous.

(1) Voltaire rêvait de voir Diderot s'installer à Clèves pour achever d'imprimer l'*Encyclopédie*.

Vous avez sur l'affreuse tragédie d'Abbeville tout ce qu'il est possible d'avoir. L'anecdote du cardinal le Camus est bien singulière (1) et mérite d'être consacrée. Son sort et celui de son parent forment un étrange contraste et qu'il ne faudra pas oublier. Comme la fatalité se joue des hommes !

La générosité du roi de Prusse pour Sirven (2) nous a fait à tous un plaisir bien vif et bien doux. Toutes les âmes ne sont pas atroces. Nous rouons, nous emprisonnons, nous brûlons, nous pendons, nous dépouillons les innocents, les étrangers les secourent ! Nous persécutons le mérite et la vertu, ils leur offrent des asiles ! Quelle honte pour la nation et quelle gloire pour eux !

Elie de Beaumont est actuellement occupé à terminer le mémoire de Sirven. Il ne le quittera point qu'il ne soit entièrement fini ; il a refusé plusieurs affaires pour ne s'en point détourner, et n'en recevra aucune. Cela est certain. Ainsi je le suis qu'au plus tard dans quinze jours vous aurez cet écrit. Je crois bien que les horreurs dont on est occupé empêcheront qu'il ne produise tout l'effet qu'on en aurait attendu, mais n'importe. O Dieu ! quelle liste de crimes ! On passe d'indignation en indignation : elles se succèdent avec une abondance et une rapidité qui fait trembler. Voilà nos nouveautés. Gémissons et soyons prudents. Persistons néanmoins dans la communion sainte qui nous unit, et montrons que *multum sibi adjicit virtus lacessita.*

Je vous embrasse, mon très illustre ami, avec autant de douleur que de respect et de tendresse. Tous nos frères en font autant.

DAMILAVILLE.

(1) « Le Cardinal le Camus, dit Voltaire dans sa lettre du 25 juillet à Damilaville, avait commis des profanations bien plus grandes, car il avait communié un cochon avec une hostie ; et il ne fut qu'exilé. Il devint ensuite cardinal et mourut en odeur de sainteté. »

(2) Frédéric avait envoyé 500 livres à Sirven.

LE JOURNAL DE JULIUS RODMAN

RELATION DE LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DES MONTAGNES ROCHEUSES DE L'AMÉRIQUE DU NORD QUI AIT JAMAIS ÉTÉ ACCOMPLIE PAR UN HOMME CIVILISÉ

(*Suite* [1])

—

CHAPITRE IV

[Nous avons laissé nos explorateurs, le 5 septembre, craignant une attaque immédiate des Sioux. Des descriptions exagérées de la férocité de cette tribu avaient donné à la troupe le vif désir de les éviter, mais le rapport du brave Ponca montrait qu'une rencontre était fatale. Les voyages nocturnes furent donc abandonnés comme impolitiques, et l'on résolut de payer d'audace et de voir ce que donnerait la forfanterie. Le reste de la nuit du 5 fut employé à des démonstrations belliqueuses. Le grand bateau fut, dans la mesure du possible, mis en état de guerre, et l'on s'efforça de prendre l'aspect le plus farouche que permît la situation. Entre autres préparatifs de défense, le canon fut hissé sur le pont et placé à l'avant, avec une charge de balles de fusil en guise de mitraille. Juste avant le lever du soleil, les voyageurs partirent en grande bravade, poussés par un fort vent. Afin que l'ennemi ne perçût aucune apparence de défiance ou de crainte, la troupe entière s'associa aux Canadiens pour hurler à pleine voix une bruyante chanson de matelots, faisant résonner les bois, et les buffles regarder fixement.

Les Sioux, en somme, paraissent avoir été l'épouvantail par excellence de M. Rodman ; et il s'arrête sur eux et sur leurs exploits avec une particulière insistance. Le récit comprend une description détaillée de la tribu, description que nous ne pouvons suivre que dans la mesure où elle apporte des éléments nouveaux ou de grand intérêt. *Sioux* est le nom par lequel les Français désignent ces Indiens — les Anglais en ont fait

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 380.

Sues. Leur nom primitif est, paraît-il, *Darcotas*. A l'origine, ils résidaient aux bords du Mississippi; mais ils avaient étendu leurs territoires et, à la date du Journal, occupaient presque entièrement la vaste contrée circonscrite par le Mississippi, la Saskatchawine, le Missouri, et la Rivière Rouge du Lac Winnipeg. Ils étaient subdivisés en nombreux clans. Les Darcotas proprement dits ou Winowacants, appelés « Gens du Lac » par les Français, comprenaient environ cinq cents guerriers et habitaient sur les deux rives du Mississippi aux environs des chutes de Saint-Antoine. Les Wappatomies, au nombre d'environ deux cents guerriers, étaient voisins des Winowacants et résidaient plus au nord, sur la rivière Saint-Pierre. Plus haut encore, sur la même rivière, vivait une bande de cent hommes qui se donnaient le nom de Wappytooties, et que les Français désignaient sous celui de « Gens des Feuilles ». Enfin, près des sources de la Saint-Pierre se trouvaient les Sissytoonies, au nombre d'environ deux cents. Sur le Missouri habitaient les Yanktons et les Tetons. La première tribu comprenait deux branches, septentrionale et méridionale, dont la première vivait à la manière des Arabes dans les plaines où prennent leur source les rivières Rouge, Sioux et Jacques, et comptait à peu près cinq cents hommes. La seconde occupait la région comprise entre la rivière des Moines d'une part, les rivières Jacques et Sioux de l'autre. Mais les Sioux les plus redoutés pour leurs actes de violence, ce sont les Tetons ; et ceux-là comprennent quatre tribus : les Saonies, les Minnakenozzies, les Okydandies et les Bois-Brûlés. Ces derniers, dont un corps embusqué s'apprêtait à arrêter les voyageurs, étaient les plus sauvages et les plus formidables de la race entière. Ils vivaient, au nombre de deux cents environ, sur les deux rives du Missouri, près des rivières que les capitaines Lewis et Clarke ont dénommées Teton et Blanche. Juste au-dessous de la rivière de Chayenne étaient les cent cinquante Okydandies. Les Minnakenozzies — deux cent cinquante — occupaient un territoire entre la Chayenne et la Watarhoo; les Saonies, la plus importante des bandes tetonnes, qui ne comprenait pas moins de trois cents guerriers, vivaient dans le voisinage de la Warreconne.

Outre ces quatre divisions — les véritables Sioux — il existait cinq tribus de dissidents appelés Assiniboins : deux

cents Assiniboins Ménatopé, sur la Rivière de la Souris, entre l'Assiniboin et le Missouri ; deux cent cinquante Assiniboins Gens-de-Feuilles, sur les deux rives de la Rivière-Blanche ; quatre cent cinquante Grands-Diables, errant aux alentours des Rivières Porc-Epic et du Lait ; et enfin deux autres bandes dont les noms ne sont point donnés, mais qui parcouraient les bords de la Saskatchawine et comprenaient en tout quelque sept cents guerriers. Ces dissidents étaient souvent en guerre avec les Sioux proprement dits, d'où ils descendaient.

Au physique les Sioux sont en général une race laide et mal faite. Ils ont les membres beaucoup trop petits pour le tronc selon nos canons de la forme humaine. Leurs pommettes sont hautes, leurs yeux saillants et ternes. Les hommes ont la tête rasée, sauf au sommet, d'où pend jusque sur les épaules une longue touffe nattée. Cette touffe est scrupuleusement soignée, mais parfois on la coupe en certaines circonstances solennelles ou tristes. Un chef Sioux en grande tenue offre un aspect frappant. Tout son corps est barbouillé de graisse et de charbon. Il porte une chemise de peaux arrivant jusqu'à la taille, autour de laquelle s'enroule une ceinture, aussi de peaux, mais parfois d'étoffe, large d'environ un pouce. Cette ceinture soutient un morceau de lainage ou de fourrure passé entre les cuisses. Sur les épaules est jeté un manteau de buffle blanchi qui se porte poil en dedans lorsqu'il fait beau, mais poil en dehors lorsqu'il pleut. Ce vêtement est assez large pour envelopper tout le corps, et porte souvent comme ornement des piquants de porc-épic (qui font un bruit de crécelle lorsque le guerrier remue) et une grande variété de figures grossièrement peintes, symbolisant le caractère militaire de celui qui le porte. Au sommet de la tête est plantée une plume de faucon, ornée de piquants de porc-épic. Des guêtres de peau d'antilope préparées servent de pantalons ; elles offrent de chaque côté des coutures larges d'environ deux pouces, et de place en place de petites touffes de cheveux humains, trophées de quelque expédition de scalpage. Les mocassins sont de peau d'élan ou de buffle, portée poil en dedans. En certaines occasions spéciales on voit pendiller à chacun des talons des chefs une peau de putois. Les Sioux apprécient beaucoup cet animal infect, et en recherchent beaucoup la fourrure pour leurs sacs à tabac et autres accessoires.

La toilette que portent les squaws des chefs est aussi remarquable. Elles ont les cheveux longs, séparés sur le front, et pendants librement derrière, à moins qu'ils ne soient rassemblés dans une sorte de filet. Leurs mocassins ne diffèrent point de ceux de leurs maris ; mais leurs guêtres ne montent pas plus haut que le genou, où elles sont couvertes par l'incommode chemise de peau d'élan qui pend jusque sur les jambes, et que soutient une ficelle passée sur les épaules. Cette chemise est habituellement serrée autour de la taille par une ceinture, et sur le tout vient se placer un manteau de buffle pareil à celui des hommes. Les tentes des Sioux Tetons sont décrites comme de construction soignée, faites de peaux de buffle blanchies, solides et montées sur des piquets.

La région infestée par cette tribu s'étend sur une longueur de cent cinquante milles et plus aux bords du Missouri. Elle comprend surtout des prairies, mais quelques collines la coupent par endroits, qui toutes offrent des gorges et ravines profondes, sèches au milieu de l'été, mais servant de lit, durant la saison des pluies, à des torrents impétueux et boueux. Les bords, au sommet comme à la base, en sont frangés de bois épais, mais le pays offre l'aspect général d'une terre basse et nue, couverte d'herbes denses, sans arbres. Le terrain est fortement imprégné de substances minérales de diverses sortes, notamment de sulfate de soude, de couperose, de soufre et d'alun, qui colorent l'eau de la rivière et lui donnent une odeur et un goût nauséabonds. Les animaux les plus communs sont le buffle, le cerf, l'élan et l'antilope. Nous reprenons le texte du Journal.]

Le 6 septembre.— La région était découverte, et la journée remarquablement agréable : de sorte que nous étions tous en d'assez bonnes dispositions malgré les probabilités d'être attaqués. Jusque-là nous n'avions pas aperçu un seul Indien, et nous avancions rapidement à travers leur territoire redouté. Mais je connaissais trop bien la tactique des sauvages pour ignorer que nous étions observés de près ; et j'avais la conviction que nous aurions des nouvelles des Tetons dès la première gorge qui leur offrirait une embuscade commode.

Vers midi, un des Canadiens cria : « les Sioux ! les Sioux ! » et attira notre attention sur un ravin long et étroit qui coupait la prairie à notre gauche, s'étendant perpendiculairement

au rivage vers le sud aussi loin que portait la vue. Cette gorge servait de lit à un ruisseau dont les eaux étaient fort basses, et les deux côtés s'en dressaient comme de hauts murs réguliers. Avec une lunette d'approche je vis de suite la cause de cette alarme. Une importante troupe de sauvages à cheval descendait la gorge en file indienne, avec l'intention manifeste de nous surprendre. Leurs coiffures de plumes les avaient trahis : car de temps en temps nous en voyions quelqu'une dépasser la bordure du ravin aux points où le lit surélevé forçait les Indiens à remonter. Au mouvement des plumes, on reconnaissait qu'ils étaient à cheval. La troupe venait sur nous fort rapidement ; et j'ordonnai de faire force de rames, de manière à dépasser l'embouchure du ruisseau avant qu'elle ne l'ait atteinte. Sitôt qu'ils eurent compris, à notre allure précipitée, qu'ils étaient découverts, ils poussèrent un grand hurlement, grimpèrent hors du ravin, et, au nombre d'environ cent, foncèrent vers nous au galop.

Notre situation était assez alarmante. A n'importe quel autre point de notre trajet de ce jour, je ne me serais pas autant soucié de ces ravageurs; mais en cet endroit précis les rives étaient exceptionnellement hautes et escarpées, à peu près comme celle du ruisseau ; si bien que les sauvages pouvaient nous dominer tout à fait, cependant que le canon, sur lequel nous comptions tant, ne pouvait absolument pas être pointé sur eux. De plus, le courant au milieu du fleuve était si violent et si irrégulier que nous ne pouvions avancer qu'en lâchant nos armes et en employant toutes nos forces à ramer. Près de la rive nord, il y avait trop peu de fond même pour la pirogue. Notre seul moyen d'avancer, si nous voulions aller de l'avant, était de rester à distance d'un jet de pierre moyen de la rive gauche ou sud, où nous nous trouvions complètement à la merci des Sioux, mais où nous pouvions marcher grâce à nos voiles, à nos perches et à la faveur du remous. Si les sauvages nous avaient attaqués à ce moment-là, je ne vois pas comment nous aurions pu leur échapper. Ils étaient tous abondamment munis d'arcs, de flèches, portaient de petits boucliers et offraient un aspect fort noble et pittoresque. Quelques-uns des chefs avaient des lances ornées de pavillons bizarres, et avaient vraiment fière tournure.

Contre toute prévision et grâce soit à notre bonne fortune,

soit à la grande stupidité des Indiens, nous sortîmes de cette situation critique. Les sauvages, ayant galopé jusqu'au bord de la falaise qui nous dominait, poussèrent un nouveau hurlement et commencèrent mille gesticulations qui signifiaient, à ce que nous comprîmes de suite, que nous devions nous arrêter et venir au rivage. J'avais prévu cette demande, et avais décidé qu'il serait plus prudent de n'en tenir nul compte et de poursuivre notre chemin. Mon refus de m'arrêter eut tout au moins un bon effet, car il sembla déconcerter au dernier point les sauvages, qui ne purent rien comprendre à cette attitude, et nous regardèrent abasourdis, de l'air le plus sot du monde, pendant que nous continuions à avancer sans leur répondre. Bientôt ils commencèrent à discuter entre eux avec agitation ; et enfin, ne parvenant pas à s'expliquer notre manière d'agir, ils firent demi-tour vers le sud et partirent au galop, nous laissant aussi surpris que réjouis de leur départ.

Nous profitâmes de cette chance de notre mieux, et poussâmes de toutes nos forces afin de sortir de la région des falaises escarpées avant le retour inévitable de nos ennemis. Deux heures plus tard environ, nous les aperçûmes de nouveau, tout au loin, venant du sud, mais en nombre beaucoup plus important. Ils arrivaient au grand galop, et atteignirent bientôt le fleuve. Mais notre position était maintenant bien plus favorable : car les rives étaient en pente, et il n'y avait point d'arbres pour protéger les sauvages contre nos balles. De plus, le courant n'était pas aussi rapide qu'auparavant, et nous pouvions rester au milieu du fleuve.

La troupe, à ce qu'il paraît, ne s'en était allée que pour trouver un interprète, qui se montra maintenant, campé sur un grand cheval gris, et, avançant aussi loin dans l'eau qu'il le pouvait sans perdre pied, nous invita en mauvais français à nous arrêter et à venir au rivage ; à quoi, je fis répondre par un des Canadiens que, pour obliger nos amis les Sioux, nous voulions bien nous arrêter un instant, et causer, mais qu'il n'était pas commode pour nous de venir à terre, parce que nous ne pouvions pas le faire sans déplaire à notre grande médecine (ici le Canadien désigna du geste le canon) qui désirait vivement continuer son voyage et à qui nous n'osions pas désobéir.

Là-dessus ils recommencèrent à s'agiter, à gesticuler et à

chuchoter, comme dans la plus vive perplexité. Pendant ce temps nous avions ancré nos bateaux dans une position favorable, et j'étais résolu à combattre maintenant, si besoin, et de m'efforcer à recevoir les pillards de manière à leur inspirer pour l'avenir une terreur salutaire. Je me disais qu'il était à peu près impossible de rester en bons termes avec ces Sioux, qui étaient nos ennemis nés, et que seule la conviction de notre force pouvait empêcher de nous voler et de nous massacrer. Si, accédant à leurs exigences actuelles, nous descendions sur le rivage et parvenions même, par des cadeaux et des concessions, à obtenir une temporaire sécurité, cette ligne de conduite ne pouvait, en fin de compte, nous servir de rien : c'était là pallier le mal plutôt qu'y remédier radicalement. Sûrement ils assouviraient tôt ou tard leur vengeance; et s'ils nous laissaient avancer maintenant, ils nous attaqueraient par surprise plus tard, à un moment où peut-être nous aurions du mal à les repousser, bien plus à leur inspirer la terreur. Situés comme nous l'étions, nous pouvions leur donner une leçon mémorable; peut-être ne retrouverions-nous jamais pareille occasion. Voyant mon avis partagé par tous sauf par les Canadiens, je me décidai à adopter une attitude hardie et à provoquer les hostilités plutôt que de les éviter. Cette tactique était la bonne. Les sauvages semblaient n'avoir point d'armes à feu, sauf un vieux mousqueton que portait un des chefs; et leurs flèches auraient peu d'efficacité vu la grande distance qui nous séparait. Quant à leur nombre, il nous importait peu : leur position les exposait en plein au feu de notre canon.

Lorsque Jules (le Canadien) eut fini son discours sur le sujet de déplaire à notre grande médecine, et lorsque l'agitation qui s'ensuivit parmi les sauvages se fut quelque peu calmée, l'interprète parla de nouveau et nous interrogea sur trois points. Il désirait savoir, d'abord, si nous avions du tabac, du whisky, ou des fusils — deuxièmement, si nous ne voulions pas que les Sioux nous aidassent à faire remonter à notre grand bateau le Missouri jusqu'à la région des Ricarees, qui étaient des brigands finis — et troisièmement, si notre médecine n'était pas une énorme et très forte sauterelle verte.

A ces questions formulées avec la plus profonde gravité, Jules, guidé par moi, répondit de la sorte. D'abord, que nous

avions en abondance du whisky et du tabac, ainsi qu'une inépuisable provision de fusils et de poudre — mais que notre grande médecine venait tout juste de nous dire que les Tetons étaient de pires brigands que les Ricarees — qu'ils étaient nos ennemis — qu'ils étaient restés depuis longtemps embusqués pour nous arrêter au passage et nous tuer — que nous devions ne rien leur donner du tout et n'avoir avec eux aucun rapport. C'est pourquoi en eussions-nous même eu le désir, que la crainte de déplaire à la grande médecine, avec laquelle il ne fallait pas badiner, nous eût empêchés de rien leur donner. Deuxièmement, nous ne pouvions songer à les employer comme bateliers — et troisièmement qu'il était bien heureux pour eux (les Sioux) que notre grande médecine n'ait pas entendu leur dernière question relative à la « grande sauterelle verte », car, dans ce cas-là, il eût pu leur en cuire. Notre grande médecine n'était rien moins qu'une grande sauterelle verte ; et cela, ils ne tarderaient point à l'apprendre à leurs dépens, s'ils ne se hâtaient de retourner tous à leurs affaires.

Malgré le danger imminent, nous pouvions à peine garder notre sérieux en voyant l'air d'admiration profonde et d'étonnement des sauvages en entendant ces réponses. Et je présume qu'ils se seraient immédiatement dispersés, nous laissant continuer notre route, n'eût été la phrase malheureuse par laquelle je les informais qu'ils étaient de pires brigands que les Ricarees. C'était apparemment là une insulte de la dernière atrocité, qui déchaîna en eux une incoercible fureur. Nous entendîmes les mots « Ricaree ! Ricaree ! » répétés maintes fois sur le ton le plus emphatique et le plus agité ; et la troupe entière, à ce qu'il nous semblait, se partageait en deux fractions : l'une alléguait l'immense pouvoir de la grande médecine, l'autre, la honte intolérable d'avoir été appelés de pires brigands que les Ricarees. Cependant nous conservions notre position dans le milieu du fleuve, fermement résolus à envoyer aux scélérats une volée de mitraille dès leur première manifestation d'hostilité

Bientôt l'interprète, sur son cheval gris, entra de nouveau dans la rivière, et dit qu'il ne nous croyait pas meilleurs que de raison — que jusque-là tous les Visages-Pâles qui avaient remonté le fleuve s'étaient montrés amis des Sioux et leur avaient fait de grands cadeaux — qu'eux, les Tetons, étaient

décidés à ne point nous laisser avancer d'un pas si nous refusions de descendre sur le rivage et de livrer tous nos fusils, tout notre whisky ainsi que la moitié de notre tabac — qu'évidemment nous étions les alliés des Ricarees (qui à ce moment-là étaient en guerre avec les Sioux) et que notre but était de leur porter des approvisionnements, ce que nous ne ferions pas — et enfin, qu'ils avaient piètre opinion de notre grande médecine, qui nous avait dit un mensonge quant aux intentions des Sioux, et n'était positivement qu'une grande sauterelle verte, quoi que nous en puissions penser. Ces derniers mots : « grande sauterelle verte ! » furent repris par l'assemblée entière dès que l'interprète les eut prononcés, et hurlés à pleine voix, de manière que la grande médecine elle-même entendît bien le sarcasme. En même temps, ils se débandèrent en un furieux désordre, décrivant de petits cercles au galop de leurs chevaux, faisant mille gestes indécents et dédaigneux, brandissant leurs lances et préparant leurs flèches.

Je savais qu'une attaque s'ensuivrait immédiatement, et résolus de la prévenir sur-le-champ, afin qu'aucun des nôtres ne fût blessé par leurs traits; — il n'y avait rien à gagner en tardant, et tout avantage à agir promptement et résolument. Dès qu'une occasion favorable se présenta, l'ordre de faire feu fut donné et exécuté. L'effet de la décharge fut considérable et répondit entièrement à notre attente. Six des Indiens furent tués, environs trois fois autant grièvement blessés. Les autres furent frappés de terreur et de confusion ; ils s'enfuirent à toute vitesse dans la prairie, pendant que nous levions l'ancre, après avoir rechargé la pièce, et venions hardiment au rivage. Lorsque nous débarquâmes, pas un Indien, à part les blessés, n'était plus en vue.

Je confiai à Greely et à trois Canadiens le soin des bateaux, débarquai avec le reste de notre troupe, et, m'approchant d'un sauvage qui était grièvement mais pas mortellement blessé, j'eus avec lui, par l'intermédiaire de Jules, une conversation. Je lui dis que les blancs étaient bien disposés envers les Sioux et toutes les nations indiennes ; que le seul but de notre voyage dans ce pays était de piéger des castors et de visiter la magnifique région attribuée aux Sioux par le Grand-Esprit ; qu'après nous être procuré les fourrures que nous voulions et avoir vu ce que nous étions venus voir, nous nous en retour-

nerions ; que nous avions appris que les Sioux, et particulièrement les Tetons, étaient une race querelleuse, et que pour ce motif nous avions emmené avec nous notre grande médecine afin qu'elle nous protégeât ; qu'elle était maintenant fort exaspérée contre les Tetons, qui l'avaient abominablement insultée en la traitant de grande sauterelle verte (ce qu'elle n'était pas) ; que j'avais eu grand'peine à l'empêcher de se lancer à la poursuite des guerriers fuyards, comme de sacrifier les blessés gisant autour de nous, et n'étais parvenu à la pacifier qu'en répondant personnellement de la bonne conduite future des sauvages. A cet endroit de mon discours, le pauvre diable parut fort soulagé et me tendit la main en signe d'amitié. Je la pris, et l'assurai ainsi que ses amis de ma protection tant qu'on nous laisserait en paix. Je fis suivre cette promesse d'un cadeau de vingt carottes de tabac, de menue quincaillerie, de perles et de flanelle rouge pour lui et pour les autres blessés.

Pendant ce temps nous guettions avec soin les mouvements des Sioux fugitifs. De ceux-ci plusieurs groupes se montrèrent à bonne distance, au moment où je finissais de distribuer les cadeaux. Les blessés discernaient évidemment leurs camarades, mais pour ma part je crus préférable de ne faire semblant de rien, et bientôt après je m'en retournai aux bateaux. Tout cela nous avait retardés de trois bonnes heures, et il était plus de trois heures du soir lorsque nous nous remîmes en route. Nous fîmes très grande hâte, car je tenais à m'éloigner autant que possible du lieu de la rencontre avant la nuit. Nous avions bon vent arrière, et le lit du fleuve s'élargissant à mesure que nous remontions, la force du courant diminuait. Nous fîmes donc une bonne étape, et vers neuf heures nous avions atteint une grande île très boisée, proche de la rive nord, à l'embouchure d'un affluent. Nous résolûmes d'y camper. A peine avions-nous mis pied sur la plage qu'un des Greely tua un beau buffle — dont l'espèce abondait sur l'île ; — et après avoir posté nos sentinelles pour la nuit, nous en mangeâmes la bosse à souper, l'arrosant de bonnes doses de whisky. Nous discutâmes alors notre exploit de la journée, que la plupart des hommes traitèrent comme une bien bonne farce ; mais il m'était impossible, à moi, de trouver en un tel sujet motif de réjouissance. Jamais auparavant mes mains n'avaient répan-

du de sang humain : et quoique ma raison me dît que j'avais pris le parti raisonnable, et en fin de compte sans doute le plus miséricordieux, ma conscience, se refusant à écouter la voix de la raison même, murmurait obstinément à mon oreille : « C'est du sang humain que tu as versé ! » Les heures s'écoulaient, lentes — je ne parvenais pas à m'endormir. Enfin l'aube apparut ; avec ses fraîches rosées, ses brises plus fraîches encore, ses fleurs souriantes, elle m'apporta un nouveau courage, un cours de pensées plus hardi, qui me permirent de considérer avec plus de fermeté ce qui avait été fait, et de ne me placer qu'au juste point de vue de l'urgente nécessité de l'acte.

7 septembre. — Partîmes de bonne heure, et fîmes bonne route, par fort et froid vent d'Est. Arrivâmes vers midi à la gorge supérieure de ce qu'on nomme la Grande Courbe, un endroit où le fleuve fait un circuit de trente milles pleins entre deux points dont la distance à vol d'oiseau n'atteint pas quinze cents mètres. A six milles au delà se trouve un affluent d'environ trente-cinq mètres de large, venant du sud. Ici la contrée offre un caractère particulier : les deux rives du fleuve sont couvertes de pierres rondes que le courant a détachées des falaises, et offre sur une longueur de plusieurs milles l'aspect le plus singulier. Le chenal est peu profond, et souvent coupé par des allaises. Ici l'on trouve le cèdre plus souvent qu'aucune autre essence, et les prairies sont couvertes d'une sorte de cactus épineux fort raides, parmi lesquels nos hommes en mocassins eurent grand'peine à avancer.

Vers le coucher du soleil, en essayant d'éviter un chenal rapide, nous eûmes le malheur de pousser le babord de notre grand bateau contre le bord d'une allaise, ce qui le fit si bien donner de la bande qu'il faillit, malgré les plus grands efforts, se remplir d'eau. La poudre non emballée en souffrit grand dommage, et toute notre pacotille se trouva plus ou moins abîmée. Sitôt que nous nous aperçûmes que le bateau penchait, nous sautâmes tous à l'eau, qui en cet endroit nous arrivait aux aisselles, et redressâmes à force de bras le côté qui s'inclinait. Nous n'en restâmes pas moins dans l'embarras, car tous nos efforts suffisaient à peine à l'empêcher de chavirer, et aucun de nous ne pouvait se détacher pour aller pousser. Nous fûmes soulagés, de manière inattendue, au moment où nous

étions bien près de désespérer : l'allaise entière s'écroula sous le bateau. Dans cette région le lit du fleuve est fréquemment obstrué par ces bancs mouvants, qui changent de place avec une grande rapidité, sans cause apparente. Ils sont constitués de sable fin, dur, jaune, qui une fois sec devient presque impalpable, offre un aspect brillant, et ressemble alors à du verre.

8 septembre. — Nous étions encore au cœur du pays des Tetons, et restions sur le qui-vive, nous arrêtant le moins possible et rien que sur les îles, où nous trouvions une grande abondance de gibier — buffles, élans, cerfs, chèvres, cerfs à queue noire, antilopes, pluviers et brantas de différentes espèces. Les chèvres sont extraordinairement apprivoisées, et n'ont *point* de barbe. Le poisson n'est pas aussi abondant que plus bas. John Greely tua un loup blanc dans un ravin d'un des plus petits îlots. Vu les difficultés de la navigation et la nécessité fréquente de haler les bateaux, nous n'avançâmes que peu ce jour-là.

9 septembre. — Temps appréciablement plus froid, ce qui nous donna à tous le désir de hâter notre traversée du pays des Sioux, vu le risque qu'il y aurait à établir notre camp d'hiver dans leur voisinage. Nous rassemblâmes donc nos forces, et avançâmes aussi vite que possible. Les Canadiens chantaient et criaient le long de la route. De temps en temps nous apercevions, tout au loin, un Teton solitaire ; mais on ne tenta point de nous harceler, et cette circonstance nous rassura peu à peu. Fîmes ce jour-là vingt-huit milles, et campâmes la nuit, tout réjouis, sur une grande le des plus giboyeuses et couverte d'une épaisse futaie de cotonniers.

[Nous omettons les aventures de M. Rodman depuis cette date jusqu'au 10 avril. Le dernier jour d'octobre, rien d'important ne s'étant passé dans l'intervalle, la troupe avança jusqu'à une petite rivière qu'ils dénommèrent rivière de la Loutre ; la remontant, ils trouvèrent à un mille de son embouchure une île très convenable à leurs desseins, y construisirent un fort de bois et installèrent leurs quartiers d'hiver. Cet endroit se trouve juste au-dessus des vieux villages Ricara. Plusieurs troupes de ces Indiens visitèrent les voyageurs, et se montrèrent parfaitement bien disposés à leur égard — ils avaient appris la rencontre avec les Tetons, dont le résultat

les avait remplis de joie. Il n'y eut plus aucune difficulté du fait des Sioux. L'hiver s'écoula d'agréable manière, et sans incident digne d'être noté. Le 10 avril, la troupe reprit son voyage.]

CHAPITRE V

10 avril 1792.— Le temps était redevenu exquis, et ranimait pleinement nos esprits. Le soleil faisait sentir sa force; et la rivière, à ce que nous avaient certifié les Indiens, se trouvait entièrement libre de glaces jusqu'à cent milles en amont. Nous prîmes congé de Petit-Serpent (un chef des Ricarees qui, durant l'hiver, avait donné aux voyageurs mille preuves d'amitié) et de sa bande, avec un sincère regret, et nous nous mîmes en route après déjeuner. Perrine (un agent de la Compagnie des fourrures d'Hudson-Bay qui faisait route vers Petite-Côte) nous accompagna, ainsi que trois Indiens, jusqu'à dix milles de distance et retourna ensuite au village — où, à ce que nous apprîmes ultérieurement, il périt de mort violente, tué par une squaw qu'il avait insultée.

Après avoir quitté l'agent, nous poussâmes vigoureusement à la remonte, et fîmes bon chemin malgré un courant rapide. L'après-midi Thornton, qui depuis plusieurs jours se plaignait, tomba sérieusement malade; si bien que j'insistai pour que toute notre troupe revînt à la hutte afin d'y rester jusqu'à temps qu'il se rétablît. Mais il repoussa l'idée avec tant d'énergie que je me vis forcé de céder. Nous lui installâmes un lit confortable dans la cabine, et eûmes de lui le plus grand soin; mais il avait une fièvre violente, avec des poussées de délires, et je craignis fort qu'il ne mourût. Cependant nous continuions d'avancer résolument, et au soir nous avions fait vingt milles — un excellent résultat.

11 avril.— Encore très beau temps. Nous partîmes de bonne heure, par un vent favorable qui nous aida beaucoup. Aussi aurions-nous tous montré un entrain sans mélange, n'eût été la maladie de Thornton. L'état de celui-ci paraissait empirer considérablement, et je ne savais plus guère quel parti prendre. Toutes les mesures possibles furent prises pour le soulager; Jules, le Canadien, lui fit une tisane d'herbes de prairie qui provoqua une transpiration et calma dans une très appréciable mesure la fièvre. Nous nous arrêtâmes pour la nuit sur

la rive nord ; et trois chasseurs partirent au clair de lune dans la prairie, pour revenir à une heure du matin, sans leurs carabines, apportant une antilope grasse.

Ils racontèrent qu'ayant fait plusieurs milles à travers champs ils avaient atteint les bords d'un ravissant petit cours d'eau, où ils furent aussi surpris qu'alarmés de découvrir une forte bande de Sioux Saonies sur le pied de guerre; ceux-ci les capturèrent aussitôt et les entraînèrent sur l'autre rive, à distance d'un mille, jusqu'à une sorte de parc ou clos muré de terre et de branchages, qui contenait un nombreux troupeau d'antilopes. Ces animaux continuaient de pénétrer dans le clos, dont les entrées étaient disposées de manière à les empêcher de ressortir. C'était là une coutume annuelle des Indiens : l'automne les antilopes, cherchant nourriture et abri, quittent la prairie pour les régions montagneuses situées au sud de la rivière. Au printemps elles reviennent par grands troupeaux, et on les prend aisément en les attirant à l'intérieur d'un grand clos du genre décrit ici.

Les chasseurs (John Greely, le Prophète et un Canadien) n'espéraient guère échapper aux griffes des Indiens qui n'étaient pas moins d'une cinquantaine, et s'étaient à peu près résignés à mourir. Greely et le Prophète furent désarmés et ligottés ; mais le Canadien, pour quelque raison assez incompréhensible, fut laissé libre de ses mouvements ; sa carabine lui fut enlevée, mais les sauvages lui laissèrent son couteau de chasse (qu'ils ne remarquèrent probablement pas, vu qu'il le portait à sa guêtre dans une sorte d'étui), et à d'autres égards encore le traitèrent bien mieux que ses compagnons. Cette circonstance devait avoir pour résultat la libération des trois chasseurs.

Leur capture avait été effectuée vers neuf heures du soir. La lune brillait; mais comme l'air était plus froid que de coutume en la saison, les sauvages avaient allumé deux grands feux, assez loin du parc pour ne pas effrayer les antilopes qui continuaient de s'y précipiter. Ils étaient auprès de ces feux, occupés à cuire leur gibier, lorsque les chasseurs, débouchant d'un bouquet d'arbres, s'étaient trouvés si opinément devant eux. Greely et le Prophète, après avoir été désarmés et liés de fortes lanières en peau de buffle, furent jetés à terre sous un arbre à quelque distance du foyer, cependant que l'on permet-

tait au Canadien de s'asseoir près d'un des feux sous la garde de deux sauvages, les autres formant un cercle autour du deuxième foyer plus grand. Ceci fait, le temps s'écoula lentement; les chasseurs attendaient à tout moment la mort, et les deux qui étaient ligottés enduraient d'infinies souffrances tant leurs liens étaient serrés. Le Canadien avait essayé de converser avec ses gardiens dans l'espérance de les gagner et d'obtenir d'être relâché, mais n'avait pu parvenir à se faire comprendre. Vers minuit, le groupe rassemblé autour du plus grand foyer fut soudainement bouleversé par plusieurs grandes antilopes qui bondirent l'une après l'autre au milieu des flammes. Ces animaux avaient rompu en un point la clôture en terre qui les emprisonnait, et, affolés de fureur et d'épouvante, s'étaient précipités vers la clarté du feu, à la coutume des insectes en de pareilles circonstances. Mais il me semble que les Saonies n'avaient jamais eu connaissance d'un tel exploit de la part de ces créatures ordinairement timides : car cette interruption inattendue les remplit de terreur, et leur alarme devint détresse absolue quand tout le troupeau capturé se précipita et bondit sur eux une minute environ après l'irruption des premiers isolés. Les chasseurs décrivirent cette scène comme singulière entre toutes : les bêtes étaient apparemment furieuses ; et la vélocité, l'impétuosité avec lesquelles elles volèrent plutôt qu'elles ne bondirent à travers les flammes, et jusqu'au milieu des sauvages épouvantés, formait, au dire de Greely (un homme nullement enclin à l'exagération), un spectacle non seulement imposant, mais terrible. Elles chassèrent, de leur première charge, tout devant elles ; mais après avoir dispersé le grand foyer, elles se précipitèrent sur le petit, éparpillant les brandons et les bûches enflammées; puis elles revinrent, comme égarées, vers le grand, et allèrent de l'un à l'autre jusqu'à ce que les flammes s'éteignissent. Après quoi elles détalèrent vers les bois, par petites bandes, prestes comme l'éclair.

Beaucoup d'Indiens furent culbutés dans cette furieuse mêlée ; et sans doute plus d'un fut blessé grièvement, sinon mortellement, par les sabots aigus des antilopes agiles. Quelques-uns se jetèrent face contre terre, évitant ainsi tout dommage. Le Prophète et Greely, loin du feu, ne se trouvaient point en danger. Le Canadien fut dès la première charge jeté bas par une ruade, et resta plusieurs minutes sans connaissance.

Lorsqu'il reprit ses sens, l'obscurité était presque complète, car un épais nuage voilait la lune, et des feux rien ne subsistait que quelques brandons épars. Il ne vit alentour aucun Indien, et, se dressant bien vite pour fuir, s'en fut à tâtons jusqu'à l'arbre sous lequel gisaient ses deux camarades. Il eut bientôt fait de couper leurs liens, et les trois détalèrent à toute vitesse dans la direction de la rivière, sans prendre le temps de penser à leurs fusils ou à rien, sauf au salut immédiat. Après avoir fait quelques milles et ne se voyant pas poursuivis, ils ralentirent leur allure et s'arrêtèrent à une source pour y boire. C'est là qu'ils trouvèrent l'antilope qu'ils avaient, comme je l'ai dit, rapportée aux bateaux. La pauvre créature était couchée, pantelante et incapable de se mouvoir, au bord de la source. Elle avait une patte cassée et portait de manifestes traces de feu. Elle appartenait sans doute au troupeau qui avait été l'instrument de la délivrance.

S'il y avait eu pour elle la moindre chance de guérison, les chasseurs l'auraient épargnée en signe de gratitude. Mais elle avait été lamentablement maltraitée; aussi mirent-ils immédiatement un terme à ses souffrances et la rapportèrent-ils au camp, où nous en fîmes, le lendemain matin, un déjeuner excellent.

12, 13, 14, 15 avril. — Durant ces quatre journées nous continuâmes notre route sans aucune aventure notable. Le temps était très agréable pendant le milieu du jour, mais les nuits et les matinées étaient extrêmement froides, et nous eûmes de fortes gelées. Le gibier abondait. Thornton restait malade, et sa maladie me rendait perplexe et m'affligeait plus que je ne puis le dire. Sa compagnie me manquait beaucoup, et je m'aperçus qu'il était presque le seul membre de notre troupe à qui je pusse me confier absolument. Je veux dire par là, sans plus, qu'il était presque le seul à qui il me parût possible et désirable d'ouvrir librement mon cœur avec ses folles espérances et ses rêves fantaisistes —non point qu'aucun des autres fût indigne de confiance illimitée : au contraire, nous étions tous comme des frères, et jamais dispute de quelque gravité ne se produisit. Un même intérêt semblait nous unir tous; ou mieux, nous semblions être une bande de voyageurs *n'ayant point* d'intérêts en vue, — excursionnant pour le simple plaisir. A tout prendre, je ne puis dire exactement quelles idées les

Canadiens entretenaient à ce sujet. Eux, ils parlaient beaucoup, cela est vrai, des profits de l'entreprise, et surtout de la part qu'ils en attendaient ; pourtant je puis à peine croire qu'ils s'en soient préoccupés spécialement : ils étaient les hommes les plus libres d'arrière-pensée et, à coup sûr, les plus obligeants que la terre ait portés. Quant au reste de l'équipage, je n'ai pas le moindre doute que l'avantage pécuniaire devant résulter de l'expédition était bien le dernier de leurs soucis. Au cours du voyage surgirent des preuves singulières du sentiment qui nous était commun, plus ou moins, à tous. Des intérêts qui aux stations auraient été considérés comme d'importance capitale, nous les traitions comme indignes de mention sérieuse, nous les négligions ou les mettions entièrement de côté sous les prétextes les plus frivoles. Des hommes qui avaient parcouru des milliers de milles à travers de redoutables solitudes, assiégés d'affreux dangers et supportant les privations les plus douloureuses avec le but avoué de rassembler des pelleteries, daignaient rarement prendre la peine, une fois celles-ci obtenues, de les mettre en sûreté ; ils abandonnaient sans un regret une *cache* tout entière de belles peaux de castor plutôt que de renoncer au plaisir de remonter quelque rivière à l'aspect romantique ou de pénétrer dans quelque caverne dangereuse et hérissée de rochers, pour y trouver des minéraux dont ils ignoraient totalement les usages et dont à la première occasion convenable ils se débarrassaient comme de ballast inutile.

En tout ceci mon cœur était entièrement d'accord avec les autres ; et je puis bien dire qu'à mesure que nous poursuivions notre voyage je me trouvais de moins en moins intéressé à l'objet principal de l'expédition, et de plus en plus désireux de me détourner à la poursuite de purs et simples amusements — si tant est qu'on puisse définir d'un mot aussi faible cette ferveur profonde et intense entre toutes que je ressentais à contempler les merveilles et les majestueuses beautés de ces régions solitaires. Je n'avais pas plutôt examiné une contrée que j'étais pris d'un irrésistible désir de pousser plus loin et d'en explorer une autre. Mais jusque-là, je me sentais comme trop proche des stations habitées pour jouir pleinement de mon ardent amour de la Nature et de l'*inconnu*. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir conscience que *certains* pas civilisés, peu nombreux sans doute, avaient précédé les miens sur cette

route — que certains yeux, avant les miens, avaient été ravis des spectacles qui m'entouraient. Sauf pour ce sentiment toujours présent et importun, je me serais sans doute attardé plus souvent en chemin, me détournant pour examiner les aspects de la région limitrophe au fleuve, et peut-être m'enfonçant parfois jusqu'au cœur du pays au nord et au sud de notre route. Mais j'étais anxieux d'*avancer*,— d'arriver, si possible, au delà des bornes extrêmes de la civilisation,— de contempler, si faire se pouvait, ces montagnes gigantesques dont l'existence ne nous était connue que par de vagues rapports des Indiens. Ces espérances et intentions ultérieures, je ne les communiquai en entier à aucun membre de notre troupe, sauf à Thornton. Celui-ci participait à tous mes projets les plus visionnaires, et s'identifiait en plein à l'esprit d'entreprise romantique qui m'animait tout entier. Sa maladie était donc pour moi une amère calamité. Et de jour en jour son état empirait, sans qu'il fût en notre puissance de l'assister de manière efficace.

16 avril.— Aujourd'hui nous eûmes une pluie froide avec grand vent du nord, ce qui nous obligea à nous ancrer jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. A quatre heures du soir nous nous mîmes en route, et fîmes cinq milles avant la nuit. Thornton était beaucoup plus mal.

17 et 18 avril.— Durant ces deux jours le temps resta humide et désagréable, avec le même vent froid du nord. Nous vîmes sur la rivière, qui était très grosse et boueuse, beaucoup de grandes masses de glace. Le temps s'écoula péniblement, et nous ne fîmes point de chemin. Thornton paraissait mourant, et je décidai de camper au premier endroit propice et de rester jusqu'à la fin de sa maladie. Donc ce jour à midi, nous tirâmes les bateaux à la remonte d'un large affluent venant du sud, et installâmes un campement en terre ferme.

25 avril.— Nous restâmes près de cet affluent jusqu'à ce matin, où, à la grande joie de nous tous, Thornton était assez remis pour pouvoir continuer le voyage. Le temps était beau, et nous fîmes gaîment route à travers une région merveilleuse à voir, sans rencontrer un seul Indien ni encourir aucune aventure insolite jusqu'au dernier du mois, où nous atteignîmes le pays des Mandans, ou plutôt des Mandans, Minnetaree et Ahnahaways ; car toutes les trois tribus vivent côte à côte, occupant

cinq villages. Il y a peu d'années encore, les Mandans étaient établis à quelque quatre-vingts milles en aval, en neuf villages dont nous avions passé les ruines sans savoir ce qu'elles étaient — sept à l'ouest et deux à l'est du fleuve. Mais ils furent décimés par la petite vérole et par leurs ennemis héréditaires les Sioux jusqu'à se trouver réduits à une simple poignée ; ils remontèrent alors jusqu'au point qu'ils occupent aujourd'hui. [M. R. donne ici des renseignements passablement détaillés sur les Minnetarees, les Ahnahaways et les Wassatsons ; nous les omettons, car ils ne diffèrent en aucun point d'importance des relations qu'on a faites couramment sur ces nations.] Les Mandans nous reçurent de la manière la plus amicale ; et nous restâmes dans leur voisinage trois jours, pendant lesquels nous vérifiâmes et réparâmes la pirogue et d'autres parties de notre équipement. Nous nous procurâmes une bonne provision de blé dur, de couleur mêlée, que les sauvages avaient conservé l'hiver dans des trous près du devant de leurs demeures. Durant notre séjour chez les Mandans, nous reçûmes la visite d'un chef Minnetaree nommé Wan-Kerassah, qui se montra fort civil et nous rendit de nombreux services. Nous engageâmes son fils à nous accompagner en qualité d'interprète jusqu'au grand confluent. Nous fîmes au père plusieurs cadeaux dont il fut enchanté (1). Le 1er mai, nous prîmes congé des Mandans et continuâmes notre voyage.

1er mai.—La température était douce, et le pays environnant commençait à offrir l'aspect le plus ravissant grâce à la végétation renaissante, qui était à présent fort avancée. Les feuilles des cotonniers avaient déjà la largeur d'une couronne, et de nombreuses fleurs étaient épanouies. Les terrains bas commençaient ici à s'étendre davantage, et étaient bien boisés. Le cotonnier et le saule commun, aussi bien que le saule rouge, abondaient, avec des rosiers en buissons nombreux. Au delà des bas terrains du fleuve, le pays s'étendait en une immense plaine dont aucune partie n'était boisée. Le sol en était d'une richesse remarquable, et nous n'avions jamais vu pareille quantité de gibier. Sur chaque rive, un de nos chasseurs précédait les barques ; et aujourd'hui ils nous apportèrent un élan, une chèvre, cinq castors et un grand nombre de pluviers. Les

(1) Le chef Wankerassah est mentionné par les capitaines Lewis et Clarke, auxquels il rendit également visite.

castors, fort peu farouches, se laissaient prendre facilement. Cet animal, au point de vue alimentaire, est bel et bien une *bonne bouche :* la queue surtout, quelque peu glutineuse, à la façon des ailerons de flétan. Une queue de castor suffit à fournir un repas abondant pour trois personnes. Nous fîmes vingt milles avant la nuit.

2 mai. — Nous eûmes un beau vent ce matin et utilisâmes notre voilure jusqu'à midi; puis, le vent devenant un peu trop fort, nous fîmes halte pour la journée. Nos chasseurs partirent, et revinrent bientôt avec un élan énorme que Neptune avait jeté bas après une longue poursuite — car la bête n'avait reçu qu'une légère atteinte d'une chevrotine. Elle était haute de six pieds. Vers le crépuscule nous prîmes aussi une antilope. Aussitôt que celle-ci eut vu nos hommes, elle s'enfuit avec la plus extrême vélocité, mais au bout de quelques minutes s'arrêta sur ses pas, sans doute par curiosité — puis détala de nouveau. Elle répéta fréquemment cette action, se rapprochant chaque fois davantage, jusqu'à temps de s'aventurer à portée de fusil ; alors le Prophète tira et l'abattit. Elle était maigre, et pleine. Ces animaux, quoique d'une agilité incroyable à la course, sont mauvais nageurs, et deviennent par suite victimes des loups lorsqu'ils essaient de traverser un cours d'eau. Aujourd'hui fait douze milles.

3 mai. — Ce matin nous fîmes beaucoup de chemin, et à la nuit avions avancé de trente milles. Le gibier continuait d'abonder. Des buffles en nombre immense gisaient morts sur la rive, et nous vîmes des loups en foule dévorer les cadavres. Les loups fuyaient toujours à notre approche. Nous ne savions absolument pas comment expliquer la mort des buffles; mais quelques semaines après le mystère se révéla. Arrivant à une passe du fleuve où les bords étaient escarpés et l'eau profonde dès les rives, nous remarquâmes un nombreux troupeau de ces énormes bêtes qui traversait à la nage, et nous arrêtâmes pour observer leurs mouvements. Parvenus au rivage ouest, ils ne purent escalader la falaise, et n'avaient point pied. Après quelques efforts, et ne réussissant pas à trouver prise sur l'argile escarpée et glissante, ils firent volte-face et nagèrent vers la rive est, où la même sorte de précipices inaccessibles se présenta de nouveau, et où se répéta la vaine tentative d'escalade. Ils firent volte-face une seconde fois, puis une troisième,

une quatrième, une cinquième — toujours abordant le rivage presque aux mêmes points. Au lieu de se laisser descendre au fil du courant pour chercher quelque atterrissage plus favorable (qu'ils auraient pu rencontrer à un quart de mille en aval) ils semblaient résolus à maintenir leur position ; et à cet effet ils nageaient en fendant le courant à un angle aigu, faisant de grands efforts pour ne pas être entraînés à la descente. A leur cinquième traversée, les pauvres bêtes étaient si entièrement épuisées qu'il était visible qu'elles ne pouvaient plus rien faire. D'un effort terrible elles voulurent tenter l'escalade, et une ou deux d'entre elles avaient presque réussi lorsqu'à notre grande désolation (car nous ne pouvions contempler sans sympathie une si noble lutte) la masse entière de terre molle des falaises s'éboula, ensevelissant dans sa chute plusieurs des buffles, sans que le bord devînt plus accessible. Là-dessus le reste du troupeau se mit à pousser une sorte de beuglement ou de gémissement lamentable — des sons qui exprimaient plus de sombre tristesse et de désespoir que tout ce qu'on pourrait imaginer — je ne saurais jamais en oublier l'effet. Quelques bêtes essayèrent une fois encore de traverser le fleuve, se débattirent quelques instants, et s'enfoncèrent — le remous au-dessus de leurs corps rougit du sang qui dans l'agonie jaillissait de leurs naseaux. Mais pour la plus grande partie, après ces gémissements que j'ai décrits, ils semblèrent s'abandonner sans autre lutte à leur destin, roulèrent à la dérive et disparurent. Le troupeau entier fut noyé — pas un buffle n'échappa. Les cadavres furent rejetés une demi-heure plus tard à peu de distance en aval, sur une grève unie où, n'eût été leur ignorance têtue, tous les buffles auraient pu aborder en sécurité et sans peine.

4 mai. — Le temps était délicieux et, grâce à un bon vent chaud du sud, nous fîmes avant la nuit vingt-cinq milles. Aujourd'hui, Thornton se trouva assez rétabli pour aider au service du bateau. L'après-midi il sortit avec moi sur la prairie du côté ouest, où nous vîmes un grand nombre de fleurs printanières précoces, d'une sorte qu'on ne trouvait jamais près des stations. Il y en avait beaucoup, d'une rare beauté et d'un parfum délicieux. Nous vîmes aussi du gibier en grande variété, mais n'en tirâmes point, car nous étions sûrs que les chasseurs en rapporteraient plus qu'il n'en faudrait, et je ne

voulais point massacrer sans nécessité. Comme nous revenions, nous rencontrâmes deux Indiens de la nation Assinibouine, qui nous accompagnèrent jusqu'aux bateaux. Ils n'avaient pas témoigné la moindre méfiance durant la route, mais au contraire s'étaient montrés francs et assurés; nous fûmes donc bien surpris de les voir, une fois arrivés à un jet de pierre de la pirogue, faire tous deux une soudaine volte-face et décamper à toute vitesse à travers la prairie. Arrivés à bonne distance de nous, ils s'arrêtèrent et escaladèrent un monticule d'où l'on pouvait découvrir le fleuve. Là ils se couchèrent sur le ventre, et, le menton appuyé sur les mains, semblèrent nous contempler avec l'étonnement le plus profond. A l'aide d'une lunette je pus minutieusement observer leurs visages, qui exprimaient visiblement à la fois la stupéfaction et la terreur. Ils continuèrent longtemps à nous épier. Enfin, comme soudainfrappés d'une pensée, ils se levèrent avec précipitation et commencèrent une fuite rapide dans la direction d'où nous les avions vus déboucher d'abord.

5 mai. — Ce matin de fort bonne heure, comme nous nous mettions en route, une forte équipe d'Assinibouins fonça tout à coup sur les bateaux et parvint à s'emparer de la pirogue avant que nous ne pussions opposer aucune résistance effective. Personne, à ce moment, n'était sur la pirogue, sauf Jules, qui s'échappa en se jetant à l'eau et en nageant jusqu'au grand bateau, que nous avions poussé au large. Ces Indiens avaient été conduits vers nous par les deux qui nous avaient rendu visite la veille; et la troupe avait dû s'approcher de la manière la plus furtive qu'on puisse imaginer, puisque nos sentinelles étaient à leurs postes réguliers, et que Neptune même n'avait donné nul signe de leur approche.

Nous nous préparions à faire feu sur l'ennemi lorsque Misquash (notre nouvel interprète, le fils de Wanrassah) nous donna à entendre que les Assinibouins étaient amis et nous faisaient précisément des signes de paix. Quoique ne pouvant nous empêcher de penser que le fait de prendre notre bateau d'assaut constituait un bien douteux témoignage d'amitié, nous ne refusâmes pas de savoir ce que ces gens avaient à dire, et nous invitâmes Musquash à leur demander les raisons de leur conduite. Ils répondirent par de vives protestations d'estime; et nous finîmes par découvrir qu'ils n'avaient aucune

intention de nous molester une fois apaisée l'ardente curiosité qui les consumait, et qu'ils nous suppliaient à présent de satisfaire. Il paraît que les deux Indiens de la veille, dont la singulière conduite nous avait tant surpris, avaient été frappés de soudaine stupeur à l'aspect fuligineux de notre nègre Toby. Ils n'avaient jamais auparavant vu de moricaud, ne savaient point qu'il en existât; et il faut avouer que leur étonnement n'était pas tout à fait sans cause. De plus, Toby était bien le vieux bonhomme le plus laid qui ait vécu — il possédait tous les traits distinctifs de sa race : les grosses lèvres, les gros yeux blancs en boule, le nez camus, les longues oreilles, le crâne en calebasse, l'abdomen en poire, les jambes bancales.

Les deux sauvages, ayant conté leur aventure à leurs camarades, ne purent faire accepter pour vrai leur étrange récit; et ils risquaient de perdre à jamais leur caste, comme menteurs et fourbes, s'ils n'avaient offert de prouver leur véracité en conduisant toute la bande aux bateaux. L'attaque soudaine semble n'avoir été qu'un résultat de l'impatience des Assinibouins encore incrédules ; car jamais par la suite ils ne montrèrent la moindre hostilité; ils nous rendirent la pirogue aussitôt que nous leur eûmes fait comprendre que nous les laisserions regarder à leur aise le vieux Toby. Ce dernier personnage prit la chose comme une excellente plaisanterie et descendit incontinent sur le rivage *in naturalibus*, afin que les sauvages curieux pussent examiner la question sur toutes ses faces. Leur étonnement, leur satisfaction furent profonds et complets. Tout d'abord ils doutèrent du témoignage même de leurs yeux, crachant sur leurs doigts et frottant la peau du nègre pour bien s'assurer qu'elle n'était pas peinte. La laine de la tête provoqua des cris répétés d'approbation, et les jambes tortes furent admirées sans réserve. Notre vilain ami, par un pas de gigue, eut bientôt fait de porter au comble cet état de choses. L'émerveillement atteignit sa limite. Impossible de rêver plus hauts suffrages. Si Toby avait possédé une seule étincelle d'ambition, il aurait pu faire sur-le-champ une impérissable fortune en montant sur le trône des Assinibouins et en régnant comme Toby I.

Cet incident nous retint jusqu'à une heure avancée de la journée. Après avoir échangé avec les sauvages quelques civilités et présents, nous acceptâmes le concours de six d'entre

eux pour ramer à notre place sur une longueur d'à peu près cinq milles — une assistance très bienvenue, et de laquelle nous ne faillîmes point à remercier Toby. Nous ne fîmes aujourd'hui pas plus de douze milles, et campâmes, la nuit, sur une île ravissante que longtemps nous nous rappelâmes pour les délicieux poissons et gibier d'eau que nous y trouvâmes. Nous restâmes en cet agréable endroit deux jours,qui se passèrent en festins et réjouissanees, sans grand souci du lendemain ; et nous ne fîmes pas grande attention aux nombreux castors qui prenaient autour de nous leurs ébats. Nous aurions pu recueillir sur cette île cent ou deux cents peaux facilement. En fait nous en recueillîmes une vingtaine. L'île se trouve à l'embouchure d'une rivière passablement large,venue du sud, et à un point où le Missouri fait un coude brusque droit vers l'ouest. Latitude environ 48°.

8 mai. — Nous fîmes route par bon vent et beau temps, et après avoir parcouru vingt ou vingt-cinq milles atteignîmes une grande rivière venue du nord. Mais là où elle débouche, elle est fort étroite — n'ayant pas plus de dix à douze mètres de large ; et elle semble tout à fait engorgée de boue. Mais si on la remonte un peu, on trouve un beau courant bien franc de soixante-dix ou quatre-vingts yards de large, très profond, et passant par une magnifique vallée où le gibier abonde.Notre nouveau guide nous dit le nom de cette rivière, mais je n'en ai point pris note (1). Robert Greely tua ici quelques oies,d'une espèce qui bâtit son nid sur les arbres.

9 mai. — En beaucoup de places peu éloignées des bords, nous voyons le terrain encroûté d'une substance blanche, que nous reconnaissons pour être un sel très âcre. Nous ne fîmes que quinze milles, par suite de plusieurs menus retards, et nous campâmes de nuit sur la rive, parmi quelques bouquets de cotonniers et des buissons de genévrier.

10 mai. — Aujourd'hui le temps est froid, le vent fort, mais beau. Nous fîmes bon chemin ; les collines du voisinage sont âpres, irrégulièrement découpées, montrant des masses dentelées et désordonnées de rochers dont certains se dressent à grande hauteur et semblent avoir subi l'action des eaux. Nous ramassâmes plusieurs morceaux de bois et d'os pétrifiés ; de

(1) Sans doute la rivière de Terre-Blanche. (Note des Rédacteurs du *Graham-Magazine*).

la houille se trouvait éparpillée dans tous les sens. La rivière devient très tortueuse.

11 mai. — Retenus la plus grande partie du jour par des rafales et de la pluie. Vers le soir le temps se lève et devient superbe, grâce à un bon vent dont nous profitons pour faire dix milles avant de camper. Nous prîmes plusieurs castors gras et tuâmes un loup sur le rivage. Il paraissait s'être éloigné d'un grand troupeau que nous vîmes rôder autour de nous.

12 mai. —Atterri à midi, après avoir fait dix milles, sur une petite île escarpée, afin de vérifier partie de notre matériel. Au moment de repartir, un des Canadiens, qui faisait partie de l'avant-garde et nous précédait de plusieurs yards, disparut soudain avec un grand cri. Nous accourûmes immédiatement, et rîmes de bon cœur en trouvant qu'il était tout bonnement tombé dans une cache vide d'où nous l'eûmes bientôt dégagé. S'il eût été seul, on peut douter pourtant qu'il eût pu s'en tirer. Nous examinâmes avec grand soin la cavité, mais n'y trouvâmes rien, sauf quelques bouteilles vides; et même nous ne vîmes rien qui décelât si des Français, des Anglais ou bien des Américains avaient caché leurs possessions en ce lieu; et nous nous sentions curieux sur ce point.

13 mai. — Arrivés au confluent du Yellowstone et du Missouri, après avoir fait ce jour vingt-cinq milles. Ici Musquash nous quitte et s'en retourne chez lui.

CHAPITRE VI

La contrée que nous traversions durant les deux ou trois derniers jours était de caractère maussade en comparaison de celle à laquelle nous venions de nous accoutumer. Elle était moins accidentée; les arbres poussaient en assez grand nombre à la lisière du fleuve, mais plus loin il ne s'en trouvait plus. Partout où les bords étaient coupés à pic, nous discernions des traces de houille; et nous vîmes un grand gisement de matière épaisse et bitumineuse qui contribuait à troubler l'eau sur une longueur de plusieurs centaines de yards en aval. Le courant devient plus doux, l'eau plus claire; les pointes de rochers et les hauts-fonds sont moins nombreux, quoique ceux qu'ils nous fallait passer fussent plus incommodes que jamais. Nous eûmes une pluie incessante, qui rendait les bords assez glissants pour que les haleurs eussent

peine à avancer. De plus, l'air était désagréablement glacial; ayant escaladé de petites collines proches du fleuve,nous aperçûmes une assez grande quantité de neige dans les crevasses et sur les croupes. Tout au loin, à notre droite, nous avions distingué plusieurs campements indiens abandonnés depuis peu et, à ce qu'il semblait, temporairement. Cette région ne montre nulle part de traces d'installations permanentes, mais semble constituer un terrain de chasse favori pour les tribus du voisinage — le fait est rendu évident par les nombreux vestiges de chasseurs que nous rencontrâmes dans toutes les directions. Il est avéré que les Minnetarees du Missouri poussent leurs excursions à la poursuite du gibier aussi loin que la Grande-Fourche, du côté sud, cependant que les Assinibouins vont encore plus loin. Musquash nous avait informés qu'entre notre présent lieu de campement et les Montagnes-Rocheuses nous ne rencontrerions aucune demeure, sauf celles des Minnetarees, qui résident du côté inférieur ou sud de la Saskatchawine.

Le gibier avait été excessivement abondant et de grande variété — élans, buffles, béliers à grandes cornes, cerfs-mulets, ours, renards, castors, etc., ainsi que d'innombrables volatiles. Le poisson abondait aussi. La largeur du fleuve variait depuis deux cent cinquante yards jusqu'à des passes où le courant se précipitait entre des falaises que cent pieds à peine séparaient. La paroi de ces falaises était ordinairement formée d'un grès léger et jaunâtre entremêlé de terre brûlée, de pierre ponce et de sels minéraux. A un certain point,l'aspect du pays se transforma de remarquable manière : des deux côtés, les collines s'écartèrent à grande distance du fleuve, qui se montra tout parsemé de très belles petites îles couvertes de cotonniers. Les basses terres paraissaient extrêmement fertiles : celles du côté nord, amples et unies, aboutissaient à trois grandes vallées. Ce semblait être ici l'aboutissement extrême, au nord, de la chaîne de montagnes à travers laquelle le Missouri avait si longtemps coulé, et que les sauvages appellent les Collines Noires. La transition de la contrée montagneuse aux plateaux était indiquée par l'atmosphère, qui devint sèche et pure, à tel point que nous en perçûmes les effets sur les jointures de nos bateaux et sur nos quelques instruments d'optique.

Comme nous arrivions tout près du confluent, une très forte pluie commença, et sur le fleuve les obstacles étaient fatigants à l'extrême. Par endroits, les rives étaient si glissantes, l'argile si molle et adhésive que les hommes se voyaient forcés d'aller pieds nus, ne pouvant garder même leurs mocassins. De plus, tout le bord était couvert de mares d'eau stagnante, qu'il fallait passer avec parfois de l'eau jusqu'aux aisselles. Puis il nous fallait gravir d'énormes bancs de silex aigus, qui paraissaient être les débris de falaises écroulées en masse. Parfois nous arrivions à une gorge ou un ravin escarpé que nous avions le plus grand mal à franchir; alors que nous essayions de passer un de ces endroits, la corde du grand bateau, vieille et très usée, céda; si bien que le courant chassa le bateau sur un récif au milieu du courant, où l'eau était tellement profonde que nous ne pûmes travailler à le dégager qu'en nous aidant de la pirogue; et nous fûmes six heures avant d'y aboutir.

A un moment, nous atteignîmes un grand mur de roc noir, au sud, qui dominait les falaises habituelles sur une longueur d'un quart de mille. Après vint une plaine découverte, et à trois milles au delà, du même côté, encore un mur de couleur claire, haut de deux cents pieds au moins; puis une nouvelle plaine ou vallée; puis un troisième mur de l'apparence la plus singulière se dresse au nord, s'élevant vraisemblablement à une hauteur de deux cent cinquante pieds, et épais de douze, offrant un caractère de régularité tout artificiel. Ces falaises présentaient positivement l'aspect le plus surprenant, se dressant comme elles le faisaient perpendiculaires au-dessus de l'eau. Les dernières mentionnées sont d'un grès tendre, très blanc, qui subit facilement l'action des eaux. Elles montrent à leur partie supérieure une sorte de frise ou corniche formée par plusieurs minces strates d'un grès blanc, dur, que les pluies n'affectent pas. Au-dessus est une terre sombre et riche qui descend en pente douce en s'éloignant du fleuve, sur une distance d'à peu près un mille; et là d'autres collines se dressent à une hauteur de cinq cents pieds et plus.

La paroi de ces singulières falaises est sillonnée d'un réseau de lignes formées par le ruissellement des eaux pluviales sur la pierre tendre; une imagination fertile pourrait y voir des monuments élevés par l'art humain, et couverts d'hiérogly-

phiques sculptures. Par endroits apparaissent de parfaites niches (comme celles qui dans les temples ordinaires sont destinées aux statues) formées par la chute soudaine de gros morceaux de grès ; des escaliers et de longs corridors se distinguent en plusieurs endroits où des fractures accidentelles de la corniche ont laissé l'eau des pluies ruisseler uniformément sur la pierre moins résistante. Nous passâmes ces étranges falaises par un beau clair de lune ; et je n'en oublierai jamais l'effet sur mon imagination. Elles avaient l'aspect de constructions enchantées (comme j'en ai vu en rêve); et les gazouillements de myriades de martins-pêcheurs, qui ont établi leurs nids dans les trous dont la masse est perforée, aidaient beaucoup cette conception. Outre les murs principaux, il s'en trouve par intervalles de moindres, mesurant de vingt à cent pieds de hauteur, un à douze ou quinze d'épaisseur, parfaitement réguliers et perpendiculaires. Ils sont formés d'une série de grosse pierres foncées, apparemment argileuses, sablonneuses ou quartzeuses, et de proportions tout à fait symétriques encore que de dimensions variées. Celles-ci sont habituellement carrées, parfois oblongues (toujours parallélpipédiques), et posées l'une sur l'autre aussi exactement et dans un ordre aussi régulier que si elles avaient été placées là par la main d'un artisan mortel, chaque pierre d'un rang couvrant et garantissant le point de jonction de deux pierres du rang inférieur, à la manière dont on dispose les briques d'un mur. Parfois ces singulières constructions courent en lignes parallèles : on en voit jusqu'à quatre l'une derrière l'autre ; parfois elles s'éloignent du fleuve et vont se perdre parmi les collines ; parfois elles se coupent à angles droits, semblant enclore de grands jardins artificiels, à l'intérieur desquels la végétation offre souvent un aspect favorisant l'illusion. Nous considérâmes le spectacle offert à nos yeux à cet endroit du Missouri comme absolument le plus surprenant dans son ensemble, sinon le plus admirable, que nous ayons vu jusque-là. Il laissa dans mon propre esprit une impression de nouveauté, de singularité qui ne pourra jamais s'effacer.

Peu avant d'atteindre le confluent, nous atteignîmes du côté nord une île assez grande ; un mille et quart plus loin se trouve au sud un terrain bas, couvert de beaux arbres en masse dense. Puis vinrent plusieurs îlots, à chacun desquels

nous nous arrêtâmes quelques minutes au passage. Après, nous parvînmes au nord à une falaise fort sombre, puis à deux autres petits îlots où nous n'observâmes rien de remarquable.

A quelques milles de là nous atteignîmes une île passablement grande, située près de la pointe d'un promontoir escarpé, après en avoir passé deux autres plus petites. Toutes ces îles étaient bien boisées. Ce fut la nuit du 13 mai, que Misquahs nous montra l'embouchure d'une grande rivière que les colons appellent la Yellowstone, mais à laquelle les Indiens donnent le nom d'Ahmateaza (1). Nous campâmes sur la rive sud en une superbe plaine, couverte de cotonniers.

14 mai. — Ce matin nous nous éveillâmes et nous mîmes à la besogne de fort bonne heure : le point que nous avions atteint était de grande importance ; et avant d'aller plus loin, il devenait nécessaire de nous livrer à quelques explorations afin de reconnaître, des deux grands cours d'eau en vue, le plus propre à nous servir de route. Notre troupe semblait d'accord pour souhaiter de remonter le plus loin possible une de ces rivières, afin d'atteindre les Montagnes-Rocheuses et peut être de tomber sur le haut du bassin du grand fleuve Orégon, que tous les Indiens avec qui nous en avions parlé disaient se jeter dans l'Océan Pacifique. Moi aussi j'étais désireux d'en arriver là ; cette perspective suggérait à mon imagination tout un monde d'attrayantes aventures. Mais je prévoyais bien des difficultés inévitables au cas où nous ferions la tentative sans plus de renseignements sur la région à traverser et sur les sauvages qui l'habitaient. Des derniers nous savions en tout et pour tout qu'ils étaient, généralement parlant, les plus féroces d'entre les Indiens de l'Amérique du Nord. Je craignais aussi que, nous trompant de rivière, nous n'allions nous jeter dans un interminable labyrinthe d'embarras, qui décourageraient nos hommes. Mais ces pensées ne m'inquiétèrent pas longtemps, et je me mis de suite à reconnaître les environs : j'envoyai quelques-uns de nous à la remonte de chacun des cours d'eau, pour en apprécier comparativement les débits ; et, avec Thornton et John Greely, j'entrepris d'atteindre la ligne de

(1) Il semble y avoir ici une divergence que nous n'avons pas cru devoir rectifier, car, en fin de compte, M. Rodman peut ne pas être dans l'erreur. L'Amateaza (selon le récit de Lewis et Clarke) est le nom donné par les Minetarees, non à la Yellowstone, mais au Missouri même.

(Note de Poe.)

faîte située entre les deux, d'où la vue pouvait porter sur une grande étendue. Là nous vîmes une contrée immense et magnifique, qui s'étendait de tous côtés en vastes plaines ondulantes de radieuses verdures, animées d'innombrables troupeaux de buffles et de loups, avec par endroits des élans et des antilopes. Au sud une chaîne de hautes montagnes aux sommets neigeux, qui allait du sud-est au nord-ouest et se terminait brusquement, interrompait la perspective. Derrière celle-ci en apparaissait une autre plus élevée, qui rejoignait l'horizon même au nord-ouest. Les deux rivières offraient l'aspect le plus enchanteur, déroulant au loin leurs longues et serpentines sinuosités, et s'atténuant par degrés jusqu'à ne plus ressembler qu'à d'imperceptibles fils d'argent avant que de s'évanouir dans les brumes ombreuses du ciel. Leurs directions, dans la partie visible de leur étendue, ne nous apprenait rien sur l'au-delà de leurs cours; aussi redescendîmes-nous fort perplexes.

L'examen des deux courants ne nous satisfit guère davantage. La rivière nord fut trouvée plus profonde, celle du sud plus large, sans grande différence de débit. La première offrait absolument la coloration du Missouri, mais la seconde avait ce lit de gravier roulé qui caractérise les rivières venant d'une région de montagnes. En fin de compte, de plus grandes facilités de navigation nous firent opter pour la rivière nord, encore que la diminution graduelle de la profondeur de son lit nous montrât que sous peu de jours tout au plus, nous serions forcés de renoncer à notre grand bateau. Nous passâmes au camp trois jours, durant lesquels nous recueillîmes un grand nombre de belles peaux. Nous déposâmes celles-ci, avec toutes les autres que nous possédions, dans une *cache* bien établie sur une petite île à un mille au-dessous du confluent (1).

(1) Les *caches* sont les trous que les trappeurs et marchands de fourrures ont coutume de creuser pour y déposer leurs fourrures et autres marchandises durant une absence temporaire. On choisit d'abord un endroit écarté et sec. Puis on décrit un cercle d'environ deux pieds de diamètre, à l'intérieur duquel on retire avec soin le gazon, que l'on met de côté. On creuse un trou jusqu'à un pied de profondeur, et de là on élargit l'excavation de manière à lui donner huit à dix pieds de profondeur sur six ou sept de large. A mesure qu'on retire la terre, on la place soigneusement sur une peau afin d'éviter toutes traces sur l'herbe, et enfin on la jette dans la rivière la plus proche, ou bien on la dissimule de son mieux. On double entièrement la *cache* à l'aide de bois sec et de foin ou de peaux, et elle devient propre à conserver intacte et en sûreté, pendant des années, n'importe laquelle des possessions de l'explorateur. Une fois la *cache* remplie, on en recouvre le contenu d'une peau de buffle, on jette par-dessus de la terre qu'on tasse bien. Après, on replace le gazon.

Nous rapportâmes encore une grande quantité de gibier et surtout de cerfs, dont nous marinâmes ou salâmes quelques cuissots pour les garder en réserve. Dans le voisinage abondaient la figue épineuse, qui couvrait les bas terrains et les ravines, la groseille et le cassis (pas mûrs), la groseille à maquereau. Les roses sauvages, en profusion vraiment merveilleuse, commençaient à ouvrir leurs boutons. Nous levâmes le camp, pleins d'entrain, le matin du

18 mai.— La journée fut belle, et nous avançâmes gaîment malgré les constantes interruptions motivées par les hauts fonds et les promontoires qui se présentent en grand nombre. Les hommes, du premier au dernier, se montraient enthousiastes et décidés à persévérer ; la conversation ne roulait que sur les Montagnes-Rocheuses. En abandonnant nos pelleteries, nous avions considérablement allégé les bateaux ; il nous était donc bien moins difficile de les faire avancer par les courants rapides. La rivière était parsemée d'îlots que nous touchâmes presque tous. A la nuit nous atteignîmes un camp indien abandonné, sous des falaises de craie noirâtre. Des serpents à sonnettes nous incommodèrent beaucoup, et avant le matin une forte pluie tomba.

19 mai.— Nous avions fait peu de chemin, que nous vîmes le cours d'eau modifié dans son caractère et très obstrué par les allaises, ou plutôt par des bancs de cailloux, de sorte que nous eûmes grand mal à frayer un passage à notre grand bateau. Deux hommes envoyés en éclaireurs nous annoncèrent qu'en amont se trouvait un chenal plus profond et plus large, ce qui une fois encore nous engagea à persévérer. Nous avançâmes de dix milles, puis campâmes sur un îlot pour la nuit. Au loin, vers le sud, nous apparut une montagne curieuse, isolée, de forme conique, entièrement recouverte de neige.

20 mai.— Nous entrâmes dans un meilleur chenal et continuâmes notre route sans grande interruption, faisant seize milles à travers une région argileuse de caractère particulier et presque entièrement dénuée de végétation. La nuit, nous campâmes sur une très grande île couverte d'arbres de belle venue, dont beaucoup étaient nouveaux pour nous. Nous res-

et l'on fait sur les arbres avoisinants ou en quelque autre lieu une marque secrète, qui indique l'emplacement exact du dépôt.

(N. D. L. R.)

tâmes en ce lieu cinq jours, pour faire des réparations à notre pirogue.

Durant notre séjour se produisit un incident notable. En cet endroit, les rives du Missouri sont précipitueuses et formées d'une certaine argile bleue qui devient, après une pluie, excessivement glissante. Sur une étendue d'environ cinquante toises de chaque côté, ces falaises constituaient une succession de terrasses escarpées qui entrecoupaient dans diverses directions des ravines étroites et profondes, si nettement érodées, à une période ancienne, par l'action des eaux, qu'elles ressemblent à des chenaux artificiels.Les embouchures de ces ravines, là où elles s'ouvrent sur la rivière, offrent l'aspect le plus remarquable; et de la rive opposée, au clair de lune, ressemblent à de gigantesques colonnes dressées sur la rive. Pour qui l'observe de la terrasse la plus élevée, toute cette descente vers le fleuve a une apparence indescriptiblement chaotique et lugubre. On ne voit aucune espèce de végétation.

John Greely, le Prophète,l'interprète Jules et moi,nous partîmes un matin après déjeuner à l'escalade de la plus haute terrasse du côté sud,afin d'examiner panoramiquement, dans la mesure possible, le pays. A grand effort et grâce à une méticuleuse prudence, nous parvînmes à atteindre le plateau du faîte opposé à notre camp. En ce lieu, la prairie diffère du caractère général de cette sorte de sol en ce sens qu'elle est couverte, jusqu'à une distance de plusieurs milles, d'une dense végétation de cotonniers, rosiers, saules rouges et saules à larges feuilles; le terrain est vacillant, parfois marécageux, à la façon usuelle des basses terres;—il est formé d'une glaise noirâtre à laquelle se mêle du sable dans la proportion d'un tiers; et quand on en jette une poignée dans de l'eau, elle se dissout comme du sucre, produisant beaucoup de bulles. Plusieurs fois nous remarquâmes d'épaisses incrustations de sel commun, que nous pûmes recueillir et utiliser.

Parvenus aux plateaux, nous nous assîmes tous pour nous reposer; mais à peine installés,nous fûmes alarmés par un fort grognement qui, tout près de nous et derrière, sortait de l'épais taillis. Sur-le-champ, nous nous dressâmes épouvantés, car nous avions laissé à l'île nos carabines de manière à être moins embarrassés pour l'escalade, et nos seules armes étaient des pistolets et des couteaux. Nous avions à peine échangé

quelques syllabes que deux énormes ours bruns (les premiers que nous eussions rencontrés durant le voyage) se jetèrent sur nous, gueule ouverte, d'un fourré de rosiers. Ces animaux sont fort redoutés par les Indiens, et non sans raison : ce sont en effet de formidables créatures, douées d'une force prodigieuse, d'une indomptable férocité, d'une vie incroyablement tenace. Il est à peine possible de les tuer d'une balle à moins que celle-ci ne traverse le cerveau, que défendent deux larges muscles couvrant les côtés du front ainsi que la saillie de l'os frontal très épais. On en a vu vivre des journées avec une demi-douzaine de balles dans les poumons, et même de graves blessures au cœur. Nous n'avions jusque-là jamais rencontré d'ours bruns, mais en avions souvent remarqué des empreintes dans le sable ou la boue, empreintes qui atteignaient jusqu'à un pied de long, sans compter les griffes, e huit bons pouces de large.

Nous ne savions quel parti prendre. Lutter de pied ferme avec les armes que nous possédions eût été pure démence, folie également d'espérer nous sauver en fuyant vers la prairie ; car non seulement les ours venaient de cette direction même, mais encore,à une très petite distance du rebord de la falaise, le taillis de bruyères, de saules nains, etc., devenait si épais que nous n'aurions pu y passer ; tandis que si nous prenions notre course entre le rebord et ce taillis,les animaux nous attraperaient en un instant : car, le sol étant marécageux, nous ne pouvions avancer vite, tandis que les ours, grâce à leurs pattes larges et plates, se mouvaient tout à leur aise. Il paraît que ces réflexions, assez longues à formuler explicitement, traversèrent toutes l'esprit de nous tous en une seconde, car chacun bondit immédiatement vers les falaises, sans se préoccuper assez du risque qui l'y attendait.

La première descente était de quelque trente ou quarante pieds, et assez peu précipitueuse ; l'argile, à ce point, avait quelque analogie avec la glaise du terrain supérieur, si bien que nous dégringolâmes sans trop de peine jusqu'à la première terrasse, les ours furieux se ruant à notre poursuite à corps perdu. Parvenus là, impossible d'hésiter même un instant. Il ne nous restait qu'à soutenir, sur l'étroite plateforme où nous nous trouvons, le choc des brutes enragées, ou bien à franchir le second précipice. Celui-là était quasi-perpendi-

culaire, profond de soixante à soixante-dix pieds et entièrement composé de l'argile bleue, maintenant altérée par de récentes pluies et glissant comme verre. Le Canadien, affolé d'effroi, bondit d'un coup vers le bord, glissa le long de la falaise à toute vitesse, et fut projeté par son élan dans la troisième descente. Nous le perdîmes dès lors de vue ; et naturellement nous pensâmes qu'il s'était tué, car nous ne doutions pas que sa terrible glissade ne continuât de précipice en précipice pour s'achever par un plongeon dans la rivière du haut du dernier, — une chute de plus de cent cinquante pieds.

N'eût été cet accident, il est plus que probable qu'en une telle conjoncture nous nous serions tous décidés à tenter la descente ; mais la destinée de Jules nous fit balancer, et entre temps les monstres étaient sur nous. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais serré de près par une bête féroce et vigoureuse ; et je n'ai aucun scrupule à reconnaître que toute énergie m'avait abandonné. Pour quelques instants je me sentis près de défaillir : mais un grand cri de Greely, qui venait d'être saisi par le premier des ours, eut pour résultat de me stimuler à l'action ; et une fois bien stimulé, je pris à la lutte une espèce de plaisir sauvage et fou.

Une des bêtes, sitôt parvenue à l'étroite corniche où nous étions, avait chargé droit sur Greely, l'avait renversé à terre entre ses pattes, le tenant de ses crocs formidables par le devant de son manteau ; — c'était la plus heureuse des fortunes pour lui que la froideur du vent lui eût donné l'idée de s'en couvrir. L'autre ours, roulant plutôt que dévalant le long de la falaise, ne put, lorsqu'il atteignit notre refuge, s'arrêter dans son élan qu'une moitié du corps suspendue déjà au-dessus de l'abîme : il trébucha obliquement, ses pattes de droite glissèrent dans le vide, cependant qu'il se maintenait maladroitement par les deux de gauche. Dans cette posture, il saisit de la gueule le talon de Wormley : pour un instant je ressentis les pires craintes, car dans les efforts qu'il faisait pour se dégager, le malheureux aida l'ours à reprendre pied. Mais, durant que je restais, ainsi que je l'ai dit, paralysé par la terreur, et observant les péripéties sans être capable de porter le moindre secours, la chaussure et le mocassin de W. furent arrachés sous l'étreinte de l'animal, qui alors tomba tête première jus-

qu'à la terrasse suivante, où il put arrêter sa chute grâce à ses énormes griffes.

C'est alors que Greely poussa son cri d'appel. Le Prophète et moi nous courûmes à son secours. Nous déchargeâmes nos pistolets sur la tête de l'ours, et ma balle, j'en suis sûr, traversa quelque partie de son crâne, car j'avais tenu l'arme près de son oreille. Mais il sembla plus furieux que blessé : le seul effet utile des coups de feu fut qu'il lâcha Greely (qui n'avait aucun mal) pour s'attaquer à nous. Nous n'avions d'autre ressource que nos couteaux, et ne pouvions même pas, vu la présence de l'autre ours, chercher refuge sur la terrasse inférieure. Adossés à la falaise, nous nous préparions à une lutte fatale sans jamais croire que Greely pût nous secourir (nous le supposions mortellement atteint) lorsque nous entendîmes une détonation ; et l'énorme bête tomba à nos pieds, juste au moment où nous sentions sur nos visages son souffle ardent et affreusement fétide. Notre libérateur, qui avait maintes fois déjà combattu des ours, avait froidement appliqué son pistolet à l'œil du monstre, et la charge en avait pénétré la cervelle.

Regardant en bas, nous vîmes le second ours s'efforcer en vain de grimper vers nous ; l'argile molle cédait sous ses griffes et à plusieurs reprises il retomba lourdement. Nous lui envoyâmes plusieurs balles, mais sans effet, et résolûmes de l'abandonner aux corbeaux. Je ne vois pas comment il aurait pu s'échapper de là. Nous rampâmes le long de la corniche l'espace d'un demi-mille avant de trouver un chemin praticable pour remonter, et nous ne rejoignîmes le camp que bien après la nuit tombée. Jules était là, bien vivant, mais si cruellement contusionné qu'il n'avait pu donner aucune explication intelligible de son accident ni du lieu où nous étions restés. Il était venu s'arrêter dans une des ravines de la troisième terrasse et en avait descendu le lit jusqu'au rivage du fleuve.

EDGAR POE.

FIN

(Traduit de l'anglais par M.-D. CALVOCORESSI.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXVe Lettre à l'Amazone.

Vous n'aurez pas encore cette fois, Amazone errante, la deuxième partie de mon poème. Je la garde en moi, pour qu'elle me donne plus longtemps le plaisir des projets inachevés. J'aime l'inachevé, le différé, la promesse, même quand je sais qu'elle ne se réalisera pas, car je sais aussi que la réalisation vous arrache des mains le rêve qu'elles pétrissaient avec amour. Signe de vieillesse, peut-être, ou de paresse grandissante, ou de méfiance tardive? A force de vivre, d'ailleurs, on s'aperçoit qu'il n'y a pas grande différence entre les rêves et leurs réalisations, sinon que les rêves l'emportaient certainement par la richesse du désir et l'amplitude de l'imagination. Il arrive cependant que les rêves s'éteignent et que l'âme s'en dégoûte, mais c'est une chose qui se produit encore, et d'une façon bien plus assurée, quand l'occasion s'est présentée de les traduire en actes. Ainsi, quoi qu'on fasse, on se retrouve toujours devant le néant ou devant soi-même, ce qui est à peu près la même chose. Autrefois je ne savais pas résister à un désir, mais j'ai vu que les désirs accomplis et les désirs suspendus mouraient de la même mort, les premiers, de saisissement, et les seconds de consomption, ce qui est plus doux, mais ce qui est également la mort. Alors je me suis désintéressé des uns et des autres. Je suis devenu raisonnable. Mais je dis des blasphèmes qui sont aussi des mensonges. L'état de mon esprit n'est tel que par moments, et, quand je suis sain, je dis au contraire : il faut être jusqu'à la fin devant la vie comme un animal aveugle et sans expérience. Tant que nous sommes vivants, c'est pour vivre et il n'est de vie que dans la tendance de l'être à toutes réalisations qui sont en son pouvoir et même à celles qui le dépassent. L'expérience est une grande école de lâcheté : il est vil de s'y courber. Quand on ne se dit pas que tout peut encore advenir, on est digne du royaume des ombres.

Je n'ai que trop de tendances au renoncement par orgueil et s'il est un peu tard pour modifier ma nature, il est toujours temps de la connaître et de l'avouer. Mais j'avouerai aussi que j'ai aussi souvent lutté contre mes tendances que j'y ai cédé. Vous voyez quelles contraditions cela a dû engendrer. Pour moi, je ne les éprouve pas ; philosophiquement je considère la contradiction comme nécessaire à l'équilibre intel-

lectuel et passionnel. Sans elle, on tomberait dans la manie et de la manie dans la conviction, qui est le dernier degré de l'abêtissement. Quand on appuie toujours sur les mêmes sortes de pensées, les mêmes sortes d'actes, on y enfonce, on s'y enlise. Il faut marcher plus légèrement à la surface des choses. J'ai lutté même contre les tendances du sentiment, ce qui n'est pas une petite affaire, car le sentiment nous enveloppe comme une odeur et souvent paralyse notre intelligence. Mais aussi, quand on est vaincu, après de beaux débats, que de joies! On est comme celui qui tombe de sommeil, au moment où il s'allonge dans son lit ; il s'endormirait encore quand même il ne devrait pas se réveiller. Cela arrive. Je ne m'en rapporte pas à autrui. C'est mon état, au moment même que je vous parle.

Dans ce sommeil, qui est un peu somnambulique, la lucidité est parfaite et l'on sait très bien que l'on dort, que l'on rêve, qu'on vit dans l'extraordinaire et cela paraît tout naturel. Mais cela est-il tout naturel qu'on s'intéresse à un autre être presque autant qu'à soi-même, sans feintise, sans espoir de faveurs bien particulières (encore que de sa part, tout soit faveur), aux dépens même de paix intérieure, qu'on accepte même qu'il vous fasse souffrir, qu'il vous cause cent inquiétudes et qu'on voie bien qu'il ne s'en soucie pas et qu'il serait même étonné que vous les eussiez éprouvées? Analysons cela. Il faut faire son métier. Il n'y a pas de doute que ce ne soit une variété d'amour. L'amour, en se fixant son but, se fixe ses limites. Quand on l'a atteint et qu'on en a joui avec plénitude on s'aperçoit que l'amour a fondu comme fond un cierge et d'autant plus vite qu'on l'a allumé plus souvent. La durée du cierge dépend de son volume. C'est un phénomène physique, comme tous les phénomènes, et l'ébahissement des amants vient de ce qu'ils n'ont pas étudié cette branche de la physique, ni même la physique générale qui enseigne que la fin est la conséquence du commencement. Mais, d'un point de vue plus spécial, cette fin nécessaire est aussi la conséquence du but que les amants se sont fixé. Le coureur n'a plus beaucoup de cœur quand il a atteint la borne. Sa tâche est accomplie. Il va se reposer. Son exaltation, qui est tombée en touchant la limite qu'il avait assignée à son effort, ne lui permettrait pas autre chose. En ce sens on peut dire que ce sont les amants eux-mêmes qui ont déterminé la durée de leur amour. Mais un amour qui serait parti sans but déterminé, il n'y aurait pas de raison pour qu'il s'arrêtât jamais. Ne rencontrant jamais sa limite, il tournerait sans cesse dans la prairie du sentiment et se réjouirait sans cesse de voir renaître à chaque pas, comme une fleur enchantée, le motif même de sa course.

Vous pourrez dire, Amazone, que c'est là un raisonnement scolastique qui ne tient pas compte de la nature physique des choses. Sans doute, mais c'est moins un raisonnement qu'une image. Il est

rare que je raisonne comme on raisonne dans les manuels de psychologie. Je vois les propositions se dérouler en une suite de tableaux logiques, ou que je crois tels. Il n'y a pas d'abstrait pour moi. Le monde de ma pensée est un vrai monde doué de vie et de mouvement : je ne le différencie pas toujours du monde des souvenirs. Maintenant, pour achever le diptyque, je ne vous cacherai pas que je vois le second coureur, après une course plus longue, mais plus lente, s'asseoir tout simplement dans l'herbe et s'endormir, comme la nuit tombe. De sorte que le raisonnement par images et le raisonnement par idées nous mènent au même résultat.

Cependant la vie, qui est un accident physique, ne se déroule pas suivant le raisonnement, mais suivant une chaîne de faits qui réagissent les uns sur les autres et c'est pourquoi elle est pleine de contradictions et d'illogismes, qui découlent et contristent les gens qui la regardent et n'y participent pas. Rien de ce qui doit arriver n'arrive nécessairement. Dans la série, il y a toujours place pour l'imprévu ; cet imprévu qui rend la vie tolérable, en y mettant les attraits d'un jeu suprême où nous sommes perpétuellement les joueurs et les joués.

Voilà. Je serais bien en peine de résumer ma lettre, comme il est de règle dans une bonne composition, par une phrase décisive. Il y a trop de choses disparates. N'y voyez que le désir d'y mettre à nu pour vous quelques-uns de mes mécanismes secrets. C'est un mauvais moyen de plaire, peut-être ; pourtant quel autre but aurais-je? Je ne vois de sourire que dans vos yeux. Les hommes sont méchants, la nature est morne. Jamais je n'eus tant besoin de vous.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean Aicard, de l'Académie Française : *Hollande, Algérie;* Flammarion, 3 fr. 50.

J'ai, pendant longtemps, estimé que M. Jean Aicard n'avait pas de chance. En fait, malgré la haute situation que M. Jean Aicard occupe dans le monde des lettres, cet écrivain m'a toujours semblé l'objet d'une certaine cruauté. J'ai entendu quelquefois parler de M. Aicard, je n'en ai jamais entendu dire nul bien. Les personnes les plus modérées m'ont exprimé sur le compte de M. Jean Aicard des jugements pleins d'aigreur et, plus souvent, d'ironie. Je n'ai jamais — et c'est sans doute un grand hasard — lu dans une revue ou dans une gazette un véritable éloge de M. Jean Aicard et j'avoue que cet état de l'opinion m'a vivement inquiété et, dirai-je, presque disposé en faveur de l'auteur de *Maurin des Maures*.

Je me méfie de la malveillance littéraire, surtout lorsqu'elle revêt

un certain caractère d'unanimité. J'ai par exemple entendu, pendant de longues années, porter sur M. Edmond Rostand les jugements les plus sévères; la lecture des ouvrages de cet écrivain m'a fait par la suite comprendre tout ce qu'il y avait d'exagéré dans cette sévérité : j'ai vu par moi-même que l'auteur de *l'Aiglon* n'était dénué ni de verve, ni de facilité, ni d'une sorte d'imagination. Aussi est-ce avec empressement que j'ai saisi l'occasion de me faire une opinion personnelle sur M. Jean Aicard. Ayant reçu, ces jours derniers, un livre intitulé **Hollande, Algérie**, j'ai passé de patientes heures à lire ce volume et j'en ai couvert les marges de notes. Pour dire vrai, cette lecture m'a rempli d'amertume et d'ennui. Jusqu'à ce jour je pouvais croire en mon for intérieur que M. Jean Aicard était, sinon un poète, du moins un passable écrivain; mais du coup je dois donner crédit à la mauvaise opinion qu'on a dans le monde des lettres des mérites littéraires du célèbre auteur du *Père Lebonnard*. A mon grand regret, il me faut avouer, en fermant ce recueil de vers, n'avoir fait que rarement une lecture plus pauvre, moins fructueuse et, somme toute, plus irritante.

La majeure partie des écrits contenus dans ce volume ont déjà paru. Les poésies de *Visite en Hollande* datent de 1878 et 1879. Celles de *Au Bord du désert* sont postérieures de quelques années. M. Aicard, au moment où il a écrit de tels vers, était jeune ou tout au moins en sa pleine maturité. On est même en droit de penser que c'est à la publication de ces ouvrages que l'académicien doit les distinctions spéciales dont il s'est trouvé depuis l'objet. Et, en vérité, une telle supposition donne à réfléchir.

M. Jean Aicard, dans le livre actuellement publié, a réuni des souvenirs de voyage. Au dire de tous les voyageurs, les pays visités par M. Aicard rendraient poète un recors d'huissier. On serait donc fondé à montrer quelque exigence. D'ailleurs, ces recueils de poèmes qui font un peu penser à des calepins de touristes sont d'une facilité de composition qui exclut naturellement l'indulgence. Que l'on imagine le livre de vers rapporté d'Italie par M. Boireau. Cela s'appellera : *la Terre lumineuse* ou encore *la Divine péninsule;* les titres de poèmes seront : *Sur le Rialto*, *Tristesse de la lagune*, *Au Condottière*, *les Sept Collines*, *Soir sur Vérone*, *les Cendres du Vésuve*, etc., etc... M. Jean Aicard ne pouvait pas moins faire et nous lisons parmi les titres des poèmes de *Hollande : les Dunes*, *la Zélande*, *la Mer du Nord*, *les Bateaux*, *Matelots Hollandais*, etc... Nous distinguons d'autre part entre les poèmes d'*Algérie : Allah*, *la Rose de Biskra*, *le Cadi*, *le Bédouin*, *le Muezzin*, *le Nomade*, *Dans la Mosquée*, *les Bourricots d'Alger*, etc... Passons sur les nécessités du sujet et venons-en à la poésie même de M. Jean Aicard.

M. Jean Aicard semble, au premier abord, avoir comme le génie

de la médiocrité. A la réflexion, on conçoit que cette forme de génie pourrait encore avoir son côté curieux et on ne sait plus comment qualifier la remarquable persévérance avec laquelle M. Aicard se dispense d'être intéressant. Ce n'est pas que la lecture d'un poème de M. Aicard ne soit pas fertile en incidents : M. Aicard apporte à écrire en vers une maladresse si rare que l'on ne peut lire trois strophes de suite sans ressentir une surprise voisine de l'indignation. Mais prenons un exemple, et, sans chercher plus loin, lisons ce poème intitulé *Zélande*, l'un des tout premiers du recueil. Je citerai d'abord la troisième strophe, e le est charmante :

> La neige, sous un vent plein d'aigreur qui la pousse,
> S'envole horizontale, et mes yeux ne voient plus
> Si ce n'est à deux pas, au versant du talus,
> Un mouton qui s'effare, *oublieux de la mousse*.

Loin de moi l'ambition d'expliquer ce texte étonnant ; je dois me contenter d'en détacher en italiques les parties sur lesquelles peut s'exercer le sens critique de mes lecteurs. Je suis d'ailleurs vivement ému par la strophe suivante. M. Jean Aicard, qui, s'il faut l'en croire, est dans un train en pleine marche, y écrit cette chose étrange :

> Où courons-nous, *chassés par la vitesse acquise ?*

Mais une cheville en entraîne une autre, et le vers suivant en comporte une exquise :

> Dans quel morne océan nous engouffrer *tout droit ?*

M. Jean Aicard a le culte de l'impropriété, il tombe à côté de ce qu'il voudrait sans doute dire avec une régularité touchante ; aussi lisons-nous, toujours dans le même poème :

> Tout à coup, comme on *sort des lisières* d'un bois,
> Voilà que nous sortons de la neige *oubliée.*

Inutile d'insister, cela s'entend. Il serait peut-être plus utile de rechercher le sens de ces deux vers comiques qui figurent dans la dernière strophe du même poème :

> Il cuirasse de feu, ce soleil argentin,
> Tout ce qui lui présente une surface ronde.

Un tel poème est court ; mais, comme on le voit, il est riche en beautés. On en trouve de semblables un peu partout, pour peu que l'on jette les yeux sur ces poèmes dont chacun est dédié pour le moins à deux, trois ou même cinq personnalités hollandaises. J'ai dit que M. Aicard avait le culte de l'impropriété ; on pourra me reprocher un certain goût pour l'euphémisme quand on lira dans le livre de M. Aicard de ces vers qu'il faut citer sans commentaires :

On a vu des bateaux, là devant cette grève,
Sombrer dans la mer glauque *avec deux cents noyés.*

Et plus loin :

S'il ne reculait plus ! Si, noyant les campagnes...
Le déluge de l'ombre *allait avoir son tour ?...*

Et encore :

L'oiseau de tempête, *en bande,*
Seul, sur les canaux gonflés...

Et ceci, qui est une petite merveille de légèreté :

On fume, on boit, je me distrais.
Bière ou skiedam, *cela dissipe.*

Et ce bout de vers qui ferait la joie d'un entomologiste :

... Voilà l'insecte sur ses pieds.

Et cet aveu, d'une forme si curieuse :

Je ne pourrai songer à vous qu'en me troublant.

M. J. Aicard est un poète romantique ; il le rappelle souvent, et de façon inopinée, par un vers qui semble une comique parodie de Hugo :

Ayant peur d'elle-même et disant par orgueil :
« Je ne suis rien ! » avec ce regard dans cet œil !
. . . .
Et je ferai des vœux pour le brave jeune homme...
Qui t'appelant du nom dont ta mère te nomme...

Comme les maîtres du romantisme, M. Jean Aicard renonce parfois à l'éloquence pour s'adonner à la fantaisie; il déploie, en ces occasions, une grâce surprenante et nous dévoile des trésors d'esprit. J'en prends à témoignage la première strophe de ce gracieux poème intitulé *la Gazelle :*

Gazelle, gazelle, gazelle,
Ma gazelle vous avez l'air
D'une petite demoiselle,
Votre œil profond est doux et fier.

Le poète d'*Algérie* s'adresse-t-il au nègre Bab'Azon ? Il trouve comme chute de strophe ce petit vers malicieux :

Je voudrais être noir... ou bleu !

Et comme cette pièce a onze strophes, le petit vers malicieux est répété onze fois.

Comme les romantiques, M. Aicard raconte des histoires, et c'est

adorable. Il faut lire *Zinah*, ou l'histoire de ce lion amoureux qui se fait tuer par la jeune fille :

> Et dans ses grands bons yeux roulaient deux grosses larmes.

Mais ce qui distingue M. Jean Aicard des romantiques, c'est que l'auteur du *Pavé d'amour* est inapte à cette besogne somme toute aisée : faire un vers sonore. M. Aicard, quoi qu'il fasse, a le don du laid : cette beauté tout extérieure, qui est la vertu commune des descendants du romantisme, lui est refusée ; il s'évertue et revient comme fatalement à une cacophonie dont il a le secret, mais qui ne suffit toutefois pas à lui assurer une personnalité. J'ai déjà fait d'abondantes citations, mais il me faut signaler encore le second de ces deux vers :

> Ah ! les âmes se font vides et dénuées,
> Quand la nuit n'est pas née encor, ni le jour mort.

Et cet autre vers d'un pittoresque déconcertant :

> Ces façades de brique, en pointe, et séculaires.

Mais M. Jean Aicard est-il si coupable ? Il faut un bien grand talent pour opérer avec succès au milieu des artifices d'une prosodie désuète et ridicule dont M. Aicard n'a rien voulu sacrifier. Faute de talent, M. Aicard s'en remet aux adjectifs et il en fait, avouons-le, une consommation prodigieuse :

> Par la fenêtre close et sous la vitre blême
> Je vois de grands oiseaux noirs et silencieux
> Qui sur la mer blafarde et sous les tristes cieux...

Ne tournons pas les pages, nous ne serions pas plus heureux :

> L'intérieur bien clos, bien chaud, clair, presque blanc,
> Et le dîner s'achève exquis et scintillant
> D'un éclat excessif de table hollandaise...

Ailleurs nous serons aussi cruellement éprouvés par des accumulations de *participes présents* qui suffiraient à faire mal noter la dissertation d'un élève de rhétorique. Nous constaterons que la plus grande originalité de M. Jean Aicard consiste à écrire des vers comme celui-ci :

> Mais mon cigare rouge heureusement me luit.

Nous constaterons encore que l'auteur de *l'Eté à l'ombre* a la curieuse habitude d'accoler au mot *mer* une paire d'épithètes habilement choisies, comme : *folle et désespérée*, *vaste et farouche*, *sinistre et grande.*

Nous trouverons dans le livre de M. Jean Aicard une foule de lo-

cutions qui en font comme le répertoire des lieux communs poétiques. L'auteur de *Miette et Noré*, en effet, prononce rarement le mot *Art*, sans ajouter : la *Grande Chimère*. Il ne répugne pas à écrire : *noir comme le corbeau*, il entretient volontiers son lecteur de *l'immensité suprême* et de la *solitude immense*, il contemple à tout instant le *désert des cieux* et recherche les effets de ce goût :

> Grain de sable parmi cet infini de sable,
> Sous le sable infini de l'azur constellé...

Ai-je dit que M. Jean Aicard rimait ? Il le fait avec scrupule. Le plus souvent il n'y met pas d'imagination, et c'est heureux, car la recherche du rare le conduit parfois à faire rimer *respect* avec *infect*, ce qui n'est pas dépourvu d'horreur.

Il suffit ! Je ne saurais prendre du plaisir à poursuivre l'analyse critique de ce pauvre recueil. Si le livre de M. Jean Aicard m'était parvenu sans titre et sans signature, je n'aurais pu le distinguer en rien des mille ouvrages versifiés que je reçois chaque année et auxquels je ne peux pas toujours consacrer une ligne, de ces mille ouvrages qui sont, pour la plupart, plus correctement, plus harmonieusement écrits que celui dont je viens de parler pendant trop longtemps.

Mais le nom de M. Jean Aicard n'est pas inconnu ; il est en outre spécifié sur la couverture que M. Aicard appartient à la plus illustre compagnie de notre pays...

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Eugène Montfort : *Les Noces folles*, B. Grasset, 3.50. — Claude Farrère : *Thomas l'Agnelet*, P. Ollendorff, 3.50. — Charles Nicolle : *Le Pâtissier de Bellone*, Calmann-Lévy, 3.50. — Gaston Chérau : *L'Oiseau de proie*, Calmann-Lévy, 3.50. — Louis Champeaux : *L'Expérience du docteur Forgues*, J. Tallandier, 3.50. — Poirier de Narcay : *Les Croquebignard*, Plon, 3.50. — Olivier Theix : *Le Chevalier d'Athis*, B. Grasset, 3.50. — Marie-Anne de Bovet : *La Terre refleurira*, A. Lemerre, 3.50. — Albert Quantin : *En plein vol*, A. Lemerre, 3.50. — Docteur Tusseau : *Noblesse future*, « Paris-Revue », 3.50. — Paul Rabot : *Les Yeux dans la brume*, Fontemoing, 3.50. — P.-A. Chevinay : *Liselotte*, Plon, 3.50. — Fernand Peyre : *Amours de Brahmine*, Albin Michel, 3.50. — Emile Edwards : *Mon Maître chéri*, Plon, 3.50. — Jehan d'Ivray : *Souvenirs d'une odalisque*, L'Edition, 3.50. — André Dinar : *Le Fiancé excessif*, A. Mericant, 3.50. — M. O'Betnord : *Quand la patrie appelle*, Librairie Saint-Sulpice, 3.50. — Jules Bois : *L'Amour doux et cruel*, P. Figuière, 3.50.

Les Noces folles, par Eugène Montfort. Les jeunes auteurs sont rares qui consentent à parler d'amour dans leurs livres, d'amour tout nu, d'amour tout cru et cependant d'amour chaste ! Aujourd'hui il y a d'autres préoccupations littéraires. Certaines écoles découvrent l'art nouveau en amour, le nouveau jeu, qui consiste à se montrer tellement blasé sur les exercices sentimentaux que cela ressemble, au

moins dans leurs expressions écrites, beaucoup plus à des théorèmes qu'à des mouvements naturels. Il faut presque du courage pour avouer qu'on s'intéresse aux battements du cœur. Des écrivains, peu ou point expérimentés, ont inventé les femmes bien modernes, les jeunes filles savantes, scientifiquement vierges ; mais instruites de tout ce qui peut être mis *autour*, elles se promettent, se reprennent et se déprennent avec une habileté d'équilibristes japonais. Comme les filles du meilleur monde ont la mauvaise habitude de lire des romans pour savoir surtout ce qu'on portera cette année, elles ont fini par copier ces images d'intellectuelles nées dans les imaginations de pauvres diables de littérateurs en mal d'invitation aux petits fours mondains et elles sont devenues plus faisandées que le faisandage même de leurs créateurs. Alors, on ne va guère palpiter d'amour chez ces enfants-là et les romans nature leur sont aussi étrangers que le pain complet dit de ménage. Est-ce pour cette raison que l'auteur des *Noces folles* est allé chercher son héroïne en Italie où, sans doute, les jeunes filles ne lisent plus d'Annunzio ? Mais dans quelle région de la France arriverait-on, aujourd'hui, à passer de sa fenêtre à celle de sa voisine, sur une simple planche posée en travers... de l'abîme des convenances sociales ou des préjugés ? Car plus les mœurs sont déplorables et plus les hypocrisies se compliquent des phrases d'une inutile décence. On peut bien se permettre le tango en plein salon, mais ce simulacre de viol ne doit pas avoir de résultats, au moins pour les filles de la maison où l'on danse par invitation sur carton glacé et si la mode contraint les jeunes personnes à montrer les plus secrètes lignes de leurs académies et à marcher avec les précautions que doivent prendre les femmes qui sentent craquer leurs vêtements par derrière, par devant... on ne marche pas. Et voilà pourquoi nos filles sont muettes, je veux dire privées de tout esprit d'initiative. Non seulement elles ne distinguent plus le beau ténébreux de leur couturier, mais encore elles préfèrent leur chauffeur à un garçon intelligent quand il s'agit d'amour pur. Au reste, elles n'ont pas toujours tort, puisque la grande intelligence moderne est de tourner au mécanisme intégral. Eugène Montfort n'a pas reculé devant le fameux abîme, lui, il a posé courageusement sa planche, il a fait le pont et a enjambé toutes les précautions d'usage sans se soucier des cris des familles éplorées. Le plus curieux, c'est que la famille, de haut lignage, en question n'a pas crié, justement parce qu'elle a senti que deux êtres assortis se cherchaient. Les familles, je parle des bonnes, ne se plaindraient jamais si elles se trouvaient en présence d'une union libre tendant au mieux. Ce ne sont que les unions tendant au pis-aller qui les révoltent. Et le sieur marquis de Baiano fait bien de se dépêcher de consacrer ce mariage au saut du lit après celui de la rue, plus dangereux. Eugène Montfort croit fermement à la jeune fille. Il lui

sacrifie toutes ses intrigues et n'admet la passion vraie qu'entre deux êtres destinés au mariage naturel ou légal. C'est là une religion d'auteur, d'homme bien portant... et cette jolie mode-là est de nos jours la plus difficile, mais la plus élégante à porter.

Thomas l'Agnelet, par Claude Farrère. C'est à Saint-Malo, ce nid sauvage d'oiseaux de mer, que naît le héros de ce livre. Ce corsaire malouin si naïf, si fort et si pieux, ce bandit angélique ne pouvait naître que là, dans ce creux de rochers entouré de la ceinture de pierres qu'y voulut adjoindre la prudence des hommes sachant bien qu'en tel lieu vivraient leurs enfants très au-dessus des lois. Les corsaires étaient des guerriers d'une mentalité simpliste quoique redoutable. Instruments de la victoire, ils désiraient profiter de leurs victoires lorsque l'occasion s'en présentait. Que signifie un être qui n'est jamais le maître de son élan? Il demeure, en effet, l'instrument, la hache, l'épée qui retombent sans savoir pourquoi au milieu du butin, butin elles-mêmes de celui qui les croit payer en argent ou en honneur. Thomas veut bien se battre contre les ennemis du roi de France, mais, Malouin avant d'être Français, il entend choisir de temps en temps sa croisière, son vaisseau, ses trésors et ses femmes. Il n'est pas une force aveugle. Doux comme *l'Agnelet* avec ses amis, il devient fou de rage en face des complications politiques tout à fait incompréhensibles pour son caractère entier. Cependant deux mains perfides et nues suffisent à l'aveugler, cette force qui essaye de se gouverner elle-même : celles de Juana, la perverse espagnole, et le pauvre mouton enragé se voit conduire aux pires boucheries jusqu'à ce qu'on le tue lui-même en le pendant haut et court au mât de sa *Belle Hermine*, sa frégate de guerre. Nous voici loin des *Civilisés!* Combien mieux valaient, du reste, ces braves corsaires pour l'honneur de notre marine, que certains jeunes officiers du jour tellement préoccupés de leurs livres de bord qu'ils en oublient la grande gloire des aventures périlleuses.

Le Pâtissier de Bellone, par Charles Nicolle. On aurait le choix entre le maréchal de Villeroi, fin et spirituel courtisan, le fantasque Villars ou le brutal duc de Vendôme si on cherchait à identifier le personnage historique de ces mémoires. Probablement ni l'un ni les autres, mais en tous les cas une figure bien française, éclose aux rayons du roi soleil, dans le grand siècle. On retrouve les mots célèbres dits au sujet de ces généraux ou proférés par eux, habilement placés, sous un jour neuf et d'une clarté littéraire très agréable. Roman philosophique ou histoire de l'Histoire, cette œuvre est remarquablement écrite, amusante, librement contée à la façon des narrations du temps, aux scènes vraiment vivantes, sans encombrement d'images ni de réflexions, malgré la très haute portée humoristique de la critique des mœurs. Le dialogue du frère et de la sœur

ou l'épisode comique du chat malade à qui l'on fait donner le clystère est une des meilleures pages avec la prise d'Epre par le maréchal. Les réflexions amoureuses du grand vieillard toujours libertin, mais bien élevé, seraient aussi presque toutes à citer. Un travail discret de compilations érudites entoure l'œuvre entière comme d'un solide rempart qui la protège contre les flèches des profanes. Il n'est pas donné à tous les écrivains de pousser le pastiche d'une grande époque au point de la faire la leur.

L'Oiseau de proie, par Gaston Chérau. S'agit-il de mœurs rurales ou d'un roman, d'un bon roman? Cette histoire d'une idylle tragique est assez curieuse par elle-même sans lui chercher d'autres documents que la sincérité de ses décors méridionaux. Ce révolté, ce mauvais ouvrier, le Morineau, l'oiseau de proie qui pense mettre à mal une noble demoiselle tandis que le frère de la noble demoiselle s'empare peu à peu du cœur de Jeanne, la fille du garde-chasse, sont bien peints et ont des gestes naturels ; seulement ce qui, à la longue, ne paraît pas très nature, c'est tout ce pays vivant de la même vie hallucinée, tantôt par la peur du feu, tantôt par celle des représailles possibles du Morineau. Une chose dont il faut avoir peur en littérature, plus que du feu et plus que des chiens enragés, c'est de l'unité de sentiments. Lorsqu'une foule est menée par un chef, il arrive à l'entraîner plus loin qu'elle ne veut aller, mais lorsque chaque individu a refermé sa porte sur l'intimité de sa propre existence, il change d'idée, ne fût-ce que pour pouvoir dormir tranquille. Je ne crois pas aux domestiques faisant chorus avec les maîtres et encore moins au dévouement d'un jaloux pour son rival. Enfin, le midi a ses mirages comme le Sahara. Il nous suffit, d'ailleurs, pour le connaître, d'en goûter toute la saveur pittoresque dans un bon roman... romanesque.

L'Expérience du docteur Forgues, par Louis Champeaux. Ceci est une belle leçon de morale expérimentale donnée par un savant médecin quelque peu tourmenté par la monomanie des grandeurs. Abandonnant enfin les inutiles (et surtout impies) carnages d'animaux dont le sang généralement plus pur que celui de l'homme produit des phénomènes diamétralement opposés à ceux qu'on en attend, le docteur Forgues prend pour sujet son propre fils. Il a fait ce fils avec une femme de basse naissance, animale qu'il a élevée jusqu'à lui pour ce seul effort de lui donner un enfant et qu'il replonge ensuite dans les ténèbres, puis, maître absolu de la chair de sa chair, il l'abandonne aux bras de la nature. L'enfant ne connaît du monde qu'un jardin, ses fruits et ses bêtes familières. Jamais, je pense, enfant ne fut plus heureux, mais il y a les dangers de l'exhibition ; lorsque le père amène son fils au grand monde savant, le pauvre gamin n'y résiste pas : il devient fou et en meurt. On ne saurait

prouver mieux, tant par le désespoir du père que par le dernier supplice de l'enfant : l'instruction, l'absurdité de toutes les théories monstrueuses ayant pour but (avouable) l'amélioration de la race humaine.

Les Croquebignard, par Poirier de Narcay. Je suis obligée de donner raison à la femme de M. Croquebignard. Le mari à la fois naïf et tendre me fait l'effet d'un imbécile. Et cependant l'auteur a entouré sa pauvreté cérébrale d'un grand luxe de descriptions intellectuelles fort intéressantes. Peut-être que cet époux débonnaire a tort d'être à demi stérile. En amour comme en guerre, les demi-mesures ne valent jamais rien.

Le Chevalier d'Athis, par Olivier Theix. Aimables et philosophiques dissertations sur tous les *modus vivendi* possibles. Pour cet ardent chevalier, si intransigeant au sujet de la noblesse des actes, une mauvaise action bien confessée vaut probablement un brevet de morale. L'ayant perdu de vue après une fugue sentimentale, on le retrouve prêchant dans une église, père jésuite dont il a toutes les qualités, y compris les défauts.

La Terre refleurira, par Marie-Anne de Bovet. Glossinde est une bonne fille de la province de l'Est. C'est vous dire qu'elle possède une tante patriote ayant opté pour l'éternel renoncement, un père tellement dans les nuages qu'il ne rêve que d'aéroplane et un fiancé trop moderne, amateur du gros sac. Elle rencontre le noble officier et lui donne son cœur, mais il part pour le Maroc. Glossinde imitera la tante patriote... elle attendra que la terre refleurisse. Dans le genre, c'est un roman sage, de détails amusants. S'ils étaient tous comme celui-là et qu'on en tire des drames, même noirs, ce n'est pas encore ça qui nous vaudrait la revanche!

En plein vol, par Albert Quantin. Il s'agit de la réussite du plus pur socialisme. Il m'a semblé que cette existence, éventuelle, serait en effet un vol manifeste fait à chaque individu pour le plus grand profit de la Société! Que son auteur se rassure. Je n'ai pas l'intention de m'en tirer par un jeu de mot. J'ai tout lu et les malheurs (normaux) de Claire me touchent, puisqu'ils sont humains. L'enthousiasme de la jeune bossue réduite au rôle d'Egérie m'attendrit et cet enfant du peuple ouvrier trouvant le moyen d'inventer un système qui diminue cinq minutes sur le temps de fabrication d'une paire de chaussures me paraît génial. Seulement les monuments de ce nouveau Paris ressemblent furieusement à des gares. Or, je ne possède pas la bonne volonté qu'il faut pour partir tout le temps ou n'arriver jamais. Je tiens à la flâne de mes vieilles coutumes. Je m'émerveille d'une semblable utopie (que de patience dépensée), mais je n'ai pas le courage de l'admettre comme pouvant se réaliser un jour. Au fait, si cela doit plaire à l'auteur, admettons; aussi bien je

serai morte depuis longtemps et ne jouirai pas de ce bonheur découpé en jeux de patience.

Les Yeux dans la brume, par Paul Robat. Ou un excellent garçon, plein de bonnes intentions, dupé par la petite passion et ne s'apercevant pas de la grande. Un mariage de raison qui se termine en un désespoir morne, chacun désireux d'accomplir son devoir le plus noblement du monde.

Noblesse future, par le docteur Tusseau. Un professeur qui séduit dans le meilleur sens du mot une jeune miss très française malgré ses origines. Lutte des fiancés contre un père dont le révolver part quelquefois tout seul. Tout se termine bien au château des ancêtres où l'en rentre en vainqueur, mais sans armes dangereuses. C'est peut-être tout de même à la noblesse ancienne qu'on doit toute cette noblesse future.

Liselotte, par P.-A. Chevinay. Si vous désirez un bon guide pour visiter la Provence, ses châteaux et ses ruines, prenez celui-là. Vous aurez même une excellente page sur les inondations où vous verrez sombrer cette pauvre Liselotte à la fois héroïne et romancière de sa propre aventure.

Amours de brahmine, par Fernand Peyre. Ne pas se laisser envoûter par les femmes de l'Orient, surtout quand elles sont, comme la charmante Kolindja, fille d'un ou du serpent. La petite épouse, si jeune et si tendre, est-elle un moins grand danger que la dame au collier vivant ? Il convient de croire qu'un rêve, fût-ce un terrible cauchemar est souvent plus facile à chasser qu'un souvenir de fillette bien réelle, regrettable puisque sincèrement éprise.

Mon maître chéri, par Emile Edwards. C'est l'exclamation très dévouée d'une tendresse de jeune femme turque qu'un Français épouse à Constantinople. La petite Nébilé vient à Paris et y découvre la jalousie, puis elle tombe malade. Son mari lui revient, mais la guerre arrive et voici la peur qui hante les nuits et les jours de l'idylle. Un passage m'a retenu où l'auteur a un mot de pitié sur le massacre des chiens gardiens dans l'île d'Oscia. Oh ! ils n'ont pas fini d'avoir raison, les chiens exilés !...

Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray. Toutes ces histoires de désenchantées sont un peu les mêmes. Celle-ci se recommande au lecteur par le ton bon enfant de l'héroïne qui se raconte. Elle a été presque femme du sultan rouge (il s'en est fallu d'un scorpion !) et elle a été violée par les brigands d'usage. Elle finit par s'habituer à un vieux mari à qui, gracieusement, elle procure de jeunes esclaves. A la bonne heure ! Ça, c'est le mariage de raison, ou je ne m'y connais pas, de raison d'Orient.

Le Fiancé excessif, par André Dinar. Joyeuses aventures d'un jeune homme qui ne peut supporter de l'état de mariage que

l'état stationnaire, c'est-à-dire de fiançailles. En revanche, il adore les voyages en auto sans autre but que de rouler d'auberges en auberges goûtant aux plats du pays sous toutes les formes. On ne peut guère conter ce conte aux enfants, mais les grands garçons sevrés depuis vingt ans y prendront, sinon de bons exemples, au moins un grand plaisir.

Quand la patrie appelle! par M. O'Betnor. De curieuses pages sur l'ancien réfractaire, celui qui, préférant sa promise au métier des armes, se cachait au fond des bois ou des souterrains, attendant des jours meilleurs. Arrive la guerre de 70 et le pauvre diable répond aux appels pressants de la patrie en danger, part pour la défendre en qualité de mobile volontaire et meurt en léguant sa fiancée à son rival.

L'Amour doux et cruel, par Jules Bois. Des nouvelles, des états d'âme, des paysages de ce pays factice et charmant qu'on nomme le cerveau d'un poète. L'auteur a beau être mage, sorcier, et grand diseur de bonnes aventures, il n'en possède pas moins un cœur, dont le fond, et de beaucoup le meilleur fond, pourrait s'appeler une certaine tendresse naïve pour les belles choses. Il n'est pas encore revenu de la perte de la Joconde, il croit que la jalousie des femmes est capable de tout et il craint les envoûtements des créatures noires. On a dit beaucoup de mal de Jules Bois. Je l'ai regardé un soir à la fin d'un banquet faire le discours de rigueur... Dans l'envolement tout fiévreux de son geste et de sa parole, je me suis aperçu qu'il avait des accents de sincérité vraiment intenses. Il n'est ni amer ni méchant. Il était né pour faire des vers et croire au sourire de la Joconde. On lui a changé son âme dans la nursery du journalisme... comme à nous tous, n'est-ce pas?

RACHILDE

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de Stendhal : La Vie de Henri Brulard, par Henry Debraye, 2 vol. in-8°, Champion. — Maurice Barrès : *La Colline inspirée*, 1 vol. in-18, 3.50, Emile-Paul. — Jacques Jary : *Essai sur l'Art et la Psychologie de Maurice Barrès*, 1 vol. in-18, 2 fr., Emile-Paul. — Marie de France : *Six lais d'amour avec une notice*, par Philéas Lebesgue, 1 vol. in-18, 3.50, Sansot. — Jean Bernard : *La Vie de Paris. 1912*, 1 vol. in-18, 3.50, Lemerre.

Stendhal avait légué son manuscrit de *Brulard* « au plus âgé des libraires de Londres et dont le nom commençait par un C. ; ce sera le plus jeune des libraires de Paris, dont le nom commence par un C, qui recueillera pieusement son legs. M. Edouard Champion a, en effet, entrepris cette tâche admirable, de donner pour la première fois au public lettré les œuvres complètes de Stendhal. Voici d'abord en deux volumes imprimés sur un impérissable papier pur chif-

fon, qui leur assure « l'immortalité » : **La Vie de Henri Brulard**, absolument conforme au manuscrit laissé par Stendhal. Qui jurerait, écrit M. Champion, qu'après la publication de ce nouveau *Brulard* que voici, avec cent et quelques pages inédites, qu'après la nouvelle édition du *Journal* et la publication des tomes dédaignés par les précédents éditeurs, « un jugement comme celui de M. Paul Bourget, par exemple, ne serait pas à reviser » ? Et il ajoute ces mots qui résument toute la méthode de cette publication : « Nous ne croyons pas prudent de faire une œuvre personnelle en choisissant là où l'auteur n'a pas voulu le faire. » C'est donc ici vraiment la *Vie de Henri Brulard*, telle que Stendhal l'a composée, avec ses notes minutieuses, ses croquis explicatifs, ses confidences intimes et quotidiennes qui nous est enfin donnée. M. Henry Debraye, archiviste de la ville de Grenoble, pour qui l'écriture hiéroglyphique (le mot n'est pas exagéré ; voir, dans le volume, la reproduction autographiée d'une page mal écrite du manuscrit de *Brulard*) de Stendhal n'a plus de secrets, nous donne en outre du texte reconstitué une description du manuscrit et les notes quotidiennes dont Stendhal le surchargeait. Au fur et à mesure qu'il écrit, il « explique sa pensée, la justifie, et raconte ses impressions et ses actions du jour ». Il nous découvre sa méthode d'investigation psychologique : « Je rumine sans cesse sur ce qui m'intéresse, à force de le regarder dans des *positions d'âmes* différentes, je finis par y voir du nouveau et je le fais changer d'aspect. » Le manuscrit du Brulard contient donc de minutieux détails sur la vie au jour le jour d'Henri Beyle, si bien qu'il nous révèle en même temps son enfance et sa vie du moment à Civita-Vecchia ou à Rome. Voici, par exemple, une note très importante, écrite au verso d'une page du manuscrit :

Faits placés ici pour ne pas les oublier, à mettre en leur lieu : pourquoi Omar (Rome) m'est pesante.

C'est que je n'ai pas une société le soir pour me distraire de mes idées du matin. Quand je faisais un ouvrage à Paris, je travaillais jusqu'à étourdissements et impossibilité de marcher. Six heures sonnant, il fallait pourtant aller dîner, sous peine de déranger les garçons du restaurateur, pour un dîner de 3 fr. 50, ce qui m'arrivait souvent et j'en rougissais. J'allais dans un salon ; là, à moins qu'il ne fût bien piètre, j'étais absolument distrait de mon travail du matin, au point d'en avoir oublié même le sujet en rentrant chez moi à une heure.

(Fol. 70 verso) 20 décembre 1835. Fatigue du matin. Voilà ce qui me manque à Omar, la société est si languissante (*Mme Sandre the mother of Marieta*), la comtesse Rave..., la princesse de Ba... ne valent pas la peine de monter en voiture.

Tout cela ne peut me distraire des idées du matin, de façon que quand je reprends mon travail le lendemain, au lieu d'être frais et soulagé, je suis absolument éreinté.

Et après quatre ou cinq jours de cette vie, je me dégoûte de mon travail; j'en ai réellement tué les idées en y pensant trop continuellement, je fais un voyage de quinze jours à Civita Vecchia et à Ravenne (1835, octobre). Cet intervalle est trop long, j'ai *oublié* mon travail, voilà pourquoi *le Chasseur vert* languit, voilà ce qui, avec le manque total de bonne musique, me déplaît à Omar.

Pourtant s'il eût vécu à Paris, aurait-il entrepris son *Brulard*, cette œuvre qui est un tête à tête avec lui-même dont la société de Paris l'aurait distrait? Nous aimons le voir, dans la solitude de son exil, écrire son livre avec plaisir, avec passion, laissant tomber le jour et même la nuit sur son papier qu'il continue à couvrir de son émotion et de ses illisibles confidences. Il note : « J'ai fait allumer du feu et j'écris ceci, sans mentir, j'espère, sans me faire illusion, avec plaisir comme une lettre à un ami. » C'est à lui-même qu'il écrit, c'est aussi à ses amis inconnus qu'il se devine dans le temps ; il songe à la postérité, à nous qui l'aimons, et à ce jeune éditeur dont le nom commence par un C. et qui aura plus fait encore pour sa gloire que les premiers pionniers du beylisme.

§

On est d'abord un peu étonné que M. Maurice Barrès, dans **La Colline inspirée**, ait dépensé tant de talent à nous conter l'aventure héroïque et grotesque de ces trois frères Baillard, de ces trois prêtres lorrains qui furent l'expression religieuse d'un pays et d'une race, la manifestation vivante d'une émotion religieuse plus lointaine que les actuelles orthodoxies et qui rejoint souterrainement les vaticinations des prophétesses druidiques et des anciens oracles. En lutte avec l'autorité ecclésiastique et hiérarchique, on devine, dans ces pontifes hétérodoxes, la pensée celtique en opposition avec la pensée romaine, et l'on comprend pourquoi Léopold Baillard, abandonné de son évêque, se réfugie dans la doctrine condamnée de Vintras, le pape du Paraclet, la religion de l'ardeur et de l'amour. Alors on comprend que Maurice Barrès ait trouvé dans cette histoire vraie les données d'un beau sermon. Il s'y montre dégagé de tout dogmatisme de secte et veut seulement nous prouver que l'émotion religieuse est une émanation de notre terre natale, et qu'il faut écouter l'enthousiasme que nous souffle le vent mystérieux de la colline. Pardessus toutes les collines classiques et artificielles il nous faut retrouver les vieux rêves de notre race, ceux qui nous ont fait construire nos églises et nos cathédrales, ceux qui nous ont fait pétrir nos dieux. Nous ne sommes ni des Grecs ni des Latins, et ce n'est pas avec leur raison, refroidissement de leur sensibilité étrangère, que nous pouvons alimenter notre vie et notre enthousiasme. Maurice Barrès s'est donné pour mission, instinctive, d'alimenter dans nos

âmes le feu de Vesta ; à d'autres de recueillir les cendres de la raison. Prêtre de l'ardeur, de l'enthousiasme, du romantisme, il jettera dans le foyer que le vent animera tous les arbres de la colline. Il n'épouse pas la croyance des Baillard, qu'il poudre même d'une respectueuse ironie, peut-être parce qu'il envie leur foi ridicule.

Léopold Baillard, tel que M. Barrès le fait revivre, c'est le Don Quichotte de la foi, hanté par les prophètes de l'ancienne loi comme le chevalier de la Manche par les romans de chevalerie. N'attend-il pas la fin du monde, le cataclysme dont lui seul et ses fidèles, infidèles à l'église, seront préservés ? Il passe ses nuits à guetter dans le ciel les signes mystérieux annoncés par Vintras, se couvre d'hosties sanglantes et de croix de rédemption. Don Quichotte de la foi ! il a la manie de se retrouver dans les grands saints du passé et comme eux il se choisit une compagne : sa Jeanne de Chantal sera cette sœur Thérèse qui épouse toutes ses émotions mystiques. Et M. Barrès écrit à se sujet : « Ce prêtre chaste, et chez qui les forces physiques et les puissances de la foi étaient intactes, devait nécessairement faire des prêtresses. Sa profonde raison inconnue de lui-même, quand il prête un tel rôle (monter les marches de l'autel, boire au calice, etc.) à de pauvres religieuses, hier encore de simples paysannes, c'est qu'aujourd'hui, au lieu de chercher sa loi dans l'église, il va la chercher en lui-même et que tout homme, à mesure qu'il donne une place à l'inspiration dans la conduite de sa vie, est amené à honorer davantage la femme, à croire qu'elle pénètre par ses intuitions dans l'au-delà et que, illuminée par l'électricité de son cœur, elle déchiffre le livre divin. » Le Livre divin ! c'est-à-dire le livre humain, ce livre des passions qui nous révèlent à nous-mêmes et qui dépassent les règles des codes et des dogmes. Chercher sa loi en soi-même, et dans le reflet d'un soi-même plus intuitif qu'est une femme. L'au-delà, c'est-à-dire l'au-delà des habituelles introspections !

M. Barrès voit encore dans ce prêtre halluciné ce besoin de l'homme d'extérioriser sa sensibilité, de créer, de pétrir des objets et des êtres qui garderont son empreinte : il élève des monastères et des couvents, et lorsque, ruiné, il doit abandonner ces œuvres palpables, il ne se décourage pas et transpose son besoin de créateur en des architectures vivantes ; il créera des âmes à l'image de sa folie et de son rêve : temples vivants où il a déposé son orgueil et son instinct de dominateur. Ce qui importe ici, c'est moins la qualité de l'émotion que son intensité : dans ces âmes qui brûlent comme des torches devant un dieu inconnu, ne regardons que la chevelure éparpillée des flammes. Dieu ! la Vierge ! ce n'est ici, comme dans toutes les religions, que la double polarité de l'amour humain. Lorsque, dans la colline éventrée, des ouvriers découvrirent une statuette antique, un hermaphrodite, Léopold Baillard la prit avec respect

dans ses mains, et instinctivement adora cette divinité qui symbolisait la plénitude de sa foi. Foi désormais échappée au contrôle de l'église, et qui replonge ces hallucinés dans le frémissement de la vie. Ce qu'ils veulent se suggestionner, ce sont les pensées les plus douloureuses qui donnent une valeur à la vie terrestre : cette pensée que la fin du monde allait arriver que leur avait suggérée Vintras, et qu'eux seuls seraient sauvés, divinisait leurs derniers jours et les enflammait d'une admirable ardeur sensuelle : « Ce ne sont plus des prêtres, des frères, des sœurs, d'humbles paysannes, des cultivateurs matois, autant de gens réfléchis et prudents, mais une étrange petite église abandonnée à ses humeurs et prenant son plaisir avec un manque inattendu de vergogne. Personne d'eux ne résiste plus aux affinités qui les entraînent les uns vers les autres. » Ainsi les Agapes des premiers chrétiens qui mêlaient leurs ardeurs en attendant la mort. Il y a là un recommencement — un perpétuel recommencement toujours arrêté par la raisonnable Eglise — des religions primitives, dionysiaques.

C'est vers ces champs d'exaltation mystique et sensuelle, vers ces collines inspirées où vaticinent les Pythies et apparaissent les Vierges miraculeuses, que se ruent les foules. Déjà, à Tilly, la terre de Vintras, les prophétesses parlaient, les miracles jaillissaient : une religion vivante allait s'organiser. Mais l'Eglise, qui a canalisé les foules de Lourdes, a fermé à Tilly le champ des apparitions. Rome a compris que c'étaient les anciens dieux celtiques qui se manifestaient, et elle a envoyé son proconsul violet bâillonner Mélusine.

« Il est des lieux, écrit gravement M. Barrès, qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. » Mais craignons, ajoute-il, qu'une discipline manque à cette émotion, car « la superstition, la mystagogie, la sorcellerie apparaissent aussitôt, et des places désignées pour être des lieux de perfectionnement par la prière deviennent des lieux de sabbat. » Il y a là une nette dissociation de la religion et de la superstition. Il ne faut pas oublier pourtant qu'une religion n'est qu'un agrégat de superstitions disciplinées. Une religion, vide de superstition, même de sorcellerie ou de sortilège — si cela pouvait se concevoir — ne serait plus qu'un médiocre système de philosophie. Mais, je crois trouver, dans la page suivante, qui ferme le volume, toute la pensée de M. Barrès :

... C'est un juste mouvement de la part la plus mystérieuse de notre âme qui nous entraînait avec sympathie derrière Léopold sur les sommets sacrés. Nous sentons justement quelque similitude entre ces hauts domaines et les parties les plus desséchées de notre âme. Dans notre âme, comme sur la terre, il existe des points nobles que le siècle laisse en léthargie.

Ayons le courage de marcher à nouveau, hardiment, sur cette terre primitive et de cultiver, par-dessous les froides apparences, le royaume ténébreux de l'enthousiasme. Rien ne rend inutile, rien ne supplée l'esprit qui palpite sur les cimes. Mais prenons garde que cet esprit émeut toutes nos puissances et qu'un tel ébranlement, précisément parce qu'il est de tout l'être, exige la discipline la plus sévère. Qu'elle vienne à manquer ou se fausse, aussitôt apparaissent tous les délires.

Il me semble que, par ces paroles, M. Maurice Barrès désire rouvrir les cœurs à l'enthousiasmeet à l'émotion religieuse. Mais cette émotion, il la veut disciplinée par l'Eglise. Peut-être devine-t-on encore dans ces pages unecertaine méfiance contre la tyrannie romaine à laquelle on pourrait substituer une discipline gallicane.

A l'appui de cette psychologie barrésienne, je citerai cet essai de M. Jacques Jary : **Essai sur l'art et la Psychologie de Maurice Barrès**, où on lit à la dernière page : « La discipline limite notre cœur. Apprenons la dureté que nous saurons vite oublier : et les premiers, traitons-nous durement. » L'aventure héroï-comique des frères Baillard, ces Bouvard et Pécuchet de la mysticité, illustre merveilleusement cette définition.

§

M. Philéas Lebesgue nous offre **Six lais d'amour** de Marie de France, cette première femme de lettres, qui a semé dans notre littérature les premiers rêves. Où avait-elle recueilli ces contes ? Elle semble s'être bornée, écrit M. Lebesgue, « à répéter d'anciennes légendes rythmées sur de vieux airs, et les musiques la séduisirent » ; elle fut, sans s'en douter, une novatrice, ayant apporté, dit M. Joseph Bédier, cette idée, grande en soi, que l'amour doit être la source des vertus sociales. La conception qu'elle apporte, explique encore M. Lebesgue, fournit à la littérature « un élément créatif d'ordre musical » que Wagner saura retrouver. Mais, dit-il, il n'est rien peut-être qui se rapproche autant, pour le songe et l'atmosphère, du monument inauguré jadis par les *Lais* bretons de Marie, que le récent Symbolisme. Le symbolisme a retrouvé là sa source plus lointaine que celle du romantisme. Lisons ces merveilleux contes de Marie de France, *Lanval*, *Eliduc*, tels que M. Lebesgue nous les a traduits ou modernisés, nous retrouvons en eux, comme dans les œuvres de Régnier et de Maeterlinck, « cette architecture subtile de sentiments et de lignes où s'accrochent à la fois l'émotion, et le songe ». Mais M. Lebesgue trouve à l'œuvre de Marie de France un mérite plus chevaleresque, « c'est d'avoir persuadé à la force masculine et brutale de chercher sa perfection rédemptrice dans le culte de la féminité transcendante, hors des contraintes du dogme comme des abus de l'autorité ».

Maintenant ouvrons le livre et écoutons le lai du Chèvrefeuille, le lai d'Eliduc et celui d'Yonec, qui sont de merveilleuses et par conséquent de douloureuses histoires d'amour; et remercions M. Philéas Lebesgue de les avoir modernisés, sans les blesser, sans les amputer et de leur avoir conservé leur parfum.

§

Ainsi qu'il le fait chaque année depuis 1898, M. Jean-Bernard réunit en volume ses chroniques parisiennes sous ce titre : **La Vie de Paris**. Voici *1912*, qui constitue avec les recueils précédents un des plus intéressants documents de l'histoire littéraire et anecdotique de notre époque. C'est un journal que nos petits-neveux devront consulter : ils y trouveront des mots et des anecdotes secrets, des lettres curieuses, des jugements aussi. Déjà, nous, encore vivants pour quelques années, nous y cherchons des souvenirs sur ceux qui furent celèbres hier et que l'actualité oublie.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Louis Barthou : *Mirabeau*, Hachette, 7 fr. 50. — Frédéric Loliée : *Le Roman d'une Favorite, la Comtesse de Castiglione*, Emile-Paul, 7 fr. 50. — Arthur Meyer : *Ce que je peux dire*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Memento.

Sans rechercher, ce qui mènerait bien loin, et ce qui serait peut-être vain, si **Mirabeau** fut l'homme le plus considérable de la Révolution, il peut valoir la peine qu'on examine au moins, d'après l'ouvrage de M. Louis Barthou, si ce n'est pas à ce nom que se rattacheraient, dans le mouvement révolutionnaire, les *idées* politiques les plus nettes. Sur ce point, à vrai dire suffisamment important, qui ne saurait être qu'effleuré dans un rapide compte-rendu, on trouvera tous les motifs d'une réponse dans ce livre, et notamment dans la troisième partie de ce livre, consacrée au rôle de Mirabeau dans la Constituante. C'est là, dans cet exposé de la vie politique du tribun, en sa brève mais puissante et souveraine culmination, — de l'ouverture des Etats-Généraux à l'établissement de la Constituante et aux journées d'Octobre, et de là au traité et aux relations avec la Cour et aux dernières luttes, — qu'on recueillera, en y ajoutant les commentaires de l'auteur, les principaux faits que la littérature relative à Mirabeau donne, de nos jours, à enregistrer avec quelque sûreté.

Mirabeau fut le théoricien ou plutôt, dans la mesure alors bien courte (et qui l'est restée, du moins en France) où cela était possible, l'initiateur de la Monarchie constitutionnelle. Pour nous, pensant à l'impuissante, triste, pâle et plus que médiocre destinée des doctrines constitutionnelles sous la Révolution avec des hommes comme

Thouret, nous pouvons, au premier abord, éprouver on ne sait quelle déception en quelque sorte esthétique en enregistrant ce fait que Mirabeau fut le héraut et le héros de la Monarchie constitutionnelle en France. Un grand homme pour une pauvre chose ratée (du moins dans notre pays, disons-nous). N'y-a-t-il pas disproportion ?

Non, car, — et c'est là le spectacle qu'on trouve dans le livre de M. Barthou, — Mirabeau, et Mirabeau seul, a donné toute son ampleur, toute sa profondeur à la question constitutionnelle. Ce qu'eût été, si Mirabeau eût vécu et pratiquement abouti, la conception de son esprit sanctionnée par les faits, nous ne pouvons nous le figurer que par hypothèse, car de ce cerveau où elle vivait cependant tout armée, cette conception ne sortit jamais (je veux dire : autrement que pour rester encore plus ou moins théorique, avec les successeurs de Mirabeau) malgré les efforts d'un dieu politique qui, dans ce qu'on a appelé les négociations de Mirabeau avec la Cour, fit tout, — tout et le reste, supposa la méfiance contemporaine, — pour s'accoucher de cette Minerve. Mais cette hypothèse même est d'une grande ressource : elle est le fil qui nous guide dans l'examen du génie politique de Mirabeau lui-même ; en nous montrant ce qu'eût été l'œuvre, elle nous fait bien comprendre ce que fut l'ouvrier.

Cette Monarchie constitutionnelle eût été bien autre chose que celle dont on connaît les dérisoires essais. Certes, quoique la plus considérable, sinon en fait, du moins au point de vue de ce qui fut le véritable esprit politique de Mirabeau, la partie constructive n'est pas, dans l'œuvre de Mirabeau, celle qui apparaît le plus. Sur cette activité pourtant inspirée d'un génie profondément raisonnable, organisateur (ce que M. Barthou a bien montré), la fatalité de ces temps s'exerça, là comme ailleurs, pour en dénaturer l'acception. L'apostrophe prodigieuse à Dreux-Brézé, à l'« Huissier Suprême » de tous les seuils auliques : « Allez dire à ceux qui vous envoient, etc... » n'est point parmi les plus grands exploits de Mirabeau ; mais elle est, avec d'autres actions du même genre, parmi les plus éclatants. Elle est parmi les choses dont se compose immédiatement la légende herculéenne et titanique de ce Samson des colonnades de Versailles, du temple de l'Ancien Régime ; et l'on retient surtout de lui son formidable geste destructeur (qui vise principalement l'aristocratie de cour),— en oubliant que, seul de taille peut-être à ramasser sur l'heure les débris cyclopéens qu'il précipita pour en rebâtir la Société nouvelle, il se courba en effet pour les ramasser, il se courba passionnément, opiniâtrément, humblement, mais que les jalousies, les intrigues, et aussi, hélas ! les préventions relativement compréhensibles de ses contemporains firent retomber de ses bras puissants ce faix de matériaux séculaires promis à des plans nouveaux. On

oublie cela, et c'est pourquoi l'on a pu dire récemment, à propos de ce livre, que Mirabeau fut un grand politicien, mais non un grand politique. Or, on peut se le répéter après lecture de l'ouvrage de M. Barthou, Mirabeau le fut au contraire, ce grand politique. Dans l'écroulement de 89, il fut le seul qui conserva des idées nettes. Il garda au cœur la sécurité inaltérée et dans l'esprit la vision claire de l'architecte souverain sachant que les décombres vont, à son ordre orphique, revenir s'ordonner à d'*autres* places.

De quoi était-elle donc faite, cette conception de la Monarchie constitutionnelle ? Voici quelques extraits et quelques formules donnés par M. Barthou, dans son examen des actes de Mirabeau à l'Assemblée Constituante et à la Cour. Sur la question en général d'une Constitution à appliquer à la France, Mirabeau fait cette réserve, « si profondément vraie » : « Nous ne sommes point des sauvages arrivant des bords de l'Orénoque pour former une société. Nous sommes une nation vieille, et sans doute trop vieille pour notre époque. Nous avons un gouvernement préexistant, un roi préexistant, des préjugés préexistants. Il faut, autant qu'il est possible, assortir toutes ces choses à la Révolution, et sauver la soudaineté du passage. » Et ceci : « Ou vous ne ferez jamais la Constitution française, ou vous aurez trouvé un moyen de rendre quelque force au pouvoir exécutif et à l'opinion avant que votre Constitution soit fixée. » Ou encore : « Il n'est pas toujours commode de consulter uniquement le droit sans rien accorder aux circonstances. » Si Mirabeau ne perdait point de vue une grande réalité : « la liberté nationale », il pensait non moins constamment à la plus pressante de ces « circonstances » : l'autorité royale ; tout l'effort, pour lui, consistait à concilier celle-ci et celle-là. Enfin, ce qui résume tout : « Mirabeau appréciait dans la Monarchie la condition et la garantie de la Révolution elle-même. »

Ce programme lui-même, quelque peu abstraites, quelque positives et, disons-le, quelque peu communes, eu égard à la mentalité générale du temps, qu'en soient les idées, on n'en saisira pas toute la portée si on le considère à part de l'homme. C'est ici surtout que la doctrine valait ce que valait l'homme, — un homme pétri de réalité et de réalisme jusqu'en sa dernière fibre. L'extraordinaire discours sur la banqueroute montre toute la puissance, toute l'audace de ce sentiment de la réalité.

Il semble même que, peu conciliable en son fond avec certaines choses, avec certains articles du credo de 89, cette puissance réaliste ait pu, en un ou deux cas importants, gêner un écrivain politique tel que M. Barthou, trop intelligent pour ne pas donner une grande part de sa sympathie, de son admiration à la sagacité d'un Mirabeau, mais en même temps trop attaché, par sentiment, par croyance, à

certaines clauses générales du statut politique moderne, pour suivre ce Mirabeau jusqu'au bout de son réalisme. Il me faut passer vite, faute de place, sur la froideur de Mirabeau, — peu illusionné sur la portée pacificatrice de la chose, — en ce qui concerne les enthousiasmes de la nuit du 4 Août. Mais dans une autre occasion typique, c'est-à-dire dans la question de la *Déclaration des Droits de l'homme*, M. Barthou est obligé, pour expliquer l'attitude peu encourageante de Mirabeau d'une manière malgré tout favorable aux susdites « clauses générales », de recourir à une distinction entre « la doctrine et la méthode », lisez entre le libéralisme de Mirabeau (mis par M. Barthou absolument hors de conteste) et les moyens d'exécution. Ce peut être, en effet, ne fût-ce qu'au point de vue documentaire, « un singulier paradoxe, que de vouloir séparer Mirabeau de l'un des actes les plus durables de l'Assemblée Constituante » ; mais il n'en est pas moins très évident que, si la manière est tout, alors la manière dont Mirabeau participa à cet acte décèle des embarras, des scrupules, des répugnances de pensée qui donnent à réfléchir. Sur les faits mêmes, je renvoie à l'exposé très serré de M. Barthou. Qu'il suffise de rappeler l'incohérence, vraiment symptomatique de la part d'un tel homme, du rapport inutile présenté par Mirabeau sur cette question ; et de signaler la réserve qu'il formula, à savoir que si « une Déclaration des droits était nécessaire, d'autre part elle serait ou insignifiante ou dangereuse, si elle précédait la Constitution au lieu de la suivre », — la Constitution qui ne devait venir elle-même, si on voulait l'établir dans des conditions sérieuses, qu'après que l'on aurait « trouvé un moyen de rendre quelque force au pouvoir exécutif et à l'opinion ». Méthode accablante pour les abstractions ! Aussi est-on obligé, en certains cas jugés majeurs dans les conceptions actuelles, de la distinguer de la doctrine, déclarée tout à fait libérale, elle, et de souligner, non sans quelque inquiétude peut-être, l'importance de cette dernière, quand il arrivait « parfois » à Mirabeau de la subordonner à la première.

Parfois ; ou maintes fois ; ou même fréquemment. J'inclinerais à croire que c'était plutôt fréquemment, — d'après l'idée même de Mirabeau que le livre de M. Barthou a renouvelée en moi. On a vu que, dans le programme de Mirabeau, il fallait considérer l'homme ; ajoutons maintenant, pour compléter notre compréhension du génie politique de Mirabeau, que dans l'homme il faut considérer la race. Vieille et forte race, qui eut en lui sa consommation, sa fleur suprême ; race de discernement prompt, de résolution hardie, de ténacité littérale et batailleuse, de pratique véhémence ; qui, chassée de Florence dans quelque querelle guelfe-gibeline (ainsi que le veut une demi-légende), de Florence ou d'ailleurs, imprima d'elle, dans la Provence où elle se vint réimplanter, une si rude et profonde trace.

M. Barthou, dans les premières parties de son ouvrage consacrées à la biographie psychologique de Mirabeau, se montre très réservé sur la question des origines florentines, qu'il ne nie pas d'ailleurs positivement. Riquetti, Arrighetti, — pour ma part, je ne renoncerais que s'il le fallait absolument à ce vieux nom florentin des Mirabeau ; je n'abandonnerais pour eux qu'à la dernière extrémité le bénéfice d'une telle origine ; cette âme ancestrale qu'elle suppose, de force gouvernée, d'intensité précise, de passion lucide, de finesse et de mesure ; enfin tout ce style florentin qui fut l'idéal du style classique, et dont M. Pierre Gauthiez, dans son étude sur *Dante*, a rendu en quelque sorte scientifiquement palpable la qualité. Oui, il faudrait des impossibilités bien choquantes, non pas dans la question généalogique (à peu près insoluble en un sens ou l'autre), mais dans l'ordre de la raison, pour m'empêcher de rêver que, lors du bannissement des Arrighetti, en 1267, Dante existait déjà et que leur carrière connut, dans les tourmentes civiles et sur les longs chemins de l'exil, des épreuves analogues à celles où se forgea l'âme du grand poète ; des épreuves qui tirèrent des hommes de ce lignage et de ces luttes, non pas, certes ! quelque « Divine Comédie », mais, à défaut, une Comédie haute encore, une Comédie de caractère, — d'un caractère déjà très relevé, malgré des bizarreries, lorsque le protagoniste en vint à s'appeler le Marquis de Mirabeau, le très originalement vérace « Ami des hommes » ; et enfin d'un caractère absolument supérieur, magnifique, immortel, lorsque ce premier rôle fut le Comte de Mirabeau, le Tribun Mirabeau, le grand Mirabeau, — le seul homme, ainsi qu'il résulte somme toute fortement du livre de M. Barthou, le seul homme qui se soit rencontré avec assez de mesure dans l'esprit et d'intrépidité dans l'âme pour dominer (si les destins l'eussent permis, et si lui-même, d'ailleurs, ne se fût, par avance, opposé, hélas ! certains obstacles), pour dominer et conduire, ainsi qu'Orphée les Bêtes, les forcenés événements de la Révolution française.

§

M. Frédéric Loliée ajoute à sa galerie de portraits du second Empire un visage dont il était difficile de fixer les traits : celui de **La Comtesse de Castiglione** (1). Il n'y eut, chez cette grande dame célèbre, qu'une chose aussi grande que sa beauté, et qui l'eût même surpassée si cette beauté n'eût été insurpassable : sa manie de jouer à cache-cache avec ses contemporains. Les ténèbres du fameux entre-sol perpétuellement clos de la place Vendôme, où elle

(1) Ne pas confondre avec la duchesse du même nom, mais non pas de la même famille, avec la Castiglione-Augereau, la « Laide », comme l'autre était la « Belle ».

abrita vers la fin sa réclusion volontaire, se trouvèrent toujours autour de son existence, insaisissable dans les plus radieux moments. « Ténèbres » est peut-être un peu trop profond : ce goût de l'énigme, ce parti-pris de donner le change put bien correspondre d'abord à quelque douloureuse originalité d'âme, — d'une âme existant réellement, comme le donne à penser le témoignage du Comte d'Ideville, dans cette statue qui ne daigna guère montrer au monde que l'orgueil de sa beauté plastique ; il put même correspondre aux nécessités d'une activité politique où il entrait bien du secret ; mais je sais qu'il y eut aussi dans tout ceci du désordre et quelque cabotinage, et finalement le détraquement lamentable que tout Paris connut. Quoi qu'il en soit, c'était là, disons-nous, une existence malaisée à retracer.

M. Frédéric Loliée a eu la bonne fortune, nous dit-il, de disposer du seul corps de documents subsistant capable de renseigner avec quelque continuité sur la vie de Mme de Castiglione : les nombreuses lettres de la Comtesse à son ami Estancelin. Ajoutez, par ailleurs, divers renseignements oraux ou autres. A la Cour de Turin, qui fêta les épousailles de Mlle Oldoïni avec le comte de Castiglione ; puis à la Cour des Tuileries où Cavour, en mal d'unité italienne, l'envoya avec recommandation de réussir par « tous les moyens », conseil ultra-politique dont Napoléon III recueillit le galant bénéfice ; puis, après l'écroulement de l'Empire, dans les divers milieux où continuèrent, en Italie et en France, de s'exercer les puissances mondaines et autres de Mme de Castiglione, l'ingénieux biographe a pu garder le fil qui le menait à la suite de la fantasque grande dame. Il en est résulté ce livre fort aimablement animé, plein de souvenirs sur trois ou quatre Sociétés successives ou juxtaposées : celle des Tuileries, celle du Faubourg, celle des d'Orléans, celle de la Troisième République. Les partenaires de Mme de Castiglione en ses entreprises diplomatiques ou autres furent, selon les époques, les hommes du Risorgimento, Napoléon III, Thiers, la Papauté, les d'Orléans, MM. de Rothschild. Elle s'exagéra sans doute son action : mais elle eut des visées hautes. Ce ne fut pas une passionnée. L'impression qui résulte de l'ouvrage de M. Loliée (si laborieux sans qu'il y paraisse) reste intéressante, mais s'impose, bien plus qu'à notre cœur, à notre cerveau, où elle stimule notre curiosité du pittoresque et de l'intrigue. C'est assez, sans doute, pour l'histoire. Ce ne l'est peut-être pas assez pour cette singulière femme elle-même. Certes, il y eut de bonnes choses dans cette carrière. Il y eut du patriotisme dans les intrigues poursuivies aux Tuileries ; il y eut du dévouement dans les relations avec les Princes d'Orléans ; il y eut enfin de la dignité morale dans la longue amitié avec Estancelin. Mais je suis hanté par cette fin de détraquée : l'expliquer engagerait sans doute l'ensemble même de cette existence, qui n'en demeure pas moins, je l'ai dit, fort curieuse, et qu'il faut

remercier M. Loliée d'avoir, dans la mesure du possible, élucidée avec bien de l'agrément.

Quelque chose qui est comme l'inverse de ceci peut se remarquer dans l'existence de la « Dame aux violettes », sujet principal des nouveaux Souvenirs, — je n'apprendrai à personne, hélas ! que cette nouveauté date à présent de six mois ; mais je crois que l'on a eu par ailleurs, ici, une ou deux occasions d'en parler, et cela me dégageait à demi vis-à-vis de ce livre, — réunis par M. Arthur Meyer dans **Ce que je peux dire**. Si la Comtesse de Castiglione alla de l'ordre au désordre, la Comtesse de Loynes, servie par son caractère et aussi par maints bonheurs, réussit à être tout le contraire de la déclassée que ses débuts pouvaient promettre. Une évocation de Manon ne sert pas en vain de prélude à ces pages de M. Arthur Meyer. Mais cette Manon-là avait tout ce qu'il fallait, au physique et au moral, pour devenir l'espèce de Maintenon qu'elle fut en effet, non pas auprès du personnage impérial (le Prince Napoléon) dont elle tint la garçonnière si l'on peut dire, mais, après l'Empire, dans la haute Société, où elle porta la couronne de comtesse qu'elle sut, entre temps, obtenir d'un passager mari, le Comte de Loynes.

Ses débuts, puis sa liaison avec le Prince Napoléon fournissent à M. Arthur Meyer de bonnes occasions d'évoquer maintes figures, maintes sociétés du temps de l'Empire, maints salons qui sont d'un avant-hier lointain, et d'où l'aimable et abondant mémorialiste passe bientôt, d'ailleurs, dans des salons d'hier et d'aujourd'hui. De ces salons d'hier, celui de Mme de Loynes vit défiler tout un monde et s'agiter toute une politique dont M. A. Meyer, dans ces pages où il l'évoque, ce grand salon blanc de l'avenue des Champs-Elysées, s'est fait l'historiographe. M. Arthur Meyer dit « ce qu'il peut dire » de cette politique et de ce monde, et l'on sait qu'il y participa et qu'il les aima, et c'est dans cet endroit de son livre que j'ai soudain compris, — moi, profane, — la portée spéciale du titre. « Patrie française » et « Nationalisme », M. Arthur Meyer a écrit son livre sur ce chapitre de l'histoire contemporaine, non pas seulement comme quelqu'un qui se souvient, mais comme quelqu'un qui use d'un « pouvoir ». On me dit qu'il y eut, sur le moment, dans la Presse, quelques notes discordantes quant à l'efficacité des glorifications (le mot est bien fort, mais « justifications » conviendrait encore moins) voulues par M. Arthur Meyer. Tout ceci est passé. Et moi, reviewer désintéressé, si j'arrive un peu tard, c'est du moins au moment qu'il faut pour bien savourer, dans ces Souvenirs de M. Arthur Meyer, « l'être de l'avoir été », comme disent ces bons Allemands. Je souhaite pareille grâce à autrui.

Memento. — *Revue historique* (mars-avril 1913). A. Renaudet : « Eras-

me ; sa vie et son œuvre jusqu'en 1517 » (*suite et fin*). Ed Rott : « Richelieu et l'annexion projetée de Genève » (1re *partie*). André Dreux : « Les sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845. » Marcel-N. Schveitzer : « A propos du centenaire de la campagne de Russie. La Courlande en 1812 et l'armistice de Taurogen. » Bulletin historique : Histoire de France. Epoques franque et des Capétiens directs, par Louis Halphen. Histoire d'Angleterre (1re partie : les Institutions), par Ch. Bémont. Histoire d'Italie. Période du *Risorgimento*, 1789-1870, par Georges Bourgin. Correspondance. A propos de la deuxième édition des « Communes françaises » de M. Achille Luchaire : Lettre de M. Louis Halphen. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (14 février et 14 mars 1913). « La féodalité sous Louis XVI », par A. Aulard. « Les Élections à la Convention dans la Seine-Inférieure », par Bh. Barrey. « Le Gouvernement toulousain du duc d'Angoulême après les Cent Jours », par Jean Loubet. Documents. Notes biographiques. Bibliographie. — « Un village de mainmortables bourguignons au xviiie siècle », par P. Destray. « La nuit du 4 août », par M. A. Aulard. (Récit, non plus d'après le *Moniteur*, paru quatre mois après, mais d'après les différents journaux qui parurent alors. Notons : « le cynique Mirabeau », « Panckoucke et son programme de journal officiel », par Paul Raphaël. » Une lettre de Condorcet sur le procès de Louis XVI », par P. Mautouchet. « A propos d'Aimée de Coigny », par Cl. Perroud. Dans les « Notes de Lecture » : Choderlos de Laclos, auteur de *Faublas*. Tallien et le prince de Chimay.

Revue des sciences politiques (janvier-février 1913). Pierre de Vaissière : Lettres d'exil inédites du Duc d'Aumale (1848-1851). Adressées à l'ancien aide de camp du Duc d'Aumale, le colonel de Beaufort, ces Lettres paraissent devoir se placer entre 1848 et 1851. C'est non pas le texte, mais le commentaire analytique qu'en donne M. de Vaissière. Opinions et sentiments sur la deuxième République, sur l'Angleterre, sur l'exil. Renseignements curieux sur la situation pécuniaire de la famille d'Orléans immédiatement après 48. Ces lettres ajoutent d'utiles détails à la Correspondance avec Cuvilier-Fleury.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Perrin : *Les Atomes*, Nouvelle Collection scientifique, Alcan, 3 fr. 50. — H. Guilleminot : *Les Nouveaux horizons de la science* ; la matière, la molécule, l'atome ; Steinheil, 4 fr. — Marcel Oswald : *L'Evolution de la Chimie au XIXe siècle* ; pages choisies des grands chimistes, Larousse, 1 fr. 90.

M. Perrin, physicien éminent, qui a été chargé de créer l'enseignement de la chimie physique à la Faculté des sciences de Paris, et qui vient d'être appelé à New-York, pour y exposer ses vues si originales sur la constitution de la matière, publie un livre fort savant et intéressant, **les Atomes**.

La *Préface* touche à de grandes questions de philosophie scientifique.

Deux genres d'activité intellectuelle, également instinctifs, ont joué un rôle considérable dans le progrès des sciences physiques. L'un de ces instincts, déjà manifeste chez l'enfant, conduit le savant à saisir des analogies. Des hommes tels que Galilée ou Carnot le possédaient à un degré extraordinaire. C'est l'aperception des analogies qui a permis d'atteindre les principes de la thermodynamique: on a généralisé des résultats d'expérience, mais on n'a raisonné que sur des choses vérifiables par l'observateur ou l'expérimentateur ; aussi, comme l'a dit justement Ostwald, en Energétique on ne fait pas d'*hypothèses.*

Il est des cas où c'est au contraire l'hypothèse qui est instinctive et féconde, où l'on cherche à expliquer du visible compliqué par de l'invisible simple. De même que la méthode inductive a donné l'Energétique, la méthode intuitive a donné l'Atomistique.

M. Perrin ne veut pas déclarer que l'une des méthodes de recherche est supérieure à l'autre. Il reconnaît que, dans ces dernières années, l'intuition l'a emporté sur l'induction, au point de renouveler l'Energétique elle-même, mais il ne voit « aucune raison de regarder comme improbable quelque prochaine série de beaux succès où nulle hypothèse invérifiable n'aurait joué de rôle ».

On trouvera exposées dans le livre de M. Perrin les vues les plus récentes sur les conceptions de la matière et de l'énergie. L'énergie, comme la matière, aurait une structure atomique, et les échanges d'énergie entre la matière et l'éther se feraient par quantités multiples d'une quantité élémentaire d'énergie, sorte d'atome de nouvelle espèce et auquel on a donné le nom de *quantum.* C'est le savant allemand Planck qui,en 1901, a imaginé la *théorie des quanta*,qui fait grand bruit à l'heure actuelle dans le monde des mathématiciens et des physiciens. En Suisse, Einstein est arrivé à des vues analogues. « La formule trouvée par Planck, dit M. Perrin, marque une date importante dans l'histoire de la physique.Elle a en effet imposé des idées toutes nouvelles et au premier abord bien étranges sur les phénomènes périodiques. »

C'est l'étude des phénomènes de rayonnement qui a conduit à la théorie des quanta. Par une extension hardie de la conception due à Planck, Einstein a réussi à rendre compte de l'influence de la température sur la chaleur spécifique des solides.

Examinant les idées de Einstein, M. Perrin est amené à parler des rotations moléculaires. La plus faible vitesse de rotation stable correspondrait à plus que 1 milliard de tours en 1 cent millième de seconde. Il est question dans les calculs de l'auteur de « valeurs colossales de l'accélération, au moins un million de fois plus grandes que dans nos machines centrifuges ou nos turbines ». D'autre part, on

est forcé d'admettre que la matière est prodigieusement lacunaire et discontinue.

Je présume qu'on reste au-dessous de la vérité, en admettant que la matière des atomes est contractée dans un volume au moins *un million de fois plus faible* que le volume apparent qu'occupent ces atomes dans un corps solide et froid.

En d'autres termes, si nous imaginons les atomes d'un corps solide examinés à un grossissement tel que leurs centres paraissent distribués dans l'espace comme les centres d'une pile de boulets de 10 centimètres de diamètre, la matière qui correspond à chaque boulet n'occupera réellement qu'une sphère de diamètre inférieur au millimètre ; nous pourrons penser à de petits grains de plomb en moyenne distants de 20 centimètres. Pour l'air, vu à ce grossissement, ces « grains de plomb » seraient en moyenne distants de 20 mètres.

M. Perrin ajoute que ce n'est pas en se heurtant que les molécules se brisent. La rupture d'une molécule ne dépendrait pas des chocs qu'elle subit. Pour cette rupture, la lumière joue peut-être un rôle capital. Il faudrait chercher, semble-t-il, dans une action de la lumière un mécanisme essentiel de toute réaction chimique.

Un chapitre également fort intéressant est celui relatif à la genèse et à la destruction des atomes, et où la question des *transmutations* est discutée. Pour Rutherford, la radioactivité serait le signe d'une désintégration atomique : la radioactivité du radium, par exemple, marquerait la destruction d'atomes de radium, avec apparition d'atomes d'émanation ; la radioactivité de l'émanation marquerait la destruction des atomes de ce gaz, à raison de un sur deux en 4 jours, avec apparition de nouveaux atomes, qui cette fois donnent un dépôt solide sur les objets que touche l'émanation ; les atomes de ce dépôt se détruiraient à leur tour, à raison de un sur deux en une demi-heure, et cela expliquerait la radioactivité induite, et ainsi de suite.

Les vues géniales de Rutherford se sont, d'après M. Perrin, vérifiées en tout point. L'émanation du radium présente tous les caractères d'un élément chimique défini, et Ramsay a proposé de l'appeler *Niton* (brillant). Dans sa transmutation, l'atome du radium se dédoublerait en donnant un atome de niton et un atome d'hélium, par une explosion qui lancerait au loin l'atome d'hélium et, dans le sens inverse, l'atome de niton. Les rayons α du radium seraient constitués par des atomes d'hélium lancés à la prodigieuse vitesse de dix à vingt mille kilomètres par seconde ; les rayons α', rayons lents (ils ne parcourent que quelques centaines de kilomètres par seconde) seraient formés de niton.

Les transmutations, phénomènes discontinus et explosifs, ne seraient pas des réactions chimiques. En effet, les facteurs qui influencent les réactions chimiques se trouvent ici sans action. Quand on élève la

température de 10 degrés, on double au moins la vitesse d'une réaction chimique ; pour une élévation de 300 degrés, la réaction devient 1 milliard de fois plus rapide. Or, la vitesse des transmutations des corps radioactifs est indépendante de la température.

Jusqu'ici on n'a pu par aucun moyen modifier la course inflexible des transformations radio-actives. C'est au plus profond de l'atome que se produit une désintégration qui échappe à notre influence. Lorsque, *par hasard*, certaines conditions encore mystérieuses se trouvent réalisées au centre de l'atome, un bouleversement formidable se produit, avec redistribution de la matière suivant un autre régime. M. Perrin ajoute : « J'ai à peine besoin de dire que la loi du hasard trouvée pour les émanations du radium et du thorium est la loi générale de la désintégration atomique. »

A chaque élément radio-actif correspond une période ou durée pendant laquelle la moitié de toute masse notable de l'élément subit la transmutation. Cette période serait d'environ 2.000 ans pour le radium. Pour tel autre corps, elle est d'un cinq-centième de seconde; mais il lui arrive de dépasser le milliard d'années. On peut même supposer qu'un élément banal tel que le fer est réellement radio-actif, mais avec une période colossalement longue par rapport au milliard d'années.

Les atomes légers proviendraient de la désintégration des atomes lourds. M. Perrin pense que le phénomène inverse est possible, et que les atomes lourds peuvent se régénérer au centre des astres, où la température et la pression devenues colossales favorisent la pénétration réciproque des noyaux atomiques en même temps que l'absorption d'énergie. Pénétrant dans le domaine de la Cosmogonie, M. Perrin arrive à cette vue : « L'univers, parcourant toujours le même cycle immense, pourrait rester statistiquement identique à lui-même. »

On voit, par ces quelques exemples, le haut intérêt philosophique du livre de l'éminent professeur de la Sorbonne. Ce livre se termine ainsi :

La théorie atomique a triomphé. Nombreux encore naguère, ses adversaires enfin conquis renoncent l'un après l'autre aux défiances qui longtemps furent légitimes et sans doute utiles... Mais dans ce triomphe même, nous voyons s'évanouir ce que la théorie primitive avait de définitif et d'absolu. Les atomes ne sont pas ces éléments éternels et insécables dont l'irréductible simplicité donnait au possible une borne, et, dans leur inimaginable petitesse, nous commençons à pressentir un fourmillement prodigieux de mondes nouveaux. Ainsi, l'astronome découvre, saisi de vertiges, au delà des cieux familiers, au delà de ces gouffres d'ombre que la lumière met des millénaires à franchir, de pâles flocons perdus dans l'espace, voies lactées démesurément lointaines dont la faible lueur nous révèle encore la palpitation ardente de millions d'astres géants. La Nature déploie la même

splendeur sans limites dans l'atome ou dans la nébuleuse, et tout moyen nouveau de connaissance la montre plus vaste et diverse, plus féconde, plus imprévue, plus belle, plus riche d'insondable immensité.

§

Puisque j'ai parlé aujourd'hui de la Chimie nouvelle, je signalerai deux livres de vulgarisation récents : **les Nouveaux horizons de la science**, par H. Guilleminot, et **l'Evolution de la chimie au XIXe siècle**, par Marcel Oswald.

M. Guilleminot, qui est chef des travaux de physique biologique à la Faculté de médecine, a consacré son livre à la matière, la molécule et l'atome ; c'est une excellente mise au point pour les non spécialistes. Il y est question des lois de la chimie et de la thermo-dynamique, de la diffusion des gaz et de la dissolution, de l'osmose et de la tension superficielle, des propriétés des cristaux, des mouvements browniens et de l'énergie cinétique moléculaire.

M. Oswald, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre chimiste allemand, a choisi un certain nombre de pages dans les grands chimistes ; les chapitres sont intitulés : les chimistes empiriques, les physico-chimistes empiriques, l'école énergétique, l'école atomiste, la chimie biologique et la chimie appliquée. On y trouve les portraits des plus célèbres chimistes : Lavoisier, Balard, Moissan, Curie, A.-C. Becquerel, Gay-Lussac, Dumas, Würtz, Berthelot, Boussingault, Pasteur.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Dr. James Mackensie: *Les Maladies du cœur*, traduction Françon, Félix Alcan, 1911, 15 fr. — Dr E. Barié : *Traité pratique des maladie du cœur et de l'aorte*, Vigot, 1912, 20 fr. — Dr Vaquez : *Les Arythmies*, Baillière, 1911, 15 fr. — Pr Richet : *L'Anaphylaxie*, 3 fr.50. — Prs Bouchard et Roger : *Nouveau traité de Pathologie générale*, tome Ier, Masson, 1912, 22 fr. (article du Pr Paul Courmont sur l'*Anaphylaxie*). — Dr Armand-Delille : *Techniques du diagnostic par la méthode de déviation du complément*, Masson, 1911, 5 fr. — Drs Tissier et Blondin : *Traitement de la Syphilis*, Maloine, 1912, 9 fr. — Dr Ed. Joltrain : *Nouvelles méthodes de séro-diagnostic*, Maloine, 1911, 4 fr. — Drs Castaigne et Boidin : *Les Maladies infectieuses aiguës*, Poinat, 1912, 5 fr.

Les progrès de la médecine du xxe siècle qu'on a justement — et non sans orgueil — appelée « médecine biologique » sont immenses. Un livre datant de deux ans est déjà vieux. Depuis 1911, en effet, de nouveaux procédés de diagnostic de la syphilis et de la tuberculose ont été trouvés, les syndromes liés aux altérations des glandes à sécrétion interne ont été précisés, le cadre de l'hystérie a été modifié, la notion des ictères sans altération du foie s'est vérifiée, on a appliqué de merveilleux procédés de radioscopie à la découverte de la plupart des affections d'organes, on a bouleversé les conceptions des dyspepsies et des maladies de la nutrition.

Nous effleurerons aujourd'hui trois questions : les théories récemment énoncées sur l'origine de certains troubles cardiaques ; l'anaphylaxie ; la si curieuse et si productive méthode de déviation du complément, dont le type est la réaction de Wassermann, que nos lecteurs connaissent de nom. Dans ces ordres si divers de recherches, il est amusant de noter la naissance modeste de grandes lois scientifiques.

§

Deux hommes de laboratoire, Gaskell et Engelmann, désolés de ne pouvoir s'expliquer dans tous ses détails l'action du système nerveux sur le cœur, se demandèrent bourgeoisement — nous dirions presque bêtement, — un jour, pourquoi, au lieu de considérer le cœur comme un stupide automate incapable d'agir par lui-même, on ne chercherait pas dans sa structure intime la cause de son rythme. Pour parler comme dans une Faculté, ils opposèrent la *théorie myogène* de la contraction cardiaque à la *théorie neurogène*. Cela n'avait l'air de rien, mais cette idée fit réfléchir un petit praticien anglais, James Mackensie, qui exerçait sa profession dans un bourg, à Burnley, loin de toute réclame et sans espoir d'un titre officiel quelconque, dit le Dr Vaquez. Habile de ses doigts, observateur avisé, ce dernier, au lieu de prendre isolément des tracés cardiaques, artériels ou veineux, saisit au même moment, grâce à des appareils enregistreurs très délicats, les mouvements des différentes parties du cœur et put ainsi démontrer pratiquement ce que pensaient Gaskell et Engelmann, à savoir que : le cœur produisait lui-même son stimulus moteur. Ce stimulus naissait à la terminaison des veines dans l'oreillette droite, se propageait à travers les cloisons jusqu'à la pointe de l'organe, provoquant la contraction successive des différents réservoirs et assurant la synergie de leur action.

Le cœur devenait donc maître de son rythme, et le système nerveux n'intervenait plus que pour en réfréner ou en accélérer la cadence ; dès lors, il était logique d'admettre que l'intégrité organique et fonctionnelle du myocarde était nécessaire pour que ce rythme s'effectuât dans les conditions voulues. Inversement, on était conduit à considérer les modifications du rythme cardiaque comme des témoignages, non plus d'une désharmonie du système nerveux, mais bien d'un trouble profond, organique ou non, d'une des fonctions essentielles du myocarde (Vaquez).

Et les expérimentateurs se lancèrent avec conviction dans la voie ouverte par le médecin de campagne. Aujourd'hui quelle récolte : On connaît la cause de la plupart des arythmies. Comme des Sioux à la piste, les spécialistes notent le moindre choc qui d'aventure modifie nos vaisseaux. Gare à leurs « oscillomètres » (Pachon), à leur « sphygmosignal » (Vaquez), à leurs « polygraphes » (Jaquet).

Vous aurez une jolie veine si l'on ne vous déniche pas une artério-sclérose locale quelque part dans un coin de l'organisme (Teissier). Et voyez quelle grâce pour nous faire comprendre l'utilité de l'observation des oscillations d'une artère comprimée par un appareil enregistreur :

Chacun de vous, dit Vaquez dans ses belles leçons sur **Les Arythmies**, a pu suivre de l'œil les évolutions d'un bateau à voile qui, placé d'abord sous le vent, arrive au bout de sa course oblique et cherche à reprendre l'impulsion qui vient à lui manquer. Quand, dans le plein de son action, il file sous le vent, sa voilure est tendue et n'est agitée d'aucun mouvement. La pression de l'air sur elle est alors à son maximum. Le graphique de ses déplacements serait représenté par une ligne droite : tel celui de l'artère, lorsqu'on fait sur elle une pression qui en éteint les battements et qui, pour cette raison, sera dite maxima.

Mais voyez ce qui va se passer lorsque le bateau, virant de bord, va tenter de reprendre le vent. Sa voiture s'animera de flottements, dont l'amplitude sera au maximum au moment précis où les deux vents contraires se feront équilibre et où, par conséquent, la pression sur la toile sera à son minimum. Celle-ci n'est cependant pas nulle, car alors la voile serait inerte et pendante ; de même la paroi de l'artère n'est jamais immobile, et si une pression progressivement croissante tend à en éteindre les flottements, inversement une pression de plus en plus basse leur permet de se manifester dans toute leur amplitude.

Ainsi donc, les modifications provoquées dans les oscillations du courant sanguin par la compression de l'artère sont capables de nous renseigner sur le chiffre de la tension intra-vasculaire. Si ces oscillations sont complètement éteintes, c'est que la pression est à son maximum, comme il arrive pour la voile du bateau qui court sous le vent ; inversement, si la pression tombe à son minimum, ces oscillations tendent à présenter la plus grande étendue possible.

§

Un homme de grande allure, le Professeur Charles Richet, s'embarqua avec les docteurs Portier et Richard sur le yacht du prince de Monaco. C'était en 1902. Ces messieurs prirent de ces drôles de *physalies* que les marins appellent *galères*, organismes violets, renflés, munis d'une large expansion qui prend le vent comme une voile ; ils arrachèrent à leurs rochers les *actinies* étoilées, aux couleurs éclatantes, que des poètes savants (nous avons vu plus haut qu'il y avait des savants poètes) nommèrent *anémones de mer*. Puis, sans remords, ils injectèrent à des chiens un poison extrait par eux des tentacules de ces zoanthaires. Ayant déterminé la dose mortelle, ils gratifièrent quelques sujets de doses minimes et les laissèrent tranquilles ; mais voilà qu'une fois le Dr Richet regratifia un animal d'une quantité insignifiante de poison. Qui fut bien étonné, ce fut l'expérimentateur, car le chien tomba foudroyé. Nouvelle expérience

analogue, nouvelle mort théâtrale. Ainsi fut découverte la possibilité de la *sensibilisation d'un animal à une dose non mortelle et relativement minime de toxique, par une première injection antérieure également non mortelle du même poison*. Helléniste distingué, le Pr Richet baptisa cet état de prédisposition d'un organisme vis-à-vis d'un poison donné : *anaphylaxie* (ἀνά contre ; φύλαξις : protection.) Vous ne sauriez croire combien, en 1913, ce nouveau chapitre de Pathologie générale a grossi. Il y a de quoi désoler le plus studieux des candidats à l'Agrégation de médecine. Cette notion a éclairé des faits qui demeuraient dans la pénombre par défaut d'interprétation, en particulier la réaction des tuberculeux à la tuberculine et l'impossibilité qu'il y a à faire absorber à certains sujets des fraises, des poissons, même des œufs..., etc.

Nous savons donc aujourd'hui que, si l'on injecte à un animal une ou plusieurs substances étrangères, on peut produire, suivant les circonstances, quatre états très différents, deux défavorables à la conservation de l'individu : *l'accumulation* et *l'anaphylaxie ;* deux autres favorables à cette conservation : *l'accoutumance* (mithridatisme) et *l'immunité*.

§

Cette dernière va nous permettre d'expliquer la précieuse méthode de diagnostic qu'est la recherche de la *déviation du complément*. Ici encore la découverte du fait particulier précéda l'énoncé de la loi générale. En 1895, un célèbre chasseur de microbes, Pfeiffer, introduisit dans le péritoine de cobayes immunisés contre le choléra de robustes vibrions qui donnent cette maladie. En un rien de temps, ces pauvres microbes furent immobilisés, agglutinés et fragmentés. Le drame s'accomplit en un quart d'heure. En 1898, le D. Bordet vit que l'injection à un animal du sang d'un autre animal d'espèce différente rend le sérum du premier très toxique pour le second. Ainsi, l'introduction, dans un organisme, de substances étrangères, microbes ou corps étrangers quelconques, crée dans cet organisme des substances particulièrement nocives pour ces microbes ou corps étrangers. Cet état d'immunité est heureusement bien plus fréquent que l'état d'anaphylaxie. Il se produit aussi pour les corps chimiques, les venins de serpent, par exemple. Dans son livre sur **les Sérothérapies**, l'éminent doyen de la Faculté de Médecine de Paris, le Pr Landouzy, cite le cas des Psylles, dont Lucain décrit les mœurs dans la *Pharsale;* ces Africains possédaient l'immunité contre le venin de serpent, et éprouvaient cette vertu chez les nouveau-nés en les faisant mordre par ces reptiles.

Les substances qui apparaissent dans l'organisme infecté s'appellent du nom général d'*anticorps*. Certaines ont la propriété *d'ag-*

glutiner tel ou tel microbe, et c'est là le principe d'un procédé de diagnostic, le *séro-diagnostic*, appliqué à la fièvre typhoïde (Widal, Chantemesse), au choléra (Achard et Bensaude), à la dysenterie (Shiga, Dopter), etc... Le sérum des malades atteint de ces infections diverses agglutine l'espèce microbienne qui précisément cause la maladie et *n'agglutine que cette espèce*.

Mais l'anticorps le plus important est celui qui, ne se contentant pas d'agglutiner, *détruit* le germe pathologique. On l'appelle *complément* parce qu'il n'agit qu'en complétant l'action d'une substance bactéricide qui se fixe sur le microbe à détruire et qu'on appelle *sensibilisatrice*. Ce complément existe dans le sang normal, tandis que la sensibilisatrice n'apparaît que dans le sang infecté. C'est elle qui, agissant comme un « mordant » en teinturerie, fixe, *dévie* le complément sur le corps pathogène. Comme cette association des deux (sensibilisatrice et complément), cette déviation du complément est nécessaire pour fragmenter le microbe attaquant, il s'en suit que, tandis que le sérum d'un sujet normal sera sans effet sur le spirochète de la syphilis, sur le bacille de la lèpre, etc., au contraire le sérum d'un syphilitique, d'un lépreux, détruira *in vitro* ces mêmes microbes. *Telle est la méthode dite de déviation du complément*. Très compliquée comme technique, elle est précieuse, car elle permet de diagnostiquer des infections méconnues. Wassermann l'a appliquée à la syphilis et on ne peut que l'en remercier quand on songe que, d'après le Dr Jullien, 20 pour cent des Parisiens sont syphilitiques. D'ailleurs, il aura rendu service d'abord à la race allemande, puisque, à Berlin, Blaschko accuse un pourcentage de 20, et à Vienne et Budapest, villes des jolies femmes, un pourcentage de 40. Qu'on se console quand on pense que François Ier, Charles-Quint, Henri VIII, Barberousse, les Borgia, Erasme et Pic de la Mirandole (*et quibusdam aliis*) auraient dévié le complément !

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

GEOGRAPHIE POLITIQUE

A. de Nesselrode : *L'Ame russe*, Editions de la Revue, 3. 50. — Weiner Söderhjelm : *Finlande et Finlandais*, Armand Colin, 3.50. — Pierre Loti : *Turquie agonisante*, Calmann-Lévy, 2 fr.

« Appartenant à une famille d'origine allemande, ayant fait toutes mes études en Suisse française et en France, ayant pendant plus de trente ans habité la Russie et pris une part active à sa politique, je crois posséder quelques-unes des qualités qui peuvent garantir l'impartialité de l'observateur. » Ainsi s'exprime dans l'avant-propos de l'**Ame russe** M. de Nesselrode, descendant du chancelier de ce nom, et c'est en effet un indice favorable qu'un Russe de l'aristocratie, se

proposant de montrer la nature de la race, ne l'ait pas fait d'une manière dithyrambique. Car selon qu'ils sont révolutionnaires ou conservateurs, les Russes qui écrivent sur leur pays peuvent se contredire à l'infini ; mais il est un point sur lequel tous s'accordent : c'est la supériorité du Russe, l'homme aux larges appétits, à la vaste compréhension, aux passions sublimes. Et nous autres, petits bourgeois d'Occident, restons imposés par tant de grandeur. Il fait bon, avec M. de Nesselrode, de trouver un écrivain qui nous fasse grâce de l'arrogance.

M. de Nesselrode a surtout étudié la province et la campagne russes, domaine le moins connu des voyageurs européens qui en Russie ne voient guère que les grandes villes. Il est parvenu à délier la langue des paysans, si défiants cependant de tout ce qui est *barine* (monsieur). Il a noté constamment leur bonté naïve, profonde, tantôt douce, tantôt passionnée : leur honnêteté réelle, en dépit des petites chaparderies et qui contraste entièrement avec la friponnerie de la noblesse et de l'administration (les délits même qu'il reproche aux paysans russes, notamment les vols de bois et le braconnage, sont moins des faits spécifiquement russes que des phénomènes ruraux communs à tous les pays). En même temps, il a relevé leur fureur de destruction, dont les troubles agraires de 1905 ont fourni tant d'exemples, leur ignorance, laquelle à la vérité est une des bases du régime politique, enfin leur ivrognerie, dont il fait un tableau très véridique, et souligne les conséquences désastreuses pour l'avenir de la race. Le Russe des basses classes ne s'alcoolise pas comme l'Européen par de petites doses journalières, auxquelles peuvent s'accoutumer les organismes vigoureux ; il absorbe, à des intervalles quelquefois très éloignés, des doses massives dont l'effet est toujours une prostration de plusieurs jours, et souvent le *delirium tremens*. La dégénérescence progressive de la race est attestée dès maintenant par les conseils de revision et « la conclusion à laquelle arrive l'auteur est des plus tristes : la Russie ne s'empoisonne pas, elle est déjà entièrement contaminée. Intoxiquée par l'alcool, économiquement accablée, privée d'une nourriture saine et abondante, moralement opprimée enfin, la population voit la neurasthénie miner de plus en plus sa descendance ».

Etudiant le paysan, M. de Nesselrode a naturellement consacré au clergé quelques chapitres qu'on aurait aimés plus approfondis et plus détaillés. Il a très bien marqué d'une part le caractère tout extérieur et idolâtre de la religion orthodoxe et d'autre part les aspirations mystiques et morales de la race, qui ne peuvent se faire jour que dans les sectes des *vieux croyants*, persécutées celles-ci par l'Etat russe. L'influence de l'orthodoxie sur la mentalité russe n'a jamais été étudiée d'une manière sérieuse du moins par des écrivains impartiaux, et cela est regrettable. Car c'est l'orthodoxie, bien plus que l'alcoolisme, l'ignorance et la tyrannie, qui maintient les Russes dans la bar-

barie, et leur vaut encore aujourd'hui l'épithète de Napoléon : « les Tartares du désert à peine dignes du nom d'hommes. » De cette barbarie le clergé noir et blanc est plus responsable que la religion même et les notes de M. de Nesselrode, encore qu'écourtées, sont, là-dessus, tout à fait édifiantes.

Après les paysans et les popes, rien n'est plus curieux en Russie que la noblesse de campagne, ruinée depuis l'abolition du servage, et luttant désespérément aujourd'hui pour conserver, par la domination politique, l'ancienne suprématie sociale. Les nobles se tournent presque tous les uns vers les mandats publics, soit dans les *zemstvos*, soit à la Douma, les autres, beaucoup plus nombreux, vers les emplois de l'Etat et surtout les places de *zemskié natchalniki*, agents administratifs qui, par un bizarre cumul, sont à la fois délégués du gouvernement et juges de paix. Dans un pays où « l'absence de règle est la règle », on comprend quel peut être le pouvoir de ces *natchalniki*. M. de Nesselrode a tracé en de pittoresques tableaux les élections à la place de maire dans les villages, et celles de maréchal de la noblesse dans les zemstvos. Il en ressort que les maires de village, quoique élus par la communauté, sont en fait imposés par le natchalnik, comme les maires de nos petites villes l'étaient en France par le subdélégué sous l'ancien régime. Les assemblées des zemstvos offrent elles-mêmes de grandes analogies avec nos anciennes tenues d'Etats. Mais il ne faut pas oublier que les zemstvos, dont le fonctionnement est récent, sont une imitation de nos Etats. Depuis quelque trente ans, le gouvernement russe fait fouiller nos archives, pour y découvrir le mécanisme de nos anciennes institutions. Il est possible que cette forme rudimentaire de la liberté soit la seule applicable dans un pays aussi arriéré. Les Français n'en doivent pas moins être en garde sur le libéralisme moscovite ; c'est le libéralisme du quatorzième siècle, un libéralisme dont l'objet principal, sous le couvert des assemblées locales, est de maintenir le despotisme des hobereaux.

Les chapitres de M. de Nesselrode sur les *tchinovniki*, sur l'*intelliguentsia* et sur les Russes à l'étranger sont moins curieux pour nous, parce que tous nous sommes éclairés sur la bureaucratie russe — je suis le seul fonctionnaire honnête de l'Empire, disait Nicolas Ier, — nous avons tous approché quelque intellectuel russe, de même que tous nous avons été plus ou moins étrillés par quelque boyard du Tout-Paris. M. de Nesselrode nous promet un nouvel ouvrage sur la *femme russe*. Nous l'attendons avec une curiosité sympathique, en espérant qu'il contiendra quelques chapitres sur l'*enfant russe*, sujet qui m'a paru, autant que j'ai pu juger, des plus intéressants, et malheureusement fermé à l'Européen. Dans ces études sur l'âme russe il serait également désirable que l'auteur marque davantage l'influence de l'esclavage, qui persiste malgré l'abolition du servage. Je

sais bien que de génération en génération la société russe se transforme rapidement et avec des contrastes qui ne se retrouvent nulle part ailleurs. Mais au milieu de ces variations, l'art du psychologue est précisément de démêler le caractère permanent, et aujourd'hui comme au temps de Dostoïevsky, il me semble qu'un des traits essentiels de l'âme russe est encore le pli de la servilité.

Ce pli paraît encore plus marqué si l'on compare les Russes aux Finlandais, peuple qui s'apparente aux Grands Russes par la race, par les habitudes d'indolence et d'ivrognerie intermittente, et qui cependant se différencie par le caractère à tel point que c'est dans leur antipathie foncière plus encore que dans la politique qu'il faut chercher la cause de leur hostilité. Sous le titre de **Finlande et Finlandais**, M. Werner Söderhjelm, le distingué professeur de littérature romane à l'Université d'Helsingfors, a réuni une série d'articles, écrits en français par des professeurs finlandais, et qui nous font connaître en raccourci l'histoire et la géographie de la Finlande, son état économique, l'état de l'instruction publique et surtout le développement tout particulier qu'y ont pris les sports et le féminisme. La Finlande, en effet, avec la Norvège, est un des pays le plus avancés dans cette voie. Les femmes y ont accès au Parlement et en composent environ le dixième, presque toutes affiliées au parti socialiste. Mme Saltzmann, à qui nous devons le chapitre sur le féminisme, veut bien nous assurer que ces femmes médecins, avocates, députées, n'en sont pas moins « d'excellentes femmes de foyer, femmes à l'instinct maternel très vif, femmes très sérieusement conscientes de leur vocation féminine ». Peut-être vaut-il mieux la croire que d'y aller voir, mais un trait de mœurs sympathique est que, « parmi les dames qui peuplent les comptoirs de banque et de commerce et les bureaux administratifs, il y a un grand nombre de filles de hauts fonctionnaires et de familles titrées. Cela ne nuit ni à leur position sociale, ni à leur chances de mariage ; c'est absolument « comme il faut ».

Avec un scrupule que les uns loueront et que d'autres regretteront, M. Söderhjelm et ses collaborateurs ont passé sous silence les persécutions redoublées que les Finlandais ont à subir du gouvernement russe, persécutions dont l'objet apparent est de supprimer les franchises particulières de la Finlande, pour la soumettre au statut commun de l'Empire, mais dont le but réel, et dont les hauts fonctionnaires russes ne se cachent nullement, est l'*extermination* de la race. Il n'est pas douteux qu'après le manifeste impérial d'octobre 1905 accordant une sorte de Constitution à la Russie, le gouvernement russe, pour abolir les privilèges finlandais, se trouve dans la situation de notre Assemblée Constituante, lorsqu'elle supprima les franchises des provinces pour accorder la liberté politique à l'ensemble des Français. Mais si fondées en droit que puissent être les prétentions russes, à

quelque violence, à quelque illégalité que les Finlandais soient acculés d'autre part, nous ne devons pas méconnaître, nous autres Européens, de quel côté sont les droits supérieurs de la civilisation et de l'humanité.

Turquie agonisante. — M. Pierre Loti a réuni sous ce titre les éloquents et courageux articles qu'il a publiés durant la guerre italo-turque et au commencement de la guerre d'Orient. Ces articles lui ont naturellement valu des bordées d'injures de la part des Italiens et en France même il n'a pas manqué de fins politiques pour établir une distinction subtile entre la politique et le sentiment. Jusqu'à quel point la République a-t-elle été bien inspirée en abandonnant une tradition quatre fois séculaire, c'est ce que l'histoire seule pourra dire. En attendant il n'est pas certain que les succès des alliés doivent profiter aux intérêts français ni même servir la cause de la civilisation. Nos commerçants, nos industriels éprouvaient sans doute de la part des Turcs des difficultés sans cesse renouvelées qu'accroissait encore l'incertitude du gouvernement; mais ils jouissaient de privilèges anciens et solidement établis, ils avaient cette possession de fait qu'aucune politique ne peut remplacer; notre langue surtout et notre culture jouissaient d'un prestige incomparable, jalousement entretenu par nos missions. Nous vendrons peut-être aux alliés quelques canons, voire quelques locomotives, qu'ils paieront d'ailleurs avec l'argent de notre épargne; mais s'imaginer que notre influence, si prospère avec le régime ottoman, pourra résister aux coups du fanatisme orthodoxe, c'est méconnaître singulièrement les *petits frères slaves*. Je ne voudrais pas tirer de faits peu importants des conséquences démesurées, mais j'oserai rappeler deux photographies publiées par *l'Illustration* peu après l'ouverture de la campagne : dans la première une gare sous l'administration turque, avec son nom en deux écritures, l'une arabe, l'autre latine à l'usage des voyageurs européens; dans la seconde, la même gare, avec une seule inscription tracée dans le barbare caractère cyrillique. Les Balkans, sous les Turcs, étaient un monde grand ouvert à l'Europe; sous les orthodoxes, ils lui deviendront, comme la Russie, un monde de plus en plus fermé.

« Honte! honte à l'Europe, dit M. Pierre Loti, honte à son christianisme de pacotille! Il en est, comme la France, qui ne veulent pas se souiller les mains dans le dépeçage; mais crier grâce, non personne. » M. Loti est-il si sûr que la France n'ait pas sa part de responsabilité, et peut-être d'initiative dans ce partage? Ce partage même n'est-il pas la préface d'un autre plus vaste, et où disparaîtra l'empire ottoman? Je n'ai certes peur d'aucune idée, et le rapt, la violence, le massacre sont une politique valable, si des intérêts vraiment supérieurs l'exigent, et si l'on possède à la fois la volonté et les moyens de vaincre. Mais poursuivre une politique impérialiste

aussi téméraire, quand on n'a pour la soutenir qu'une démocratie pacifique — pacifique avec raison — cela paraît dans un gouvernement le comble de l'insanité.

FERNAND CAUSSY.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : Mme Claude Ferval visite la prison de Saint-Lazare : les détenues-mères et leurs enfants. — *Les Amitiés françaises :* M. Pierre Mille sur la loi de trois ans, la dépopulation et l'assistance aux vieillards. — *La Musette :* coutumes d'Auvergne. — *La nouvelle Revue Française :* Charles-Louis Philippe expliqué par M. Léon-Paul Fargue. — *La Phalange :* trois poèmes de M. Claude Odilé. — Memento.

Mme Claude Ferval donne à **la Revue hebdomadaire** (5 avril) ses impressions d'« Une visite à la Prison de Saint-Lazare ». Ce sont des pages très douloureuses. Voici celles qui nous conduisent au quartier des détenues-mères ; car les règlements laissent l'enfant aux prisonnières jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quatre ans.

La visiteuse questionne « une sorte de bohémienne » :

— De quel pays êtes-vous ?

— D'Algérie, fit-elle. Mais, il y a si longtemps !

Ainsi, je ne m'étais pas méprise. Cette épave humaine venait d'un rivage éloigné. Nul ne savait, pas même elle, quels mauvais courants l'avaient jetée dans le gouffre parisien.

— Etes-vous ici depuis longtemps ?

— Deux ans ! soupira la détenue, de l'accent dont elle aurait dit deux siècles ! Puis, soudain, redressée avec des éclairs aux prunelles « Mais, dans deux mois, je serai libre ! » Et, avec un geste brusque, où se devinait l'instinct migrateur, elle saisit la main de son gosse comme pour l'entraîner, pour le prendre à témoin de l'infini bonheur qu'ils auraient tous deux à parcourir les grands chemins.

— Où irez-vous ? demandai-je.

Qu'en savait-elle ? Son geste indiqua la fenêtre où les nuages déchirés laissaient voir un morceau de bleu, et, sur sa mine sauvageonne, il y avait cette mimique significative : qu'importe ! pourvu que ce soit hors d'ici, ailleurs, hors de ces murailles abhorrées.

La femme qui, tout à l'heure, donnait le sein, était maintenant à bercer son bébé sur le point de s'endormir. A celle-là aussi je posai une question, la première qui vient à l'esprit dans un lieu où les heures se comptent :

— Depuis quand êtes-vous ici ?

Une année, et il lui en restait trois à faire.

— C'est long !... Hein ?...

— Pas trop.

Je la regardai avec surprise.

— Sans doute, expliqua cette résignée, pour celles qui, comme moi, ont la chance de garder leur enfant autant que dure la détention, cette détention ne se sent guère.

Et en disant cela, elle enveloppait d'une indicible tendresse la petite face

endormie dont les joues pâles rappelaient ces fruits nés et mûris dans les climats sans soleil.

J'allais me retirer après avoir obtenu un succès à en pleurer, par ma promesse de jouets et de bonbons. Tout le petit monde qui grouillait autour de nous avait des bouches souriantes ; j'emportais de ma visite une impression finalement assez douce, lorsqu'un bruit de sanglot me fit brusquement retourner. Une créature jeune, robuste, avait enlevé de terre et serrait contre sa poitrine un garçon, grandelet déjà.

— Qu'y a-t-il ? Est-ce qu'il est malade, votre enfant ?

— Non, fit-elle, en redoublant son étreinte ; mais, il m'aura quittée demain.

C'était l'échéance légale, la date où l'enfant aurait atteint l'âge prescrit. Me fiant à ce qui m'avait été dit de la brièveté des peines qui sont subies à Saint-Lazare, je bredouillai quelques propos consolateurs.

— Courage, vous l'aurez bientôt rejoint.

— Bientôt ! reprend la malheureuse avec une intonation que je ne saurais oublier. Bientôt ! On m'envoie à Clermont faire vingt ans de travaux forcés.

Et des larmes, de grosses larmes sans fin coulaient sur son visage de belle fille, tandis que, de toute leur faible force, les mains du petit gars s'agrippaient à elle. J'eus un sursaut. Quoi ! ces êtres liés l'un à l'autre par quatre bras frémissants, ces bouches, ces cœurs réunis allaient être séparés ? Des murailles, des espaces, des années seraient entre eux ? Que faire pour éviter cela ? A qui m'en prendre ? Près de qui implorer contre une telle rigueur ?

Le gardien, pour lors, à mes yeux, représentait l'autorité, la force pesante sous laquelle se débattait la pauvre mère.

Me tournant vers lui :

— Oh ! fis-je, sans rien trouver de plus à dire. Oh !

La sueur perlait à mes tempes. Devinant en moi un grand trouble, l'homme m'attira hors de la pièce et quand la porte fut refermée convint qu'en effet la peine était accablante ; mais, aussi, la femme était une criminelle. Son amant avait reçu d'elle une balle de révolver au moment où, en compagnie d'une fille soupçonnée d'être sa maîtresse, il quittait le cabaret. Régulièrement, elle aurait dû être transportée à la maison centrale aussitôt après sa condamnation ; le cas de grossesse où elle se trouvait lui avait valu le régime relativement doux de Saint-Lazare. Elle y avait fait ses couches et, depuis lors, bénéficiait de la tolérance qui laisse à leurs mères les enfants en bas âge.

Le gardien expliquant à Mme Claude Ferval que l'enfant va être mis aux « Enfants assistés » tandis que la mère sera conduite, pour des années, dans une maison centrale, — la visiteuse s'indigne :

Mieux aurait valu lui enlever son fils le jour même de la naissance avant que le lien entre eux ait eu le temps de se fortifier. A présent qu'elle l'aime, que par lui, à cause de lui, par l'apprentissage maternel, cette coupable s'est rachetée, on centuple sa peine. Cela est atroce, barbare...

Quelles que soient les sages objections du docteur qui accompa-

gnait Mme Claude Ferval, ne reste-t-il pas que le règlement, appliqué à ce cas, aggrave terriblement l'expiation légale du crime, si grand qu'il ait été ? Même, à ne pas considérer une mère qui a mérité un châtiment, n'y a-t-il pas la douleur de ce petit de quatre ans qu'on sépare d'elle quand il a une forte conscience déjà, en tout cas, une puissante habitude physique du lien filial ? En vérité, ce traitement, dicté par des règles, est une infamie, une monstrueuse iniquité !

§

De M. Pierre Mille, dans **les Amitiés Françaises** (mars), à propos du service de trois ans et de la dépopulation, questions que l'éminent écrivain associe sous ce titre : « Le grand problème français » :

Que nos fils fassent trois ans au lieu de deux, cela suffira pendant dix ans. Après quoi un mathématicien pourrait calculer qu'étant données la baisse régulière de notre natalité et la marche encore ascendante de la natalité allemande, il faudra arriver au service de quatre ans, puis de cinq ans, puis de sept ans, etc. Donc le service de trois ans n'est pas un remède, ce n'est qu'un palliatif. Le remède, c'est l'accroissement de la natalité. Et si c'est là qu'est le problème, il faut bien reconnaître, avec l'Ingénu, que ce n'est pas l'individu qui a intérêt aujourd'hui à faire des enfants, c'est l'Etat seul qui désire qu'il en ait.

Seulement il le désire sans rien faire pour ça. Il fait même tout le contraire. Si j'ai beaucoup d'enfants, je devrai les loger : et c'est sur mon logis et mon loyer que sont établies les taxes directes que j'acquitte. Je devrai également les nourrir et les vêtir. Et de chaque bouchée que je leur donnerai, de chaque fil qui couvrira leur corps, une part ira à la douane ou à l'octroi. Il semble que les nombreuses familles soient *à l'amende*. En bonne logique, l'impôt devrait être dégressif pour les familles nombreuses, et progressif depuis les ménages n'ayant que deux enfants jusqu'à ceux qui n'en ont qu'un, ou pas du tout, et aux célibataires.

Mais ce ne serait pas tout, parce que ce ne serait pas assez. Si l'Etat veut des enfants, s'il a besoin d'enfants, *il faut qu'il les paie*. Ne jugez pas en bourgeois riches qui répondent : « Quand vous me donneriez 500 francs par an, ce n'est pas ça qui m'encouragerait à augmenter ma postérité. » Il n'y a pas en France un million de ces bourgeois. Et, par contre, voici un fait : Paris et les autres grandes villes envoient chaque année dans le Morvan et dans d'autres régions de France des milliers d'enfants pour lesquels l'Assistance Publique paye la somme modique de 10 francs par mois. Et, pour ce prix, les nourriciers se les disputent. Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'à 120 francs par an ils considèrent l'enfant comme un bénéfice ? Supposez donc que vous disiez à ces campagnards : « Ce ne sont pas seulement les enfants que je vous envoie, pour lesquels je vous paierai une annuité ; vous toucherez autant pour ceux que vous ferez naître. » Vous verrez le résultat.

C'est un grand malheur que l'élu ne pense et ne puisse penser qu'à l'élec-

teur. Au moment de la loi sur les retraites ouvrières, il ne s'est trouvé personne — et il ne pouvait se trouver personne, puisque les enfants ne votent pas — pour dire, pour avoir le courage cynique de dire : « L'Etat n'a aucun intérêt à perpétuer l'existence des vieillards! L'Etat doit regarder l'avenir, non le passé. Que la ressource du vieillard, que sa retraite, soit donc dans ses enfants : c'est à ceux-ci, depuis leur naissance jusqu'à la quinzième année, que je demande qu'on accorde une rente de 360 francs par an! »

Aujourd'hui, il est trop tard. On ne revient pas, on ne peut revenir, sur les promesses faites, sur les engagements pris. Mais l'assistance aux enfants demeure un devoir dix fois plus sacré, une nécessité cent fois plus pressante que l'assistance aux vieillards : *il faut payer* ou il faut mourir. Si M. Jaurès, au lieu d'ajouter aux 500 millions qu'on demande légitimement pour la défense nationale une proposition de crédit de 700 millions pour l'enseignement primaire, avait sollicité ce crédit pour encourager la natalité, il se serait conduit en homme d'Etat. Il n'y a pas songé ; c'est dommage pour lui, et pour son parti.

Mais cet homme d'Etat se trouvera peut-être, un jour prochain. Ce qui fait la valeur, la valeur exceptionnelle et magnifique des Français d'aujourd'hui, c'est qu'ils deviennent le peuple le plus conscient de l'univers. C'est parce qu'ils ont d'abord été des individus conscients qu'ils ont réduit leur postérité. C'est ensuite comme individus conscients et non plus comme une foule aveugle conduite par des mythes historiques ou religieux qu'ils viennent de reconstituer une forme particulière et très fière du patriotisme et de l'Etat. On arrive au moment où l'on pourra tout demander à leur raison. Il est permis de croire que l'heure est proche où ils commenceront, par voie légale, la lutte contre l'alcoolisme. Il est permis aussi de prévoir que leur communauté consciente fera les sacrifices nécessaires pour se donner la population dont elle a besoin. Ce n'est peut-être pas un rêve de scientiste chimérique que d'imaginer qu'un jour les Etats organisés régleront la production des hommes comme on règle déjà le cours d'autres productions.

§

Dans **La Musette** (avril), « revue artistique et littéraire mensuelle des originaires du Massif Central », M. Francisque Rochez écrit sur les « coutumes du pays d'Auvergne » :

La semaine Sainte est l'occasion, en Auvergne, d'un certain nombre de cérémonies qui ne manquent pas de pittoresque.

On sait que, du mercredi soir au samedi matin, en signe de deuil, les cloches ne résonnent plus. Pour appeler les fidèles aux divers offices religieux, les sacristains font usage de crécelles puissantes, mais rauques et souvent désagréables. Dans un village du Cantal, au bourg d'Albepierre, près Murat, depuis des temps immémoriaux, l'usage des clochettes s'est substitué à celui de la crécelle. Le jeudi vers les trois heures du soir, les enfants du village se rassemblent sur la place, aux abords de l'église. Chacun porte au col, suspendue à une chaînette de fer, une de ces sonnailles dont on munit les vaches pendant l'été sur les montagnes. Le groupe se range sur deux files, et, vers quatre heures, il fait le tour du village en

agitant vigoureusement les clochettes. Les gens se tiennent pour avertis et se rendent à l'église. Le lendemain matin, vers neuf heures, on recommence...

Le Jeudi-Saint, au cours des offices, voici ce qui a lieu et l'explication qu'en donne M. F. Rochez :

Ce jour-là, devant l'autel, quinze bougies brûlent sur un chandelier triangulaire. Après chaque psaume, le sacristain, une à une, les éteint. Vers l'instant où le Christ est censé expirer sur le calvaire, le prêtre donne un signal. Aussitôt, les enfants placés dans le chœur et armés de bâtons, les adultes, dans les autres parties de l'église, se mettent à frapper à coups violents sur les dalles de pierre. Pendant une dizaine de minutes, c'est un vacarme qu'on pourrait qualifier d'infernal, si l'on ne craignait d'être irrévérencieux. Les curés ont quelque peine, parfois, à modérer le zèle de ces fougueux frappeurs.

Une telle scène figure évidemment le cataclysme consécutif au drame du Calvaire. C'est ainsi que l'imagination populaire se représente la légende ou l'histoire ; elle en voit surtout les aspects concrets, sans pénétrer totalement le symbole. Nombre de fidèles ignorent d'ailleurs la signification et la portée de celui-ci, tant la lettre finit par abolir l'esprit, quand quelque enseignement ne ressuscite pas la vérité du souvenir. Pour nous, il nous semble y retrouver un reste de cette inspiration qui, au Moyen-Age, créa les *Mystères de la Passion.*

§

La Nouvelle Revue Française (1er avril) publie une préface que M. Léon-Paul Fargue a écrite pour l'édition complète du *Charles Blanchard* de Charles-Louis Philippe :

Quelqu'un rapporte que Flaubert travaillait parfois sous l'impression d'une certaine couleur, et pressait la matière jusqu'à lui faire suggérer l'idée de cette couleur : « Ainsi, dans *Salammbô*, j'ai voulu faire une chose jaune. » Philippe, ainsi, se trouva peu à peu conduit à faire, en amalgamant ce qu'il savait de la jeunesse de son père avec ses propres souvenirs, avec tous les fantômes, avec tous les éléments pauvres qui voltigeaient comme des feux Saint-Elme, autour de ses personnages, une chose pauvre, une chose de plus en plus pauvre, le livre du Pauvre. Plus il avançait dans *Charles Blanchard*, plus il se trouvait entraîné loin, dans des régions de plus en plus froides et sombres, et comme dans des limbes où vivent les larves et les têtards de la Misère... Il passait de la Pauvreté dans la Misère. Il me disait le tourment qui l'habitait, de faire quelque chose d'horriblement aride et désertique. Il cherchait à faire tenir ses personnages sur les plus faibles bases possibles, et qui fussent bien juste suffisantes pour y garder son équilibre. Il voulait faire voir *du plus près possible* que les Blanchard ne sont aidés que du plus petit nombre de forces étrangères qui puissent assister un être, et qu'ils n'ont autour de leurs tristes corps que juste ce qu'il faut de matière extérieure pour y étayer, pour y traîner, pour y prolonger la pauvre vie qu'on a reçue... C'est un peu de terre, un pot trop étroit pour sa plante, une brindille où rampe un insecte au bord d'un gouffre... Et c'est l'Intérieur où se tiennent les deux Blanchard, ces

deux fakirs de la misère, comme deux corps qu'on viendrait voir, pétrifiés par quelque éruption, dans la posture où la mort les aurait surpris. — Tout y sent l'odeur des intérieurs pauvres de la campagne, l'odeur de pisé, l'odeur d'encre de l'âtre éteint, l'odeur d'ombre moisie de l'arche ouverte et vide... Philippe veut qu'on y touche le fond de la Misère, mais de cette misère immobile, fascinée et fataliste où l'on trempe comme dans une baignoire, et qui se refroidit par degrés jusqu'à ce que la chaleur du corps ne puisse même plus s'y maintenir ; de cette misère où l'on gît comme dans un caveau provisoire, juste au-dessus de son tombeau... Tout y semble toujours à deux doigts de la mort... Tout y donne l'impression d'un équilibre instable impossible à maintenir, et non pas d'une chute prochaine, mais d'une consomption qui se traîne, et d'une veilleuse où il n'y a plus d'huile et qui n'en finit pas de s'éteindre...

. . . .

Mallarmé rêvait d'un livre où deux histoires différentes se poursuivraient comme à cache-cache, l'une au recto, l'autre au verso. Mais si l'homme bouge, tout se mêle, et la lumière ruse avec l'ombre... Ainsi Philippe tourne avec son livre, comme au pied d'un arbre son ombre.

Il s'y arrête en pleine lutte, épuisé d'y pousser toute la sincérité de son cœur. Partout ailleurs, il a réussi à projeter ses personnages hors de lui-même, il ne leur donne plus que son regard, il suit leurs actions et court après eux, et joue avec eux comme au furet... Mais Charles Blanchard le possède encore... Il lui ronge le ventre, comme au Spartiate. Il le secoue de ses soubresauts et de ses rages. Ils s'affaissent et se dressent ensemble. — On le voit se débattre avec lui-même. Il ne s'agit plus de « choisir ». Et puis, quand on est Philippe, on choisit difficilement dans soi-même, on ne s'escamote pas soi-même. Il faut dire la chose : ce nouvel enfant de sa chair ne peut pas sortir, parce que le terme n'en est pas venu.

La lutte m'est chère entre toutes où je vois passer tant de signes de cette immense dualité qui tourne en nous comme un phare, pour peu que nous soyons sensibles et sincères. Mais je ne l'ai jamais mieux suivie que dans la vie et dans l'œuvre de Philippe. Elle allait chez lui jusqu'au conflit, car il ne faisait rien sans flamme.

§

Sous ce titre : *Printemps anglais*, M. Claude Odilé donne à **la Phalange** (20 mars) des poèmes d'une grâce et d'un art très distingués :

L'HEURE SONNE

L'heure sonne l'interminable ennui des choses
Qui mourront et qui renaîtront.
L'heure sonne la mort de l'étoile et des roses
Qui scintillèrent à mon front.

Je me souviens de vous, des rires, des musiques,
Des yeux sombres et des yeux bleus,
Du soir dont s'ouvre au vent l'argentine tunique,
Et des grands iris onduleux.

BERCEMENT

Le clapotis léger des barques et des branches
Se mêle à la douceur des parfums du tilleul.
Les mouvements du vent dans les frondaisons blanches
Sont si lents qu'on s'étonne et se plaint d'être seul.
Je ne sais plus les noms des fleurs, ni des villages.
Je ne sais plus les bruits des feuilles, ni des pas.
Je me souviens des nuits qui soupirent, volages,
Et je guéris d'un mal que je connais pas.

CRÉPUSCULE

Tant se fleurit la nuit qui descend les collines
Pleines d'odeur, —
Il semble que l'étoile des cimes voisines
Soit dans mon cœur.

Mais je pense au jardin scintillant où, nocturne,
Pleure l'oubli ;
Là cet amour que j'eus devint cendre, et, dans l'urne,
Rêve, enfoui.

Des gouttes de silence heureux tombent des voûtes
Sur l'eau dormant ;
A peine l'on devine un bruit quand, sur les routes,
Marche le vent.

Dans les pins des lueurs qu'éteignent les ténèbres
Meurent en paix.
O crépuscule long comme un baiser des lèvres
Que j'adorais !

Memento. — *Le Temps Présent* (2 avril). — M. Ch. Péguy : « Trois sonnets. » — M. Ch. Lacoste : « Sur le cubisme et la peinture. » — « Poémes », de M. P. de Cénival.

La Grande Revue (25 mars). — Mme X : « Guy de Maupassant intime. » — « La Loi de trois ans », par le généreI Z...

Le Feu (avril). — M. Louis Thomas : « Henri Duvernois. »

La Revue de Paris (1er avril). — « L'impératrice Frédéric à Paris (février 1891) », par M. Pierre Albin. — « Jacqueline Pascal », par M. André Beaunier.

L'Indépendance (15 mars). — « L'Insurrection royaliste de l'an VII dans le Midi », par M. J. de Merlis.

Les Entretiens idéalistes (mars). — « L'affaire Rosmini et les jésuites », par M. Paul Vulliaud. — « Devant le Tombeau de Dante », par M. José Hennebicq. — M. E. Bernard : « L'Esthétique fondamentale et traditionnelle. »

Les Facettes (3e cahier). — Poèmes de MM. F. Gregh, H. Strentz, F. Carco, R. Derème, F. Saisset, H. Dérieux, etc...

Le Jardin fleuri (mars). — « Myriam Harry », par M. Pierre Massé. — « Poèmes d'été », par M. Julien Ochsé.

La Revue critique (25 mars). — « Le Ménage de Jean Racine », par M. Ch. Le Goffic. — « Gambetta et Bismarck », par M. de Roux.

Revue bleue (5 avril). — « Art et Climat », par Richard Wagner. — « L'Epître aux Galates », par M. Edme Champion.

L'Ile sonnante (avril). — Un fragment de la « Diane de Poitiers » de M. de Faramond. — « La Mort et la servante », un sonnet de M. André Salmon. — Des poèmes de MM. P. Vimereu, F. Divoire, R. Frène, H. Strentz, L. Thêne, R. Derême.

La Nouvelle Revue (1er avril). — Dr J. Thomas : « Les Expériences du Dr Carrel. » — « Rêves polynésiens », par M. René La Bruyère.

Les Pages Modernes (mars) : —« Notre marine en 1870 » (journal inédit d'un officier de marine). — « La Recherche et l'identification scientifiques des criminels », par M. J.-R. Vannier. — « Les Forces syndicales en France », par M. Louis Vial.

Rodumna (avril), « revue du pays roannais » : — M. Louis Mercier : « Un centenaire oublié : Victor de Laprade. » — M. H. Dérieux : « La Ville et la Banlieue. » — M. P. Dumarest : « Jean Dupuis. » — M. O.-C. Reure : « La Route en fête. » — « Poèmes », de M. Girod. — « Adonis », par M. A. Christophe.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Affaire de Glatigny. — Hégésippe Moreau (*L'Intermédiaire*, 10 avril). — L'Enfer (*La Dépêche*, 13 avril).

On se souvient qu'il manquait une phrase à la lettre de Glatigny, sur la maladie de Baudelaire, citée au dernier *Mercure* d'après *l'Intermédiaire*. J'avais déploré à ce propos la pudibonderie moderne à laquelle il ne faudrait vraiment céder qu'à la dernière extrémité. Comme il arrive dans ces histoires, la phrase coupée est fort innocente, elle eût fait sourire,tout au plus. Si elle peut passer pour gaillarde, en effet, elle n'a rien de vilain. Le mot qui l'a fait proscrire est dans les dictionnaires le plus sévèrement classiques, et dans le meilleur et le plus connu qui est celui de Hatzfeld. On se borne là à le marquer comme trivial, populaire. Mais malheureusement pour la trivialité, il a donné, outre quelques noms botaniques, plusieurs dérivés techniques et plusieurs noms propres. Il est dans Rabelais, abondamment, et partout dans les vieux fabliaux : « Va querre les coilles d'un tor. » Enfin la phrase de Glatigny fait allusion à la croyance populaire que ceux qui en ont trois sont des gaillards infatigables. Il y a là-dessus plusieurs contes qui jadis se disaient sans causer de vergogne et dont je fus régalé dans mon enfance par de vieilles gens, qui étaient fort dévotes, mais ne croyaient que dans le catéchisme à l'opération du Saint-Esprit. Voici donc ce que dit Glatigny à propos d'un certain Millot :

« Cet amour de la démocratie le conduit à ne rien comprendre

aux choses les plus rationnelles de la vie. En revanche, il est intimement convaincu que j'ai trois c...... à ma disposition. Malheureusement je n'en ai que deux. Il est vrai qu'elles suffisent à la consommation des dames Bruxelloises. »

Je copie cela dans la lettre dont M. Montorgueil m'a gracieusement communiqué la copie intégrale. J'ajoute qu'elle ne fait point partie de la collection du Dr Cabanès, mais qu'elle a été seulement communiquée par lui. Elle est encartée dans un exemplaire des poésies de Glatigny appartenant à Albert Mérat. Cela lui ôtait beaucoup de son caractère, car il n'est guère de lettre de Glatigny qui ne contienne quelque gaillardise. Je pense que personne n'en est tombé à la renverse. Il faut réagir contre la pudeur verbale qui nous donne une attitude de pensionnaire.

§

Je continue à trouver dans **l'Intermédiaire** d'intéressantes notes d'histoire littéraire. En voici sur Hégésippe Moreau, qui ne fut pas un poète de bien haut vol, mais dont la vie a conservé quelque chose de touchant. C'est à propos de Mme Guérard, « la fermière » :

Mme Guérard était fille d'une dame Favier, chez qui la mère d'Hégésippe Moreau, qui avait son enfant à sa charge, était femme de chambre. Mme Favier fut bonne à l'orphelin. Pieuse, et ne voyant pour lui d'heureuse issue que dans l'état ecclésiastique, la mère morte, elle mit l'enfant au séminaire. Avait-il la foi ? Il n'avait pas la vocation. A 16 ans, il achevait ses études, et, mieux instruit que la plupart de ses camarades, il entrait chez Lebeau, imprimeur à Provins, pour apprendre un état. Il eût trouvé l'atelier bien maussade si la fille de son patron, parfois, n'y fût venue sourire. Elle s'appelait Louise ; elle était plus âgée que lui, et épouse d'un M. Jeunet, qui lui donna de nombreux enfants. Cette idylle, qu'aucune trahison ne souilla, par plus d'un côté, rappelle Werther.

Louis Lebeau, c'est la muse ; la fermière c'est le bon génie. C'est vers Mme Guérard qu'en ses heures de détresse — et elles sont nombreuses — il se tourne. C'est à elle que, sans honte, il tend la main. De loin comme de près, dans sa vie éprouvée, c'est elle qui l'assiste et le console. Sa bourse est sa suprême ressource ; sa maison est son foyer :

C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds pleins de poussière.

Un jour.., puis en marche ! et bonsoir
La ferme et la fermière.

La fermière eut trois fils qui furent, selon leur âge, les compagnons du poète. L'un, Camille, mourut dans sa première enfance. C'est à lui qu'Hégésippe Moreau fait allusion dans la *Voulzie* :

L'oracle prospère
A toutes nos douleurs jetait le mot « Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla

Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.

Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos. » — [Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.

Les deux autres fils de M. et Mme Guérard ont été les amis du poète. L'un fut le père d'un artiste d'un talent très original, graveur et peintre, Henri Guérard. C'est avec la veuve de l'autre fils, une femme d'une grande distinction de manière et d'esprit, que nous eûmes l'occasion, chez M. l'ingénieur Guérard, de remuer ces attachants souvenirs.

— Je n'ai jamais vu Hégésippe Moreau, nous disait-elle... Je n'étais pas encore au monde lorsqu'il mourut... Mais mon mari l'a bien connu ; il le vit souvent, surtout à la ferme. Il savait l'affection que les siens lui portaient, à ce pauvre et doux garçon, dont la grand'mère avait guidé les premiers pas ; un peu sevère, peut-être, et suffisamment avertie de ce que la sensibilité de l'adolescent cachait de génie... Mme Favier, quoique de bonne bourgeoisie et qui portait un nom célèbre dans la science, s'inquiétait des fréquentations littéraires de son protégé, et sa rectitude n'était pas éloignée de taxer de flânerie stérile les rêveries du poète. Les beaux vers ne sont pas nourriciers; Hégésippe était pauvre. Mme Favier lui faisait une petite rente de 300 fr. Je possède toute la correspondance échangée entre elle et lui.. C'est un flot de reconnaissance.

Nous rappelons cette lettre datée de 1830 :

Depuis la lettre, Madame, où vous me faites de justes reproches, en me menaçant de votre abandon, je n'ai pas été heureux, mais ne voulant pas appeler d'une sentence que je méritais, j'ai dû vous épargner des aveux et des plaintes qui auraient paru des demandes ; après tant de bienfaits, je serais honteux de vous en faire...

Mme Guérard reprenait :

— C'est là le ton de ces lettres que je garde chez moi. Elles disent la gratitude pour cette maison qui était son refuge, pour cette ferme, où la fermière était, au poète, toujours accueillante.. Elle était si aimable, Mme Guérard, si enjouée ; jolie et souriante, et très capable de s'entendre en beaux vers : croyez qu'elle goûta à leur prix les couplets qu'il lui dédia.

Cependant, je crois que le meilleur juge fut encore un berger, qui s'entretenait avec lui, par la campagne, qui lui demandait de réciter ses strophes, qui l'écoutait, recueilli, et, le soir, à la veillée, parlant d'Hégésippe, disait avec un air mystérieux : « C'est un garçon qui a bien du sentiment ! »

Le poète, qui avait quitté l'imprimerie Lebeau — où son cœur s'obstinait à revenir — faisait de longues absences dont on le grondait.

— Mon mari, nous disait Mme Guérard, était au collège Rollin : il eût souhaité avoir souvent la visite d'Hégésippe Moreau ; il aimait sa douceur mélancolique et sa gravité, encore enthousiaste (l'amertume ne lui vint que plus tard). « J'irais te voir plus souvent à ton collège, lui disait Moreau, mais je suis si mal habillé que je te ferais honte... »

De misère, il tomba malade, et ce fut à cette occasion que la célèbre romance fut composée.

— La maladie l'avait ramené à la ferme ; il y fut soigné comme un fils. Vous savez de quel or il paya cette hospitalité, quel chef-d'œuvre fut son adieu ! En quels accents immortels sa gratitude s'exprima !

Nous nous informons du paysage que le poète voyait en fermant les yeux :

L'enclos plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois...

— La ferme de Champbenoit était située au lieu dit l'Echelle. Elle existe encore, mais morcelée, diminuée et ne nous appartient plus.

Pourquoi le poète n'y est-il pas revenu ? On l'y aimait : et l'on y faisait des vœux pour sa gloire. Un an avant sa mort, il écrivait à Mme Guérard :

A la vérité, Madame, pour ne pas vous appeler *mon bon ange*, il faut que je me souvienne combien cette expression est banale, et partant insignifiante. Mme J... (Louise) a déchiré le voile très diaphane, derrière lequel se cachait la main pleine qu'il vous plaisait de me tendre. J'avais grand'peur d'abord, je l'avoue, que cette main fugitive ne se trouvât un peu rude quand je parviendrais à la saisir pour la baiser. Jugez de ma joie à présent que j'ai reconnu la vôtre. La nouvelle que mes vers vont enfin être imprimés a mis en grande joie tous mes amis, et moi aussi par contre-coup.

Il ajoute en post-scriptum qu'il avait l'intention de dédier son volume à M. Guérard, s'il y consentait et malgré lui au besoin.

Le Myosotis parut peu de temps avant sa mort. Mme Guérard ajoutait :

— Il en envoya le premier exemplaire, avec une dédicace, à sa bienfaitrice. Je l'ai toujours.. Comment s'était-il laissé mourir sans prévenir de sa suprême détresse ceux qui l'assistaient d'un cœur si sincère ? La ferme fut sans lettre de lui pendant un certain temps, et la nouvelle de sa mort y arriva par les journaux. Elle y causa une douleur profonde, d'autant qu'on la sut entourée de circonstances pénibles... Du moins son œuvre était-elle recueillie.

Elle est mince, son œuvre, mais le parfum qu'elle exhale est délicieux et ne passe point.

§

Voici quelques-unes des excellentes réflexions que M. Octave Uzanne fit, dans **la Dépêche**, à propos du Catalogue de l'Enfer, récemment publié.

La liberté de penser, d'écrire, de juger, de parler, de voir ou de lire a toujours été relative et restreinte. L'homme de tous les âges dits de civilisation s'est complu à des classifications étranges et arbitraires de ce qui est permis à la curiosité intellectuelle ou de ce qui lui est interdit. L'esprit se heurte à des frontières morales difficiles à définir et le nombre des jardins secrets hérissés de barrières farouches est considérable. Ils ne font, d'ailleurs, que surexciter le désir de ceux qui sincèrement prétendent tout inventorier, connaître et pénétrer : les bons et les mauvais lieux, les ouvrages orthodoxes et hétérodoxes, les domaines littéraires autorisés ou illicites. Il n'y a certes pas qu'au collège que les pions nous tracassent et nous mettent en humeur de révolte. Jusqu'à notre heure dernière, les pions sociaux, ces Joseph Prudhomme opiniâtres, nous suivent dans la vie pour nous en exacerber le comique ou l'amertume. Jamais ils ne nous abandonnent.

Par exemple, admettez que, curieux de vous documenter sur l'œuvre de ce puissant Mirabeau, dont notre actuel chef de cabinet, M. Barthou, vient de se faire l'élégant biographe, vous demandiez pour le consulter à la Bibliothèque nationale l'*Erotika Biblion*, fantaisie écrite au Donjon de Vincennes par le fougueux amant de Sophie, et qui fut achevée en 1780, on vous répondra que ce livre est renfermé dans *l'Enfer* et que vous ne pouvez l'obtenir *sans autorisation*. L'Enfer est le département clos des livres réprouvés, des écrits condamnés au mystère et à l'ombre, le cabinet maudit où se trouvent renfermés comme autant de violents poisons les productions des poètes et des prosateurs qui n'ont pas craint de chanter la sub-

tilité des organes du plaisir, les ivresses des voluptés charnelles et l'ardeur épique des combats sexuels.

Grâce au catalogue de MM. Apollinaire, Fleuret et Perceau, on est renseigné exactement sur cet *Enfer*.

La majorité de ces livres ont été publiés « sous le manteau », comme on disait naguère. Les autres se débitent aujourd'hui ouvertement dans certaines librairies, qui s'en sont fait une spécialité. On les nomme des *ouvrages de curiosité*. Rien n'est plus juste. La curiosité est rapidement satisfaite. Il faut bien vite reconnaître qu'en dehors des qualités d'érudition, de style emphatique ou d'envolées lyriques,il n'y a dans tous ces ouvrages d'érotomanie qu'un effort dérisoire pour tâcher de multiplier des voluptés aussi restreintes que peut être le champ si limité des caresses humaines. Cela doit un instant amuser des collégiens libidineux et sans doute contribuer à alimenter la perversité des imaginations rêveuses de certains jeunes damoiseaux et damoiselles non encore entrés en contact avec la réalité de la vie amoureuse ; mais pour ceux qui ont déja guerroyé à Cythère, à Paphos, à Amathonte, afin de parler comme les auteurs de ces écrits galants du Directoire, il n'y a dans ces pornographies que des *rabâchages* et des gloses rarement originales sur des actes qui ne font, hélas ! que se répéter,quelque soin que les érotographes veuillent prendre pour les métamorphoser par d'ingénieux *alibis* vite épuisés.

Nous avons lu ces « traités hindous de l'amour conjugal », ces poésies arabes sur les délices paradisiaques des terrestres houris, nous avons connu les textes défendus et les images obscènes des vieux Japonais, les récits des femmes de plaisir de la pudique Albion, les échos d'alcôve des petits-maîtres et des tendrons de notre siècle des grâces frivoles. Nous avons même parcouru les cruelles et maladives élucubrations de ce pitoyable marquis de Sade, qui s'évertua jusqu'à s'ensanglanter à vouloir outre-passer les bornes normales des satisfactions physiques ; partout, nous n'avons pu découvrir, si ce n'est dans l'aimable grivoiserie moyenne des contes de La Fontaine ou de Voltaire, dans les romans mignons du chevalier de Nerciat,un attrait primordial, un intérêt soutenu, un agrément persistant, un plaisir littéraire durable. Comme tous les sports, le sport d'amour perd sa belle élégance, ses harmonies, son charme lorsqu'il cherche l'outrance, l'exceptionnel ou le non-conformisme et l'extravagance.

Il n'y a, comme toujours, que l'attrait du fruit défendu qui porte les nouvelles générations vers ces livres sataniques, comme les visiteurs du Musée de Cluny vers la ceinture de chasteté. L'être humain veut s'extérioriser vers des inconnus que le mystère lui fait apparaître encore plus séduisants. Les religions ont provoqué ses extases et nourri ses chimères. Tout ce qu'on cache devient plus nocif que ce qui est révélé et exposé sans contrainte aux regards.

Le nom seul de cet *Enfer* de la Bibliothèque nationale fait croire aux profanes à la réalité d'un *paradis* perdu pour tous ceux qui n'y sont pas des initiés. Les femmes et les hommes cependant qui ont eu tous loisirs de lire, autrement qu'en cachette, *Félicia*, *Montrose*, *Gamiani*, les *Dialogues* d'Henry Monnier et ses *Bas-Fonds de la Société*, *le Portier des Chartreux*

ou *le Parnasse libertin*, *Justine* ou *Juliette* et autres œuvres déclarées « infâmes », avoueront volontiers, si elles sont saines et franches, qu'ils furent déçus par ces lectures et que pour certaines d'entre elles, l'ennui leur fit tomber le livre des mains...

Les *Enfers de Livres* sont compréhensibles au Vatican, où l'on feint de croire aux châtiments d'un Dieu qu'on montre à la fois miséricordieux et impitoyable ; mais, chez nous, en ce début du vingtième siècle, un *Enfer*, qui demeure un coin interdit de notre Bibliothèque Nationale, cela donne à sourire et semble une gageure de niaiserie. Les livres qui s'y trouvent courent en effet les rues, ou du moins se réfugient dans les librairies des passages, sinon dans les boîtes des bouquinistes des quais.

Tout cela est très exact. C'est sur les quais que j'ai trouvé un des meilleurs livres de ce genre qui est le *Horn Book*. L'Enfer ! Que cela est pompier !

R. DE BURY.

THÉATRE

La Décentralisation dramatique. La trilogie de M. Mathias Morhardt à Genève. — L'encombrement des théâtres de Paris et l'affairisme qui y règne rendent de plus en plus impossible aux auteurs nouveaux d'y produire leurs œuvres dans des conditions normales. Il n'y aurait pas lieu de se plaindre de ces difficultés si elles avaient pour résultat d'opérer un tri plus sévère et de ne laisser passer que les meilleures pièces. Mais c'est le contraire qui a lieu. Les meilleures pièces, sitôt qu'elles n'ont pas un caractère nettement commercial et ne comportent pas les plus bas éléments de flatterie aux pires habitudes du public, ont toute chance de rester du mauvais côté du crible. De là le décri où tombe peu à peu dans de l'opinion littéraire le théâtre français, qui n'aura guère à présenter à l'avenir qu'un amas d'ouvrages à succès éphémère et qui, s'il peut conserver quelque intérêt pour l'histoire des mœurs, n'en offrira aucun au point de vue de l'art.

Pour lutter contre cet enlisement, il n'y a qu'un moyen : la décentralisation.

Avec leurs frais énormes, la formidable brigue dont elles sont l'objet, la médiocrité de la clientèle superficielle, riche et dépensière qu'il leur faut avant tout satisfaire parce qu'elle forme le plus clair de leurs ressources, les scènes parisiennes sont dans l'impossibilité de jouer les œuvres de valeur qui leur sont proposées. Pour qu'un directeur puisse prendre en considération un manuscrit, il faut que la pièce représente pour lui une grosse affaire, qu'elle lui ouvre la riante perspective de cent représentations, pour ne parler que du cas le plus respectable et quand d'autres motifs d'ordre extra-théâtral ne

viennent pas influer sur ses déterminations. C'est la mise à l'écart presque fatale de tout ce qui peut être intéressant et original.

N'est-ce pas d'ailleurs ce que vient de déclarer à peu près, dans un élan de pessimisme et de sincérité — et à Nantes, décentralisation ! — M. André Antoine, directeur de l'Odéon ?

La province, au contraire, et, mieux encore, les marches françaises de Belgique et de Suisse sont franches de ces terribles servitudes. Elles mouraient jusqu'à présent de Paris ; il ne tient qu'à elles que, confiantes en leurs jeunes forces, elles ne vivent à leur tour et ne rendent un jour à Paris défaillant cette vie qu'il ne leur infuse plus que sous forme de poison.

Genève, Bruxelles et les grandes villes françaises des départements ont un rôle important à jouer. Quelques-unes l'ont déjà compris pour les arts plastiques et la musique. Le théâtre, ce dernier monopole parisien, doit également offrir son but à leurs efforts. Partout existent de bonnes troupes de professionnels et d'intelligentes sociétés d'amateurs ; partout se trouvent de belles salles de spectacle dont peuvent disposer des municipalités soucieuses de jeter sur leur ville quelque lustre artistique ; partout peuvent se recruter des publics capables de discerner par eux-mêmes ce qui est beau, avides de juger à leur tour des ouvrages soumis à leurs suffrages et de ne plus se contenter de bêler de snobisme, comme autant de moutons de Panurge, aux « succès » que viennent leur dispenser de dédaigneuses « tournées parisiennes » ; partout enfin il y a des auteurs de mérite que leur origine ou les circonstances disposeraient naturellement et avec une véritable joie à concourir par un apport constant d'œuvres inédites au mouvement décentralisateur qui les délivrerait de la hantise épuisante, désespérée et parfois mortelle de Paris.

Il faut donc saluer avec une faveur particulière la belle initiative que vient de prendre, à Genève, un comité de « décentralisation dramatique » et dont l'audacieuse tentative s'est vu couronner d'un éclatant succès. Audacieuse, car il ne s'agissait pas de peu de chose : trois pièces à la fois, et d'un art spécial, difficile, œuvres d'un auteur genevois n'ayant jamais été joué nulle part.

Ce n'est pas la première fois, il est vrai, qu'on joue du théâtre inédit en Suisse. Sans parler des *festspiele* et autres spectacles de plein air qu'en certaines solennités on sait mieux que partout ailleurs organiser dans ce pays et dont le festival traditionnel de la *Fête des Vignerons*, à Vevey, est le respectable et brillant modèle, sans parler non plus des revues et farces locales où se réjouit abondamment une population friande de voir produire sur le tréteau ses coutumes, ses types, ses particularités dialectales, plusieurs dramaturges suisses, et dont un d'un talent considérable, M. René Morax, se sont manifestés en Suisse ces dernières années. Mais il pouvait ne pas être pré-

cisément question, là, de décentralisation. Avec M. Mathias Morhardt, au contraire, c'est bien de décentralisation qu'il s'agit, et caractérisée.

M. Mathias Morhardt vit, en effet, depuis vingt-cinq ans à Paris. C'est à Paris que s'est écoulée sa carrière d'écrivain et de publiciste, à Paris qu'il a publié ses livres et déployé son activité. Occupant une position en vue dans la presse parisienne, il eût pu, s'il y eût mis quelque insistance, faire monter l'une ou l'autre de ses pièces sur telle de nos scènes pseudo-littéraires, l'Odéon, le Théâtre des Arts, l'Œuvre, pour ne pas parler du Théâtre-Français, tout entier voué à Kistemaeckers. Il ne l'a pas voulu ou, s'il l'a essayé, il y a vite renoncé, avec le haussement d'épaules de l'artiste qui ne se double pas d'un faiseur. Il est venu à Genève, sa ville natale, et il a eu raison. Le résultat les honore tous deux.

Les trois drames que M. Mathias Morhardt a groupés sous l'étiquette de trilogie — triptyque eût été plus exact, car, indépendants d'action et de signification, ils ne se relient que par une communauté de sujets et de décors germaniques, — ces trois drames sont de valeur inégale.

Le premier, *A la Gloire d'aimer*, date d'une dizaine d'années. Inspiré par l'histoire tragique des amours de l'archiduc Rodolphe, cet ouvrage, d'une contexture encore incertaine, comporte deux ou trois belles scènes, d'une allure remarquable et d'un grand style, mais sans préparation suffisante, sans logique dramatique et comme plaquées au hasard sur un capricieux ensemble de dialogues épisodiques.

Les deux autres sont bien supérieurs.

La Princesse Hélène, dont la figure principale évoque lointainement celle de Louise de Saxe, est d'une construction précise et serrée, et la donnée, des plus intéressantes, y apparaît en pleine lumière. Deux caractères extrêmement curieux et d'une psychologie profondément étudiée y contrastent de la façon la plus impressionnante. L'un, le prince Hélie, le vieux mari de la trop jeune princesse, y expose une philosophie admirable et touchante de protecteur responsable de la liberté de la femme-enfant qu'une famille inconsciente a jetée dans ses bras et dont il se refuse à être le tyran. L'autre, la princesse, animée de tout l'instinct et de la fatalité féminine, cherche l'amour. Elle passe d'un amant à l'autre, brise successivement ses illusions d'un soir, et, avant d'avoir été fixée par celui qui la conquerra, mais qui n'est pas encore venu, meurt d'avoir trop joué avec le feu, sous le désespoir brutal de l'un de ceux qu'elle a trop imprudemment rejetés.

La Mort du Roi est sans doute la plus complète et la plus belle des tragédies jusqu'ici connues de Mathias Morhardt. C'est la plus simple, la plus immédiatement sensible, celle où il a pu le mieux et

le plus humainement déployer ses qualités de grandeur, de noble idéalisme, le prestige de son haut style, de sa phrase éloquente et harmonieuse. C'est celle aussi dont s'est immédiatement emparé l'enthousiasme du public et à laquelle il a fait un accueil triomphal. *La Mort du Roi*, c'est le drame de l'art. Le roi — c'est, si l'on veut, Louis II de Bavière — passe pour fou. Il l'est peut-être. Ayant le privilège de posséder dans son royaume un artiste de génie, — dans le drame de M. Morhardt, ce Wagner est un sculpteur, — il entend mettre à sa disposition toutes les ressources du budget, conscient que la plus sûre gloire des peuples et des rois, c'est de laisser après eux des chefs-d'œuvre. Mais les ministres, mais les médecins ne l'entendent pas ainsi ; ceux-là qui ont le sens des réalités, ceux-ci qui savent la vérité décrètent que le roi est fou, qu'il est nuisible, qu'il ne reste qu'à l'enfermer et à instituer une régence qui saura maintenir le génie dans les justes bornes de la décence. Le dénouement du conflit, c'est la mort ; mais avant de chercher dans les eaux du lac le refuge désespéré de sa magnanime défaite, le roi fou y aura tout d'abord précipité le médecin qui croit trop savoir ce que c'est que la folie.

L'art de Mathias Morhardt est tout lyrique. C'est dans des situations d'un tragique empreint de magnificence qu'il cherche l'épanouissement de ses dons de poète. Il les traite longuement, en formules imagées et en tirades passionnées, toutes gonflées d'une hautaine philosophie de la vie.

On pouvait craindre qu'il ne fût difficilement suivi jusque sur les hauteurs où s'élève son inspiration. Il n'en fut rien. Un public admirable a parfaitement compris et senti l'intérêt comme la beauté du spectacle original qui lui était offert. Il a jugé sans défaillance; il a applaudi où il fallait; il s'est montré digne de la confiance que l'on plaçait en lui et du destin d'auteur que l'on remettait entre ses mains.

Quant à l'interprétation, elle mériterait mieux qu'une simple mention, car elle apporte aussi sa part d'arguments en faveur de la décentralisation. La première pièce a été entièrement mise à la scène et jouée par une excellente société d'amateurs, les Amis de l'Instruction, qui ont montré, dans cette réalisation, l'intelligence et le sens artistique dont ils sont capables. La troupe du théâtre de Nancy et son directeur, M. Chabance, s'étaient chargés des deux autres drames. Ils y ont témoigné d'une admirable ardeur, d'une haute tenue d'art et du plus complet talent, et on y a même eu la révélation d'un acteur de premier ordre, M. Jehan Le Gal, que Paris, naturellement, ignore au profit des carcasses antédiluviennes qui détiennent tous les emplois dans la capitale du bluff.

LOUIS DUMUR.

ART

Le Salon de la Société Nationale. — Ce salon est clair, très lisible, agréable à visiter. A côté de trois ou quatre grands artistes on y rencontre beaucoup de gens aimables, ingénieux, intelligents, d'une bonne mentalité, sachant très bien leur métier et pas trop un métier d'école, mais un métier puisé aux meilleures sources modernes, avec un rien de trouvaille personnelle, de manière propre, des variations spirituelles sur le goût du jour, à moins que ce ne soit sur le goût d'hier. La Société n'est pas toujours très accueillante. Elle a découragé tant de gens au nom du manque de place, elle en a tant dépité par des exils sur l'escalier et dans les caves, qu'on ne lui soumet plus grand'chose. Aussi sa sélection est limitée, un peu trop quoique volontairement. On a obtenu un salon bien aéré, d'aimable compagnie, élégant sans lyrisme, mais sans verbiage, une excellente moyenne, mais il n'y a pas plus de trois ou quatre grands artistes, et l'art contemporain en compte davantage ; au moins ne sont-ils pas non plus à la concurrence, aux Artistes français. Ils ont gardé des salons d'autrefois un trop mauvais souvenir.

§

Ce salon-ci a parmi ses gloires J.-F. Raffaëlli. Cette année, six paysages admirables évoquent la Méditerranée, des oliviers au tronc robuste, aux frondaisons de nuées, la silhouette ardue du village de Cagnes ramassé en citadelle en haut d'une colline, et les arbres qui croissent aux trous de ses terrasses ; fruits, fleurs, vieilles pierres sont traitées amoureusement avec détail sans que la spontanéité d'impression soit altérée, et l'évocation de l'atmosphère parfaite donne la vie complète à ces images. C'est la vérité et la réalité mêmes ; c'est du paysage traduit comme Holbein traduisait la figure humaine, avec une adéquation totale, cette fusion de l'impression d'ensemble et du menu détail que comportent les chefs-d'œuvre.

Lebourg demeure le plus délicat et le plus subtil des harmonistes. On ne fait rien de plus séduisant, ni de plus délicatement imprévu ; les accords les plus rares se trouvent sous son pinceau très varié, sans manière ni monotonie, mais avec un goût de la féerie floue et lumineuse. Auguste Lepère a toujours sa forte manière réaliste et savante qui donne les volumes des objets sans nuire à l'intensité de leur apparence. Mlle Breslau a les portraits les plus complets, les plus expressifs, les plus pénétrants qu'on ait vus depuis Fantin et cherchés dans cette même sobriété opiniâtre et dans la même pureté ; ils sont parmis les meilleurs de ce salon, avec l'étourdissant portrait de M. Bryois par Paul Renouard, et les effigies que Guiguet entoure de si frais décors aux couleurs chantantes. M. Le Sidaner s'est modifié. Ses tableaux des *Ciels* offrent une diversité dans son œuvre et

une nouveauté en eux-mêmes. On peut penser à certaines harmonies de Whistler comme semblables à cette rechcrehe ; néanmoins le motif et la mise en œuvre sont à Mr le Sidaner et cette dramatisation de nature a son intérêt. On ne peut avoir d'objection contre le faire un peu méticuleux de M. Lhermitte, puisque l'air circule librement dans les blés de sa moisson. Willette surprend toujours un peu dans ses grands tableaux. On y trouve tout ce qui donne leur valeur à des dessins, une anecdote ingénieuse, une façon primesautière, joviale, jolie de la développer ; il recherche le piquant dans le grand art, et cela étonne, mais cela amuse, et quand on revoit ces toiles, on s'aperçoit que Willette gagne presque toujours à être revu. Il a assez d'originalité pour faire de la peinture spirituelle ; ils ne sont pas nombreux ceux qui y peuvent atteindre. Willette est d'un dix-huitième siècle bien dix-neuvième. Les Venise d'Abel Truchet marquent un progrès décidé dans l'œuvre de cet artiste. Qu'il revienne à son Paris, à ses foules, à son mouvement de vie du soir avec un art aussi agrandi et nous aurons un peintre de la vie moderne de premier ordre. Plaisons-nous, en attendant, à ses Venises et surtout à ce quai où le bateau de Chioggia vient d'arriver en un remous d'eau, de passants, de ciel tendre. Truchet à Venise a découvert les Vénitiens et les Vénitiennes, les modernes, les passants et on ne se rend pas encore compte que c'était d'une belle nouveauté. Jeanniot est de premier ordre. M. Henri Duhem varié et profond dans cet art si délicatement littéraire et élevé qu'il professe.

On a beaucoup loué M. Aman-Jean, qui a *placé* ce salon avec infiniment de goût d'avoir groupé à la salle I quelques jeunes peintres déjà notoires, mais qui cette année s'affirmaient très hautement. On y trouve M. Auguste Chapuy, avec un *Dimanche de banlieue* où se concilient des qualités presque antithétiques de grâce et d'observation un peu amère ; c'est un très bon tableau, très bien composé et de la plus amusante distribution colorée. M. Hugues de Beaumont s'impose avec un très bon portrait de M. Hessèle et une toile de caractère, *les Héritiers*, tendancieuse, satirique, expressive, avec un comique de caractère résultant de la parfaite transcription des faces et des mouvements, c'est de l'Henri Becque peint et très bien peint, somptueusement et fortement. Dans la même salle, M. Roby avec un beau tableau basque, M. Charlot très robuste, très perspicace, un peu âpre, un peu *Jules Renard* avec un sentiment pittoresque de l'enveloppe. Tout le monde sait que M. Charlot est un des plus brillants parmi nos jeunes paysagistes de goût sévère. M. Vasquez Diaz est très habile et d'une vision prompte. Il y a aussi dans cette salle I du Sureda, mais nous retrouverons M. Sureda tout à l'heure avec les autres orientalistes, M. Ozenfant, dont les *Baigneuses* ont du charme et d'autres artistes sur lesquels nous ne sommes pas tout à

fait du même avis que M. Aman-Jean, mais qui ne gâtent pas trop sa salle. On y eût vu avec plaisir M. Taquoy avec son beau tableau du champ de courses, ou M. Migonney coloriste ardent, ou d'autres encore qui s'affirment un grand progrès comme M. Cadel, mais on n'y pouvait pas tout mettre.

Le Salon de la Société nationale a toujours son contingent d'œuvres de grande décoration. Les desservants de ce culte héroïque y sont souvent très remarquables. Cette année, M. Besnard s'est confiné au portrait, avec un bon portrait; la grande toile de M. Roll, l'apothéose de la République, ne pourra être équitablement jugée qu'en place, au Petit Palais. On n'y voit encore que sa forte aisance et son large mouvement. Il y a M. Victor Koos, honnête et fort, M. Baudouin captivant, M. Berteaux (aux cartons) avec une décoration pour Chenonceaux qui n'est pas sans intérêt, Mme Marie Cazin avec une page claire, blonde et un peu pâle, M. Lévy-Dhurmer un peu pâle et rose, mais vraiment souriant. Mme Degen avec une *Ile Heureuse* (il y a des paons, on est nu, on ramasse des oranges) M. Flandrin qui revient (ce n'est peut-être pas un bien) à des personnages figés et trop roses, M. Marret et ses fresques, Mlle Karpelès avec de jolies harmonies, M. Madeline, qui a de beaux morceaux, bien décoratifs; M. Séon, plein de ferveur religieuse, est un peu immobile. M. Auburtin majestueux et peut-être monotone et M. Aman-Jean toujours délibérément pâle; M. de la Gandara a grandi au symbole un Don Quichotte qui n'est point sans intérêt ni tristesse. C'est un noble effort. Mme Wells a une toile décorative très claire, très païenne, très souriante, une des bonnes choses de ce Salon, tout de même assez pauvre en œuvres décoratives; on n'est pas riche tous les ans. On chercherait vainement ici quelque chose qui approche même quelque peu de cette éclatante toile décorative qu'est le rideau du *Théâtre de Comédie* de M. K. X. Roussel, cette Arcadie vraiment lumineuse, et qui relègue dans l'ombre tant de penseurs héroïques et dansants. M. Carolus Duran parle désormais italien. Les anecdotiers ne sont pas très différents des évocateurs, au moins au Salon. M. Gaston La Touche tient des deux. C'est un peintre charmant et très habile, mais beaucoup trop spirituel; que de jolis détails dans des ensembles un peu décevants. M. Béraud a peint la *Nuit de Nogent*, et non sans humour. M. Guillaume a des sirènes campées comme celles de Bœcklin, mais occupées autrement. Il y a quelque chose chez MM. Félix, Dumas, Fontanez, du talent chez M. Koopman, de la vie chez M. Lambert et beaucoup de brio chez M. Deluermoz, qui lance au grand galop un Comanche dans un mouvement juste et amusant. Mme Madeleine Lemaire pense à Rolla et à ces récits très anciens de soupers où l'on servait des vierges nues.

Les portraits sont fort nombreux. Nous avons dit Mlle Breslau, MM. Renouard, Besnard, de Baumont. M. Weerts est d'une parfaite exactitude littérale. M. Boldini déconcerte comme toujours par la bizarrerie des anatomies, plus encore que par le brio du geste et l'étincellement des étoffes et des épidermes, Mlle Bosnamko pour ses regards; il faut citer M. Gumery, M. Galt, M. Fauché (un fin profil précieux), M. Cortes. M. Brindeau note que M. Bieler est un peu criard, M. Guiraud de Scévola tumultueux, M. Bertiéri alerte et coquet, M. Fernand Desmoulins doux et sérieux, M. Dagnan ennuyeux, M. Gervex pâle, M. Loup velouté et sombre. Il y a une dame en blanc de M. Castelucho d'un excellent mouvement. Elle est reléguée en bas, derrière de grandes statues, des colonnes et un escalier ; voir aussi un bon portrait de Mme Berthelot par M. Tonnelier, un garçonnet d'Henri Morisset, qui est un morceau de maître, des Raymond Woog de bel aspect coquet, et des Scharf, honnêtes, et aussi des Laszglo brillantés, comme toujours, et de Mme Mutermilch des effigies sérieuses et méditatives.

Très peu de nus. M. Lucien Simon, un des maîtres de ce Salon, a un peu délaissé la Bretagne, pour un parc de fête galante, intéressant et bien peint, et un nu qui a récolté d'amples applaudissements, qui auraient pu être attribués plus justement à son évocation de nature et de musique; M. Bracquemond est hardi, M. Pallady a de la vigueur.

Les paysagistes sont nombreux. Parmi les peintres de villes : M. Braquaval toujours le même, M. Oberterffe délicat et confus, M. Castro monotone, M. Smith avec de très délicates Venise; il y a là beaucoup de talent, Mme Gallay-Charbonnel, M. Fernand Olivier avec un robuste et émouvant coin des Martigues, M. Robert Vallin, avec un Ponte-Vecchio qui est de l'excellente peinture, forte, pleine, variée, très bien construite.

M. Willert a de souples canaux. M. Vauthrin peint d'un métier très sûr et très agréable.

Parmi les évocateurs des champs, de la mer et des villages, M. Cottets, cette année bretonnant, toujours solide, avec des dispositions dramatiques, des lignes souvent éloquentes et toujours très peintre, M. Cadel, M. Antoni, M. Andreau qui a interprété en poète le silence d'une rue de village le soir, il y a de belles ombres et de la jolie recherche d'effets rares, M. Bocquet très fin dans ses paysages de la Vesle, M. Cariol robuste et rugueux, M. Chabas dont deux toiles sont emprientes d'une paix profonde ; c'est de la belle peinture haute, méditative. Mlle Esté a des lignes balancées et de beaux arbres. Un champ communal est éclatant dans un paysage des îles Baléares comme le fut M. Rusinol cette année bien sombre.

M. Chudant a trois toiles de la plus jolie grâce, un peu voilée, M. David-Nillet représente la Bretagne avec sa force accoutumée, mais semble avoir apporté à l'Esterel une vision du nord. M. Biessy a de très délicates visions.

Citons M. Haustrate, Lépine, Chevalier, Mme Dannenberg, M. Dauchez toujours un peu rigide... M. Ladureau évoque des plages bretonnes avec relief et ses *brûleurs de goemons* sont une bonne toile. M. de Lavilléon a un grand charme, M. Hanicotte évoque une Hollande tumultueuse et vraie, très joliment claire.

Les intimistes sont assez nombreux, souvent intéressants, parfois émollients. Daumier ni Degas n'ont fait souche par là. Mlle Béatrice How, qui sait peindre, touche aux maternités d'un pinceau si délicat qu'elles en deviennent à peu près invisibles. M. Delachaux est varié, M. Renaudot gracieux, M. Dufresne est très moderniste, à citer M. Sanielevici, M. Schutzenberger, et Mme Zuricher, qui a de la robustesse, avec une assez forte carrure.

Aux natures mortes, M. Zakaria tout à fait beau et Walter Gay.

§

Les Orientalistes sont très intéressants. M. Dinet a trois toiles et on aimera ses Arabes en prière. M. Sureda est un peintre de premier ordre. Il saisit l'Algérie et son monde indigène dans toute sa diversité ; il ne manque point l'occasion de les brillanter, et ses Mauresques sont vêtues des couleurs les plus éclatantes et les plus hardiment chatoyantes, mais il pénètre aussi l'âme de ses personnages. Ses *Aïssaouas* sont curieux ; son tableau des *femmes juives au cimetière* peut se juxtaposer avec ce que la peinture des orientalistes a donné de plus fort, de plus sérieux, de plus vrai, et s'il fallait accorder à quelqu'un une observation plus grande et une science plus parfaite de la mentalité des modèles, c'est à M. Sureda qu'il faudrait l'attribuer. Les impressionnistes qui ont passé la Méditerranée, Renoir et Lebourg, ont rapporté d'Afrique de merveilleux paysages, mais il n'y avait pas eu depuis les grandes romantiques un Orient aussi complet et aussi magnifique que celui de M. Sureda. M. Dagnac-Rivière, qui a le sens de la ville d'Afrique, y a campé de justes silhouettes ; à citer aussi Mlle Nivouliers, et M. Gsell, qui est allé au Sénégal.

§

Parmi les étrangers, M. Ablett, avec un joli portrait romantique des Américains très fêtés M. Bunuy, Hawthorne, Hogarth, Mlle Ethel Mars avec un bon portrait d'enfant, M. Laverry avec un portrait de danseuse que l'on conteste beaucoup et à tort, car c'est un très bon tableau, en un beau mouvement. M. Frieseke toujours bien parisien. M. Barlow, un peu immobile mais très attachant.

§

A la gravure Paul E. Colin, Gusman, Hello, Laboureur, Rivière, Valère Bernard.

§

A la sculpture, nombre de bons ouvrages.

Une belle face pâle noyée dans le marbre de Rodin, qui a envoyé aussi un torse tourmenté. M. Paulin complète sa belle série de bustes des grands impressionnistes par un solide Guillaumin riant sous son chapeau à larges bords, très bon et très vivant. M. Louis Dejean, dans une maternité de grandes dimensions, a du charme et du caractère. C'est divers et sobre, et très senti d'expression et les draperies ont un grand charme libre. M. Niederhausern-Rodo a de robustes morceaux. M. Despiau un buste parfait et une belle figure de grandes proportions. M. Arouson est un fort beau sculpteur. M. Libero Andreotti a une grâce souriante et un modelé neuf. Il faut citer M. Minne, feu Fagel avec une très intéressante statuette de couseuse. M. Dutheil avec une hiérodoule un peu lourde. M. Lamourdedieu avec un buste de Vielé-Griffin. M. Arnold, M. Bal, M. Cavaillon, M. de Charmoy, Pierre Roche, Mme Ochsé, M. Ouktomsky, M. d'Aunay avec une bonne cire, M. Dehérain pour un buste d'enfant excellent. M. Jouve superbe animalier, M. Biegas avec un ange de la Mort pour les victimes du *Titanic*, M. Sandoz vigoureux et varié, très habile, M. Jean Cros avec une bonne pâte de verre, M. Halou fort et souple, M. de Monard puissant animalier, M. Saint-Marceaux avec deux bons bustes, Jules Lemaître et Forain. Voir encore un excellent buste de M. Fix Massiau que nous retrouvons aux Arts décoratifs avec une jolie pendule.

Il n'y a rien de bien saillant à cette section des arts décoratifs : une couronne de soirée de M. Thesmar, un paravent d'un Japonais M. Ilda, des tapisseries de Mme Maillaud, une très belle frise de Mme Ory-Robin, d'une parfaite impression de nature surprenante étant données les matières employées, une très belle reliure de M. de Warocquier, de bonnes reliures de M. Kieffer et tant de vitrines exactement pareilles à celles de l'an dernier se présentant sous les plus grands noms de l'art décoratif. Evidemment on se recueille pour la prochaine grande exposition ; sans doute on ne veut pas laisser passer le plus petit bout d'idée même pour que les confrères, et peut-être l'étranger même, n'aient pas la joie de s'en saisir. Attendons l'œuvre qui s'élaborera dans le silence et l'ombre pour éclater en fleurs magnifiques. Ce n'est que par cette hypothèse qu'on peut s'expliquer la parfaite atonie de cette exposition d'art décoratif.

§

En fait, ce salon agréable est un peu monotone ; il y a production, il n'y a pas mouvement, il n'y a pas fièvre ; il n'y a pas de nouveautés ardentes. Ceux qui les produisent ne viennent point ou sont partis. Ils en avaient assez d'être juchés au pourtour ou plongés sous l'escalier. Peut-être l'arrangement nouveau de M. Aman-Jean ramènera-t-il de nouveaux artistes à cet ensemble très distingué, mais un peu anémié. Cette année-ci la cage d'escalier était très bien fréquentée. C'est un appel.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Marie Louise Becker : *Der eiserne Ring* ; Dresde, Carl Reissner, M. 4. — Auguste Hauschner : *Die grosse Pantomime* ; Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 3. — Hermann Graedener : *Utz Urbach* ; Francfort, Literarische Anstalt, M. 5. — Fritz Rassow : *Stella* ; Francfort, ib., id., M. 5. — Emilie Demant : *Das Buch des Lappen Johan Turi;* Francfort, ib., id., M. 6. — Memento.

Der eiserne Ring. — C'est dans les romans écrits par des femmes que nous sont actuellement révélées avec la plus grande sincérité les mœurs de l'Allemagne d'aujourd'hui. Mais, à y regarder de plus près, on peut se demander si ce sont bien là des « mœurs allemandes » ou si tout cela n'est pas, au fond, que du « plaqué ». L'Allemagne, enrichie par quarantes années de prospérité économique, a voulu, elle aussi, participer à la « haute culture » et ses classes dirigeantes n'ont rien eu de plus pressé que d'imiter, à leur façon, les coutumes, les manières et les mœurs d'une société vieillissante qui est à peu près partout la même, à Londres, à Pétersbourg, à Vienne, à Nice (où ces différents éléments communient) et même à Paris. Ce mélange d'esthétisme, de niaiserie et de corruption dont font étalage les gens qui veulent être « dans le train » a été de mise chez nous il y a une vingtaine d'années et c'est pourquoi chaque fois qu'outre Rhin quelqu'un se targue d'excentricité, soit dans les mœurs, soit dans les idées, il déclare avec onction que « c'est français », et aussitôt la foule d'applaudir et de sacrifier, à son tour, à ce « dernier genre ».

Nous avons eu souvent l'occasion d'analyser ici même des ouvrages d'imagination où le dévergondage prend des formes particulièrement imprévues. Car, sous les allures de « grande vie », tous les types qui ont défilé devant nos yeux conservent des attitudes morales, des préoccupations religieuses ou pédagogiques et il résulte de tout cela le mélange le plus bizarre et le plus incohérent que l'on puisse imaginer. C'est la femme déchue qui veut se racheter par des soucis d'humanité supérieure, l'artiste dévoyé qui, parce qu'il veut être « lui-même » davantage encore, se précipite à tous les excès. Il y a toujours et partout l'idée du rachat par la faute.

Une arrière-pensée perpétuelle empêche l'équilibre dans le libre épanouissement de la vie. L'harmonie est troublée par la mauvaise conscience. Après la fête et le *katzenjammer* que laisse la fête, l'Allemand retourne au prêche.

Voyez l'héroïne de *l'Anneau de fer*, le dernier roman de Mme Marie-Louise Becker, où les tristes destinées d'une femme peintre livrée à elle-même nous sont rapportées avec un talent si âpre et si sincère. Catherine de Kohler a peint un tableau que tous les connaisseurs jugent excellent, mais elle n'arrive pas à le « placer ». On lui présente des amateurs, un banquier juif et un esthéticien pédant, qui tous deux pourraient l'aider, mais ce sont des « hommes » et parce que ce sont des hommes ils préfèrent la bagatelle, après quoi ils promettront ce que l'on voudra, sans jamais tenir, bien entendu. La jeune fille qui jusque-là avait vécu exclusivement pour son art se laisse *prendre*, encouragée à suivre la voie facile qui s'ouvre à elle par son amie, la légère et pimpante Louison de la Forge. (Pouvait-elle ne pas avoir un nom français, du moment qu'elle était légère ?) Les deux caractères, celui de la mondaine émancipée et celui de l'artiste qui ne pourra jamais complètement « franchir le pas », sont magnifiquement mis en opposition. Autour de ces deux femmes gravitent les fêtards et les collectionneurs, horde des grandes villes qui demande à l'art d'être doublée de plaisir. Si Catherine finit par faire presque naufrage, c'est à la société mal organisée que s'en prend l'auteur. Son plaidoyer est éloquent. Mais son héroïsme aurait certainement eu moins de malheurs si, échappant à l'étreinte de « l'anneau de fer », elle était devenue une bonne mère de famille, à quoi elle était destinée.

Die grosse Pantomime. — Brigitte van Delen a la vocation de la danse, comme Catherine de Kohler celle de la peinture. Mais, alors que Mme Marie-Louise Becker nous avait présenté son héroïne agitée de vains scrupules et de réticences, Mme Auguste Hauschner nous montre une jeune personne prête à tout pour réaliser les aspirations de son art. A l'âge de dix-huit ans déjà, elle danse les jambes nues au mariage de sa sœur aînée, causant scandale parmi les bonnes bourgeoises qui assistent à cette petite fête. Elle est animée du feu sacré, car elle se croit une « prêtresse de la danse ». Avec quel dédain elle contemple les couples enlacés qui font un tour de valse, dans un salon, elle qui « ne danse pour créer » ! Elle sacrifiera tous ses admirateurs, toute cette cour fervente de mâles surchauffés, pour débuter dans un obscur beuglant et, quand elle sera plus tard une grande artiste, fêtée par l'univers entier, elle repoussera encore toutes les préoccupations sentimentales, tous ses soucis de bien-être, pour sacrifier à sa passion. Les retours en arrière ne lui viennent que par à-coups, ils troublent pourtant sa vie et

entravent sa carrière. En montrant au public, sous sa robe énigmatiquement close, ses longues jambes dénudées, elle croit remplir « une mission sacrée ».

Ce livre séduira par ses vivantes descriptions de milieux artistiques et semi-artistiques et l'on s'intéressera aux multiples évolutions de cette petite poupée qui, par ses mouvements rythmiques, après avoir tourné la tête à ses admirateurs, devient l'idéal de la haute société cosmopolite.

Utz Urbach. — M. Hermann Graedener a voulu exécuter un tour de force. Se proposant de peindre « en fresques », comme il le dit lui-même dans son sous-titre, un épisode de la guerre des paysans en Allemagne, il s'est appliqué surtout à imiter le style de l'époque. Mais le propre de la fresque est précisément l'ensemble harmonieux des lignes et des couleurs, en vue d'obtenir un ensemble décoratif. Ici, l'auteur s'est appliqué à multiplier les détails, à enfler ses phrases d'épithètes qu'il croit caractéristiques, à accumuler les expressions violentes. En un langage barbare et imagé, il relate des scènes de pillage, de meurtre, d'incendie et de viol. C'est touffu, obscur, incohérent et tortillé. Le lecteur qui, sous le dessin, cherche à retrouver la trame, ressent une impression de malaise que la longueur des chapitres fait tourner en un irrésistible ennui.

Certes, l'effort était intéressant de reconstituer de toutes pièces une époque dont l'anarchie ouvre la voie à toutes les possibilités. Mais c'était précisément le devoir de l'écrivain de s'efforcer à dominer son sujet, au lieu de se laisser dominer et déborder par lui. Donner l'image de la barbarie par une barbarie plus grande, c'est un moyen d'art quelque peu primitif et il est bien fâcheux que M. de Graedener y ait dépensé tant de talent.

Stella. — Ce sont encore les vieilles chroniques qui ont inspiré M. Fritz Rassow. Mais ici l'auteur s'en est tenu strictement au cadre que lui offrait pour la relation d'un tel sujet la tradition historique. De plus, son éditeur l'a aidé dans la tâche de faire illusion au public, en imprimant son petit livre avec de vieux caractères gothiques sur authentique papier à la cuve et en l'agrémentant de gravures sur bois, tout à fait dans le style, qui sont l'œuvre de M. Max Schwertfeger. Par un singulier tour de force, c'est du reste une histoire latine que nous conte M. Rassow, car son roman porte comme sous-titre « Histoire profane du comte Constant et de la singulière dame Estelle, d'après la chronique de l'intendant du château Baptiste Meunier ». Ces quelques lignes suffisent à résumer le sujet. Le naïf Baptiste raconte avec épouvante les incidents auxquels il a été mêlé et comment l'arrivée de « dame Estelle » au château du comte Florisson de Bompard rend à la race éteinte de celui-ci son antique vigueur.

Das Buch des Lappen Johan Turi. — Nous ne connaissons guère, jusqu'à présent, la vie du peuple lapon que par les récits des voyageurs qui ont apporté à leurs observations tous les préjugés de la culture européenne. Mais voici que, grâce à Johan Turi, nous pénétrons dans l'âme même de cette race primitive et déshéritée. Turi a appris à écrire en langue laponne et en langue finnoise et il agrémente ses récits de dessins rudimentaires. Son livre serait probablement resté toujours ignoré si, en 1904, une dame danoise, Mlle Emilie Demant, n'était venue en Laponie, où elle fit la connaissance de ce barde singulier. Elle y retourna quatre ans plus tard et vécut pendant des mois de la vie misérable de Turi, surveillant ses travaux et s'initiant complètement à son tour d'esprit. L'humble demeure de Johan Olafson Turi est située dans le voisinage de Kontokaeino, village de 900 âmes, du cercle le plus septentrional de la Norvège. C'est là qu'a été rédigée cette contribution particulièrement originale au folk-lore des peuples du Nord. Elle nous est présentée avec une préface philologique et historique de M. Hjalmar Lundholm et donne en fac-simile la reproduction de nombreuses pages du manuscrit du lapon Turi.

§

Memento. — Signalons quelques récentes traductions d'ouvrages allemands. MM. J.-W. Bienstock et Claude Margelle ont pensé bien faire en offrant au public français *le Scarabée Sacré*, roman de Mme Elsa Jerusalem (Fasquelle), où le monde des maisons closes est analysé d'une façon assez fantaisiste. L'auteur poursuit évidemment un but moralisateur et se plaît à étaler ses préoccupations sociales. Cela nous est assez indifférent. Quelques scènes dialoguées ne manquent cependant pas d'être dramatiques, malgré leur ton vulgaire que les traducteurs ont cru pouvoir rendre en empruntant le style d'Oscar Méténier.

— *La Ronde* (Stock) n'est pas le meilleur livre de M. Arthur Schnitzler. Nous avons admiré, il y a plus de vingt ans, le premier recueil de scènes dialoguées du charmant écrivain viennois. Cela s'intitulait *Anatole* et transportait au bord du Danube un genre que Mme Marni et M. Maurice Donnay venaient de remettre à la mode. Aujourd'hui tout cela a quelque peu vieilli. La traduction que MM. Maurice Rémon et W. Bauer donnent de *la Ronde* rend avec précision le ton vif de l'original. M. Maxime Dethomas l'a agrémentée d'une jolie couverture.

— On a beaucoup écrit sur l'impératrice Elisabeth d'Autriche et M. C. de Tschudi, dans son *Impératrice Douloureuse* (Edition du *Temps Présent*), n'a pas ajouté de traits nouveaux aux portraits aussi expressifs que passionnants dont on nous avait déjà gratifiés. L'adaptation de H. Heinecke paraît aussi terne que l'original.

Deutsche Rundschau (avril) publie de curieux récits de voyage en Espagne et au Portugal dus à la plume de Mme Marie de Bunsen. Nous y trouvons une saisissante description de Jativa, la patrie des Borgia. « Jativa est une ville de palais. Presque chaque maison de ces rues aujourd'hui désertes

possède un grand écusson, une toiture chevronnée et, à l'étage supérieur, ces petites fenêtres en ogive qui sont caractéristiques pour ce pays-ci. Un couloir au poutrage apparent menait au patio ; les magnifiques portes revêtues de ferrures avaient leur heurtoir. C'est le type du palazio espagnol, ni grand, ni luxueux, mais noble et sévère. Longtemps je cherchai vainement le taureau qui servait de blason aux « Borja », vainement la maison qui fut leur berceau. Enfin je finis par la découvrir. Elle est déchue, délabrée et habitée par de petites gens. Dans la cour une belle fenêtre voûtée de style hispano-maure et datant de la bonne époque. Au fond se dresse un gigantesque rocher surmonté d'un castel couronné de créneaux. C'est là qu'ils vécurent en petits patriciens jusqu'à ce que l'un d'eux, devenu fonctionnaire d'Alphonse Ier, passa en Italie et monta sur le trône de saint Pierre, sous le nom de Calixte III. Lui et son neveu Rodrigo, qui devint Alexandre VI, sont nés ici... Au seuil du XVIe siècle, on montrait aux étrangers avec fierté ce vieux « palais des Borgia », maison natale du « puissant et coupable Saint Père ».

Dans un article sur « l'idée et la forme d'une bibliothèque » que fait paraître *Das literarische Echo* (1er avril), M. Ed. Heyk donne d'intéressants détails historiques sur les collections de manuscrits chez les anciens. M. C. Ch. Bry nous présente l'œuvre d'un romancier suisse, Heinrich Federer, dont il vante la précision, le style artiste, le sentiment de la nature et les conceptions nobles. — La même revue (15 avril) fait connaître au public allemand l'auteur de « Gaspard de la nuit ». M. Paul Ernst reproduit les quelques rares données biographiques que nous possédons sur Louis Bertrand et traduit deux de ses « fantaisies ». Les lettres de Gustave Freytag à sa femme, récemment publiées, sont analysées par M. W. Dünwald.

Die Güldenkammer, qui est une revue mensuelle fondée il y a trois ans, à Brême, par la société « Kaffeehag » et qui n'a pas été reprise récemment par celle-ci, ainsi que le prétend M. Guillaume Apollinaire dans le dernier *Mercure*, continue à accorder, dans ses récents fascicules, une place prépondérante aux problèmes de sociologie et de politique internationale. M. Emile Waldmann rend compte, non sans compétence, des dernières représentations théâtrales à Paris. M. Ulrich Rauscher fait des commentaires satiriques sur le modernisme qui envahit l'Allemagne.

M. Karl Muth appelle dans *Hochland* (avril) Frédéric Ozanam, dont on va célébrer le centenaire, « un apôtre de la liberté et de l'amour ». La même publication donne une intéressante étude du professeur J. Kolberg sur « les Guerres de délivrance dans les Beaux-Arts », avec de nombreuses gravures, dont un beau portrait de la reine Louise de Prusse par G. de Kügelgen.

Dans *Süddeutsche Monatshefte* (avril) il faut signaler une très pénétrante analyse du génie du Goethe due à la plume de M. Ernest Traumann. L'article s'intitule « Ombres vivantes dans *Faust* » et démontre comment la puissance créatrice du poète parvenait, par des moyens médiocres, à émouvoir profondément l'imagination et la sensibilité du lecteur.

Un article posthume du baron Alfred de Berger, consacré à la mémoire de Hebbel, paraît dans *Oesterreichische Rundschau* (15 mars). L'ancien directeur du *Burgtheater* parle naturellement avec beaucoup d'entendement du génie dramatique de l'auteur de *Judith*.

Les *Neue Blaetter* (Nos 5 et 6) se présentent comme une anthologie littéraire d'une haute tenue intellectuelle. Après une série d'« Odes et Chants » de M. Theodor Daeubner, M. R. Kassner, qu'on a pu appeler le Suarès allemand, apporte un essai sur « le Saint » plein d'idées originales. Une nouvelle chinoise de M. Martin Buber, une étude de G. von Lukacs, des vers de Rainer Maria Rilke sont complétés par un poème de Francis Jammes traduit par M. E. Stadler.

Maerz (5, 12 et 19 avril) traduit les lettres de Gustave Flaubert à Marie Bosquet.

Deutsche Kunst und Dekoration (avril) reproduit d'expressifs intérieurs et d'harmonieuses natures mortes de Walter Püttner, lequel initie le public à ses conceptions artistiques en faisant paraître un article sur « le métier dans la peinture ». M. Wilhelm Michel voit dans les récentes écoles — cubisme, futurisme, archaïsme, expressionnisme (l'orphisme n'avait pas encore pénétré jusqu'à Munich) — un symptôme du « réveil de l'esprit ».

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Georgian Poetry, 1911-1912, edited by E. M., 3 s. 6 d., The Poetry Bookshop. — *Poetry and Drama*, revue trimestrielle, vol. 1, n° 1, mars 1913, 2 s. 6 d., The Poetry Bookshop. — Memento.

Autrefois, un « mouvement littéraire » pouvait espérer une durée d'une trentaine d'années, mais à présent on va plus vite, et de beaucoup. Nous n'avons plus le spectacle des premiers rôles entourés de comparses et de figurants occupant la scène sans désemparer et exécutant à loisir toutes leurs fantaisies; rien ne dure plus : maintenant c'est du cinématographe. On entre, et les tableaux se succèdent sur l'écran avec une éblouissante rapidité et la série recommence sans entr'acte. Pour ceux qui veulent suivre les tendances nouvelles en littérature, la tâche est malaisée. Que nous donne-t-on ? Contre quoi lutte-t-on ? Quelle esthétique nouvelle veut-on introniser? Il y eut toujours des cénacles, même en Angleterre, mais quel est celui, quels sont ceux d'aujourd'hui ? Depuis le Mermaid Club, les poètes anglais ont conservé plus ou moins la coutume de se rencontrer pour s'échauffer l'esprit à la discussion de leurs théories d'art et à la mise en pièces de leurs devanciers immédiats. Ils fondaient des revues; ils publiaient des livres. Où en sont-ils aujourd'hui ? En 1850, les Préraphaélites eurent *The Germ* ; vers 1880, ce furent les *Oxford Garlands*, et dix ans plus tard c'étaient les recueils du *Rhymer's Club*. Cela nous rajeunit de vingt ans au moins, et des noms s'évoquent, John Davidson, William Watson, Arthur Symons, W.-B. Yeats, Lionel Johnson, Ernest Dowson, Stephen Phillips, E.-A. Housman, Laurence Binyon, Francis Thompson, Henry Newbolt, Herbert Trench et d'autres. C'étaient la Renaissance Celtique et la « fleshly school ». Celle-là, si elle n'a pas atteint les buts qu'elle se proposait, a, du

moins, provoqué un véritable réveil régional en Irlande et il en est sorti toute une littérature dramatique. Celle-ci, qui fut brillante, a donné une production remarquable, fort originale, et l'on trouve dans cette école l'influence de Baudelaire et de Verlaine, avec un besoin de s'affranchir des restrictions morales, de la tyrannie puritaine, de la pudibonderie qui sévissaient à la fin du règne de la reine Victoria. Contrariés, ligottés, entravés par la respectabilité qu'idolâtrait le bourgeois anglais, admirateur de Tennyson et contempteur de Swinburne, les jeunes poètes de la fin du dernier siècle se débattirent vainement, et succombèrent à l'impuissance de leurs efforts. Ils s'agitèrent, se cabrèrent, cherchèrent par tous les moyens à échapper à l'ambiance étouffante dans laquelle on les contraignait de vivre. En désespoir de cause, quelques-uns se tournèrent vers la religion et on eut une sorte de néo-catholicisme assez factice et certainement fort hétérodoxe. Les poètes de la « fleshly school » étaient venus trop tôt.

Depuis une quinzaine d'années, la rigidité puritaine qui faisait sévèrement condamner le traducteur de Zola ou vilipender Arthur Symons s'est grandement mitigée. L'énorme majorité qui subissait par politesse le despotisme intolérant de quelques turbulents gardiens de la morale s'est peu à peu habituée à penser et à parler plus librement. On ne confond plus la littérature pour grandes personnes avec celle pour jeunes filles. Dans ce pays, où les journaux quotidiens relatent tout au long les débats des procès en adultère, et étalent les pires turpitudes de la passion, on commence à admettre qu'un romancier puisse se préoccuper avec une certaine liberté, guidé par le bon goût et le bon sens, des problèmes du mariage et de l'amour, des questions si importantes que présente l'éternel conflit des sexes. Bref, il semble qu'en Angleterre la littérature aille vers une liberté plus grande, alors qu'en France on assiste en ce moment à une montée de pudibonderie fort amusante.

A diverses reprises, nous avons signalé des indices de cet affranchissement de l'opinion de l'autre côté du détroit. En retrouverons-nous des traces chez les jeunes poètes ? Jadis, au début du symbolisme, les poètes, chez nous, professaient une vague anarchie, se réclamaient des théoriciens anarchistes, Bakounine, Kropotkine et autres, parce qu'il leur fallait être outranciers dans leur lutte acharnée contre le naturalisme et contre le parnassisme, à la fois. Quelles outrances découvrirons-nous dans l'œuvre des poètes de la jeune génération ?

Il n'est pas facile de les suivre ; depuis une dizaine d'années, au moins, leurs efforts sont assez dispersés, et en outre, pour traiter comme il convient ce sujet, il nous faudrait beaucoup plus que cette chronique limitée. Néanmoins, nous allons essayer de donner quelques indications sur l'activité poétique en Angleterre, et les tendan-

ces qu'on y remarque. Un récent recueil va nous y aider : c'est celui qu'a publié The Poetry Bookshop sous ce titre **Georgian Poetry**, 1911-1912. Ce fut fort habile de choisir un pareil titre ; sans doute on peut, si l'on ne remarque pas les dates qui suivent, s'imaginer qu'il s'agit d'une anthologie du XVIIIe siècle, de poètes ayant vécu au temps des Georges. Mais l'on comprend vite qu'il s'agit des contemporains de Georges V, c'est-à-dire des poètes les plus récents, les derniers venus. Ainsi l'ère victorienne est définitivement reléguée dans le passé. La transition ne se fait pas au moyen d'étiquettes en « isme », on ne fonde pas d'écoles nouvelles, on ne forme pas de phalanges belliqueuses pour les lancer dans le champ clos où elles bousculeront les paisibles chanteurs, frappant d'estoc et de taille, foulant aux pieds les hautes herbes et les fleurs qui ont crû sur les pelouses de la lice. Tout tranquillement et tout nettement, on établit un barrage, on dresse la barrière qui clôture une époque : le passé n'entre pas ici ! Toutefois, tous les liens ne sont pas tranchés. Les poètes georgiens dédient leur livre à Robert Bridges, leur aîné, dont la noble vie et le probe talent méritent cet hommage. Dans une brève préface, on nous déclare que la poésie anglaise revêt à présent une force et une beauté nouvelles ; peu de lecteurs ont le loisir ou le zèle d'examiner les volumes de vers à mesure qu'ils paraissent et c'est fort lentement que l'on arrive à apprécier les poètes de réel talent. Ce recueil de poèmes choisis dans les volumes parus au cours des deux années écoulées peut aider ceux qui aiment la poésie à se rendre compte que nous sommes au début d'une autre « Période Georgienne » qui, avec le temps, prendra peut-être rang avec les grandes époques poétiques du passé. Dans ses limites voulues, cette anthologie est évidemment fort représentative, et l'on ne saurait s'étonner des lacunes qu'on y découvre : ils sont là dix-sept seulement alors que le total des versificateurs contemporains irait à des centaines, sinon à des milliers. Toutefois n'est-il pas un peu surprenant de trouver, parmi ces quelques-uns, T. Sturge Moore qui est depuis longtemps parvenu à la célébrité et dont l'œuvre date, si je ne me trompe, de la fin du siècle dernier, et Mr Gilbert K. Chesterton, le journaliste spirituel et brillant dont la notoriété a franchi les mers, un peu comme celle de cet autre journaliste qu'est Bernard Shaw ?

Quels traits particuliers allons-nous discerner dans ce volume ? Quels principes généraux ont adopté ces poètes ? Voilà qui n'est pas facile à déterminer. Cependant, on constate tout de suite qu'à part certaines fantaisies et affectations ils se sont abstenus de toute tentative révolutionnaire, de toute furie outrancière. Ils ont tourné le dos à ce qui les précède, sans mépris, sans désir iconoclaste, et ils veulent seulement dire autre chose, exprimer la beauté comme il la sentent, conserver les caractères essentiels de la poésie en modifiant

la forme et l'expression, en se gardant de toute absurdité. Ils renoncent à cette poésie prosaïque qui chanta les élans de l'impérialisme populaire, du patriotisme turbulent et vaniteux ; ils se dégagent de cette sensiblerie romanesque, de cette sentimentalité désabusée et dolente qui caractérisent certains de leurs prédécesseurs, et ils vont à la vie avec une sensibilité qui n'est pas sans exubérance parfois, avec une franchise décidée où certains verraient de la brutalité. Tout ce qui est dans la nature et dans la vie tombe dans le domaine de leur intellect et leur est une source d'émotion ; ils semblent vouloir être subjectifs à l'extrême et étendre à l'extrême aussi les limites de l'objectif, si l'on ose employer un pareil langage. S'il fallait leur trouver des maîtres immédiats, on indiquerait, avec Robert Bridges, dont ils se réclament ouvertement, la vigoureuse personnalité de W. E. Henley et le génial poète que fut George Meredith.

Nous n'examinerons pas en détail le contenu de ce recueil. Mais pour qu'on puisse étudier plus en détail l'œuvre de chacun de ceux qui y ont collaboré nous citerons leurs noms : Lascelles Abercrombie, Gordon Bottomley, Rupert Brooke, William H. Davies, Walter de la Mare, John Drinkwater, James Elroy Flecker, Wilfrid Wilson Gibson, D. H. Lawrence, John Masefield, Harold Monro, T. Sturge Moore, Ronald Ross, Edmund Beale Sargant, James Stephens et Robert Calverley Trevelyan. Du reste, une bibliographie est jointe au volume et sera très précieuse.

Pour suivre mieux encore cet intéressant mouvement de renaissance poétique on consultera utilement un périodique trimestriel nouveau : **Poetry and Drama**, que dirige Mr Harold Monro. La première partie contient des articles ; la deuxième des comptes rendus critiques, et la troisième des poèmes qui sont cette fois de Mr Maurice Hewlett, de J.-E. Flecker, de Lascelles Abercrombie et de Michael Mecredy. La chronique française est fort bien tenue par Mr F. S. Flint, qui cependant semble connaître bien mal l'œuvre puissante et belle de Stuart Merrill, alors qu'il donne très justement à l'œuvre admirable de Francis Vielé-Griffin toute l'importance qu'elle doit avoir.

Memento. — A la longue liste de la collection Tauchnitz s'ajoutent les titres suivants : *German Memories*, par Sidney Whitman ; *The New Freedom*, par le nouveau président des Etats-Unis, Mr Woodrow Wilson ; *Witching Hill*, par E. W. Hornung ; *The Antagonists*, par E. Temple Thurston ; *To-Day*, par Percy White ; *The Right Honourable Gentleman*, par W. E. Norris ; *The New Gulliver, and other Stories*, par Barry Pain ; *Studies in Love and in Terror*, par Mrs Belloc-Lowndes ; *The Weaker Vessel*, par E. F. Benson; *The Mating of Lydia*, par Mrs Humphry Ward.

Les trois derniers fascicules du *Bibelot*, si joliment édité par Thomas. B. Mosher, contiennent *A Canterbury Whitman*, de Richard le Gallienne,

The Spell of old Music and other Essays, par Henry Noel Brailsford, et des traductions de Théocrite, par Edmund Clarence Stedman.

The Edinburgh Review, que dirige Mr Harold Cox, publie une belle étude de Mr Edmund Gosse sur les écrits de lord Redesdale, qui n'est autre que Algernon Bertram Mitford, dont les fameux *Tales of old Japan* sont connus de tous les lettrés de France et qui est un cousin-germain de Swinburne. Mr Walter de la Mare rapproche hardiment John Donne et les poètes actuels. Mr E. A. Parkyn disserte sur l'art préhistorique d'après des ouvrages français. Mr James Bone recherche les tendances de l'art moderne en s'aidant des lettres de Vincent van Gogh. D'autres articles traitent du malaise européen du point de vue turc, du problème naval, du génie grec et de la démocratie, de la vie sociale en Irlande après la Restauration, des profondeurs océaniques, du commerce canadien, d'Octavia Hill et le problème de l'habitation, de l'Etat et du Téléphone, du service militaire obligatoire.

Dans *The Quarterly Review*, MM. R. S. Rait, Salomon Reinach, Gilbert Murray et J. M. Millar commentent l'œuvre d'Andrew Lang. Mr Thomas Ashby consacre un savant articl e campagne romaine. Mr G. K. Fortescue étudie la collection de documents sur la Révolution Française que contient le British Museum. Mr Arundell Esdaile donne un curieux aperçu de journalisme en vers au xvie siècle. Mr Bertram E. K. Smith fait un captivant historique du timbre-poste. Le Prof. W. W. Comfort publie une érudite étude sur les œuvres littéraires françaises du xiiie siècle. Mrs Belloc-Lowndes commente brillamment les lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole, et ce sont ensuite des articles sur le facteur roumain dans le problème balkanique par G. F. Abbott, sur les eaux territoriales et les pêcheries maritimes, sur le cuirassé de combat et ses satellites, sur le passé et l'avenir de l'Angleterre rurale, etc.

Dans la *Fortnightly Review*, des articles sur George Borrow en Ecosse, par Clément Shorter, et sur Alfred de Vigny et quelques poètes anglais, par Maurice A. Gerothwohl. Sir Sidney Lee donne une curieuse étude sur les explorations arctiques au temps d'Elisabeth dans *The Nineteenth Century*. Mr Arnold Bennett reprend sa collaboration à *The English Review* avec un captivant exposé de l'art d'observer. *The British Review* donne un poème de W. B. Yeats et la suite de la discusion de la réforme fiscale par Hilaire Belloc.

La Revue Germanique donne une excellente étude de M. G. D'Hangest sur la nature dans l'œuvre de John Galsworthy.

Aux éditions de *la Nouvelle Revue française* paraît une traduction par M. L. des Garets des *Lettres à Fanny Brawne* de John Keats.

M. Albert Savine continue à publier d'illisibles ouvrages attribués à des auteurs étrangers. Jusqu'à ces derniers temps, il prétendait les avoir traduits, mais comme on lui a prouvé qu'il ne savait pas l'anglais et que le texte original ne ressemblait en rien à son charabia, il a trouvé cet expédient de mettre à présent sur la couverture « texte français d'Albert Savine ». Mais le lecteur n'est pas mieux loti qu'avant. Ce texte défigure toujours autant l'original, et pour présenter son auteur M. Savine écrit ceci : « Il avait fait de vagues études dans school (*sic*) et à Westbourne School, mais à neuf ans il n'y avait plus pour lui d'écoles. Il errait comme un chien aban-

donné, sur le port de Londres, cherchant à gagner son pain par les plus humbles besognes jusqu'au jour où, en un coup d'audace, il prit la mer. » Et plus loin : « La race anglo-saxonne vit trop de la vie de la mer pour que sa littérature lui demeura (*sic*) étrangère. » Même avec la faute d'orthographe, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Que ce soit texte, adaptation ou traduction, peu importe, car ce n'est assurément ni du français ni de l'anglais.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉERLANDAISES

Henriette Roland Holst-Van der Schalk : *De Vrouw in het Woud ;* Rotterdam, W. L. en J. Brusse. — Karel van de Woestyne : *Interludiën ;* Bussum, C. A. J. van Dishoeck.— Th. Van Ameide : *Verzamelde Gedichten;* Apeldoorn, C. M. B. Dixon en C°.— Th. Van Ameide : *De Balkanstryd ;* Apeldoorn. C. M. B. Dixon en C°.— *Het Jaar der Dichters,* Murenalmanak, von 1913, Apeldoorn, C. M. B. Dixon en C°.— J. K. Rensburg : *Sita ;* Amsterdam, Uitgave van het Weekblad, *De Kunstgen.*— GuidoGezelle : *Gelegenheidegedichten ;* Amsterdam, L.I. Veen.—Dr D.C, Tinbergen : *Gedichten van de* XVIIe *eeuw ;* Groningen, J. B. Wolters.— Dr D. C. Haslinghuis : *De Druvel in het Drama der Middeleeennen,* Leyden Gebr. Van den Hoek.

Ces derniers mois ont vu paraître de très beaux poèmes. En tout premier lieu **De Vrouw in het Woud** (*la Femme dans la Forêt*) de Mme Henriette Roland Holst, la fervente propagandiste socialiste. Sa nouvelle œuvre est certes la meilleure qu'elle ait produite. Elle nous chante, dans une série de vivants poèmes, les luttes intérieures de la femme qui, à côté de ses frères, combat pour un idéal et, à toutes reprises, sent l'amour se mettre en travers de ses volontés. Et ce n'est pas le seul conflit auquel la femme soit en butte. En elle sont également aux prises le besoin de rêve et le besoin d'action et, en proie à la fois à l'un et à l'autre, elle n'est capable d'en sacrifier aucun. Au milieu du plus beau rêve, elle sent l'impérieuse nécessité d'agir et l'action ne peut entièrement faire taire ses autres désirs. Rares sont les moments où la femme a pu concilier ces deux penchants de sa nature et c'est le souvenir de ces instants que Mme Roland Holst a célébré dans ses plus belles strophes ; elle se montre alors comme une amazone serrant énergiquement dans une de ses mains les rênes de son coursier qui se rue vers l'action tandis que, sur son poing dressé, elle porte l'oiseau merveilleux aux ailes d'azur et né pour planer aux pays de chimère.

Ce recueil renferme une longue série de poèmes pleins de passion et de tendresse, très purs. Les sentiments y sont chantés sans aucun faux étalage. Dans les débuts où la poétesse raconte ses souvenirs, les poèmes ne manifestent pas encore la parfaite union du fonds et de la forme qui caractérise précisément le reste de l'œuvre. Dans ce début, se remarquent aussi des réminiscences de Gorter. Mais, dans la suite, qui est plus lyrique, ces défauts disparaissent entièrement et l'œuvre tout entière apparaît comme une réalisation de l'idéal

même de l'auteur : un rêve qui, par son expression, est devenu une action.

Il y a un écart considérable entre l'œuvre que nous venons d'envisager et le délicat recueil : **Interludien**, du poète flamand Karel van de Woestyne. Si Mme Roland Holst semble se plaire dans le grand soleil et la vie laborieuse, Karel van de Woestyne, accoudé à sa fenêtre, contemple les crépuscules et le jeu de leurs teintes changeantes. Karel van de Woestyne représente d'une façon caractéristique la Belgique flamande. La disposition aux perceptions nettes qui est propre à l'esprit français se combine chez lui avec la mélancolie germanique et des tendances mystiques. C'est dans ses tableaux de la nature que son talent se manifeste de la façon la plus belle. Il nous montre des paysages d'une limpidité singulière et comme éclairés par la lumière amortie que répand un ciel pluvieux de printemps, paysages traversés d'un seul rayon de soleil qui avive toutes les couleurs et dont l'ensemble exprime un mystérieux état d'âme. Karel van de Woestyne est également un des rares poètes néerlandais actuels traitant des sujets empruntés à l'antiquité hellénique. « De Paarden van Diomedes » (les Chevaux de Diomède) qui, avec « De Terug-tocht » (la Retraite) et « De vliegende Man » (l'Homme volant) constituent son nouveau recueil sont de magnifiques évocations mythiques. Si ce poète a quelque chose d'hésitant, c'est là la confirmation de sa double nature qui aime la clarté et qui se sent continuellement séduite par l'ombre et le mystère ; il jouit des formes plastiques de l'antiquité, mais il fait autour d'elles flotter une buée qui atténue leurs contours. Et ce vague, c'est là précisément pour lui ce qui est propre, essentiel à la vie.

Il y a, en Hollande, un groupe de jeunes poètes rangés autour d'Albert Verwey, qui fut autrefois un des chefs du *Nieuwe Gids* mais qui bientôt chercha seul sa voie. La poésie de Verwey a pris un caractère intellectualiste dont d'aucuns s'effrayent sans doute mais qui, parce qu'elle représente une interprétation très particulière de la vie, a été pour de jeunes poètes une indication précieuse. Ils ont suivi Verwey parce que c'était un maître conscient de son but. Nous ne nous occuperons pas cette fois du maître lui-même, mais d'un de ses disciples les plus remarquables, qui signe du nom de H. van Ameide. Il a rassemblé en un copieux volume ses poèmes des années 1906 à 1912 (**Verzamelde Gedichten**) et il nous met à même de la sorte de suivre pas à pas le développement de son talent. Une petite publication qui a paru en même temps : **De Balkanstryd** (*la Lutte des Balkans*), indique de la façon la plus nette dans quelle voie l'auteur s'est engagé. Il tend à une conception de la vie comme quoi les événements, les faits matériels ne constituent qu'un reflet. Après qu'un grand nombre de poèmes ont chanté

ce côté immédiat de l'existence, avec une préférence pour les moments où l'essence de notre être se révèle, le poète s'élève jusqu'à l'allégorie. Ainsi, dans le morceau final de son recueil intitulé *Medusa* et qui a la forme d'un mythe, il célèbre le triomphe de la vie sur le froid formalisme. **De Balkanstryd**, un opuscule écrit en quelques jours, est une glorification enthousiaste de l'Esprit dont cette lutte de races est une des manifestations les plus caractéristiques et les plus imposantes ; c'est une manifestation de la Vie immortelle qui méprise les risques et les dangers et se voue tout entière à la poursuite d'un grand but.

Quiconque voudrait se mettre au courant des tendances de ce jeune groupe peut consulter la publication : **Het jaar der Dichters** (*l'Année des Poètes*) qui cherche à ressusciter l'*Almanach des Muses*, un recueil annuel qui, vers le milieu du siècle dernier, avait beaucoup de succès. Le dernier fascicule groupe une quinzaine de poètes, tous plus ou moins apparentés par la nature de leur talent.

M. J. K. Rensburg est, à n'en pas douter, un des poètes les plus bizarres qui se puissent rencontrer de notre temps. Les poèmes qu'il publia dans ces trois dernières années sont accompagnés de copieux avant-propos, d'abondants commentaires et de notes. Et il y a de quoi, car M. J. K. Rensburg professe les théories mondiales et firmamentaires les plus singulières et il en nourrit ses poèmes. Son dernier livre : **Sita**, porte comme sous-titre : cycle de naturalisme interastral. La terre ne lui suffisant plus, M. Rensburg plane dans les espaces stellaires, mais c'est un « terrain », si je puis dire, dont il n'a que des notions assez communes et ce qu'il nous raconte de la lune, par exemple, découle tout simplement de l'impression que peut faire, sur le premier venu d'entre nous, la lune aperçue dans des jumelles. De même autrefois, M. Rensburg nous a donné des **Japanse Verzen** (*Poèmes Japonais*), qui nous représentaient un Japon vu à travers des lectures, des estampes et des décors d'opérettes.

Quand M. Rensburg ne s'aventure pas trop en dehors de notre sphère, il lui arrive d'écrire des vers d'une très bonne qualité. C'est ainsi que, dans *Sita*, se rencontre la description d'une forêt des Indes où il y a une grande force suggestive.

En tous cas, *Sita* est un petit livre remarquable. Il s'y trouve quelque chose qui touche à la folie, mais c'est une folie dans laquelle il y a de la méthode et assurément de la poésie.

Comme nous nous occupons des poèmes nouvellement parus, nous ne pouvons passer sous silence l'édition des **Gelegenheidsgedichten** (*Poésies de circonstance*) du grand poète flamand Guido Gezelle. Ce n'est certes pas le meilleur ouvrage du poète et cela par

la nature même du genre qui fait la matière même de ce volume. Mais Guido Gezelle nous a révélé, dans ses autres poèmes, les moments les plus élevés et les plus beaux de sa vie et il est intéressant de s'initier maintenant à l'existence familière et quotidienne du prêtre-poète. Il ne croyait pas faire déchoir ses merveilleux dons en les appliquant à célébrer une première communion, une ordination, un mariage, une entrée dans les ordres, la réception d'un curé par ses ouailles. Il ne dédaigne pas de faire participer ainsi son art aux joies et aux fêtes de son entourage villageois. Il y a aussi des chansons, des poèmes de noces, des poésies adressées à ses amis. Ces œuvres sont toujours très simples, — tout comme le sont aussi les sublimes poèmes qui ont fait de Gezelle un de nos premiers poètes — et parfois aussi pleines de finesse ou de malice. Le talent de Gezelle ne faisait qu'un avec son être même et c'est pourquoi tous ceux qui l'admirent l'aiment. Et ceux qui l'aiment apprendront, par ces poésies de circonstance, à l'aimer encore davantage.

Il vient de paraître un recueil de poèmes choisis dans la production de la grande époque de notre littérature néerlandaise, **Gedichte it de 17de eeuw** (*Poèmes du 17e siècle*) et précédés d'une préface par le Dr D. C. Tenbergen. L'auteur a fait un choix personnel et plein de goût. Les commentaires esthétiques qui accompagnent les poèmes sont excellents et, en marge, les traductions des vieux mots sont justes et sans inutile étalage de science.

Notre histoire littéraire n'a pas, chez nous, inspiré un grand nombre d'ouvrages intéressants. Il est très rare qu'on ait à citer, dans ce domaine, autre chose que des compilations plus ou moins étendues. La thèse de doctorat du Dr Haslinghuis : **De Duivel in het drama der Middeleeuwen** (*Le Diable dans le drame médiéval*), n'est, elle non plus, pas beaucoup plus qu'une compilation, mais la matière a un grand attrait. Les chapitres traitant des rapports entre le diable et Dieu, Marie, les anges et les hommes ouvrent des aperçus pleins d'intérêt sur la psychologie de nos ancêtres ; d'autres parties de l'ouvrage traitant du diable tel que les contemporains le représentaient et le figuraient sur la scène au moyen de travestis, de grimes et de masques, offrent des détails des plus divertissants.

J.-L. WALCH.

LETTRES TCHÈQUES

Josef Laichter : *Na prechodu*. Prague, Jan Laichter — Martin Kukucin : *Sobrané spisy*. Tomes 2 et 3, Turc. Sv. Martin, Naklad spolok. — Bozena et Vilsm Mrstik : *Anezka*, Prague, Otto. — Félix Téver : *Pan Basnik*. Prague, Vilimek. — *Zlata Praha* et *Svetozor*, Prague, Otto. — Karel Chytil : *Malirstvo prazské XV a XVI véku* : Prague : Académie tchèque. — Fr. Zakavec : *Knizka o Alsovi*, Prague, Dedictvi Komenski. — Mikulas Ales : *Druhy spaliek*, Prague, Otto.

Slava, fille lettrée, jalouse de son indépendance et désireuse d'échap-

per au traintrain ordinaire de la vie, s'en va cultiver son moi à Paris et au Brésil, où elle devient institutrice. C'est une féministe convaincue, grande liseuse de livres philosophiques, au demeurant athée comme il convient. Par correspondance, elle s'éprend d'un jeune professeur de Prague qui, lui du moins, a retrouvé Dieu. D'où, après les quelques tergiversations de rigueur, un mariage de sympathie intellectuelle et d'interminable examen de conscience doctrinal. Voici le moment venu de nous montrer les conjoints exceptionnels jusque dans la banalité enfin consentie de ce mariage mûr, **entre deux âges**. L'énorme bagage théorique — oh ! l'héritage de George Sand première manière renouvelé selon les problèmes à l'ordre du jour ! — dont ce traité de féminisme, d'ailleurs élevé, est encombré, ne doit pas nous rendre injuste pour les touchants souvenirs d'enfance qu'il contient, ni pour cette agile cinématographie d'aspects de Paris et du Brésil, — pensions, boulevards, transatlantiques— où l'auteur ne voit que le condiment de son sujet, à peu près à la façon de photographies des lieux parcourus par ses héros, dont, pour plus de précision, il l'illustre. Le livre pourrait, devrait être allégé de moitié, encore qu'une grande sincérité sauve tout, une sincérité grâce à laquelle il n'est pas trop fatigant.

Sorti d'un des milieux populaires les mieux conservés qui soient en Europe, qu'il me soit permis d'affirmer à propos des onze nouvelles des tomes 2 et 3 des **Œuvres** de Martin Kukucin (*Coucoutchine*) que rien ne me paraît aussi ingrat pour l'écrivain qu'un sujet populaire. Plus l'extérieur de notre vie frappe et séduit, semble facile à *attraper* par le peintre, plus l'entreprise de peindre à fond cette vie ménage de casse-cou au romancier. Chez nous, Slovaques de Hongrie, il n'y pas même besoin de se baisser pour ramasser des sujets neufs, tant ils viennent au-devant de l'observateur même superficiel, et pourtant seul Martin Kukucin, un médecin depuis de longues années exilé en Dalmatie d'abord, puis en Amérique, a su éviter tant le côté anecdotique que la fausse sentimentalité, tant l'abus de l'archaïsme que du pittoresque ethnographique, tant l'exagération de nos qualités que celle de nos défauts ou que la manie éducatrice. C'est un vrai, un profond poète, doublé du plus clairvoyant des observateurs. Un rien lui sert à montrer la mentalité de notre pays. Voulez-vous savoir comment il traite ce thème de l'entêtement slovaque auquel il est impossible de ne pas se heurter dès le premier pas que l'on fait chez nous ? Le maire Priesada jalouse Miklousch au sujet de sa place de sacristain et de sa jolie femme. Il s'arrange à éveiller sa jalousie à lui ; puis il obtient qu'on lui supprime son emploi parce que Miklousch aurait aidé à écorcher un cheval crevé, ce qui le rend indigne de jamais plus toucher à des vases sacrés. Bref, voici le ménage brouillé, encore que les femmes du village

se soient ameutées pour que le beau sacristain soit rendu à sa dignité première. Les gentils époux se boudent une éternité avec une terrible envie pourtant de se réconcilier ; mais aucun ne veut faire ostensiblement le premier pas. Un beau jour Sophie s'aperçoit qu'un de ses ouvrages au fuseau, très ennuyeux, a été achevé en son absence. Son cœur bondit de joie. Mais elle n'ose sauter au cou de celui dont elle devine l'intervention et dont pourtant demain c'est la fête. Or, il est tombé beaucoup de neige, et, à l'aube, Miklouch se verra obligé par son emploi de frayer un chemin jusqu'à l'église. En pleine nuit, c'est la jeune femme, qui, munie de la pelle et du balai, s'acquitte de la corvée. A son retour, il la surprend. Aussitôt de la soupçonner de galanterie, de menacer de lui couper les cheveux. On devine le reste et la confusion charmée de l'excellent garçon. Allons, sa gentille petite femme continuera à le vêtir d'une façon charmante, sa grande coquetterie de paysanne et d'amoureuse. *Martin Hudis* est l'histoire d'une conversion, comme il n'y en a que chez nous de possible. Il suffit d'une telle nouvelle pour expliquer que les cas de suicide soient exceptionnels dans des contrées où plus qu'ailleurs ils pourraient avoir des raisons d'abonder. Et quelle santé dramatique dans ce *Dies iræ* où un vieil avare est amené à résipiscence dans la mesure nécessaire pour qu'il consente au mariage de son fils, tandis que, dans *A l'aube*, la tournure spécifique de la gaminerie slovaque est si bien prise sur le vif. Tout serait à citer. Et à traduire, car ces fleurs des prés carpathins supporteront tous les climats. La langue littéraire de Kukucin est riche au possible d'une quantité d'expressions populaires et surtout de verbes qui, à eux seuls, font image. Mais que c'est donc peu de chose à côté de ce qui nous le rend cher ! Chez lui la forme et le fond seraient d'une égale valeur, si la valeur de ce fond n'était sans seconde... du moins pour ses compatriotes.

Anezka, l'un des derniers drames de feu Vilem Mrstik, écrit avec la collaboration de sa femme Bozena, pourrait, si l'on veut, servir de contraste au livre de M. Laichter. Par amour pour un artiste, Adam Mark, Anezka ne veut pas consentir à l'épouser ; elle sait que ce mariage rendra impossible la réalisation de son idéal artistique. Lui l'y contraint. Au bout de quatre ans, ils se rendent compte à quel point elle avait raison ! Elle se sacrifie et lui rend sa liberté. Au cinquième acte, on la voit à son lit de mort attendre le retour de Mark qui, en quelques années de Paris, serait enfin parvenu à une expression mieux satisfaisante de ses rêves.

Rarement les malentendus de la vie ont été exprimés au théâtre tchèque ou morave avec une telle énergie. Et plus encore qu'un type, ainsi que le veulent les auteurs, Anezka nous paraît un exemple. La pièce est menée avec la fermeté qui caractérisait déjà les deux frères Mrstik, lorsqu'ils nous ont donné leur superbe et brusque

Marysa. La frivolité, ici et là un peu exagérée, d'une sœur d'Anezka et d'un cercle de peintres de divers acabits ajoute un va et vient de comparses drôles au jeu serré de ces deux natures sérieuses, suivant chacune et sans pitié pour soi-même le sentiment qui lui apparaît comme le devoir. En somme pas d'intrigue amoureuse ; le vrai sujet : la nécessité du sacrifice... Là-dessus, Vilem Mrstik s'est suicidé, comme on vous l'a déjà raconté. Son drame avait dormi des années dans les cartons du Théâtre national. C'est une des causes auxquelles on a attribué ce suicide. Qu'on regarde plutôt au fond du drame lui-même ! Quand donc, chez nous, commencera-t-on à envisager les rapports de l'art avec la personnalité de l'artiste et non avec celle du tiers ou du quart qu'il s'agit de contrarier. Personne dans le monde tchèque ne songe à se féliciter de ce qu'il a plutôt que de se plaindre de ce qu'il n'a pas et surtout de désobliger le voisin.

Pan Basnik, de Félix Tréver, est une nouvelle plus qu'un roman, agréable à lire, mais sans grande portée. Au moment où l'on abat les vieux remparts de Prague et où de nouveaux bourgeons pointent aux mêmes arbres qui conservent leurs dernières feuilles sèches, la jeunesse versatile ici comme partout éprouve le besoin de désarçonner le favori d'hier. Sa dernière pièce est tombée ; l'éreintement sans merci est partout ; ses amis l'évitent ; les bourgeois honorés jusqu'ici de ses visites n'y tiennent plus. Trait excellent : c'est la première fois que M. le Poète ne portera pas ses couronnes — geste obligatoire à Prague — sur les tombes des grands hommes. La brutalité du coup le rend malade. Seule lui demeure fidèle la jeune fille qui lui copiait ses manuscrits. Il l'épouse et se trouve si heureux qu'il se retire avec elle en province, où il obtient une petite place d'archiviste, et qu'il prend congé sans trop de regret de ses magnifiques imaginations. Ceci semble l'œuvre d'un homme à cheval sur deux époques. Mais l'auteur a le sens de la mesure et du goût. Son Prague baroque et industriel est fort lestement croqué et ses bourgeois sympathiquement ridicules échappent à la caricature d'usage.

Les deux grands journaux hebdomadaires **Zlata Praha** et **Svetozor**, quelque chose comme votre *Illustration*, ne cessent de se distinguer depuis le commencement des hostilités dans les Balkans par la sûreté de leurs renseignements et la beauté de leurs clichés. *Prague d'or*, plus littéraire et très varié, curieux d'art ancien et moderne, a commencé le nouveau roman de Jirasek : *Temno* (*Obscurité*), qui traite de l'époque de la contre-Réformation. *Le Monde*, plus restreint à l'image et plus actuel, demeure un répertoire très riche de documents de toutes sortes, mais particulièrement slaves. Les nouvelles y sont plus courtes. Tous les grands écrivains tchèques ont collaboré aux deux périodiques. Nous sommes heureux de remercier *Zlata Praha* d'avoir pris l'initiative d'ouvrir ses colonnes à la

langue slovaque. Imaginez une revue française qui de loin en loin publierait du provençal.

L'ouvrage très important du Dr Karel Chytil sur la **Peinture de Prague aux XVe et XVIe siècles et son livre des corporations de la Vieille Ville des années 1490 à 1582** a chance de rester longtemps l'ouvrage capital sur ces matières difficiles et encore insuffisamment explorées. Il en ressort déjà une indépendance à peu près complète de l'art tchèque ancien. Ses attaches avec l'art allemand apparaissent bien moindres qu'on ne l'avait cru, même en Bohême, et surtout qu'il avait semblé utile à l'Allemagne de le prétendre. Par exemple il est aujourd'hui démontré que si, dès Charles IV, les rapports commerciaux, politiques et artistiques de la Bohême avec Nuremberg sont très fréquents, c'est plutôt Nuremberg qui a des obligations artistiques à Prague que l'inverse. Prague déjà alors, par réaction contre l'Allemagne, essayait de s'inspirer plutôt de l'Italie et des Flandres dans l'organisation de ses corporations. Les résumés de M. Chytil, appuyés sur une érudition de première main et dont il est à peu près à lui seul redevable, sont à quelques répétitions près d'une parfaite élégance de savant et il règne dans la composition de son ouvrage un ordre parfait; les relations de l'école de Prague avec toutes celles du voisinage sont passées en revue l'une après l'autre. Les critiques, d'ordre scientifique et purement objectif, qui ne peuvent manquer de se produire, vont sans doute mettre le sujet à la mode et faire avancer la question. Un rapport présenté l'autre jour par un savant allemand à l'Académie de Munich confirmait du tout au tout dans une affaire de détail les thèses de M. Chytil. Nous tiendrons nos lecteurs au courant. Ce volume est le trente-sixième des recueils de l'Académie tchèque, consacrés à l'art, l'histoire et l'archéologie du royaume.

A propos du jubilé de soixante ans de Mikulas Ales, M. Fr. Zakavec a publié un recueil de dessins de l'illustre artiste, plus particulièrement destiné aux enfants. Ce **Livre sur Ales** leur raconte de la manière la plus enjouée la vie si méritoire, si simple, si modeste du vieux Maître. Voici un homme de génie qui, lui-même, est, comme plusieurs de ses pareils, un grand enfant. Il a illustré tout au monde, depuis des jeux d'écolier jusqu'à l'histoire nationale et si je puis ainsi dire les monuments nationaux. Il a fait de certaines rues de Prague, au moyen des graffittes dont il a décoré les façades, de vrais livres d'images encore. Et d'autre part on vend dans les foires des *Clefs des songes,* illustrées par lui avec un amour, un entrain et une naïveté inimitables. Sa verve étourdissante a pondu à la douzaine des diplômes et des cibles, des calendriers et des timbres-réclame, des jeux de cartes et des cartes illustrées, des couvertures de livres et des éventails, des menus et des cartes de légitimation. Et jamais il

n'a cessé d'être incroyablement personnel ; jamais il n'a cru déroger. Jamais non plus il n'a profané son art. De la fresque épique au pamphlet et à la chanson il est tout entier dans chaque œuvre grande ou petite. M. Zakavec n'a pas découvert une chose transcendante lorsqu'il dit que le moindre petit dessin d'Ales est fait avec amour et honnêteté. Du moins serait-ce parfaitement exact, s'il avait ajouté avec poésie. Il le fait du reste plus loin. Des caractères comme ceux d'un Dvorak ou d'un Ales sont la consolation de bien des choses dans notre pays. L'éditeur Otto, de Prague, a publié un second volume de son **Chansonnier**, dont je ne sais où me procurer le premier tant il a été vite épuisé. C'est le bon critique Karel B. Madl qui l'a préfacé et qui a eu, en outre, le mérite de rassembler les feuillets de ces chansons populaires dont il est d'exquises. Feuilleter ce recueil, c'est faire connaissance avec l'heur et le malheur de la vie en Bohême. Commenté en français par quelqu'un de chez nous, cela apprendrait sur nous plus et mieux que les plus ambitieux ouvrages. Livré tout de gô à la critique narquoise de l'étranger, c'est, en beaucoup d'éléments essentiels, inintelligible. Et, cependant, j'ai su que Nicolas Grigoresco, le grand peintre roumain, raffolait de ces recueils d'Ales. Il est vrai que tout autour des Carpathes la vie populaire est à peu près la même et les façons de souffrir produites par des causes analogues.

JANKO CADRA.

VARIÉTÉ

Néron fils de Caligula ? — Cette hypothèse qui expliquerait bien des choses n'a pourtant jamais été proposée ni par les historiens anciens, ni, à ma connaissance, par des écrivains modernes, et ceci pourra suffire à mettre le lecteur en défiance. Si cette paternité avait été probable ou seulement vraisemblable, les racontars auraient été bon train dans la société romaine du temps, et nous en saurions quelque chose par Suétone, ou par Dion Cassius, ou par Tacite qui se sont faits, tantôt l'un tantôt l'autre, l'écho de tant d'extravagances ou d'inconvenances. De même on peut déclarer condamnée d'avance une supposition qui semble n'être venue à la pensée de personne parmi les innombrables auteurs qui se sont occupés des premiers Césars, historiens inclinés aux explications subtiles, littérateurs épris de truculences inouïes, ou psychiâtres aimant à renforcer les tares héréditaires. Néanmoins cette inattention des modernes ne prouve pas que l'hypothèse soit absurde, et quant au silence des auteurs anciens, il ne suffit pas davantage, étant donné le petit nombre de documents qui nous reste de l'antiquité ; nous n'avons plus notamment les livres VII et VIII des *Annales* qui racontaient le prin-

cipat de Caïus et nous pouvons nous demander si quelque phrase entortillée de Tacite ne s'y trouvait pas qui aurait pu nous mettre sur la voie.

Une première raison qu'on peut donner de ce lien étroit du sang entre Caligula et Néron est la ressemblance physique et morale de ces deux empereurs. Je ne fais pas ici allusion aux bustes et aux statues, dont nous pouvons d'ailleurs suspecter le caractère iconographique, les artistes ayant dû chercher à faire beau plus que ressemblant, mais à des traits de tempérament que nous ont conservés les auteurs. Nous savons ainsi, par Suétone, que Néron avait le ventre gros et les jambes faibles, *ventre projecto*, *gracillimis cruribus* ; or ce trait se retrouve chez Caligula *corpore enormi gracilitate maxima crurum*, lequel d'ailleurs le tenait de son père Germanicus. C'était une caractéristique de la famille octavienne ; Auguste était faible de jambes : *coxendice, et femore, et crure sinistro non perinde valebat*, et il avait transmis ce défaut à son fils Drusus, car je n'ai pas besoin de dire que, bien que légalement fils de Tiberius Claudius Nero, premier mari de Livie, Drusus était en réalité le fils d'Octave : il naquit d'ailleurs trois mois après le mariage d'Octave et de Livie, et si Octave le renvoya, après reflexion, à l'époux divorcé de sa femme, ce fut pour motifs politiques. Peu visible chez Drusus, le défaut reparut chez Germanicus qui dut suivre un traitement pour se fortifier les jambes (il montait à cheval tout de suite après le repas) et chez son frère Claude, le futur empereur, qui chancelait en marchant : *ingredientem destituebant poplites minus firmi*. Le fait que Caligula était atteint de la même infirmité suffirait à prouver, si la chose avait été mise en doute, qu'il était bien le fils de Germanicus et le descendant d'Auguste, mais, je le reconnais, l'existence de ce défaut physiologique chez Néron ne suffit pas à le rattacher avec certitude à Caligula, car il pouvait le tenir de sa mère Agrippine, sœur de Caligula, et en conséquence fille de Germanicus, petite-fille de Drusus et arrière-petite-fille d'Octave Auguste.

La ressemblance morale serait un argument meilleur. Néron n'avait aucun trait bien certain de ressemblance avec son père légal Domitius ; celui-ci apparaît comme un personnage violent et cupide, tuant un affranchi parce qu'il refusait de boire à outrance, écrasant les enfants dans les rues en galopant à trop grand train, arrachant un œil à un passant qui l'invectivait et profitant qu'il donnait des jeux pour tricher sur les courtages et les prix. Rien de tout cela ne fait penser à Néron, qui était plutôt calme, sournois, nullement impulsif, féroce à froid, cruel par peur et sans le moindre grain d'avarice. Au contraire avec Caligula, que de similitudes ! Tous deux sont cabotins, plaisantins, roquentins, dépensiers à outrance et débauchés au delà de toute mesure; sans doute chacun a bien ses traits

particuliers, Caligula plus clown, Néron plus m'as-tu-vu, Caligula plus déséquilibré, Néron plus consciemment pervers, mais en bloc, ils se ressemblent autant que deux hommes peuvent se ressembler. Tel trait de Caligula: le Sénat convoqué d'urgence, accourant et devant applaudir le prince qui se met à chanter et à danser devant lui, est du Néron tout pur; et par contre la manie de la bâtisse chez Néron allant, en vue de réaliser sa Maison d'Or, jusqu'à laisser le grand incendie brûler Rome, au risque d'y perdre pouvoir et vie, est digne des folies de Caligula bâtissant un pont sur le golfe de Baïes. N'est-il pas curieux encore que l'idée de percer l'isthme de Corinthe soit venue à Néron comme à Caligula, et ne soit venue qu'à eux parmi tous les empereurs? Je passe sur leurs autres ressemblances que tout le monde connaît: la salacité exaspérée, les mœurs contre nature, le goût des incestes, le penchant à verser le sang et à faire longuement souffrir, etc.

Serrons la question d'un peu plus près. Pour que Néron soit le fils de Caligula, il faut admettre que celui-ci entretenait des relations incestueuses avec sa sœur Agrippine, mais nous savons par Suétone que ce n'est pas cela qui arrêtait Caligula, au contraire. *Cum omnibus sororibus suis stupri consuetudinem fecit.* Il avait trois sœurs : Agrippine, un peu plus jeune que lui, mariée à Domitius Ahænobarbus ; Drusilla, plus jeune encore, qui épousa successivement Cassius Longinus et Lepidus, et enfin la dernière, Livilla, femme de Vicinius. Tout ce monde vivait dans une promiscuité sexuelle digne d'Otaïti. Drusilla est celle des trois qu'il aima le plus, mais comme il aima fort aussi Cæsonia et que ça ne l'empêchait pas de la montrer toute nue à ses convives, on peut supposer qu'il en agissait de même avec Drusilla ; quant à Agrippine et à Livilla, il les prêtait carrément à ses amis et à ses mignons; un de ces derniers notamment était Lepidus, le mari de Drusilla. Tout cela devait bien compliquer les relations de famille dans la maison des Césars !

C'est probablement à l'imitation des rois orientaux que Caligula avait traité en public sa sœur Drusilla comme sa femme légitime : *in modum justæ uxoris propalam habuit.* En Egypte, les Ptolémées, quoique hellènes, avaient adopté les mœurs des Pharaons de race solaire, et la fameuse Cléopâtre était la femme de son frère. En Palestine, l'ami de Caligula, le roi Hérode Agrippa, eut un fils et une fille qui se marièrent ; la fille était la presque aussi fameuse Bérénice que Titus faillit épouser. Beaucoup de nobles romains se mirent à ce diapason : Domitius, le mari d'Agrippine, avait pour maîtresse sa sœur Lepida, mère de la célèbre Messaline (Agrippine se trouvait ainsi, conséquence bizarre, à la fois la nièce de Claude et sa tante par alliance). Mais, malgré tout, on peut ne pas aller jusqu'à croire qu'Agrippine, comme le dit Tacite, se soit donnée à son

fils Néron. Le mot, rapporté par un autre auteur, de Néron regardant le cadavre de celle qu'il venait de faire tuer : « Je ne savais pas que ma mère était si belle », prouve bien que même, chez les Césars, on n'allait pas au delà d'un certain point.

Pas davantage ne faut-il suivre aveuglément Suétone rapportant le bruit (*adhuc creditur*) que Caïus avait abusé de Drusilla quand il portait encore la robe prétexte. Caïus, à ce moment-là, était à Caprée auprès du vieux Tibère, qui n'entendait pas certaines plaisanteries. A ce propos, comme il est probable également que tout ce que racontent les auteurs anciens des orgies de Caprée est imaginaire ! Un homme puissant, haï et redouté, s'enferme dans une île inaccessible, il n'en faut pas davantage pour que la foule s'imagine qu'il y mène une vie abominable. Il est beaucoup plus vraisemblable que Tibère, vieilli, dégoûté de tout, s'occupait beaucoup plus de se défendre contre les complots toujours pressentis que de se livrer aux amusettes décrites par Suétone avec tant de complaisance qu'il ne semble pas s'apercevoir de leur absurdité. De même ceux qui vivaient autour de lui devaient n'avoir d'autre préoccupation que celle de se garer du terrible vieillard. Caïus surtout, qui avait vu périr sa mère, la grande Agrippine, et ses deux frères, Drusus et Nero, et avait adopté l'attitude la plus soumise vis-à-vis du maître tout puissant, n'aurait rien fait qui pût provoquer sa colère, ce qui assurément eût été le cas d'un inceste commis avec n'importe quelle de ses sœurs.

Mais à peine le vieil empereur mort, il est à penser que Caligula s'est livré tout de suite à ses pires fantaisies, et celle de posséder ses sœurs devait lui tenir à cœur plus que d'autres. Pourquoi n'aurait-il pas commencé par Agrippine ? C'était l'aînée ; c'était aussi la politique de la famille qui peut-être ne trouvait rien trop répugnant quand il s'agissait de s'assurer la toute-puissance. Sans doute est-ce parce qu'il fut rebuté par son orgueil et ses exigences que Caligula passa plus tard à Drusilla, à qui il fut sincèrement attaché, quoiqu'il ait eu ensuite Livilla, peut-être pour ne pas faire de jalouse... Dans tous les cas, ceci rend très plausible l'hypothèse à laquelle je reviens de Caligula père de Néron.

En effet, Agrippine était mariée à Domitius Ahænobarbus depuis neuf ans et elle n'en avait eu aucun enfant. Or, Tibère meurt le 16 mars 790 (*decimo septimo calendas aprilis*) et le 15 décembre de la même année (*decimo octavo calendas januarias*) elle met au monde le futur Néron juste neuf mois après ! Ce serait un hasard bien curieux qu'Agrippine jusqu'alors stérile se soit trouvée enceinte juste au moment c[illegible] a mort du vieil empereur ; mais si son frère, comme tout le fait croire, a passé par là, il ne faut pas parler de curieuse coïncidence, mais de rapport, très clair quoique très immoral, de cause à effet.

Enfin, dernière remarque, cette filiation expliquerait la conduite, sans cela bien incompréhensible, de l'empereur Claude. Je sais bien qu'on regarde, en général, ce César comme un peu imbécile, mais il est plus probable que ce n'était qu'un timide, rendu, il est vrai, grotesque par sa timidité même, son bégaiement, son dandinement et la conscience du ridicule dont on le couvrait ; au fond c'était un homme très instruit, très intelligent, très bienveillant (avec, bien entendu, les tares psychiques de ces hommes de l'antiquité que nous n'arrivons pas à comprendre, le goût notamment des spectacles sanglants et cruels). C'est sous lui que l'empire romain a atteint son apogée comme force effective et bonne administration. Or s'il a déshérité son fils à lui, Britannicus, au profit du fils de sa femme, Néron, c'est qu'il a eu ses raisons pour cela. Ces raisons, je crois les voir dans ce double fait, d'une part, qu'il n'était nullement sûr que Britannicus fût bien de lui ; et vraiment avec une femme comme Messaline on pouvait douter de sa paternité, surtout quand on était Claude et à peu près voué au rôle de mari trompé (sa première femme Plautia l'avait outrageusement bafoué, et il avait refusé de reconnaître une fille qu'elle lui avait donnée), et, d'autre part, qu'il savait par Agrippine (qui sait même si ce ne fut pas pour cela qu'il l'épousa ?) que le petit Domitius était en réalité fils de Caligula et aurait dû porter le nom soit de Julius Cæsar, nom de la famille adoptive de son père, soit de Claudius Nero, nom de sa famille légale, et qui lui revint justement par son adoption. Claude en effet était très entiché de sa race, sachant bien que c'était à elle seule qu'il devait le principat, et il devait tout sacrifier à la préoccupation de l'hérédité. Entre Britannicus, qui n'était que le fils de Messaline, et Néron, fils de Caligula et d'Agrippine et doublement son neveu, il ne pouvait pas hésiter, et il n'hésita pas.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Marquis de Bellevüe : *Le Camp de Coëtquidan ;* avec vues lithogravées ; Champion. 3 »

Marquis de Bellevüe ; *Paimpont,* avec vues lithogravées ; Champion. 5 »

Ch. de Danilowicz : *L'Art rustique français. Art provençal ;* Champion. 3 »

René Ménard et Claude Sauvageot : *La Famille dans l'antiquité ; L'Habitation.* Avec 245 docum. reproduits d'après les monuments originaux ; Flammarion. 5 »

Ethnographie

Youssouf Fehmi : *Islam, France et Turquie ;* Chez l'auteur. 1 »

Histoire

Raymond Clauzel : *Fanatiques II : Philippe II d'Espagne ;* Soc. franç., d'Imp. et de Libr. 3 50

José Germain : *Une leçon du passé, 1870 diplomatique.* Préface de Gabriel Séailles ; Guillot. » »

Théodore de Lameth : *Mémoires*, publiés avec introduction et notes par Eugène Welvert, avec un portrait; Fontemoing. 7 50
Frédéric Masson : *Napoléon et sa famille* (1814-1815); Ollendorff. 7 50
Comte de Montbel : *Souvenirs*, publiés par son petit-fils Guy de Montbel, avec un portrait en héliograv. ; Plon. 7 50

Littérature

Carl de Crisenoy : *Le Sens intime de la Tétralogie de Richard Wagner ;* Perrin. 3 50
J.-B. Sabrié : *Les Idées religieuses de J.-L. Guez de Balzac ;* Alcan. 4 »
J. Dresch : *Le Roman social en Allemagne* (1850-1900) ; Alcan. 7 50

Musique

Adolphe Boschot : *Le Crépuscule d'un romantique : Hector Berlioz, 1842-1869*, d'après de nombreux documents inédits ; Plon. 5 »
Michel Brenet, J. Chantavoine, L. Laloy, L. de La Laurencie : *L'Année musicale 1912 ;* Alcan. 10 »
Henri Collet : *Le Mysticisme musical espagnol au XVIe siècle;* Alcan. 10 »
Victor Fumet : *Ave Maria*, chœur à 4 voix; Schola cantorum. » »
Victor Fumet : *Sérénade faunesque*, mélodie pour Soprano : Alleton. 1 50
Victor Fumet : *Verbe d'amour ;* Alleton. 1 50
J. Guy Ropartz : *Le Pays*, drame en musique en 3 actes et 4 tableaux, poème de Charles Le Goffic; Rouart, Lerolle. 20 »

Pédagogie

A. Weil et E. Chénin : *Contes et Récits du XIXe siècle.* (Tirés de nombreux écrivains.) *Les Enfants. Les Bêtes. Les Hommes.* Nombr. ill. ; Larousse. 1 60

Philosophie

Comte J. Catta : *Essai de philosophie fondamentale;* Chez l'auteur, à Rouen. 1 25
Joseph Dedieu : *Montesquieu* ; Alcan. 7 50
J.-B. Sabrié : *De l'Humanisme au Rationalisme : Pierre Charron, 1541-1603, l'homme, l'œuvre, l'influence;* Alcan. 10 »

Poésie

Louis Alotte : *O toi, peintre divin !* Ficker. » »
Marc Branca : *Le Trépied d'airain;* Grasset. 3 50
Paul Champagne : *Noces spirituelles;* Ed. du « Temps présent ». » »
Henry de Chertemps : *Amours, Peines, Folies ;* Falque. 3 50
Léonce Depont : *La Flûte alexandrine ;* Lemerre. 3 »
A. Dorian : *A Victor Hugo*, ode; Nercès. 0 50
Maurice Gauchez : *Paysages de Suisse ;* Lamberty (Bruxelles). 2 50
Gaston Luce : *Ma Touraine ;* Edit. du Divan. 3 »
Maurice Soroczynski : *Premiers et derniers poèmes;* Soc. fr. d'Impr. et de Libr. » »

Psychologie

G. H. Luquet : *Les Dessins d'un enfant*, Etude psychologique, avec plus de 600 reprod. ; Alcan. 7 50

Publications d'art

Aman-Jean : *Velasquez*, avec 24 pl. hors texte ; Alcan. 3 50
Guillaume Apollinaire : *Les Peintres cubistes*, Ire série. Avec 46 port. et reprod. hors texte ; Figuière. 3 50

Roman

Paul Adam : *Jeunesse et amours de Manuel Héricourt (En Décor);* Méricant. 3 50
Noël Bangor : *Les Deux ivresses.* Préface de Paul Bourget ; Perrin. 3 50
Henry Bordeaux : *La Maison ;* Plon. 3 50
Pierre Borel : *Folle aventure ;* Vermot. 0 50
Frank T. Bullen : *Idylles de la mer.*

Préface de Rudyard Kipling. Texte français d'Albert Savine; Stock. 3 50
Pierre Debeyre : *Des Vieux;* Les Cahiers du Centre. 0 75
Alice Decaen : *Jacotte et son cousin;* Plon. 3 50
Grazzia Deledda : *L'Amour et la Haine.* Trad. de l'italien par Albert Lécuyer; Hachette. 3 50
Charles Derennes : *Les Enfants sages;* Michaud. 3 50
Charles Esquier : *L'Entraîneuse;* Calmann-Lévy. 3 50
Ernest Gaubert : *L'Amour marié;* Crès et Cie. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Saint-Vallier;* Fasquelle. 3 50
Edmond Lepelletier : *La Trahison de Marie-Louise;* Tallandier. 2 »
Pierre Lièvre : *Ah! que vous me plaisez!..* Dialogue moral; Bibl. des Marges. 3 50
Karin Michaëlis : *La Jeune madame Jona.* Texte français de Renée Khaboff; Calmann-Lévy. 3 50
Guy de Pourtalès : *Solitudes;* Grasset. 3 50
Charles-Robert Dumas : *Amour sacré...* Illust. d'après les dessins de G. Conrad; Fayard. 0 95
Jean Thiéry : *A l'Echelle;* A. Colin. 3 50
Gilbert de Voisins : *Le Bar de la Fourche;* Ollendorff. 3 50
Armand Thibaut : *Le Soleil de pourpre;* Grasset. 3 50

Sciences

J.-H. Fabre : *Les Merveilles de l'instinct chez les insectes.* Morceaux choisis et Histoires inédites. Avec 16 pl. hors texte, d'après les photographies de Paul H. Fabre; Delagrave. 3 50
Dr G.-V. Legros : *La Vie de J.-H. Fabre, naturaliste, par un disciple.* Préface de J.-H. Fabre. Avec un portait ou héliogravure; Delagrave. 3 50

Sociologie

André Caron : *Comment caser nos filles?* Jouve. 2 »
A. Dessoye : *Défense laïque;* Fasquelle. 3 50
Henry Girard : *Raymond Poincaré.* Chez lui. Au Parlement. A l'Elysée. Préface de Gabriel Hanotaux. Nombreux documents, autographes, reproductions; Méricant. 3 50
Daniel Halévy : *La Jeunesse de Proudhon;* Cahiers du Centre. 3 »
Paul Pic : *Les Assurances sociales;* Alcan. 6 »
*** *Lettre ouverte à Sa Majesté Jacques Ier, Empereur du Sahara et Déserts circonvoisins;* Peigney. 2 »

Théâtre

Alexandre Arnoux : *La Belle et la Bête,* pièce en 2 actes, en vers; H. C. » »
Roger Dombre : *On frappe trois coups.* Saynètes et Monologues; A. Colin. 3 50
Fernand Gavarry : *L'Ultimatum.* Préface par Georges Rivollet; Calmann-Lévy. 3 50
Romain Rolland : *Les Tragédies de la Foi : Saint-Louis, Aërt, le Triomphe de la Raison;* Hachette. 3 50

Voyages

S. de Callias : La Barque des Wikings. Souvenirs et Impressions de Norvège. Croquis de l'auteur; Maurice Bauche. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort du Professeur Edward Dowden. — Le monument Léon Dierx. — Le Français en Lorraine allemande avant l'annexion. — Les Papyrus de Pierpont-Morgan. — Autographes de musiciens. — Réduction du prix du *Times.* — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort du Professeur Edward Dowden. — Il convient de saluer avec tristesse la disparition de cet érudit qui témoigna de la plus constante sollicitude pour la littérature française. Né à Cork, en Irlande, le 3 mai 1843, Edward Dowden occupait depuis 1867 la chaire de littérature

anglaise à l'Université de Dublin. En 1876, il publia un recueil de poèmes qui lui valut des éloges mérités, mais il est surtout connu par des essais, des études, des introductions savantes et copieuses, des biographies, dont celles de Shelley et de Browning. En 1897, il publia un remarquable ouvrage sur la Révolution Française et la Littérature Anglaise, et en même temps une Histoire de la Littérature Française dans la série qui parut sous la direction de M. Edmond Gosse chez l'éditeur William Heinemann.

Dans une préface, qui est d'une modestie spirituelle et charmante, M. Edward Dowden disait : « La prose et la poésie françaises m'intéressent depuis tant d'années que, lorsque M. Gosse m'invita à écrire ce livre, je sus que j'étais qualifié sur un point au moins : l'amour de mon sujet. » Cet amour, il le manifesta encore, en 1905, par une parfaite monographie sur Michel de Montaigne.

Edward Dowden était une personnalité remarquablement séduisante, une âme délicate et noble ; il était de ces intellectuels qui, loin de rapetisser les sujets qu'ils étudient, leur laissent toute leur ampleur et toute leur portée. L'Université de Dublin perd un de ses plus glorieux professeurs et la littérature anglaise un de ses meilleurs et de ses plus intelligents commentateurs.

§

Le Monument Léon Dierx. — Quatrième liste de souscriptions (1) :

M. B. Kozakiewicz		10 fr.
Deuxième liste de souscriptions recueillies par la Société des Poètes Français :		
M. Antoine de Bengy-Puyvallée	5 fr.	
Mme Alphonse Daudet	10 »	
M. Ch. Poinsot	1 »	
M. Jacques Nayral	1 »	
M. Achille Paysant	5 »	
M. R.-A. Fleury	3 »	
M. A. Barrau	2 »	
Ctesse M. de Noailles	10 »	
M. A. Prieur	5 »	
Mme Monfils Cherneau	5 »	
Mlle M. Berthet	2 »	
M. Emile Ripert	5 »	
M. A. de Carné	2 »	
Mme D. d'Orimond	5 »	
M. A. Goichon	1 »	
M. Georges Lafenestre	20 »	
M. Pierre Lafenestre	20 »	
	102	102 »

Deuxième liste de souscriptions recueillies en Cochinchine par M. Jean Ricquebourg :

M. Peux	12.25
M. Vengatta	4 90

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 362, 371, 377.

M. Morel	2.45	
M. Danjou de Villeneuve	2.45	
M. Simon	4.90	
M. de Boisvilliers	2.45	
M. Qui Joseph	2.45	
M. Dowbor Stanislas	2.45	
M. Robert	2.45	
M. Massiani	2.45	
M. Santini	2.45	
M. de Briant	2.45	
M. Braquehais	2.45	
M. Adhémar Raud	6.10	
M. de Cotte Emmanuel	12.25	
M. Alfred Gauvin	15.65	
M. H. Lagourgue	11 »	
M. Léopold Bernard	12.25	
M. Lépervanche	4.90	
M. Denis Beaugendre	4.90	
M. Joseph Buttié	12.25	
M. Georges Garros	12.25	
M. Rivet	12.25	
M. Nesty	4.90	
M. Dupré	1.25	
M. Féline	1.45	
M. Iphate	2.25	
M. Guichat	12.25	
M. R. Lahuppe	2.45	
M. Fruteau	9.80	
M. Georges Lacaze	12.25	
M. de la Bruchollerie	12.25	
M. Ascoli	12.25	
M. Rimaud	12.25	
M. Ippolito	12.30	
	246 »	246 »
Total de la quatrième liste		358 »
Précédentes listes		2.876.50
Total		3.234.50

§

Le Français en Lorraine allemande avant l'annexion.— Dans les *Annales de l'Est*, publiées par la Faculté des Lettres de Nancy, M. Gaston May, professeur à l'Université de Paris, vient de donner une étude très documentée sur les efforts poursuivis avant 1870 pour propager le français dans la région de la Lorraine où l'on parlait des dialectes allemands. Cette région comprenait, dans la Moselle, les arrondissements de Sarreguemines et de Thionville et quelques communes de celui de Metz ; dans la Meurthe, une grande partie de celui de Sarrebourg.

La résistance à la diffusion du français était spécialement concentrée

autour de Sarreguemines. Elle recruta surtout ses adeptes parmi le clergé, qui voyait volontiers dans la langue française — comme aujourd'hui en Bretagne et en Flandre — un instrument de propagation pour les idées subversives; le clergé organisa, en 1869 une pétition de pères de famille en faveur de l'allemand. L'épiscopat était divisé et hésitant : tandis qu'à Nancy Mgr Darboy était très favorable à la cause du français, les Evêques de Metz lui furent plutôt hostiles. — Les institutrices congréganistes de la Lorraine allemande ignoraient presque toutes la langue française.

Les gouvernements étroitement attachés à l'Eglise, comme la Restauration et même la Monarchie de Juillet, ne firent rien pour la propagation du français. Les efforts tentés par la Révolution et le premier Empire n'eurent pas le temps de porter leurs fruits. C'est seulement sous Napoléon III qu'une action méthodique fut organisée par les autorités universitaires, d'accord avec les assemblées départementales.

A la veille de la guerre de 1870, le français avait gagné beaucoup de terrain dans la Meurthe, mais très peu dans la Moselle.

M. Gaston May conclut que la résistance à la germanisation aurait été bien plus efficace si plus de cent mille Lorrains n'avaient pas ignoré le français.

§

Les Papyrus de Pierpont-Morgan. — Une précieuse collection de papyrus grecs et égyptiens contenant d'importants fragments théologiques et classiques et de nombreux documents des civilisations ptolémaïque, romaine et byzantine, vendue,peu avant sa mort, au célèbre multimillionnaire par les héritiers de Lord Amherst of Nackney, qui l'avait péniblement recueillie au cours de ses longues pérégrinations en Egypte et en Grèce, est actuellement en route pour l'Amérique. Elle comprend, entre autres pièces curieuses — que couvre une assurance de plusieurs millions — des lettres d'un mari du second siècle de l'ère chrétienne à sa femme absente, des fragments de poésies et de drames, des lettres commerciales, des actes judiciaires et analogues documents se rattachant à un passé à peine connu.

Un papyrus renferme la plus grande partie de l'*Ascension d'Isaïe* dans l'original grec; un autre, un spécimen de la primitive hymnologie chrétienne, où sont célébrées la vie et les doctrines du Seigneur, et mises en contraste les joies du ciel et les terreurs de l'enfer. En voici un verset fidèlement traduit : « *Ne renonce pas à l'espérance que le Seigneur t'a inspirée. — Dieu est venu, apportant avec lui la multitude des bénédictions et remportant sur la mort une triple victoire. — Dieu a dit : « Rassasie les étrangers et les sans-asile, pour que tu puisses échapper à la flamme éternelle. » — Terrible est cette flamme, éternellement terrible pour les méchants.* »

L'un des plus curieux morceaux de la collection est cependant un mandat d'arrêt. Il a la teneur suivante : « Le vénérable Neraclammon, *riparius* aux *eirenarches* du village de *Jel-bouthis !* « *Forcez Collonchis et son frère Sirius, qui ont volé deux vaches à Anouphius, à restituer leur rapine. S'ils opposent de la résistance, envoyez-les à la ville, où ils ont été dénoncés au tribunal. — Je prie pour votre santé.* » Et voici encore

une épître de Sarapion à Selene, sa sœur et, vraisemblablement, sa femme aussi : « *Sarapion à Selene sa sœur, salut. Tant que je n'aurai pas conclu l'affaire qui m'a amené ici, je sais contraint de demeurer loin de toi. Mais j'espère revenir à la maison après le 15. Veille à ce que les bouteilles vides nous soient restituées et à ce que les esclaves attendent l'ensemencement, surtout la filature, car je n'entends pas avoir d'ennuis. Tu as fait preuve de bien peu d'égards à mon endroit, en prétendant que je pouvais payer les dépenses du voyage sans autre aide pécuniaire. C'est ainsi que j'ai dû me faire prêter le nécessaire par quelques amis. Quant aux 200 drachmes que tu m'as envoyées, 54 ont servi à payer les taxes et le voyage par mer. Je t'ai expédié beaucoup de lettres du fils du Scribe Royal. Adieu, ma sœur Selene.* »

Nous avons réservé pour la fin la série des *Livres des Morts*, rédigés par 24 personnages de haut rang. L'un d'entre eux est écrit dans les minuscules caractères hiératiques de la 22e dynastie égyptienne et abondamment illustré en couleur. Heureusement, une partie s'en trouve au *British Museum*, car la bibliothèque de Pierpont-Morgan, installée dans le somptueux palais que copièrent de la Renaissance italienne les architectes Mc. Kim, Wead et White, ne servira guère à la science que par la publication d'un fastueux catalogue et restera, en ce sens, inférieure aux plus humbles bibliothèques populaires des plus humbles bourgades américaines.

C. PITOLLET.

§

Autographes de musiciens. — La mise en vente à Berlin des collections Félix Mottl, Nering-Bœgel, Widmann et Gottschalk a jeté sur le marché quelques pièces intéressantes et les prix des manuscrits de musiciens sont montés au delà de tout ce que l'on avait vu jusqu'à présent.

Le fragment (*Introduction, chœur* et *septuor*) de l'Opéra de jeunesse inachevé de R. Wagner : *Le Mariage*, dédié au Musikverein de Wurzbourg, a atteint 12.000 mark ; son orchestration du duo de Rossini : *les mariniers*, 5.000 mark; une esquisse pour piano de sa *seconde symphonie* en mi majeur, 2.500 mark; une *page d'album* pour piano dédiée à Mme Schott, 1.950 mark.

Un manuscrit de Haendel, *l'air de Tiridate*, de l'Opéra *Radomisto*, s'est vendu 9.500 mark; quatre pages de Gluck, l'air fameux : *j'ai perdu mon Eurydice*, 2.500 mark ; une page et demie de Mozart « pour un quatuor » 960 mk ; un manuscrit de Spohr, *les Dernières heures du Sauveur*, 850 mk. et la partition originale de sa cantate encore inédite : *l'Allemagne délivrée*, 500 mk. Le *Fils de roi* de Rob. Schumann a fait 1.170 mk., sa *Geneviève*, 460 mk, et son traité inédit du *Contrepoint et de la fugue*, 540 mk.

Quelques modernes figuraient également à la vente : c'est ainsi que le premier *Concerto op-17* de Max Reyer est monté à 155 mk ; un fragment de la *Proserpine* de Saint-Saens à 66 mk ; cinq mesures de R. Strauss à 36 mk.

Parmi les lettres, il y en eut une de Beethoven au crayon qui passa à 200 mk; celles de Schumann atteignirent de 130 à 170 mk. et celles de R. Wagner de 35 à 205 mark.

§

Réduction du prix du Times. — Depuis février 1911, le *Times* ne coûtait que deux pence, soit 20 centimes aux abonnés, alors que les acheteurs aux numéros le payaient toujours trois pence, soit 30 centimes. A partir du 5 mai prochain, le prix de chaque numéro du *Times* sera uniformément ramené à deux pence. A Paris on ne paiera plus que quatre pence, ou 40 centimes, au lieu de cinq pence. La dernière réduction du prix du *Times* remonte à 1861. Voici du reste une table des divers prix auxquels il fut vendu :

1er juillet 1796..........	4 pence 1/2	45 centimes.
1er janvier 1799..........	6 —	60 —
22 mai 1809..............	6 — 1/2	65 —
1er septembre 1815........	7 —	70 —
15 septembre 1836........	5 —	50 —
1er juillet 1855..........	4 —	40 —
1er octobre 1861..........	3 —	30 —
5 mai 1913...............	2 —	20 —

Il faut remarquer que le *Times* a rarement moins de 16 pages avec un copieux supplément spécial, presque chaque jour. Le nouveau président des Etats-Unis, M. Woodrow Wilson, vient d'être violemment attaqué par la presse nationaliste d'Amérique pour avoir dit, le 17 janvier 1910, au dîner annuel des banquiers de New-York, que, pour être renseigné sur ce qui se passe dans le monde, il était abonné à l'édition hebdomadaire du *Times*.

§

Publications du « Mercure de France ».

Epilogues, *Réflexions sur la vie, 1905-1912*, volume complémentaire, par Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3.50 (5 japon à 15 fr. ; 21 hollande à 10 fr.)

Visages des Contemporains, *Portraits dessinés d'après le vif*, 1908-1913, par André Rouveyre. Préface de Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3.50 (20 hollande à 20 fr.)

§

Le Sottisier universel.

Nous recevons de M. Maurice de Waleffe la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Le Sottisier Universel » monte en épingle une phrase qui figure, hélas ! dans « Paris-Midi » du 28 mars : *Cette cymbale vide qu'est Mr. Jaurès*. J'ai été victime d'une erreur typographique ; j'avais écrit : « Cette cymbale *vile* qu'est M. Jaurès .»

« Je reconnais d'ailleurs bien volontiers que cette rectification vient un peu tard; voyez-y du moins la preuve de l'importance que j'attache à l'opinion qu'on peut avoir de moi dans « le Mercure de France » et

« Croyez, cher Monsieur Vallette, à mes sentiments très distingués.

« Le Directeur de « Paris-Midi »,

« MAURICE DE WALEFFE »

Annonces Japonaises [titre]. — Quelques annonces qui « fleurissent » dans les gazettes japonaises... Ne croirait-on pas lire le Cantique des Cantiques ? En tout cas, ces poétiques annonces ne sont-elles pas de mise dans le pays des « salamalecks ». — *Le Rappel*, 10 avril.

L'horizon rouge, l'horizon ivre de sang, vautré dans les flammes et les fumées, hurle, hurle à la mort. — *Le Journal*, 27 mars.

Elle se mit à la dernière chanson de Lorge de toute sa passion d'art, l'orfévrit de tout le guillochage chatoyant des détails dont elle filigranait la misère de ces caricatures de la poésie. — *Gil-Blas*, 13 avril.

Pour dépister les bandits, un caissier oublie 65.000 francs [titre]. — *Gil-Blas*, 5 janvier.

Au sujet de l'incident du métro, ce conducteur soudain frappé d'impuissance.... — *L'Eclair*, 20 mars.

Drôleries.

Gustave V, qui est à Paris incognito, est sorti ce matin en automobile pour faire [le texte s'arrête là]. — *Paris-Midi*, 15 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

Le Home et la Santé

LES MEUBLES

(*Suite*)

—

Sièges et tapisseries. — Il est superflu de dire que le siège est peut-être le plus ancien de tous les meubles ; bloc de pierre, tronc d'arbre, tout ce qui est prétexte à station assise, a pu servir de point de départ ; mais le premier siège digne de ce nom dut être une sorte de banc à dos, telle la chaise curule dite fauteuil du roi Dagobert.

Avec le XIIIe siècle on commença à sculpter délicatement les sièges de bois. Les siècles qui suivirent fournirent quantité de bancs et fauteuils d'un travail ingénieux fort imités de nos jours par un caprice de la mode plutôt que par commodité. Il y avait dans les manoirs féodaux des sièges plus élevés et sculptés avec plus de soin pour les seigneurs et les châtelains, sièges à *dosserets* et *falsidatoires*.

Il y avait aussi des bancs à dais sculptés qui furent l'élégance des XIVe et XVe siècles. On tendait ordinairement sur le dossier et sur le siège une pièce d'étoffe que l'on appelait le *banquier*, tandis que des coussins nommés *carreaux* en garnissaient les angles. Ce fut l'origine des canapés et fauteuils rembourrés qui ne firent leur apparition qu'au XVIIe.

Toutefois Sully mentionne dans ses Mémoires une sorte de siège appelé *cancan*, à fond souple, sans doute une peau tendue sur le cadre. Mais les vrais canapés, sofas, divans, ottomanes, etc., furent inventions du XVIIIe siècle.

Quant aux sièges de table, ce ne furent point toujours des bancs, bien que ce mot ait donné naissance à celui de banquet. Chacun sait que dans le *triclinium* romain les sièges étaient des sortes de lits en pente, et que l'usage s'en répandit dans la Gaule avec l'invasion romaine. Posidonius représente les Gaulois nos ancêtres, prenant leurs repas, assis par terre, devant des tables fort basses, usage auquel on

revint bientôt, car sous les rois francs on se servait de sièges qui d'abord ne furent que des escabeaux de bois, que l'on recouvrit par la suite de coussins ou de tapis.

Au XVIe siècle, on introduisit l'usage des fauteuils réservés aux personnages éminents.

***

Pendant les premiers siècles qui suivirent la chute de l'empire romain, on n'avait pour tapisser les murs et se protéger contre l'humidité que des nattes de jonc tressées avec soin et souvent de couleurs heureusement nuancées ; la ville de Pontoise fut longtemps renommée pour ce genre d'ouvrages.

Il était encore d'usage, au XIVe siècle, de tapisser les chambres de rameaux verts. On lit dans Froissart (livre IV) :

« Le Comte de Foix entra dans sa « chambre, laquelle trouva toute jon« chée et pleine de verdure fraîche et « nouvelle ; les parois d'environ étaient « tout couverts de rameaux verts pour « y faire plus frais et odorant, car le « temps et l'air du dehors étaient mer« veilleusement chauds, ainsi qu'il ar« rive au mois de mai. Quand il se « sentit en cette chambre fraîche et « nouvelle, il dit : Cette verdure me « fait grand bien, car ce jour a été as« surément chaud. Et là s'assit sur son « siège... »

Cependant, dès le XIe siècle, on trouve des tapisseries proprement dites, tissus de laine et de soie de diverses couleurs, liées ensemble sur un canevas, de manière à représenter des dessins et même des sujets historiques. L'une des plus anciennes et célèbres tapisseries est celle de la reine Mathilde, fille de Henri Ier, duc de Normandie et roi d'Angleterre ; on y voit représentées plusieurs scènes de la conquête de l'Angleterre par les Normands.

La Flandre fut au moyen âge le pays le plus réputé pour la fabrication des tapisseries, que les ducs de Bourgogne, s'étant rendus maîtres de cette contrée au XVe siècle, répandirent en France. Il en est souvent question dans les chroniques de l'époque.

Dr ARGYRE.

Chronique Automobile

(*Suite*)

Vous avez acheté une très bonne voiture d'occasion, de grande marque et l'avez payée un prix élevé.

Je prétends que vous n'avez pas fait une mauvaise opération, et voici pourquoi :

Cette très bonne voiture est par conséquent en très bon état, et vous allez passer une agréable saison automobile avec rien d'anormal ; si même une pièce vient à avoir besoin d'être remplacée, comme c'est une de nos grandes marques, la pièce de rechange, interchangeable, est immédiatement à votre disposition, et votre voiture n'aura pas été immobilisée.

Au bout de la saison, puisque vous aurez été très satisfait de votre voiture, peut-être même déciderez-vous de la garder encore la saison prochaine ; elle vous plaît, elle marche bien, vous avez pour elle la reconnaissance de l'apprentissage qu'elle vous a permis de faire, eh bien, passez encore la saison suivante, cela vous donnera un peu plus de réflexion pour le choix d'une voiture neuve que vous commanderez à l'Exposition, au Salon de l'Automobile.

Ou bien alors, vous êtes décidé à la revendre à votre tour, de suite, après la saison, et commandez votre voiture neuve pour être certain de l'avoir, à votre idée, dès le printemps prochain.

Vous vous trouvez donc vendeur d'une voiture de grande marque et qui doit être dans un état normal de marche, si vous avez eu soin de la bien graisser et la bien entretenir. Qu'allez-vous faire pour revendre cette voiture ? Peut-être trouver un acquéreur parmi vos amis ou connaissances ; ceci est quelquefois ennuyeux et plein de responsabilités morales que l'on ne veut pas encourir. J'ai connu des fâcheries de famille pour une voiture vendue à un maladroit. Alors, mettre une annonce dans un organe spécial ; c'est aussi bien ennuyeux.

Il y a la multitude de lettres reçues auxquelles il faut répondre; ou les ventes d'acquéreurs exigeants, ou des essais, pour lesquels vous payez l'essence et les pneumatiques, sans jamais revoir le prétendu acquéreur ; même un jour vous apprenez que vous avez eu affaire à un provincial qui avait envie de faire la route de Paris à Versailles et retour et n'avait jamais eu l'idée d'acheter votre voiture. Ou bien le Monsieur qui vous dit, après un essai de deux heures. « Je vous remercie beaucoup, Monsieur, de votre obligeance et de votre amabilité, mais je ne suis pas seul pour mon achat et je suis obligé de tenir compte des désirs de ma femme. Or, plus j'examine la voiture, moins je crois qu'elle lui plaira. Elle m'a toujours parlé d'une voiture fermée, et la vôtre est découverte ; puis elle est rouge, et ma femme m'a toujours dit qu'elle la voulait absolument verte ou bleue... »

Après un essai de deux heures, vexé et mécontent, vous vous offrirez peut-être la satisfaction de dire à ce Monsieur que ce n'est pas en allant de Paris à Versailles, que, de découverte, la voiture allait devenir fermée, ni qu'elle allait changer de couleur ; mais en attendant vous aurez perdu votre temps et votre argent. Le plus simple, pour votre vente, est d'aller trouver votre vendeur, puisque vous avez été content de votre voiture, et d'étudier l'échange pour une voiture neuve de la même marque, si vous avez l'intention de continuer à rouler avec cette même marque. Puisqu'il est représentant de l'Usine, vous devez pouvoir vous entendre avec lui. Reste le cas où, pour une raison quelconque, vous préférez changer de marque. C'est là, alors, où je triomphe plus que jamais de vous avoir conseillé d'acheter une voiture de grande marque.

Car vous allez vous adresser à des représentants de telle ou telle voiture qui vous plaît ou vous séduit, et si vous leur présentez une voiture de marque, ils seront disposés à vous faire un échange, et à prix intéressant, représentant un amortissement raisonnable pour l'année de votre service.

A toutes les portes où vous frapperez en proposant votre échange on vous écoutera d'un air intéressé et disposé à étudier votre proposition.

Essayez donc l'opération inverse ; c'est-à-dire le cas où vous aurez acheté une voiture de quatrième, cinquième ou dixième ordre, qu'aujourd'hui vous voulez échanger.

Et c'est là où je trouve qu'il est facile à un novice de se rendre compte des grandes marques qui se revendent facilement.

Ouvrez les portes de dix agences honorables d'automobiles, en disant au vendeur : « Monsieur, je désire échanger ma vieille voiture pour une neuve de la marque que vous représentez : celle que je possède est très bonne, j'en suis très content, c'est un Patrack, une Macquaire, une Tacot, ou consorts. » Partout vous rencontrerez le sourire aimable mais narquois et vous aurez deviné la réponse avant qu'elle ne parvienne à vos oreilles.

Au bout d'une journée de visites semblables, vous serez bien convaincu que ce Tacot, que vous avez payé, il est vrai, bon marché, va vous revenir horriblement cher, sans compter toutes les dépenses qu'il vous aura occasionnées dans l'année : voyages ratés, remorques, retours en chemin de fer, réparations, etc., etc.

Je conclus donc hardiment :

La voiture d'occasion la meilleur marché est la voiture de grande marque que vous avez bien fait de payer un prix raisonnable, mille, deux mille et même trois mille francs plus chère que le Tacot que l'on vous proposait à un prix bien tentant, il est vrai, mais qui n'était qu'illusoire.

Mon raisonnement sur les voitures d'occasion s'applique aussi bien à l'achat d'une voiture neuve, et peut-être même davantage.

G. CERNAY.

Le Livre d'occasion

La mort du multimillionnaire Pierpont Morgan a donné l'occasion de rappeler quels prix énormes il paya pour s'assurer la possession de certaines pièces rares. Il acquit ainsi les manuscrits du *Paradis Perdu* de Milton, des *Sept Lampes de l'Architecture* de Ruskin, et tant d'autres. A la vente Hoe, il paya 215.000 fr. un exemplaire de la *Morte d'Arthur* publiée par Caxton. Un autre Américain, Harry E. Widener, désirait un *first folio* de Shakespeare ; lors de la vente William C. Van Antwerp, il envoya à Londres un libraire de Philadelphie qui lui acheta au prix de 90.000 francs le folio convoité. Mr James W. Ellsworth, de New-York, possède une Bible de Gutenberg qu'il a payée 74.000 francs. Mais le plus acharné des collectionneurs américains est certainenement Mr Henry E. Huntington ; sa célébrité date de la vente Hoe, où il acheta pour plus d'un million et demi de livres rares. C'est lui qui acquit en bloc, au prix de trois millions cinq cent mille francs, la collection d'ouvrages américains et relatifs à l'Amérique qu'avait rassemblée Mr Dwight F. Church et qui comptait des pièces uniques, comme le premier recueil imprimé des lois de l'Etat de Massachussetts. C'est aussi Mr Huntington qui, à la vente Hoe, paya 250.000 francs la Bible de Gutenberg en latin, deux volumes in-folio vélin dans leur reliure originale en parchemin.

Mais ce sont là jeux de princes, ou de rois de l'argent. Le livre d'occasion peut n'avoir pas une valeur marchande aussi extravagante et n'en être pas moins fort précieux pour le lettré, pour l'érudit ou pour l'amateur modeste. La vente et l'achat du livre rare, des premières éditions, des collections de périodiques, forment un commerce des plus actifs. Nous pensons faciliter ce genre de transactions, à la fois pour l'amateur et pour le libraire, en leur proposant d'échanger ici leurs offres et leurs demandes. Le lettré qui recherche des livres dont il a besoin pour ses travaux, le collectionneur qui rassemble une bibliothèque, le libraire à la poursuite d'ouvrages que lui demandent ses clients, ou quiconque veut se débarrasser de volumes devenus inutiles ou encombrants, tous, abonnés ou lecteurs, libraires ou bibliothécaires, pourront insérer dans ces colonnes leurs desiderata au tarif de 1 franc la ligne en 7 sur une colonne, minimum deux lignes. Ecrire à M. P. C. Courtois, Service de la Publicité.

OFFRES

G. Beranger, 40 rue de Vaugirard, Paris-VI.

Francisque Michel : Recherches sur les étoffes de soie, avec lettre autographe de l'auteur, tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 1852, deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.

H. Taine : Vie et Opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge. Hachette, 1867. Reliure de Musy.

Stendhal : Le Rouge et le Noir. Chronique du XIX[e] siècle, par Stendhal (Henri Beyle) Paris, Hetzel, 1846.

Jules Boissière : Fumeurs d'Opium, Comédiens Ambulants Paris, Flammarion, 1896, relié souple avec la couverture.

Marquis de la Mazelière : Le Japon, Histoire et civilisation, trois volumes sur Hollande, reliés. Paris, Plon.

Aubrey Beardsley : Early Work of A. B., A Book of Fifty Drawings, A second Book of Fifty Drawings, The Rape of the Lock, The Pierrot of the Minute, Volpone, under the Hill.

DEMANDES

Dermée, 17, rue Berthollet, Paris-V[e].

Victor Bérard : Les Phéniciens et l'Odyssée, deux vol. Colin.

Berger : Histoire de la Vulgate, Hachette.

Ferradon : Des biens des Monastères à Byzance.

Strindberg : Plaidoyer d'un Fou (1895).

Rey : Grandes Ecoles Syriennes, Leroux.

Schlumberger : Nicéphore Phocas et Epopée 3 vol. Hachette.

Péladan : Œuvres diverses.

Guerville : Au Japon.

Du Cange : Glossarium, 10 vol.

Aucassin et Nicolette.

Balzac, 24 vol. 1869-70.

Tous dictionnaires, lexiques ou glossaires du 14[e] ou du 15[e] siècle.

Catalogue de la vente Doucet.

Remy de Gourmont : Le latin mystique.

Marcel Schwob : Spicilège, Le Roi au Masque d'Or, La Lampe de Psyché, Cœur Double,

es Imaginaires, Croisade des Enfants, Livre Monelle.
Dozy : l'Histoire de l'Islamisme.
Lavisse et Rambaud : Histoire Générale.
H. Taine : Origines de la France Contemporaine.
F. Vielé-Griffin : Tous ses livres en Editions ginales.
Quitard : Dictionnaire des Proverbes, 1842.
Petit de Julleville : Histoire de la Littérature.
Tous livres anciens sur les sports.
Le Bouquet parlant, in-8, 1780.
Bourrienne : Vie de Napoléon, 4 vol. 1836.
Tous articles ou volumes en français sur les owning.
Sieur de Champlain : Voyages à Nouvelle ance, in-4, 1613.
Chants et chansons populaires, 4 vol., 1848.
P. J. Girard : Traité des Armes, in-4, 1740.
La Fontaine, Contes et Nouvelles, 2 vol. 1762.
La Pucelle d'Orléans, 2 vol. 1797.
Lescarbot : Histoire de la Nouvelle France, 8, 1618.
Le Vaillant : Histoire Naturelle des Oiseaux Afrique, 6 vol.
L'Heptaméron Français, 3 vol. 8°, 1780.
Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718.
A. Racinet : Le Costume Historique, 4°, 1888.
Carlyle : Sartor Resartus, 1834.
Viollet le Duc : Dictionnaire du mobilier ançais, 6 vol. 8°, 1868-75.
Dr Mardrus : Les Mille Nuits et Une Nuit, volumes, Revue Blanche.
Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard rton.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

PROté Les Houlettes, de 363 hect., à St-Evroult (*Orne*), à 40 lieues de Paris. Belle Chasse. **M. à pr. : 350.000** fr. Adj., ch. not., Paris, 20 mai. Me Salle, not., 154, boulevard Haussmann.

CHATEAU des Mesnuls, style Louis XIII, pr Montfort-l'Amaury (S.-et-O.), 1 h. Paris. Parc 72 hect. Hautes futaies. Chasse. Tr. belle vue. A adj., ét. Me Laporte, not., Montfort-l'Amaury, dim. 4 mai, 2 h. **M. à pr. : 350.000** fr.

MAISON (XVIIe), **Rue Nollet,** 27. Cce : 309 m. Susc. rev. : 5.000f env. **M. à p. : 50.000**f. A adj. s. 1 ench., ch. not., Paris, 6 mai. Me Sabot, not., 6, r. Biot

Mon angle Rue de RENNES, 56 et **r. Bernard-Palissy, 1.** 207 m. R. br. : 28.760 fr. **M. à p. : 350.000** fr. Adj. ch. not., **27 mai,** Me Fay, not., 11, r. Saint-Florentin.

VILLE DE PARIS

A adjuger sr 1 ench., ch. not., Paris, le **20 mai** 1913. **TERRAIN rue St-Jacques, nos 196 à 200. 310**m. M. à p. : **550** fr. le m. Mes Delorme et **Mahot de la Quérantonnais,** 14, r. Pyramides, *dép. ench.*

Vente au Palais à Paris, le **7 mai 1913**

VILLA A LYON, Boulevard du Nord, n° 9, Contenance : 1083 mètres 16. **Mise à prix : 100.000 fr.** S'adresser à Paris : Mes **Leboucq,** Giry, avoués, et Me Mahot de la Quérantonnais, notaire.

Adjon le dimanche 1er Juin 1913, à 2 h., à **Enghien-les-Bains,** salle municipale, rue de More, n° 1, par Me Bablot, not. à Montmorency **2 MAISONS DE RAPPORT A ENGHIEN LES-BAINS,** r. des Thermes, 7, et r. Blanche, 2. **M. à p. : 30.000** chacune. **Une Maison de rapport, à EPINAY** (Seine), boul. d'Argenteuil, 4 et 6. **M. à p. : 25.000** f.

Maison à Paris, 53 Rue de VAUGIRARD. Cce : 410 m. Rev. br. : 12.734 fr. **M. à p. : 130.000** fr. Prêt Créd. fonc. : 120.000 fr. Adj. ch. not., Paris, 3 juin. S'adresser Me E. Champetier de Ribes, not., 10, r. Castiglione.

Vente au Palais de Justice, le 10 mai, à 2 heures, en 6 lots : Maison à **VINCENNES,** 151, av. de la République. Revenu brut : 3.760 fr. **Mise à prix : 30.000** fr. PAVILLON à **VINCENNES,** 147, av. de la République. **Mise à prix : 12.000** fr. Pavillon à Vincennes, 149, av. de la République. Rev. br. : 1.060 fr. **M. à pr. : 10.000** fr. MAISON à **MONTREUIL-SOUS-BOIS,** 143, boul. Hôtel-de-Ville. Rev. br. : 2.885 fr. **M. à pr. : 25.000** fr. Pavillon à Montreuil-sous-Bois, rue de la Solidarité, 15. Rev. br. : 835 fr. **Mise à prix : 8.000** fr. Pavillon à Fontenay-sous-Bois, 131, av. Marigny. **M. à pr. : 18.000** fr. S'adr. de Chauveron, de Biéville, av. ; Robillard, Ch. Champetier de Ribes, notaires.

Vente au **Palais,** le 7 mai 1913, à 2 heures.

MAISON à Paris, 2, PLACE DANCOURT. Contenance : 256 m. environ. Revenu net : environ 14.500 francs. **Mise à prix : 150.000** francs. S'adresser à Mes Beaugé, 6, rue de Trévise ; Depaux-Dumesnil, avoués ; Thion de la Chaume et Paul Robineau, notaires à Paris.

BULLETIN FINANCIER

La prise de Scutari a été l'événement principal de cette dernière quinzaine. Changera-t-il quelque chose à la situation? Il est permis d'en douter. La victoire des Monténégrins ne peut être qu'une satisfaction d'amour-propre. Elle n'influera en rien sur les conditions de la paix, du moins sur les conditions essentielles. Cette paix, si elle n'est pas encore signée, semble du moins certaine. Elle pourra rencontrer encore bien des difficultés, mais qui ne sont pas insurmontables, d'autant moins que tout le monde incline au calme. Aussi, les marchés financiers ébauchent-ils une reprise qui, espérons-le, ira en s'accentuant.

La rente française à 86,55 marque un léger progrès, tandis que l'Extérieure espagnole à 91,30 recule de quelques centimes. De même, on remarque quelques pertes, minimes il est vrai, sur les fonds des Etats balkaniques : le Bulgare 5 o/o 1902 cote 500 ; l'Hellénique 1881, 306 ; le Serbe 83,65. Le Turc unifié n'est pas encore très brillant à 85,80 ; le Roumain 4 o/o 1898 rétrograde à 89,50.

Les fonds russes demeurent hésitants. Nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 92, 20 ; le 4 o/o 1901 à 91,75 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 100,25 et le 5 o/o 1906 à 105,30.

Les chemins de fer français tendent plutôt à l'activité : le Lyon s'avance à 1335, l'Orléans à 1339, le Nord à 1690, le Midi à 1135, l'Ouest à 886. Seul l'Est recule à 920. L'action Wagons-Lits est généralement recherchée à 449.

Quant aux grandes Banques, elles manifestent un sérieux mouvement d'ascension, ce qui est d'un bon augure. Le Crédit Foncier s'avance à 881, le Crédit Lyonnais à 1668, le Comptoir d'Escompte à 1068, le Crédit Mobilier à 674, la Banque Française à 315. Il y a un véritable bond pour la Banque de Paris et des Pays-Bas qui de 1773 monte à 1815. L'Assemblée générale de cet établissement a eu lieu le 22 Avril. Du rapport présenté par le conseil d'administration il résulte que les profits et pertes pour l'exercice 1912 se sont élevés à 16.241.699 fr. 26.

L'Union parisienne fait également un bond sensible en passant de 1174 à 1206. La Banque Ottomane s'avance à 685.

Le Crédit français est à 554. Cette banque montre une rare activité et elle n'est pas au bout de son développement. Elle vient de porter son capital de 25 à 50 millions en créant 50.000 actions nouvelles de 500 francs offertes aux souscripteurs à 528 fr. 50. Les anciens actionnaires avaient droit à deux actions nouvelles pour cinq anciennes. Inutile de dire que tous ont profité de cet avantage.

L'action Monaco s'inscrit à 5.490. Les actionnaires de la Société se sont réunis à Monte-Carlo le 19 Avril sous la présidence de M. Camille Blanc. Les bénéfices de cette année s'élèvent à 46.906.530 fr. 99.

Les affaires paraissent vouloir se succéder. L'Etat de Sao-Paulo vient d'émettre 125.000 Bons du Trésor 5 o/o d'un nominal de 504 fr., que la Banque de Paris et des Pays-Bas et la Société Générale ont placés à 492,55.

De son côté, le gouvernement Impérial du Japon a confié à la Banque Rothschild frères le placement de 400.000 Bons du Trésor Japonais 5 o/o. Ces Bons, émis à 490 fr., ont atteint le pair, même avant la souscription. C'est dire le succès de cette opération, avantageuse à tous les points de vue et d'une sécurité absolue.

On parle de la très prochaine émission de l'emprunt Chinois.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

